

EX ORIENTE AMICITIA
Mélanges offerts à Frédéric Barbier
à l'occasion de son 65^e anniversaire

Édité par Claire Madl et István Monok

L'Europe en réseaux
Contribution à l'histoire de la culture écrite 1650–1918

Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918

Édité par / Herausgegeben von
Frédéric Barbier, Marie-Elizabeth Ducreux, Matthias Middell,
István Monok, Éva Ringh, Martin Svatoš

Volume VII

École pratique des hautes études, Paris
École des hautes études en sciences sociales, Paris
Centre des hautes études, Leipzig,
Bibliothèque nationale Széchényi, Budapest
Bibliothèque et centre d'information de l'Académie hongroise des
sciences, Budapest

EX ORIENTE AMICITIA

Mélanges offerts à Frédéric Barbier
à l'occasion de son 65^e anniversaire

Édité par Claire Madl et István Monok



Magyar Tudományos Akadémia Könyvtár és Információs Központ
Budapest
2017

Mise en page

Ildikó Detre

Développement complexe des capacités et des services de recherche à
l'Université Károly Eszterházy EFOP-3.6.1-16-2016-00001



ISBN 978-963-7451-31-7

DOI 10.14755/BARBIER.2017

Table des matières

István Monok

Frédéric Barbier, un historien du livre qui sait où se
trouve l'Europe centrale9

Sándor Csernus

Naissance d'un adage flexible et aujourd'hui de retour :
« La Hongrie, rempart de la Chrétienté »17

Attila Verók

Der Bibliotheksbestandskatalog als historische Quelle für
die Ideengeschichte? Realität, Schwierigkeiten,
Perspektiven an einem Beispiel aus Siebenbürgen43

Ágnes Dukkon

Le cheminement dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles
du « Calendrier historial », un type de publication
populaire63

Ildikó Sz. Kristóf

Anthropologie dans le calendrier : la représentation des
curiosités de la nature et des peuples exotiques dans les
calendriers de Nagyszombat (Trnava), 1676-177387

István Monok

L'aristocratie de Hongrie et de Transylvanie aux XVII^e et
XVIII^e siècles et « le livre pour tous »115

Martin Svatoš

La Bibliotheca Bohemica et la Nova collectio scriptorum rerum Bohemicarum de Magnoald Ziegelbauer OSB. Un regard extérieur sur l'histoire et l'historiographie du royaume de Bohême127

Marie-Elizabeth Ducreux

Qu'est-ce qu'un propre des saints dans les « pays de l'empereur » après le Concile de Trente ? Une comparaison des livres d'offices liturgiques imprimés aux XVII^e et XVIII^e siècles157

Claire Madl

Langue et édition scolaire en Bohême au temps de la réforme de Marie-Thérèse. Retour sur une grande question et de petits livres235

Olga Granasztói

« Éloge du roi de Prusse » les connotations politiques d'un succès de librairie. La Hongrie et la Prusse entre 1787-1790267

Olga Penke

La traduction hongroise de *La Nouvelle Héloïse*. Un transfert culturel manqué289

Doina Hendre Bíró

Le contexte politique et les conditions d'achat de l'ancienne imprimerie des jésuites par Ignace Batthyány, évêque de Transylvanie309

Andrea Seidler

Aufbruchstimmung: Die Gründung des preßburgischen
Ungrischen Magazins (1781–1787). Versuch einer
 Dokumentation327

Norbert Bachleitner

Die österreichische Zensur 1751–1848373

Eva Mârza – Iacob Mârza

Le catalogue de la Bibliothèque des théologiens roumains
 de Budapest 1890-1891405

Frédéric Barbier, un historien du livre qui sait où se trouve l'Europe centrale

István Monok

Les collègues, anciens élèves et amis préparent souvent des *Festschriften* à l'occasion de l'anniversaire des personnes ayant bâti une œuvre scientifique importante. Frédéric Barbier, qui aura 65 ans en 2017, prendra sa retraite à la fin de l'année. Certes, il ne cessera pas de travailler, mais il réduira sans doute la fréquence de ses déplacements en France et ne participera à des colloques internationaux qu'une fois par mois. À cette occasion, ses amis d'Europe centrale ont décidé de lui offrir un volume, pour le remercier de son amitié et aussi de l'attention qu'il a consacrée dans ses travaux à leur région, une région pour laquelle le livre a une autre signification qu'en Europe occidentale. La différence est tout d'abord quantitative : en Europe centrale on publie moins, et les livres qui y arrivent depuis les pays occidentaux ne leur permettent pas d'atteindre en nombre un niveau comparable à la production de ces derniers. L'Europe centrale est une terre d'accueil. Sa population a accueilli en très grand nombre ceux qui sont venus de l'Est, mais aussi les occidentaux qui aspiraient à la tolérance – pensons aux hétérodoxes religieux des XVI^e et XVII^e siècles. La culture de la région est une culture de la réception. Les courants intellectuels du christianisme occidental y ont fait leur chemin par l'intermédiaire allemand ou italien. L'élite intellectuelle de la région regardait presque exclusivement vers l'Occident. C'est un fait regrettable mais il faut parfois l'arrivée d'un collègue occidental pour que s'établissent de

nouvelles relations entre collègues d'Europe centrale. C'est à l'arrivée de Frédéric Barbier que je dois moi-même l'amitié de plusieurs collègues de la région.

Il est venu chez nous porté par des courants intellectuels français. Germaniste¹, il avait étudié l'histoire des échanges culturels franco-allemands, puis franco-italiens. C'est en étendant son intérêt à l'Europe centrale et aux Balkans qu'il a fini par arriver chez nous. Il a tout de suite compris le rôle fondamental joué dans les transferts par les grandes villes universitaires allemandes et italiennes, rejointes au XVIII^e siècle par Vienne. Ces métropoles transmettent les courants intellectuels occidentaux soit directement (par la librairie), soit indirectement (par les traductions et dans les universités) au public de l'Europe centrale qui est une zone culturelle allemande dont la partie méridionale est fortement soumise aux influences italiennes. L'influence française directe fait son apparition au XVIII^e siècle et il faut attendre le XIX^e siècle pour enregistrer une influence anglaise directe – dans la région, Shakespeare lui-même est longtemps lu en traduction allemande. Dans ses conférences consacrées à l'histoire du livre, Barbier parle souvent de l'axe Anvers-Venise, caractérisé par le volume de son édition et la complexité des échanges culturels qui y ont cours.

Frédéric Barbier a pris en aversion les cartes géographiques des couvents bénédictins ou cisterciens en Europe qui, à l'Est, s'arrêtent... à Vienne. Féru de trains, il n'ignore pas que notre région jouit d'un véritable réseau de chemins de fer avec des lignes principales et des lignes secondaires – il connaît même ces dernières, par exemple celle qui foctionne à Szilvásvárads ou bien à Petrozsény. Il n'ignore pas non plus qu'entre 1921 et 1996, il était interdit de construire des tronçons modernes en direction des pays de la petite-entente, mais cela ne

¹ Cf. : Frédéric BARBIER, *L'empire du livre. Le livre imprimé et la construction de l'Allemagne contemporaine (1815–1914)*, Paris, Cerf, 1995.

l'empêche pas de monter dans les compartiments de wagons souvent archaïques. Pour quelle raison ? Parce qu'il veut se faire une idée précise des pays qu'il traverse.

Barbier connaissait l'histoire de la région avant de venir. Il savait ce que c'était que la paix de Szatmár, mais les livres qu'il avait lus lui avaient caché que Sándor Károlyi y avait trahi son pays. Il a appris ici que François Rákóczi n'ayant pas réussi à tenir jusqu'à la fin de la guerre de Succession d'Espagne, la question de l'indépendance du Royaume de Hongrie ne s'est même pas posée à Utrecht. Barbier sait très bien que Temesvár ne se trouve point en Transylvanie et que cette dernière n'est pas uniquement le pays de Dracula et des dragons. Il s'intéressait surtout aux réseaux institutionnels des pays de la région, aux bibliothèques et aux imprimeries avant tout. Il n'ignore pas que les interventions turques, tartares, cosaques et russes ont empêché la survie d'un ordre institutionnel comparable à celui de l'Europe occidentale, en place jusqu'au XVI^e siècle.

Dans la grande synthèse de son maître, Henri-Jean Martin (*L'Apparition du livre*, 1958), le lecteur ne trouve que des renvois quasi obligés à l'histoire de la région : les universités de Cracovie et de Prague, la collection de Matthias Corvinus à Buda. L'histoire du livre², puis l'histoire des bibliothèques³ de Frédéric Barbier présentent désormais l'Europe centrale comme une partie organique du monde occidental chrétien, et il ne manque pas de jeter un œil sur les

² Frédéric BARBIER, *Histoire du livre*, Paris, Armand Colin, 2000, ²2006, ³2012 (Collection U) ; en hongrois : *A könyv története*, Ford. BALÁZS Péter, Budapest, Osiris, 2005. ; Frédéric BARBIER – Catherine BERTHO LAVENIR, *Histoire des médias de Diderot à Internet*, Paris, 1996, ²2000, ³2003, ⁴2009 (Collection U) ; en hongrois : *A média története Diderot-tól az internetig*, Ford. BALÁZS Péter, Budapest, Osiris, 2004.

³ Frédéric BARBIER, *Histoire des bibliothèques, d'Alexandrie aux bibliothèques virtuelles*, Paris, Armand Colin, 2013, ²2016.

territoires de l'orthodoxie orientale (aux cultures grecques, roumaines et russes). Il sait également que les premiers caractères géorgiens sont l'œuvre d'un Hongrois, Miklós Misztótfalusi et que les Turcs doivent leurs premiers imprimés à un renégat hongrois transylvain. Barbier est au fait des produits de l'appareil de la *Propaganda Fidei* et il connaît également les imprimés des vieux-croyants russes, préparés – comme ceux des missionnaires canadiens – avec des caractères en bois. Le rayonnement mondial de ses livres est aussi un succès pour nous, puisque les lecteurs brésiliens, espagnols ou chinois y entendront enfin parler de notre région. C'est pour cette même raison que nous saluons la décision de Barbier d'avoir quitté le comité de rédaction de la *Revue française d'histoire du livre* et d'avoir fondé un périodique qui se propose d'élargir la perspective internationale de l'histoire du livre (*Histoire et civilisation du livre, Revue internationale*, Genève, Droz).

Barbier connaît très bien l'Europe. Sa conception de l'Europe n'est pas seulement géographique et ne correspond pas à l'interprétation familière à Bruxelles (pour les eurocrates, l'Europe équivaut au marché commun). Il n'accepte pas non plus la réduction de l'Europe à la chrétienté occidentale. Pour lui, l'Europe est cet ensemble de communautés dont la culture, déterminée par le christianisme, est également ouverte aux apports venus d'autres horizons. Les frontières de l'Europe se trouvent là où l'écrit et le livre ne sont pas les agents principaux de la transmission culturelle. L'Europe est un continent mis en réseaux (*Vernetzt*) par le monde du livre⁴. Dans son livre consacré à la naissance de l'Europe moderne, il accorde une place importante

⁴ *L'Europe en réseaux, Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650–1918. – Vernetztes Europa, Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918*, collection éditée par Frédéric BARBIER, Marie-Elizabeth DUCREUX, Matthias MIDDELL, István MONOK, Éva RINGH, Martin SVATOŠ.

à notre région. Ce n'est peut-être pas un hasard si ce livre a vu le jour en langue anglaise également⁵.

Comme je viens de le noter, Barbier s'intéresse beaucoup à la question des centres de transmission, tels que l'édition grecque de Vienne ou bien les publications multilingues de l'Imprimerie Royale de Buda. S'il voit tout d'une perspective de grande-puissance, il sait que de grandes puissances, il en existe plusieurs : vu de Paris, un événement n'a pas la même signification que vu d'Istanbul, de Cracovie ou de Buda.

Depuis une dizaine d'années, il est vrai qu'il écrit moins d'articles qu'avant ; mais il excelle dans l'art du blog. Partout où il voyage – et il voyage beaucoup, je vous l'assure, de l'Argentine au Canada, de Pékin à Jérusalem – il présente une foule de bibliothèques et de publications consacrées à l'histoire du livre. L'un de ses passe-temps favoris est d'organiser des expositions sur l'histoire de livre à Paris⁶, à Strasbourg⁷, sur l'histoire des catalogues⁸, ou sur l'histoire mondiale du livre⁹. Barbier est un homme de dialogues : il apprécie ceux et celles qui lui

⁵ Frédéric BARBIER, *Gutenberg's Europe. The Book and the Invention of Western Modernity*, trad. Jean Birrell, Cambridge, Polity Press, 2016.

⁶ *Paris, capitale des livres. Le monde des livres et de la presse à Paris, du Moyen Âge au XX^e siècle*, Sous la direction de Frédéric BARBIER, Paris, PUF, 2007.

⁷ *Bibliothèques; Strasbourg ; origines–XXI^e siècle*, Sous la direction de Frédéric BARBIER, Paris, Strasbourg, Édition des Cendres, BNU, 2015.

⁸ *De l'argile au nuage: une archéologie des catalogues (I^{er} millénaire av. J.-C. – XXI^e siècle)*, Ouvrage publié à l'occasion des expositions organisées par la Bibliothèque Mazarine et la Bibliothèque de Genève. Paris, 13 mars – 13 mai 2015 et Genève 18 septembre – 21 novembre 2015, Sous la dir. de Frédéric BARBIER, Thierry DUBOIS, Yann SORDET, Paris, Éditions des Cendres, 2015.

⁹ *Les trois révolutions du livre, Catalogue de l'exposition du Conservatoire National des arts et métiers, Paris, du 8 octobre 2002 au 5 janvier 2003*, Catalogue réuni par Alain MERCIER, Paris, Imprimerie Nationale, 2002.

apprennent des choses nouvelles. Il nous proposait d'excellents nouveaux thèmes de recherche et de colloques. On en organisait régulièrement deux par an avec les collègues de la région. Il en organisait bien d'autres, avec d'autres. Puis quand le temps est venu, que le projet est mûr, il se retire dans la solitude de *La Quellerie* et écrit un livre. Observant aujourd'hui la politique européenne, il paraît préoccupé par la bêtise humaine. Il publiera par conséquent une monographie consacrée aux premières éditions de la *Nef des Fous* de Sebastian Brant.

Frédéric Barbier est bibliographe et spécialiste de bibliothèques. Il a commencé sa carrière à Valenciennes, dans la bibliothèque ayant jadis appartenu aux jésuites¹⁰, avec une bibliographie de l'histoire de France¹¹. Il a été formé à l'École nationale des chartes, établissement qui ne permet pas d'oublier les sources. Barbier n'aime pas trop les ouvrages théoriques, surtout de la part d'auteurs qui n'ont jamais effectivement travaillé avec des livres anciens. Pourtant, il me dit tout le temps : « Le vrai historien du livre, c'est toi, moi, je suis un généraliste, auteur de synthèses. » Cette affirmation est bien vraie si l'on regarde l'histoire mondiale du livre, mais d'un point de vue strictement français, Barbier est, lui aussi, historien du livre, historien local même¹², qui connaît à fond plusieurs disciplines livresques. S'il ne

¹⁰ Frédéric BARBIER, *La bibliothèque municipale de Valenciennes, 1563–1933*, Bordeaux, Taffard, 1978.

¹¹ Frédéric BARBIER, *Bibliographie de l'histoire de France*, Paris, Masson, 1987.

¹² *Le patronat du Nord sous le Second empire : une approche prosopographique*, par Frédéric BARBIER, avec la collaboration de Jean-Pierre DAVIET ... [et al], Genève, Droz, 1989 ; Frédéric BARBIER, *Lumières du nord: imprimeurs, libraires et „gens du livre” dans le nord au XVIII^e siècle (1701–1789)*, *Dictionnaire prosopographique*, avec la collaboration de Sabine JURATIC, Michel VANGHELUWE, Genève, Droz, 2002 (Histoire du livre) ; Frédéric BARBIER, Sabine JURATIC, Annick MELLERIO, *Dictionnaire des*

ferait pas un « bon bibliothécaire », c'est parce qu'il s'intéresse au contenu des livres aussi. Mais ce qui l'intéresse avant tout, c'est la bibliothèque, sa structure, sa composition thématique et linguistique, son iconographie et son architecture, le bibliothécaire lui-même, la politique nationale du livre, de l'édition et jusqu'à la censure. Le bibliothécaire mis en scène par Umberto Eco abusait de son savoir-faire lorsqu'il empêchait la transmission de la *Poétique* d'Aristote à la postérité. Frédéric Barbier est un bibliothécaire qui a utilisé ses connaissances pour parfaire la description de documents (le nom de la rose) – pour s'en convaincre, il suffit d'examiner son travail dans le catalogue des incunables conservés dans les bibliothèques françaises¹³.

Frédéric Barbier m'a honoré d'un avertissement de Sebastian Brant : „*Qui curas hominum cunctorum ferre laborat...*”. Agé de 65 ans maintenant, il devrait se remémorer Virgile : „*Non omnia possumus omnes*”. Il est apparemment d'accord, puisque depuis un moment il préfère les études de cas qui lui permettront de nous dire encore bien des choses de portée générale. Je pense et j'espère qu'il écrira encore plusieurs livres de synthèse, pour notre instruction.

István Monok

DOI 10.14755/BARBIER.2017.1

imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701–1789, Genève, Droz, 2007 (Histoire du livre).

¹³ *Catalogues régionaux des incunables des bibliothèques publiques de France*, vol. 1–18.



*János Hunyadi, dans Chronica Hungarorum
par János Thuróczy, Brünn (Brno), 1488*

Naissance d'un adage flexible et aujourd'hui de retour :

« La Hongrie, rempart de la Chrétienté¹ »

Sándor Csernus

« Chaque peuple a une mission » écrivait en 1856 l'historien Charles-Louis Chassin, auteur de la première histoire scientifique de la Hongrie rédigée en langue française. Chassin, frappé par l'héroïsme de la révolution et de la guerre d'indépendance hongroises de 1848–1849 (et influencé par son ami réfugié, le comte de Teleki), fut séduit avant tout par la mission de la Hongrie, « rempart de la civilisation contre la barbarie », et admira aussi l'œuvre des Hunyadi pour la protection des valeurs de la civilisation². Né au Moyen Âge, cet adage fut attaché à la

¹ L'adage eut plusieurs variantes au cours de l'histoire. Quelques exemples : écu (*scutum*), bouclier (*clipeus*), mure (*murus*), muraille, antemurale, rempart (*vallum*), bastion, citadelle (*propugnaculum*), digue (*obex*), forteresse (*arx*), fortification, citadelle (*presidium*), colonne (*columna*), boulevard. La première version (utilisée dans notre texte) serait l'*écu*. La plus répandue (que nous avons adoptée pour le titre) est le *rempart*. Sándor CSERNUS, *La Hongrie, « rempart de la chrétienté » : naissance et épanouissement de l'idée d'une mission collective*, In : Chantal DELSOL – Michel MASLOWSKI – Johanna NOWICKI, *Mythes et symboles politiques en Europe centrale et orientale*, Paris, PUF, 2002, 114–115. Son usage le plus fréquent en hongrois : « védőbástya » ('bastion protecteur').

² Charles-Louis CHASSIN, *La Hongrie. Son génie et sa mission. Étude historique suivie de Jean de Hunyad récit du XV^e siècle*, Paris, Librairie Garnier Frères, 1856. 184. Voici une de ses conclusions: « La guerre des

Hongrie à l'aube des temps modernes pour résumer sa mission collective. Dans notre étude, nous remonterons aux origines de l'aphorisme et verrons que les archives françaises sont loin d'être étrangères à sa naissance.

La Hongrie de la fin du Moyen Âge a connu trois grandes périodes de développement exceptionnel : la période Angevine du XIV^e siècle tout d'abord, qui a stabilisé et relancé la modernisation des structures du pays dans tous les domaines³ ; ensuite celle de Sigismond de Luxembourg qui, après avoir surmonté les graves difficultés des débuts de son règne et affronté les défis des crises générales de son époque – la progression de l'Empire turc en Europe, la division de l'Église et les questions de sa réforme « *in capite et in membris* », « l'hérésie » et les guerres Hussites, les crises sociales et le soulèvement paysans de la fin de son règne – fit de la Hongrie un acteur de premier plan sur la scène internationale⁴.

Hongrois contre les Turcs est une épopée écrite à coup de sabre (...) Hunyadi représente la Hongrie combattant les Osmanlis, comme Jehanne la Pucelle représente notre France chassant les Anglais. », 219. Hunyadi « représente la Hongrie, tout l'Orient de l'Europe, défendant la civilisation. » 472–473, 499. ; Noël-Yves TONNERE, *Une œuvre engagée, l'histoire de la Hongrie de Charles-Louis Chassin*, In : *Fehér Lovag, Tanulmányok...* (Le Chevalier Blanc. Études réunies...), par László GÁLFFY, János SÁRINGER, Szeged, SZTE, 2015, 334–344.

³ Pour l'histoire de cette période, voir Pál ENGEL – Gyula KRISTÓ – András KUBINYI, *Histoire de la Hongrie médiévale II. Des Angevins aux Habsbourg*, Rennes, PUR, 2008. Pour Charles I. d'Anjou, 19–55, le règne de Louis Le Grand, 57–95, pour l'évolution économique et sociale, 97–110 (avec une bibliographie détaillée : 445–448.) Marie-Madeleine DE CEVINS, *L'Europe centrale au Moyen Âge*, Rennes, PUR, 2013 (Collection « Didact Histoire ») 169–190.

⁴ ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 137–140, 146–159. Pour une monographie de base voir Elemér MÁLYUSZ, *Kaiser Sigismund in Ungarn*

La troisième période importante fut le règne de Mathias Corvin qui resta dans la mémoire collective et dans l'historiographie hongroise comme l'âge d'or de la Hongrie médiévale⁵. Grâce à son développement modeste mais continu, la Hongrie servit de base pour la politique internationale de grande envergure menée par son roi et empereur Sigismond de Luxembourg. Parmi les priorités de la politique de la première partie de son règne figuraient déjà contenir la menace turque et rétablir la paix dans la Chrétienté, c'est-à-dire pour les contemporains à la fois supprimer le schisme et lutter contre les Ottomans⁶.

L'historiographie hongroise traditionnelle se vit contrainte de désigner cette période (après celle, glorieuse, de la dynastie « nationale » des Árpád), comme l'ère des rois issus « de maisons diverses ». Cette expression suggère l'instabilité du pays, la fragilité des structures du gouvernement du Royaume de Hongrie au plus haut niveau et l'absence de continuité entre les dynasties : pendant deux siècles, des

1387–1437, Budapest, 1990. ; Josef MACEK – Ernő MAROSI – Ferdinand SEIBT (eds.), *Sigismund von Luxembourg, Kaiser und König in Mitteleuropa 1387–1437*, Warendorf, 1994.

- ⁵ ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 211–327 ; András KUBINYI, *Mathias Corvinus*, Herne, 1999 ; Tibor KLANICZAY – József JANKOVICS (eds.), *Mathias Corvinus and the Humanism in Central Europe*, Budapest, 1994.; Attila BÁRÁNY, *Matthias Corvinus and Charles the Bold*, In : *Chronica. Annual of the Institute of History, University of Szeged*, vol 12 2012. 69–88 ; Marie-Madeleine DE CEVINS, *Mathias Corvin*, Paris, Fayard, 2015.
- ⁶ ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 151–159 ; Elemér MÁLYUSZ, *Das Konstanzer Konzil und das königliche Patronatsrecht in Ungarn*, *Studia Historica*, n° 18. Budapest, 1959 ; Sándor CSERNUS, *From the Arsenal of Sigismund's Diplomacy: Universalism versus Sovereignty*, In: Attila BÁRÁNY (Hrsg.), Antal Balázs BACSA (mitarb.) *Das Konzil von Konstanz und Ungarn*, Debrecen, 2016, 9–31.

Anjou, des Luxembourg, des Habsbourg, des Jagellon et des Hunyadi régnèrent dans le pays⁷.

De par sa position géostratégique, le Royaume de Hongrie fut de plus en plus exposé aux attaques menées par l'Empire Ottoman contre le « *limes* » oriental de la Chrétienté occidentale⁸. La menace extérieure – comme c'était souvent le cas dans l'histoire de cette région – devait surévaluer le rôle de la Hongrie dans cette crise et attirer l'attention des occidentaux sur « les affaires de Hongrie ».

Malgré cette instabilité dynastique, le règne des Anjou, celui de Sigismond de Luxembourg et l'avènement sur le trône de Hongrie de la « nouvelle dynastie nationale » des Hunyadi gardèrent, voire renforcèrent le statut de « grande puissance » centre-européenne de la Hongrie de la fin du Moyen Âge. En dépit des préparatifs avisés et des contrats de mariage dynastiques réfléchis, les « passations de pouvoir » entre les dynasties furent souvent conflictuelles. Deux projets d'alliances dynastiques tentèrent de trouver une solution « française » : dans un intervalle de près de cent ans, deux mariages franco-hongrois furent négociés mais – pour des raisons diverses – n'aboutirent pas.

⁷ ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 187–209. Sur János Hunyadi, les premiers Habsbourg, 192–196, 205–210, les Jagellons, 198–201, 329–342, 369–386. Parmi la littérature abondante, voir les trois grandes expositions, catalogues et conférences consacrés aux Anjou, à Sigismond de Luxembourg et à Mathias Corvin. *L'Europe des Anjou. Aventure des princes angevins du 13^e au 15^e siècle*, Catalogue de l'exposition de Fontevraud-l'Abbaye, Paris, Éd. Somogy, 2001 ; Imre TAKÁCS (ed.), *Sigismundus – Rex et Imperator. Arts et Culture à l'époque de Sigismond de Luxembourg 1387–1437*, Budapest-Luxembourg, Ed. Philippe v. Zabern, 2005 ; Jean-François MAILLARD, István MONOK, Donatella NEBBIAI (publ.), *Mathias Corvin, les bibliothèques princières et la genèse de l'État moderne*, Paris-Budapest, 2009 (De Bibliotheca Corviniana, Supplementum Corvinianum II.)

⁸ Jenő SZÚCS, *Les Trois Europes*, préf. de Fernand Braudel, Paris, L'Harmattan, 1985.

Le premier projet de mariage fut conclu entre la fille de Louis I^{er} d'Anjou (1342–1382) et le fils de Charles V ; le second entre la fille de Charles VII et Ladsilas V (Le Posthume) de la dynastie des Habsbourg. Louis le Grand voulait assurer la succession de ses royaumes (Hongrie et Pologne) dans les meilleures conditions par le mariage de ses filles Catherine, Marie et Hedvige (Jadwiga) respectivement avec Louis d'Orléans, Sigismond de Luxembourg et Guillaume de Habsbourg⁹. Cette alliance avec les Valois devait également maintenir et renforcer les revendications des Angevins de Hongrie à la succession du

⁹ Contrats d'alliances *per procura* de Catherine (4 ans) avec Louis d'Orléans (10 août 1374), de Hedvige (1 an et demin) avec Guillaume de Habsbourg (1^{er} mars 1375, contrat de mariage conclu à la mi-juin 1378) ; des négociations ont été entamées avec l'empereur Charles IV de Luxembourg en vue d'un contrat de mariage entre Marie de Hongrie et le fils cadet de l'empereur, Sigismond de Luxembourg (mois d'avril 1375, contrat conclu v. le 6 février 1379). La mort prématurée de Catherine et les troubles suivant le décès de Louis Le Grand (10 septembre 1382) menèrent à l'annulation et à la modification des contrats de mariage : Marie fut couronnée « roi » de Hongrie (17 septembre 1382) et Hedvige reconnue et couronnée « roi » de Pologne (15 octobre 1384). Cette dernière devait épouser Wladislas II Jagellon (18 février 1386). L'idée d'une l'alliance dynastique franco-hongroise a été reprise par la reine-mère, veuve de Louis le Grand : au mois d'avril 1385, un contrat de mariage fut conclu entre Marie de Hongrie et Louis d'Orléans. À cette nouvelle, Sigismond réunit ses troupes et entra dans le pays exigeant le maintien du premier contrat de mariage dont il était le bénéficiaire : il a épousé Marie à Buda (août 1385) et par cet acte a mis fin au projet franco-hongrois du parti pro-français (mené par la reine-mère Élisabeth, le « *nádor* » Miklós Garai, le « grand comte de Hongrie » des chroniques françaises.) ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 115–117. Noël VALOIS, *Le projet de mariage entre Louis de France et Catherine de Hongrie et la visite de l'Empereur Charles IV à Paris*, Annuaire Bulletin de l'SHF, 1893 ; Oscar HALECKI, *Jadwiga of Anjou and the Rise of East-Central Europe*, Boulder, 1991.

Royaume de Naples¹⁰. Finalement, le mariage dynastique franco-hongrois échoua suite à l'opération militaire pragmatique et efficace de Sigismond, beaucoup mieux placé que le duc d'Orléans dans la course à la main de Marie de Hongrie¹¹.

La seconde tentative eut lieu dans des conditions sensiblement différentes. Ladislas V de Habsbourg, « Le Posthume » était déjà couronné roi de Bohême et roi de Hongrie¹². Après la mort de son père, les États de Hongrie se tournèrent vers un roi adulte, capable de diriger le pays et d'apporter une aide militaire aux contingents hongrois qui étaient déjà en confrontation permanente avec les forces de l'Empire Ottoman sur la frontière Sud du Royaume. Leur choix se porta sur le jeune roi de Pologne, Ladislas I^{er} de Jagellon¹³. Son engagement dans la lutte anti-ottomane le mena en Bulgarie où, près de Várna, l'armée hongroise subit une défaite cuisante devant le sultan

¹⁰ Sándor CSERNUS, *Perspectives politiques et tentatives de regroupement territorial au début du quinzième siècle : quelques aspects internationaux*, In : *Les Pays de l'Entre-Deux au Moyen-Âge*, Strasbourg, Actes du 113^e Colloque du CNSS, CTHS, Paris, 1990, 305–318.

¹¹ Il nous reste à constater avec Jean Froissart que « c'était peut-être mieux ainsi », voir la description et les commentaires de Jean FROISSART, *Chronique de France, Engleterre et des pays voisins*, ed, Kervyn de LETTENHOVE, Œuvres de Froissart, Bruxelles, 1867–1879 X. 342–344,

¹² Après un court règne, son père, Albert de Habsbourg, le gendre de Sigismond, meurt prématurément (27 octobre 1439), son fils (né le 22 février 1440) devait être l'héritier de ses pays : l'Autriche, la Bohême et la Hongrie. (Il régna réellement en Hongrie de 1453 à 1457.) Il a porté également le titre de roi de Pologne.

¹³ Wladislas I^{er} comme roi de Hongrie (1440–1444) et Wladislas III comme roi de Pologne.

Murad II ; les pertes furent très lourdes : le roi et son état-major, le Légat du Pape Cesarini tombèrent sur le champ de bataille¹⁴.

János Hunyadi, le héros des guerres turques à la notoriété croissante, échappa de justesse au sort de son roi. C'est à lui désormais que revint la charge de réorganiser la défense du pays. Les États de Hongrie s'accordèrent pour céder la succession du royaume à Ladislas de Habsbourg, mais durant sa minorité, Hunyadi fut nommé « gouverneur » du pays, dignité qui n'avait pas existé auparavant¹⁵. À partir de la fin du XIV^e siècle, les informations concernant la Hongrie sont de plus en plus fréquentes dans la littérature et dans l'historiographie françaises¹⁶. C'est également grâce à cette littérature historique, française, italienne ou catalane, que János Hunyadi devint progressivement le symbole de la lutte anti-ottomane, le « Chevalier Blanc », le nouveau héros de la Chrétienté¹⁷.

Au début du XV^e siècle ensuite, la politique européenne de Sigismond de Luxembourg atteignit les Français, principalement par son rôle au Concile de Constance et comme médiateur dans la guerre de Cent Ans, puis par son voyage à Paris et à Londres. De plus, la renaissance de l'idée d'une croisade et sa réapparition au sein du discours politique, notamment à la cour des ducs de Bourgogne, faisait du Royaume de Hongrie un enjeu central puisqu'il était exposé à une « double menace » : celle des conquêtes turques en Europe du Sud-Est et celle de « l'hérésie hussite » en Europe centrale. Depuis les années

¹⁴ Voir l'excellente étude comparative de Constantin ANTOCHE, *Les expéditions de Nicopolis (1396) et de Varna (1444) : une comparaison*, *Medievalia Transilvanica* 4 : 1–2 (2000), 28–74. ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 194–196.

¹⁵ János Hunyadi, gouverneur de Hongrie de 1446 à 1453.

¹⁶ Pour la liste des Chroniques françaises parlant des Hunyadi voir CSERNUS, *Myth...*, 126, note n° 4.

¹⁷ CSERNUS, *Myth...*, 126–147.

1440, les campagnes et les exploits de Jean de Hunyad apparaissent régulièrement sur les pages des chroniques françaises et bourguignonnes de l'époque¹⁸.

Dans les milieux intellectuels, dans l'entourage de l'Empereur, mais surtout à la cour papale, l'interprétation de l'idée de croisade se transformait progressivement : au fond, il ne s'agissait plus d'une croisade nourrie de l'esprit des traditions féodales. Sa mission était désormais de protéger les valeurs occidentales, chrétiennes, humanistes, européennes contre la « barbarie » et contre l'envahisseur. Tibor Klaniczay a déjà décrit ce processus et rattaché cette nouvelle idée de croisade au mythe de Mathias Corvin¹⁹. Nous allons voir néanmoins que l'épisode de l'ambassade de Ladislas à Tours laisse supposer que la transformation humaniste de la perception de l'idée de croisade a commencé beaucoup plus tôt. L'image et le rôle de la Hongrie ont également changé, le pays ayant revendiqué (et les contemporains lui ayant attribué) le rôle de « défenseur de la Chrétienté », rôle investi et utilisé plus tard dans la propagande sur la « mission collective » des Hongrois en Europe. L'adage « la Hongrie, écu (bastion, rempart) de la Chrétienté » est ainsi né au XV^e siècle²⁰. D'après nos sources, c'est Sigismond de Luxembourg qui l'employa pour la première fois dans une de ses lettres adressées aux cardinaux de l'obédience du Pape Boniface IX en 1404²¹. Par cet acte, Sigismond choisit une solution

¹⁸ Sándor CSERNUS, *Les Hunyadi vus par les historiens français du XV^e siècle*, In : KLANICZAY-JANKOVICS *op. cit.*, 1994, 75–93.

¹⁹ Tibor KLANICZAY, *A keresztihad eszméje és a Mátyás-mítosz* [L'idée de la croisade et le mythe de Mathias], „Reneszánsz füzetek” n° 28, Bp., 1975.

²⁰ CSERNUS, *La Hongrie...*, 107–124.

²¹ Dans sa lettre adressée aux cardinaux de l'Obédience du pape, Sigismond reproche à Boniface IX d'avoir comploté contre lui en soutenant la revendication de la couronne hongroise par son rival Ladislas de Naples et de semer le trouble dans son pays, « qui est pourtant l'écu de la Chrétienté

astucieuse et significative : au lieu de prononcer une « soustraction d'obédience », arme largement utilisée par les princes de l'époque en conflit avec un Pape, il s'adressa aux *cardinaux* de son obédience²². On peut considérer qu'à cette date, l'image de la « Hongrie, écu de la Chrétienté » – dans son interprétation moderne – figure dans les discours et apparaît également dans les argumentations des négociations internationales ainsi que dans la propagande liée à la Hongrie ou au roi de Hongrie. Dès le début du XV^e siècle, cette tournure est utilisée par Sigismond et par les milieux humanistes, le plus souvent comme adage attribué à la Hongrie ou du roi de Hongrie, mais nous avons des sources qui se réfèrent ainsi à l'Ordre Teutonique (1410) et plus tard même à l'empereur Frédéric III, nommé « écu de l'Église²³ ».

À la majorité de Ladislas, en 1453, la mission de gouverneur confiée à János Hunyadi prit fin, mais Hunyadi n'en restait pas moins le plus puissant des barons. Ayant été nommé « capitaine général » du pays, les forteresses royales demeuraient en effet sous son commandement. Une rivalité interne divisait en Hongrie les barons et la noblesse et

à l'Est ». Lettre datée de 12 juin 1404), Elemér MÁLYUSZ (éd.) *Zsigmondkori Oklevéltár*, (Recueil des Chartes de l'Époque de Sigismond), Budapest, 1956/57, – ZSO. II./1. *regesta* N° 3251. CSERNUS, *La Hongrie...*, 111–112.

²² Sándor CSERNUS, *Sigismond et la soustraction d'obédience : une doctrine de politique internationale ?* In : Crises et Réformes dans l'Église de la Réforme Grégorienne à la Pré-Réforme, Actes du 115^e Congrès des Sociétés Savantes, 1990, Avignon, CNSS- CTHS, Paris 1991. 315–335.

²³ Sigismond parlait de l'Ordre Teutonique (« écu de l'Église et de l'Empire contre les infidèles ») dans sa lettre adressée au roi de Pologne, le 21 juin 1410. MÁLYUSZ, *ZSO, regesta* n° 7709 ; Aeneas Sylvius – comme « Empereur romain - écu de l'église » – de Frédéric III, à l'Assemblée Impériale de Ratisbonne en 1454. (Lettre résumant le travail de l'Assemblée, rédigée à Wiener-Neustadt, été 1457).

l'influence du parti « anti-Hunyadi » sur le jeune roi, principalement celle du comte de Cillei, ne cessait d'augmenter.

Une autre rivalité opposait les barons des différents pays de Ladislas au sujet du choix de la résidence du roi et de sa cour : Vienne, Prague ou Buda ? Tous étaient à juste titre persuadés que la présence du roi en Hongrie était à leur avantage. Depuis Sigismond, les Hongrois étaient habitués à ce que leur roi – quoique réunissant plusieurs couronnes – réside dans leur pays, principalement à Buda. Ladislas, en revanche, était souvent absent de Hongrie et séjournait tantôt à Vienne, tantôt à Prague²⁴.

La prise de Constantinople par les Turcs, le 29 mai 1453, lança les préparatifs d'une nouvelle croisade. Le pape s'engagea nettement, puisant dans sa fortune privée pour alimenter les fonds destinés à financer l'entreprise. Charles VII interdit la prédication de la croisade dans son royaume et l'argent collecté jusque-là fut confisqué par le roi et utilisé dans ses opérations militaires contre l'Angleterre. De son côté, Philippe Le Bon confirma son engagement et fit le vœu solennel – lors du fameux « Banquet du faisan » – de lancer une nouvelle offensive contre les musulmans. Les ligues des barons hongrois étaient divisées et János Hunyadi dut faire « cavalier seul » à la tête de son armée, soutenue par des croisés recrutés principalement dans la région Sud du Royaume de Hongrie et réunis par le franciscain Giovanni da Capestrano²⁵.

²⁴ Au cours de la deuxième moitié de l'année 1457, le conflit avec le « parti Hunyadi » s'aggrava, la Hongrie était certainement le pays le moins sûr du point de vue de Ladislas. Ainsi, le roi et son entourage partirent pour Vienne, ensuite pour Prague (début juin).

²⁵ ENGEL-KRISTÓ-KUBINYI *op. cit.*, 2013, 207–209. Dans le contexte international de la Papauté, Kenneth W. SETTON, *The Papacy and the Levant (1204–1571)*, vols I–II., Philadelphia, 1976–78, vol I. 224–475.

Au lendemain du grand affrontement des musulmans et des chrétiens que fut la victoire de Belgrade (Nándorfehérvár), remportée par Hunyadi sur les Turcs, au moment des préparatifs du mariage dynastique franco-hongrois (ou plutôt franco-« centre européen »), la situation était très tendue dans les pays de Ladislas. János Hunyadi mourut de la peste, mais les représentants de son parti gardaient les forteresses royales ; son fils aîné Ladislas, arrêté et condamné pour haute trahison par le roi et par la ligue des barons rivaux, venait d'être décapité (16 mars 1457), son frère cadet, Mathias, capturé et retenu à Prague.

Ladislas V avait ainsi absolument besoin de succès politiques à l'intérieur comme à l'extérieur de ses royaumes. Le jeune roi et son entourage prirent donc soin de s'attribuer le succès de la victoire de Belgrade, présentée comme un exploit du *roi* de Hongrie et de son gouvernement. Dans ce contexte, une alliance dynastique avec le Royaume de France aurait été pour Ladislas un succès diplomatique d'une importance particulière aussi bien au niveau européen, que du point de vue de la consolidation de l'autorité royale à l'intérieur de ses royaumes.

Le contrat de mariage avec Madeleine, fille de Charles VII, est donc un projet ambitieux et l'ambassade de Ladislas (nommé « Lancelot » par les chroniques françaises) était digne de l'événement et à la hauteur du prestige des pays de Ladislas et du Royaume de France. Elle était composée des représentants de l'Autriche, de la Bohême et de la Hongrie. Udalrik Nussdorfer, évêque de Passau avait été placé à la tête de la délégation ; l'ambassade hongroise était menée par István Várdai, archevêque de Kalocsa (1457–1471), chancelier du roi. Il était secondé par le chanoine *de garde* d'Esztergom, Simon de Tervisio, et le « grand juge » László Pálóczy (Laxillan de Polui). Várdai était un personnage important : il avait fait ses études en Italie et avait des contacts suivis avec l'entourage des papes (Nicolas V et Callixte III) et avec les humanistes italiens, comme Aeneas Sylvius. Les chefs

autrichiens, tchèques et hongrois²⁶ conduisaient chacun un contingent de deux cents hommes, et l'évêque de Passau lui même était à la tête d'une centaine de chevaliers ; l'ambassade était donc nombreuse et somptueuse²⁷. Comme nous l'avons dit plus haut, les pays de Ladislas rivalisaient pour obtenir les faveurs de leur roi : ils étaient divisés également au sujet du lieu de la cérémonie du mariage, chacun revendiquant ce privilège pour soi. Finalement, le choix du roi se porta sur Prague où les préparatifs commencèrent dès le lendemain du départ de l'ambassade.

Après les négociations préparatoires de Lyon (Saint-Priest), au mois de novembre, l'ambassade arriva à Tours le 8 décembre 1457 ; la rencontre avec le roi Charles VII eut lieu plus tard au château de Mons (Motis – aujourd'hui Tours).

Cette visite est un des événements des relations franco-hongroises de l'époque pour lequel nous avons le plus de sources : les chroniques

²⁶ Nos sources parlent de l'ambassade hongroise, de l'ambassade de « Lancelot » ou de « Lanselot », des chevaliers hongrois, d'une robe hongroise richement décorée « à la manière de la Hongrie », et le chef de la délégation hongroise choisi était un humaniste connu et reconnu. Asztrik GABRIEL, *Les Rapports dynastiques franco-hongrois au Moyen-Âge*, Budapest, 1944, 72–77 ; Sándor ECKHARDT, *De Sicambria à Saint-Souci...*, 125–137, et *Villon et l'ambassade hongroise à la cour de France en 1457*, „Nouvelle Revue de Hongrie”, 1938., I. 128–139, et *Várdai István beszéde a francia király előtt*, (Le discours d'István Várdai devant le roi de France) „Archivum Philologicum LXII., Egyetemes Philologiai Közlöny”, 1938, 100–104 ; Lajos TERBE, *La Hongrie et l'Occident*, NRH, XXXI, VI 1938, 536–544 ; Béla KÖPECZI, *Histoire de la culture hongroise*, Budapest, 1995, 52–57.

²⁷ Elle avait même un équipement portable de monnayage (« ils portoyent le billon d'or ») ; qui pouvait être utilisé au besoin « avec l'autorisation du roi, forgeoyent florins d'or. » Olivier DE LA MARCHE (ed. Michaud et Poujoulat), 496–497.

contemporaines la mentionnent, comme celles de Jean Chartier, Jacques du Clercq, Georges Chastellain, Thomas Basin, Philippe de Commines, Mathieu d'Escouchy, Gilles Le Bouvier et Olivier de la Marche, mais on trouve des références à cet événement dans des histoires plus « locales », comme celle de Guillaume Leseur ou de l'anonyme *Chronique des comtes de Foix*²⁸ et dans la poésie de Villon et

²⁸ Ces sources françaises sont les suivantes : Jean CHARTIER, *Chronique de Charles VII roi de France*, ed. de Vallet DE VIRIVILLE, In : „Bibliothèque Elzévirienne”, Paris, 1858, I-III ; GILLES LE BOUVIER, *Les Chroniques de Charles VII*, ed. Henri COURTEAULT – Léon CELIER, In : „Société de l'Histoire de France” (SHF), Paris, 1979 (pour la période allant de 1405 à 1455) et G. LE BOUVIER, *Livre de la description des pays*, (1455 k.), éd. E. T. HAMY, *Le Livre de la Description des Pays de Gilles Le Bouvier, dit Berry, premier roi d'armes de Charles VII, Roi de France, Rec. des Voyages pour servir à l'histoire de géographie*, Paris, 1908 ; GUILLAUME GRUEL, *Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France*, ed. Achille LE VAVASSEUR, SHF, Paris, 1890 ; GUILLAUME LESEUR, *Histoire de Gaston IV comte de Foix (1442–1472) par Guillaume Leseur. Chronique inédite française du XV^e siècle*, SHF, Paris, 1893–96, I–II ; MATHIEU D'ESCOUCHY, *Chronique*, ed. Fresne DE BEAUCOURT, SHF, Paris, 1863–64, I–III ; JACQUES DU CLERCQ, *Mémoires*, éd. Le Baron de REIFFENBERG, *Mémoires de Jacques du Clercq, escuyer, Sieur de Beauvoir en Ternois*, In : „Collection des Mémoires relatifs à l'histoire des Pays-Bas, Bruxelles, 1823, 1835–36, et Paris, Verdier, 1826., GEORGES CHATELLAIN, *Chronique (1419–1475)*, ed. Kervyn DE LETTENHOVE, *Cœuvres de Georges Chastellain*, Bruxelles, 1863–66, I–VIII, et Genève 1986 (reprint) ; JEAN MOLINET, *Chroniques (1474–1506)*, éd. George DOUTREPONT – Omer JODOGNE, „Acad. Royale, Coll. des Anciens Auteurs Belges”, Bruxelles, 1935–37, I–III., és Noel DUPIRE, *Faictz et dictz*, „Soc. des Anc. Textes Français” (SATF), Paris, 1937–39. ; OLIVIER DE LA MARCHE, *Mémoires (1435–1488)*, éd. M. MICHAUD – M. POJOUAT, *Les Mémoires de Messire Olivier de La Marche, augmentés d'un estat particulier de la maison du duc Charles Le Hardy, composé du mesme*

de Chastellain²⁹. Les contemporains attendaient beaucoup de cette alliance : les hommes politiques de l'époque voyaient en Ladislas / Lancelot le futur grand roi, « faiseur de paix » qui, s'appuyant sur les ressources de ses royaumes, serait capable d'amener l'unité de la Chrétienté et de remporter la victoire sur les Turcs.

Les humanistes italiens comptaient beaucoup sur ce jeune prince – entre autres, Aeneas Sylvius Piccolomini, le futur pape Pie II, finalement déçu de l'attitude peu sensible de l'empereur Frédéric III. Il avait veillé à son éducation et avait participé activement à faire connaître son entourage³⁰. Tout comme Antonio Bonfini, historien

auteur en l'an 1474, „Nouvelle Coll. des Mémoires pour servir à l'Hist.de France”, 1^{ère} série, III, 311–603 et Henri BEAUNE – Jules D'ARBEAUMONT, *Mémoires et opuscules*, SHF, Paris, I–IV. ; PHILIPPE DE COMMYNES, *Mémoires sur Louis XI*, éd. Joseph CALMETTE – Chanoine G. DURVILLE, „Les Classiques de l'Hist. de France au Moyen-Âge”, Paris, 1924–25., I–III. (édition intégrale), Albert PAUPHILET, *Historiens et Chroniqueurs du Moyen-Age*, „Bibl. de la Pléiade”, Paris, 1938, et éd. rev. par Edmond POGNON, Paris, 1952 (livres I–VI.), Jean DUFOURNET, éd. "Folio", Paris, 1979 (livres I–VI.), Jean DUFOURNET, Paris, 2002. (édition intégrale bilingue) ; THOMAS BASIN (BASINUS), *Histoire de Charles VII*, "Les Belles Lettres", édition bilingue, ed. et trad. Charles SAMARAN, Paris, 1965, I–II. ; François VILLON, *La Ballade des Seigneurs du temps jadis*, ed. Albert PAUPHILET, *Ceuvres complètes de François Villon*, in „Poètes et Romanciers du Moyen-Age”, Paris, 1952, 1137–1223. ; Claude THIRY, *Poésies complètes*, „Lettres Gothiques”, Paris, 1991.

²⁹ Sándor ECKHARDT, *Villon et l'ambassade hongroise à la cour de France en 1457*, In : *Sicambria...*, 125–137. ; Sándor CSERNUS, „Lancelot, Roy de Honguerie et de Behaigne” : naissance et épanouissement d'un mythe, In : „Mélanges offerts à Géza Nagy” 93–117.

³⁰ Aeneas Sylvius PICCOLOMINI, *To Ladislas, King of Bohemia and Hungary, De Librorum Educatione (1450)*, In : *Vittorino da Feltre and Other Humanist Educators*, ed. William Harrison WOODWARD, Cambridge University

humaniste, auteur des *Decades* qui, dans son histoire de la Hongrie, donne un portrait très flatteur du jeune roi : dans sa présentation, Ladislas est « la merveille du monde », d'une « beauté incomparable », son corps « élancé et élégant » ; il avait « des yeux noirs » et des « cheveux d'or longs et ondulés », il était d'une « rare pureté » et sa nature d'une « gentillesse inégalée³¹ ».

Thomas Basin reprend dans son œuvre cette même présentation flatteuse. Selon lui, c'était « un jeune homme merveilleusement beau », agissant sous « l'inspiration divine », « roi légitime de la Hongrie » et « sans lui, on ne parviendrait pas à la paix dont la justice constitue le fondement »³². Les sources nous apprennent qu'une véritable campagne de propagande avait été lancée autour de cet événement. Avec ses différentes facettes, elle se révéla très efficace. Alimentée tout d'abord par les milieux humanistes de la cour du Pape, et soutenue par la tradition pré-humaniste de celle de Sigismond, elle exprimait les attentes envers Ladislas pour la protection des valeurs humanistes de la Chrétienté contre les musulmans. Cette attente préfigurait la mission qui serait confiée plus tard à Mathias Corvin.

Press, Cambridge, 1912, pp. 134–158 „Hanover Historical Texts Project”, Hanover College Department of History 2001 (*consulté le* : 03.12.2106.)

³¹ Antonio Bonfini (1427/34–1503), historiographe italien qui a rédigé son œuvre sur l'histoire de la Hongrie à la cour de Mathias Corvin, entre 1489 et 1492. Texte intégral publié pour la première fois par Johannes SAMBUCUS, *Antonii Bonfini Rerum Vngaricarum Decades Quatvor Cvm Bimidia: His accessere Ioan Sambuci Aliquot Appendices et alia (...)*, Francofurti, 1581. Cette présentation est tirée de son œuvre. BONFINI, *Decades*, 3.8.325. Par ailleurs, nous disposons de plusieurs portraits peints de Ladislas, entre autres un double portrait de lui et Madeleine de France (Budapest, Musée des Beaux-Arts). La description de Bonfini correspond à ce portrait. *Sigismundus, Rex et Imperator*, 507–508.

³² BASIN, 248.

Il n'est pas difficile d'identifier la présence d'une propagande française qui, en accord avec sa propagande très active dans les affaires européennes, ne cessait de vanter les mérites du jeune prince allié très puissant, pour consolider les positions françaises du roi Charles VII à l'intérieur et augmenter son prestige au niveau international, surtout face au duc de Bourgogne. Comme nous avons vu plus haut, la sincérité de Charles VII vis-à-vis de la lutte anti-ottomane était douteuse. Dans les commentaires français, les références au devoir « de la nation chrétienne » de combattre les Turcs sont beaucoup moins présentes. L'accent est mis sur la communauté d'intérêt de Ladislas et de Charles VII dans leur opposition à Philippe Le Bon, duc de Bourgogne. Philippe était d'ailleurs le seul prince influent d'Occident ayant participé en personne à la diète de Ratisbonne réunie en 1454 par Frédéric III et Nicolas V, à la suite du choc provoqué par la chute de Constantinople, dans l'espoir de lever une armée coalisée contre les musulmans³³. Au cours de ces négociations et par conséquent dans le document, l'alliance était présentée comme dirigée principalement contre le duc de Bourgogne, sans même le nommer, parallèlement la menace turque était atténuée³⁴.

Il y avait aussi une propagande hongroise – ou plutôt « hungaro-habsbourgeoise » – fondée sur le prestige de la Hongrie dans la lutte anti-ottomane, depuis le règne du grand-père de Ladislas, Sigismond de Luxembourg, jusqu'aux victoires récentes remportées par les Hongrois (notamment celle de Belgrade de 1456), mais qui s'abstenait de mentionner le nom de Jean de Hunyad. La nouvelle interprétation

³³ Emmanuel BOURASSIN, *Philippe Le Bon. Le Grand Lion des Flandres*, Tallandier, Paris, 1983, 267–290, de son voyage à Ratisbonne, 291–296.

³⁴ Notons ici que cette tournure devait déplaire à István Várdai, qui participait activement à la lutte contre les Turcs ; les terres les plus importantes de l'archevêché de Kalocsa se situaient dans le sud de la Hongrie et étaient directement menacées par les envahisseurs.

des événements présentait le « roi Lancelot » comme le héros préssenti de ces exploits, et parmi les cadeaux de fiançailles de l'ambassade hongroise figuraient quatre chevaux blancs qui avaient été pris aux Turcs sur le champ de bataille³⁵. Ainsi l'image de Lancelot de Hongrie, nouveau héros, héritier naturel des meilleures traditions de ses pays, devait remplacer celle du « Chevalier Blanc » décédé peu de temps avant et dont la famille venait de tomber en disgrâce³⁶. Les cérémonies et la présentation des négociations étaient mises au service de ces messages.

Parmi les sources de cet épisode, deux méritent une attention plus particulière : le récit de Jacques du Clercq et le texte de « *Harenga* » rédigé en latin et attribué à István Várdai³⁷. Il s'agit des premiers textes témoignant de la présence dans la propagande hongroise en France de l'image de la Hongrie comme « rempart de la Chrétienté ». La présentation de Jacques du Clercq est riche, soignée et sensible aussi bien à l'essentiel qu'aux détails de l'événement. C'est lui qui mentionne le beau discours de l'archevêque de « Clordossam » et rend compte du contenu du discours de Várdai.

(...) lesdits ambassadeurs furent audit lieu de Motis et parlerent au roy Charles, et lui feirent la reverence et recommandations du roy Lancelot, leur souverain seigneur et maitre, et par la bouche du dessusdit archevesque de Croldestam fust faite une belle proposition en latin, remontrant le prochain lignaige entre ledit roy Charles et

³⁵ DU CLERCQ, II. 269.

³⁶ János Hunyadi est mort le 11 août 1456, près de Belgrade (Zimony).

³⁷ « *Segitur harenga facta coram domino nostro francorum rege karolo VII^{mo} huius nominis pro parte regis hungariae laudilao apud tournois* » Nous reproduisons ici le texte latin d'après la lecture et les précisions apportées par Sándor Eckhardt. ECKHARDT, *Várdai...*, 102–104.

ledit roy Lancelot ; aussy le grand amour que de tout temps avoit eu entre ceulx des royaumes de Hongrie et de Behaigne et la très chrestienne maison de Franche, et dit au roy, qu'il n'estoiet sy belle chose que la paix; pour avoir amour entre lui et le roy Lancelot ils estoient venus, en disant au roy Charles: « Quant paix et amour sera entre toy et mon souverain seigneur, qui seroit au monde ceulx qui qui vous pourront nuire ? Tes predecesseurs et nos souverains royx de Hongrie et de Behaigne ont esté amys et alliés ensemble, encoires y sommes nous pour ceste cause. Tu es la colompne de la chrestieneté, et mon souverain seigneur en est l'escu ; tu es la chrestienne maison, et mon souverain seigneur en est la muraille. » Plusieurs aultres belles parolles dit au roy, en concluent, demanda et requis ledit archevesque au roy son enfant, c'est à sçavoir: dame Magdeleine pour estre femme et espouse du roy de Hongrie et de Behaigne; (...)³⁸

L'examen du texte latin « de la belle proposition » de l'archevêque hongrois nous réserve toutefois une surprise : dans la *Harenga* attribuée à Várdai, pas de « colonne », pas de « d'écu », pas de « chrestienne maison » et pas de « muraille »... De plus, dans ce discours, l'orateur (qui, notons, n'est pas nommé dans ce texte) parle d'un mariage *conclu*, d'une alliance déjà *acquise*³⁹.

³⁸ DU CLERCQ, II, 261–262.

³⁹ « *Quod jamdiu supremis precibus et votis querebamus, serenissime princeps et christianissime rex, pro benignitate tua consecuti sumus, qui tuam mayestatem christianissimam maxima cum leticia et ardentissimo sutio contemplavij. Quid omnium maius, quid acceptius a te christianissimo rege nobis expetendum erat, quam ut serenissimem virginem filiam tuam magdalenam regi nostro inclito coniugiam (coniugam) traderes? habemus certe totum id quod petebamus. Quippe divina clemencia diem (die) providencie duos potentissimos reges evocat virtutis et dignitatis merito omnium regum facile princeps, quibus genus, imperium, animi magnitudo,*

Le document latin paraît sensiblement différent du résumé qu'en donne Jacques Du Clercq. La suite du texte contient deux présentations parallèles des deux rois, Charles VII tout d'abord : « *quis adeo (ades) pectoris obscuri est rerumque ignarus omnium, cui christianissimi regis karoli mayestatis splendor et gloria inaudita sint ?* » et « l'irreprochable », Ladislas ensuite « de l'origine sublime » digne de lui en « vertu » et en « prudence »⁴⁰.

Dans sa « *laudatio* », Charles fait figure de souverain modèle, sage, glorieux, prudent, avisé, prévoyant, équitable, courageux, vertueux, miséricordieux, bon et charitable, qui fut privé de son royaume dans sa jeunesse mais qui, grâce à ses qualités, a réussi à reconquérir et à agrandir son « empire » (« *imperium* »), exploit qu'il doit, plus à ses talents qu'à la seule chance « car plus difficile est de garder que de prendre le pouvoir ».

La partie du discours consacrée à Ladislas est un bel exemple de l'éloquence et de la flatterie humaniste. Hormis la noblesse très ancienne de ses glorieux ancêtres, se sont principalement ses qualités physiques et intellectuelles, sa maturité, son caractère irréprochable, vertueux, pieux et miséricordieux, sa douceur, sa bonne volonté et son attitude protectrice vis-à-vis des malheureux et des opprimés qui sont mis en valeur par l'orateur. Par ses qualités humaines, sa sagesse, sa douceur, son sérieux et son humanité, il est l'image de sa chère mère, qualifiée de façon surprenante de « reine très chrétienne »⁴¹.

gloria equalia essent. Evoquat, inquam, ut rem publicam christianam restituerent, restitutam componerent, compositam perpetuis regerent imperiis. » ECKHARDT, *Harenga*, 102.

⁴⁰ *Ibidem*, 103.

⁴¹ *Ibidem*, 102–103. Une image idéalisée et très exagérée, surtout dans le contexte historique des deux dernières années du règne du jeune roi. Sa mère (ici „*christianissima regina*”), la fille de Sigismond, Elisabeth de

En conclusion, l'orateur affirme qu'il n'est rien de plus bienfaisant pour les hommes que l'alliance conclue par les deux rois les plus puissants du monde pour assurer ensemble le « *salus publica* ». Ce mariage et cette alliance ne peuvent manquer d'apporter selon lui la prospérité générale⁴². La teneur et les références aux intérêts de la « nation chrétienne » et au « salut public » du texte latin rappellent beaucoup le raisonnement et le style des lettres et des *Commentaires* d'Aeneas Sylvio Piccolomini⁴³.

Une autre constatation s'impose également : le texte latin – contrairement au discours cité et paraphrasé par Jacques Du Clercq – n'est sans doute pas un document d'une *demande* en mariage. L'orateur considère ici le mariage comme étant une affaire *conclue*. S'appuyant sur ce texte, les spécialistes ont supposé que la version de Du Clercq était le résumé – peut-être un peu hatif et déformé – du texte latin de l'archevêque de Kalocsa. Mais la lecture plus attentive des deux textes écarte cette hypothèse et soulève de nouvelles interrogations.

Prenons d'abord le document : il est certain que le texte n'a pas été écrit par Várdai, ni même dicté par lui. Nous avons des lettres de sa main écrites d'Italie à sa famille. En comparant les deux écritures, on peut constater qu'elles sont différentes et n'ont pas été rédigées de la même main⁴⁴. Il est difficile d'imaginer également que l'excellent

Luxembourg (1409–1442) est morte quand son fils Ladislas n'avait que deux ans.

⁴² « *O (habitura) tempora nostra quibus tantorum regum prestina florescit affinitas! O felix coniugium, quo subditorum comoda, rerum incrementa, pax ecclesie, leticia orbis oritur.* » *Ibidem*, 104.

⁴³ Voir la lettre de « Aeneas, évêque de Siena », datée du 12 juillet 1453, adressée au pape Nicolas V et le « Rapport d'Aeneas » adressé à « Jean, évêque de Várad » – Zrednai Vitéz János (1445–1465) – datée de Wiener-Neustadt, été 1454.

⁴⁴ Dans cette conclusion, je m'appuie également sur l'avis donné par mes collègues spécialistes des manuscrits de la fin du moyen-âge, Ferenc Sebök

humaniste et orateur Várdai ait dicté son discours ou utilisé un discours rédigé par quelqu'un d'autre. Ce qui est beaucoup plus vraisemblable, c'est que le texte du discours ait été copié (ou pris en notes ?) par un copiste du pays. C'est ce que laisse également entendre l'éditeur du texte latin, Sándor Eckhardt, qui mentionne la présence de gallicismes dans le texte latin⁴⁵. De plus, le titre même du discours est révélateur avec l'expression « *nostro domino francorum rege karolo VII^{me}* » : le copiste devait ainsi être français ou se considérer comme sujet du roi de France. Notons également que c'est la première fois que, dans nos sources, Ladislás est nommé *uniquement* « roi de Hongrie » (la Bohême manque), ce qui laisse supposer que l'original du texte était dû à un membre de l'ambassade de Hongrie et nous avons de bonnes raisons de supposer que son auteur était l'archevêque de Kalocsa.

Mais un autre fait mérite encore notre attention. Il semble en effet évident que le *contenu* du texte latin et celui de la chronique de Du Clercq, précisément dans les passages que nous étudions, ne sont pas les mêmes. Nous avons vu que Du Clercq, évoque le discours éloquent et donne un résumé informatif de « la belle proposition » de l'archevêque. Ce résumé contient des références à la mission du roi de Hongrie « muraille de la Chrétienté » qui sont absentes du texte latin.

Pour son discours paraphrase, le chroniqueur a pu s'appuyer aussi bien sur la tradition de la chancellerie hongroise que sur la phraséologie des humanistes de son époque – tel Aeneas Sylvius – qui plaçaient beaucoup d'espoir dans l'avènement de Ladislás sur le trône pour la lutte anti-ottomane.

Les études consacrées à l'histoire de l'ambassade ont prouvé que cette image a été pour la première fois utilisée en France par István

et Norbert C. Tóth qui ont bien voulu comparer les deux manuscrits et ont donné leurs avis là-dessus. Je tiens à les remercier pour leur contribution.

⁴⁵ ECKHARDT, *Harenga*, 101.

Várdai dont le texte latin nous est parvenu. En fait, le contenu du résumé du discours transmis par Jacques Du Clercq et Georges Chastellain diffère tant du texte dont nous disposons, que nous sommes conduits à supposer que l'archevêque de Kalocsa a composé *deux discours* différents devant la cour du roi Charles VII. Un premier discours constitue la « demande en mariage » et présente les espoirs des personnes, des pays, des peuples, de la Chrétienté et fait référence à « la muraille » et à la « chrestienne maison ». Le message politique principal de ce discours concerne la menace turque contre laquelle il est impératif que les chrétiens s'unissent. Le second discours est différent ; composé dans le respect des attentes pragmatiques des conseillers de Charles VII, la menace turque est mentionnée de façon volontairement obscure et fait place à un autre ennemi, en l'occurrence le duc de Bourgogne. En diplomate expérimenté et avisé, Várdai savait s'adapter aux circonstances – cette fois probablement à contre-cœur. Les conseillers du roi et les représentants de l'ambassade avaient plusieurs jours « pour pratiquer, ordonner et conclure ledit mariage »⁴⁶. Várdai

⁴⁶ (...) est vray que le roy Lancelot avoit fait demander par avant par plusieurs fois ladite Magdelaine audit roy Charles, lequel lui avoit toujours rescript que quant il enverroit devers lui ambassades notables, ayant pouvoir suffisant dudit roy Lancelot pour ledit mariage, qu'il y entendroit vollontiers; pourquoy le roy Charles olt l'ambassade, et voyant aussy que mieux ne pourroit allier sa fille, conclut d'entendre au mariage; *et feurent, par le roy, gens desputés a communiquer avec les ambassadeurs pour pratiquer, ordonner et conclure ledit mariage*; et cependant les princes et seigneurs estant en la cour du roy Charles se preparerent a festoyer, et premier commença le comte de Foix, lequel festoya lesdits ambassadeurs en ladite ville de Tours le xxije de decembre l'an dessusdit, et leur feit et donna un tres beau disner, et furent assis a la table tous chiefs de l'ambassade dudit roy de Hongrie et le chancelier de Franche (...) DU CLERCQ, 262–263. L'ambassade est arrivée à Tours le 8 décembre, Charles l'a reçue le 18, la réception solennelle donnée par le comte de Foix (Gaston IV, comte de

est vraisemblablement l'auteur des deux discours et nous avons le témoignage de Du Clercq qu'un des deux au moins a *réellement* été prononcé devant la cour : *celui dont nous n'avons pas le texte entier*.

Ainsi, le premier discours aurait été présenté le 18 décembre au château de Mons, le deuxième *peut-être* à Tours, au banquet organisé par le Comte de Foix le 22 décembre. Il ne s'agit que d'une supposition, car Du Clercq n'en parle pas, alors que nous savons qu'il y était présent puisqu'il raconte les événements en tant que témoin.

On peut finalement prendre pour hypothèse de travail que le texte latin avait été préparé pour la fête qui *aurait dû conclure* la mission de l'ambassade, et que devait organiser le comte de Maine, le 28 décembre. Si tel est le cas, le texte latin que nous avons n'a jamais été présenté, car ce deuxième banquet n'a pas eu lieu. La nouvelle de la mort de Ladislas parvint à Tours le 24 décembre, un mois après le décès du roi (le 23 novembre). Le document latin en revanche, qui reflétait la position française beaucoup plus que le premier, conservait un intérêt documentaire pour les Français, afin de consolider leurs opérations diplomatiques contre le duc de Bourgogne. Il avait donc d'une certaine utilité politique. C'est peut-être la raison pour laquelle les conseillers de Charles VII le gardèrent parmi les documents des négociations de l'ambassade⁴⁷.

Foix-Béarn) le 22 décembre. Une nouvelle réception - cette fois à la charge du comte de Maine (Charles IV du Maine) – était prévue pour le 28 décembre. *Ibidem*, 260, 261, 265, 266. Le fils de Gaston IV, Gaston de Foix, prince de Viane épousera quatre ans plus tard Madeleine de France (1461).

⁴⁷ Déjà les contemporains parlaient de l'alliance entre Charles VII et Ladislas qui devait servir de prétexte au roi de France pour revendiquer le Duché de Luxembourg que lui aurait légué Ladislas par testament. Selon Chastellain les adversaires français de duc de Bourgogne « détestent plus le duc de Bourgogne que les Sarrazins ». Voir sur l'ambassade les commentaires de CHASTELLAIN, III. 326, 333, 377, 389, 393 et de BASIN, II. 248, 271–279.

Pour terminer, notons que la chronique réserve un « cadeau » supplémentaire aux chercheurs. Dans la présentation du premier banquet, notre chroniqueur mentionne un « *entremez* » qui avait été bien certainement conçu et préparé à l'avance. Il s'agissait en effet d'une véritable mise en scène destinée aux ambassadeurs du roi Lancelot et représentant la « *muraille de la Chrétienté* ».

« (...) les tables furent servies de plusieurs mez, desquels je me tairay, mais des entremez je vous parlerai ung peu. Le premier entremez estoit un chasteau, ou il y avoit quatre petit tours, et au milieu une grande tours a quatre fenestres et a chacune des fenestre ung visage de damoiselle, leurs cheveux derriere, et ne voyoit on que leurs visage, et sy avoit tout au plus haut une banniere des armes du roy Lancelot, et tout autour quatre tourettes, les armes des chiefs de ladite ambassade, et dedans ladite tour avoit six enfants très bien chantants, lesquels chantoient en telle mainiere qu'il sembloit que se fussent lesdites damoiselles⁴⁸ ; (...) »

Ainsi, grâce à Jacques du Clercq, nous avons le *témoignage* de l'utilisation en France de l'adage en question dans le cadre de la propagande du roi de Hongrie et de ses conseillers depuis 1457 au moins. Grâce à la description soigneuse de « l'entremez » présenté au banquet de Tours, la chronique de Jacques du Clercq nous livre une source originale de plus sur la diffusion de cette image, par une véritable représentation scénique de l'adage « Hongrie, muraille de la Chrétienté ». On peut considérer que cet « entremez » était l'adaptation visuelle du premier discours de l'humaniste István Várdai, archevêque de Kalocsa.

⁴⁸ *Idem*, 263–264.

Plus tard, l'adage « écu de la chrétienté » devint une mission collective appuyée par les papes et les représentants de l'humanisme et du baroque, nourrie du patriotisme populaire (et par la réalité quotidienne de près de deux cent cinquante ans d'affrontement entre la Hongrie et l'Empire Ottoman), il intégra progressivement le sentiment national des Hongrois pour en devenir un composante majeure⁴⁹. Inventée au début du quinzième siècle, cette expression fut ensuite utilisée de façon systématique par les conseillers des rois de Hongrie dans les discours politiques, comme le prouvent, entre autres, les documents français de l'ambassade de Ladislas à la cour de Charles VII à Tours.⁵⁰

Sándor Csernus

Université de Szeged, Hongrie

DOI 10.14755/BARBIER.2017.2

⁴⁹ Les références aux guerres turques et à cette mission apparaissent directement et indirectement dans les deux hymnes nationaux (*L'Hymnus* de Ferenc Kölcsey et *l'Exhortation* de Mihály Vörösmarty) écrits tous les deux à l'époque de l'éveil national au XIX^e siècle. Il suffit de les lire pour constater que cette mission collective n'a pas apporté beaucoup de bonheur et de prospérité à l'histoire de la Hongrie... qu'elle se métamorphose régulièrement et que, porteuse de valeurs, elle fut parfois asservie par des objectifs politiques... pour constater aussi qu'elle réapparaît dans l'histoire hongroise dans des circonstances différentes. Toujours (trop) facile à réactiver. Un peu moyenâgeuse certes. Mais pour pénétrer dans les mentalités collectives et pour essayer de comprendre le sentiment national des Hongrois, la connaissance du rôle de cette mission et de ses interprétations dans leur histoire semble incontournable.

⁵⁰ Étude réalisée dans le cadre du programme Lendület „Magyarország a Középkori Európában” (La Hongrie en Europe médiévale), MTA-DE kutatócsoport / LP2014–13/2014 (UnR Académie des Sciences de Hongrie-Univ. de Debrecen.)

- + Codicis Iustiniani libri duoherim Auzon:
ticarum episcopi. A.
- + Codicis Theodosiani libri 15: Nouelle Theo:
hasij: Nouelle valentiniani, Martiani:
Maioriani: Severi Augusti: Institutione
Cay lib: 2. Iulij Pauli sententiarum recepta
rum lib: 5. Codicis Gregoriani lib: 13. Co:
dicis Hermogenianus liber Pappiniani titulus
Volusij: Theodosiani liber de Ase: Iulij Fron:
tini de controversijs limitum cum Aggen urbi:
ci commentarijs, varia lectioes. Leges diui:
ne. Leges Auzherim tabularum. Ailionum
loci communes. Formula inuestigande actio:
nis. De usu capis nobis, De iure singulari.
De testibus, de sententia et re iudicata.
Lex Pompeij de origine Juris Copia uerboru
et rerum Juris Civilis. ibidem.
- + Codicis Iustiniani lib: 9 cum commentis. B.
- + Concordantia Bibliæ utriusque Juris. B.
- + Vocabularius utriusque Juris. B.
- + Chronica Helueticorum, germanica. F.
- + Eiusdem Secunda pars. F.
- + Chronica Munsteri. F.
- + Chronica Seb. Franck. Welschus ger. F.
- + Institutiones, processus Juris, Retorica
decess. F.
- + Chronica Anselmi. Chron. vraniel. F.
- + Cornelius Celsus de re medica Est Stri:
bonij Lurgi compositiones medicamen: F.
- + Calpurnius. H.
- + Cornuapiae In praefatione Plinij commenta:
rius Petri Siquintini Varronis de lingua
latina lib: 4. Fragmenta 10 librorum, Sexti
Pompeij: Nonij Marcelli, de proprietate ser:
monum liber. Antiqua uocabula incerto aucto:
re. Castigationes Michaelis Bentini in
Cornuapiae Varronis (Non Marcelli)
et postea Pompeij comment. H.
- + Catosolica pars prima. H.
- + Catosolica pars secunda. H.
- + Ciceronis Retorica. H.
- + Ciceronis operum tomus 1. et 2. K.
- + Eiusdem tomus 3. et 4. Index L.

- + Cornelius Tacitus Eutropius Longobor:
dorum gesta. I.
- + Corona B. Mariae. Margarita decreti. N.
- + Confessionale Ant. Bonini. N.
- + Commentaria in valerium Max: O.
- + Casianus de institutis Coenobiorum. P.
- + Consolatorum Theologiae. P.
- + Conciliorum tomus primus. Q.
- + Conciliorum tomus secundus. Q.
- + Cyprianus et lactantius. V.
- + Cyrillus, et Damascenus. V.
- + Concordant. Bibl: maiores. X.
- + De consolatione Theologiae lib: 4. cum
Iohannis Gersy: tractatibus de contem:
platione et multis alijs. Y.
- + Conclusiones super lib: senten. Y.
- + Copulata Roma super lib: p. Sylicor. Y.
- + Cyprius Thomistarum. Y.
- + De consolatione Theologiae. Y.
- + Conclusiones consiliatorum Papae.
vide Baldum super feud.
- + Copia uerborum et rerum Juris
civilis. vide Theodo.
- + Chronicon vraniel. vide Chronicon
Anselmi.
- + Catalogus Consilij Ro: vide Iusti:
Institi.
- + Canones apostolici ibid.
- + Caluini Institutio Christiane Religionis
vide Ioan: Ludou.
- + Cassius vide Sueton:
- + Capitolianus Ibid.
- + Cato vide varro:
- + Columella Ibid.
- + Enarrationes in Ciceronem. K.
- + Clemens Alexandrinus. vide
- + Iustinum Martirem Gra. V.
- + Catalogus testium veritatis. X.

Catalogue des livres de la Bibliothèque luthérienne
de Brassó (Corona, Kronstadt, Brasov), 1575

Der Bibliotheksbestandskatalog als historische Quelle für die Ideengeschichte?

Realität, Schwierigkeiten, Perspektiven
an einem Beispiel aus Siebenbürgen¹

Attila Verók

Bücherlisten unterschiedlichster Art als Forschungsobjekt stehen seit einigen Jahrzehnten auf der Palette der Buchforschung. Sie werden einzeln oder in Gruppen nach verschiedenen Methoden und Gesichtspunkten untersucht. Nach einer theoretischen Grundlegung bekannter deutscher Buchhistoriker am Anfang der 1980er Jahre in Wolfenbüttel² fing die Erschließung, Veröffentlichung und

¹ Die Erstellung dieses Aufsatzes wurde im Rahmen des EU-Projekts EFOP-3.6.1-16-2016-00001 „*Kutatási kapacitások és szolgáltatások komplex fejlesztése az Eszterházy Károly Egyetemen*” (Komplexe Förderung der Forschungskapazitäten und -dienstleistungen an der Károly-Eszterházy-Universität) verwirklicht.

² Die erste theoretische Zusammenfassung des Forschungsgebiets stellt der folgende Tagungsband dar: *Bücherkataloge als buchgeschichtliche Quellen in der frühen Neuzeit: vom 21.–23. Oktober 1982 in der Herzog-August-Bibliothek*, hg. von Reinhard Wittmann, Wiesbaden, Harrasowitz, 1985. (Referate des Jahrestreffens des Wolfenbütteler Arbeitskreises für Geschichte des Buchwesens; 6) (Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens; 10). Zum vorliegenden Beitrag siehe insbesondere die nächsten Aufsätze: Reinhard Wittmann, *Bücherkataloge des 16.–18. Jahrhunderts als Quellen der Buchgeschichte. Eine Einführung* (S. 7–18)

Interpretation von privaten und institutionellen bzw. geschriebenen und gedruckten Bücherkatalogen an, in beschleunigter Weise und tendenziös zu verbreiten. Einzelnen einschlägigen Schriften von Buchhistorikern aus dem Donau-Karpatenraum folgend fand die erste Fachtagung zum Thema Bibliologie- und Katalogisierungsgeschichte im Karpatenbecken mit internationalem Ausblick unter dem Titel *Bibliologie și patrimoniu cultural național. Cartea românească veche în Imperiul Habsburgic (1691–1830)*, wobei die Bücherkataloge im Mittelpunkt standen, erst im Jahre 2015 in Karlsburg/Weißenburg (Alba Iulia) statt.³ Der vorliegende Beitrag schließt sich an diese Thematik als eine Fallstudie aus dem Königsboden, d.h. dem von deutschsprachigen Sachsen bewohnten Gebiet Siebenbürgens in der frühen Neuzeit an.

Nimmt man die Bestandskataloge großer Institutionsbibliotheken aus dem Donau-Karpatenraum der frühen Neuzeit unter die Lupe, ist nur eine einzige Sammlung aus dem Reformationsjahrhundert bekannt.⁴ Auf den ersten Blick scheint es sehr wenig zu sein, aber hier

[fortan: Wittmann, *Bücherkataloge*] und Wolfgang Milde, *Über Bücherverzeichnisse der Humanistenzeit (Petrarca, Tommaso Parentucelli, Hartmann Schedel)* (S. 19–31) [fortan: Milde, *Bücherverzeichnisse*].

³ Der 31 Beiträge enthaltende Tagungsband erschien vor kurzem in der Fachzeitschrift *Transilvania* 2016/4–5 in Rumänien (Sibiu).

⁴ Groß kann die kleine institutionelle Büchersammlung der Apotheke in Hermannstadt bestimmt nicht genannt werden, da der aus dem Jahre 1580 erhalten gebliebene Bestandskatalog, als die Apotheke vom Arzt Wilhelmus Balck aus Duisburg in Betrieb gehalten worden war, insgesamt neun Titel auflistet. Dementsprechend wird diese winzige Bücherei bei der vorliegenden Analyse nicht berücksichtigt (vgl. *Lesestoffe der Siebenbürger Sachsen (1575–1750)*, vol. I–II, hg. von István Monok, Péter Ötvös, Attila Verók, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2004. (Adattár XVI–XVIII. századi szellemi mozgalmak történetéhez = Materialien zur Geschichte der Geistesströmungen des 16.–18. Jahrhunderts in Ungarn

handelt es sich *ab ovo* um eine hochwichtige Bücherei: nämlich um die Kronstädter evangelische Gymnasialbibliothek. Aus dem 16. Jahrhundert steht der ungarländischen Buchforschung nur diese einzige relevante Institutionsbibliothek als ein analysierbares Objekt aus dem Gesichtspunkt Verbreitung und Einfluss westeuropäischer Geistesströmungen im Donau-Karpatenraum zur Verfügung. Sie galt als zweitgrößte und zweitbedeutendste Bibliothek im historischen Ungarn nach der berühmten *Bibliotheca Corvina*,⁵ also der Humanistenbibliothek des Königs Matthias I. (Herrscher: 1458–1490) bis Ende des 17. Jahrhunderts.

16/4.1–4.2 – Erdélyi könyvesházak = Bibliotheken in Siebenbürgen IV/1–2) [fortan: *Adattár* 16/4], S. 156; zuerst veröffentlicht bei Koritsánszky Ottó, *Régi magyar gyógyszertárak*, in: *Gyógyszerészi Hetilap*, 46(1907), S. 178–179).

- ⁵ Hochwertige Wissenswerte auf dem neuesten Forschungsstand zur Corvina-Bibliothek findet man in den künstlerisch ausgestatteten Bänden wie *Uralkodók és corvinák. Az Országos Széchényi Könyvtár jubileumi kiállítása alapításának 200. évfordulóján (2002. május 16 – augusztus 20.)* = Potentates and Corvinas. Anniversary Exhibition of the National Széchényi Library (May 16 – August 20, 2002), hg. von Orsolya Karsay, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2002; *Nel segno del corvo. Libri e miniature della biblioteca di Mattia Corvino re d'Ungheria (1443–1490)*, [com. org. Ernesto Milano et al.], Modena, Il Bulino, 2002 (Il giardino dell'Esperidi); *A holló jegyében. Fejezetek a corvinák történetéből* [Im Zeichen des Raben. Kapitel aus der Geschichte der Corvinen], hg. von István Monok, Budapest, Corvina, Országos Széchényi Könyvtár, 2004; *Ex Bibliotheca Corviniana. Die acht Münchener Handschriften aus dem Besitz von König Matthias Corvinus*, hg. von Claudia Fabian, Edina Zsupán, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2008. (Bavarica et Hungarica 1 – Supplementum Corvinianum; 1); (Hrsg.), *De Bibliotheca Corviniana – Matthias Corvin, les bibliothèques princières et la genèse de l'état moderne*, éd. Jean-François Maillard, István Monok, Donatella Nebbiai, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2009. (Supplementum Corvinianum; 2).

Von der Entstehungsgeschichte dieser hochwichtigen Bibliothek im Burzenland (rumänisch: Țara Bârsei, ungarisch: Barcaság) wissen wir kaum etwas. Nur soviel: Nach einer jahrhundertelangen Tätigkeit der Lateinschule (seit 1388) wurde 1543 vom Reformator Siebenbürgens sächsischer Abstammung, Johannes Honterus (1498–1549) das Gymnasium in Kronstadt gegründet.⁶ Parallel dazu wurde auch eine Büchersammlung als Schulbibliothek ins Leben gerufen.⁷ Den ersten Katalog kennen wir aus dem Jahre 1575.⁸ Die Anzahl der aufgelisteten

⁶ Bis heute gilt als beste Zusammenfassung der Gymnasialgeschichte hinsichtlich der frühen Neuzeit: Joseph Dück, *Geschichte des Kronstädter Gymnasiums, nebst dem Honterus'schen Reformationsbüchlein (Reformatio Ecclesiae Coronensis ...)* und *einigen Briefen aus der Reformationszeit*, Kronstadt, Dück, 1845 [fortan: Dück, *Geschichte*].

⁷ Als neuester Überblick zur Geschichte der Gymnasialbibliothek siehe Attila Verók, Stichwort „*a brassói evangélikus kollégium könyvtára*“ [Bibliothek des evangelischen Kollegiums in Kronstadt], in: *Magyar művelődéstörténeti lexikon* [Lexikon für Kulturgeschichte Ungarns], hg. von Péter Kőszeghy, Zsuzsanna Tamás, vol. I., Aachen–Bylica, Budapest, Balassi, 2003, S. 443 (mit weiterführender Literatur).

⁸ Auch den genannten Bibliotheksbestand beinhalten die folgenden Kataloge: Julius Gross, *Katalog der von der Kronstädter Gymnasialbibliothek bei der 400jährigen Luther-Feier in Kronstadt ausgestellten Druckwerke aus dem Reformationszeitalter*, Kronstadt, Gött, 1883 [fortan: Gross, *Katalog*]; Julius Gross, *Zur ältesten Geschichte der Kronstädter Gymnasialbibliothek*, in: *Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde*, Neue Folge 22(1887), S. 591–708 [fortan: Gross, *Zur ältesten Geschichte*] (mit der Aufzählung des Bücherbestandes); *Adattár* 16/4 (wie in Anm. 4), S. 526–698. Der Katalog aus dem Jahre 1575 ist auf S. 526–552 zu lesen. – Vor kurzem ist der originelle, handschriftliche Katalog des Kronstädter evangelischen Gymnasiums im Archiv der Honterusgemeinde (Ev. Kirche A. B. Kronstadt) in Kronstadt wieder aufgetaucht (Signatur: IV F 89). Anhand dessen können die früher immer übernommenen Titelbeschreibungen verbessert und ergänzt werden. Die neu bearbeiteten Angaben geraten in

Bände beträgt ungefähr 600, darunter etwa 70 Manuskripte. Der Katalog zeigt sofort auf den ersten Blick eine Bibliothek von humanistischem Charakter. Wie kam aber eine so maßgebende und jahrhundertlang bedeutend bleibende Büchersammlung am Fuße der Karpaten zustande? Heute ist es noch ein Rätsel, weil die Stadt selbst und der Bestand der Bibliothek am 21. April 1689 durch einen großen Brand verheert wurden und die Bücher, die uns aufschlussreiche Informationen über die Geschichte der Bücher selber mitteilen könnten, sind für immer und ewig verschwunden.⁹ Der damals schon etwa 3.000 Bände betragende Bücherbestand war fast vollständig den Flammen zum Opfer gefallen. Nur wenige Bände sind gerettet worden¹⁰ und existieren bis auf die Gegenwart. Der spätere Bestand

die Datenbank für Buchgeschichte Ungarns in der frühen Neuzeit (*Bibliotheca Eruditio*nis, <http://www.eruditio.hu>). – Außerdem sind als Forschungsergebnis des Autors des vorliegenden Beitrags sowohl ein gedruckter Katalog als auch eine Online-Datenbank ausschließlich zum heute noch auffindbaren Bestand der Kronstädter Gymnasialbibliothek in Vorbereitung.

⁹ Siehe dazu den zeitgenössischen, oktavförmigen Vierblattdruck *Traurige Relation. Von der erschrocklichen Feuers-Brunst, welche den 21. April dieses 1689sten Jahrs die gantze Königliche Kron-Stadt in Siebenbürgen, sampt der obersten Vor-Stadt, Jämmerlich verzehret hat* (Kronstadt 1689) vom Buchdrucker und Poeten Nikolaus Müller. – Ein schönes Erinnerungsblatt zur Zweihundertjahresfeier des großen Feuerbrandes mit Schilderung der verhängnisvollen Geschichte der Gymnasialbibliothek siehe Friedrich Philipp, *Vor zweihundert Jahren! Gedenkblatt zur Erinnerung an den großen Brand von Kronstadt am 21. April 1689*. Kronstadt 1889.

¹⁰ Die erhalten gebliebenen 270 Bände (103 Folio, 54 Quarto, 102 Octavo und 11 Duodecimo) sind alle mit dem am Oberschnitt eingebrennten Kronstädter Wappen (eine Krone mit einer Baumwurzel) für die Ewigkeit markiert (Vgl. Gross, *Katalog* (wie in Anm. 8), S. IX, was auch durch die Erschließungs- und Rekonstruktionsarbeiten unterstützt werden kann).

kam zu Beginn des 18. Jahrhunderts von Privatschenkungen der Stadtbürger Kronstadts zusammen.

Der älteste überlieferte ungarländische¹¹ frühneuzeitliche institutionelle Bibliothekskatalog aus dem Jahre 1575 gliedert sich in drei Teile. Der erste umfangreiche Teil enthält in 22 Unterteilungen Werke in alphabetischer Ordnung von A bis Z. Der zweite Teil mit der Überschrift: „*Libri intra crates inclusi*“, oder wie es in einem späteren Katalog heißt: „*In Armario*“, enthält Werke meist liturgischen Inhaltes, darunter eine ganze Abteilung Manuskripte. Der dritte Teil, bei dem man auch das Jahr, in dem dieser Katalog geschrieben ist, angemerkt findet, verzeichnet „*Volumina Musica scolae(!) nostrae usuiq[ue] publico dicata atq[ue] consecrata*“. Außer diesem Katalog sind noch die alten, ursprünglich in einzelnen Heften stehenden und zum Teil von den damaligen Rektoren des Kronstädter Gymnasiums

¹¹ Um Unklarheiten vorzubeugen, sofort eine kleine Ergänzung und Worterklärung für die Begriffe *ungarisch* – *ungarländisch*: Ich schreibe hier in diesem Aufsatz nie vom heutigen, sondern vom historischen Ungarn, das sich über den ganzen Donau-Karpatenraum erstreckte und dessen ehemaliges Gebiet heute neun Länder miteinander teilen. Im Mittelalter und in der frühen Neuzeit stellte das ganze Karpatenbecken eine territoriale und historisch-kulturelle Einheit dar. Die ungarische Fachterminologie unterscheidet daher heutzutage zwei Benennungen: Man spricht im Allgemeinen über eine *ungarländische* Geschichte bis Mitte des 19. Jahrhunderts, also bis zu den Revolutionsjahren 1848/49, danach aber konstant über eine *ungarische* Geschichte. So kann Missverständnissen vorgebeugt werden, wenn man die richtigen Fachwörter wählt. Hier spreche ich auch in diesem Sinne, das heißt, wenn das Wort *Ungarn* oder *ungarisch* mit Bezug auf die Geschehnisse des 16. Jahrhunderts verwendet wird, sollte man immer an das historische Ungarn oder mit anderen Worten an Ungarland denken.

geschriebenen Bibliotheksverzeichnisse¹² aus den Jahren 1619, 1622, 1625, 1626, 1649 und 1668 aufbewahrt und gewähren uns einen klaren Einblick in den Bibliotheksbestand vor dem genannten Brande. Mit Hilfe derselben kann man ganz genau feststellen, was für Bücher und Handschriften bis zum Jahre 1689 in der Kronstädter Gymnasialbibliothek vorhanden gewesen, und was davon nach dem Brande bis Ende des 19. Jahrhunderts erhalten geblieben sind. Der heutige Bestand wird zur Zeit vom Verfasser des vorliegenden Beitrags erschlossen, katalogisiert und in Form eines gedruckten Katalogs bzw. einer Online-Datenbank nach dem Abschluss der Bearbeitungsphase zur Verfügung gestellt.

Aufgrund einer siebenbürgischen Analogie und früherer Hindeutungen siebenbürgisch-sächsischer Historiker und Stadtschreiber aus der frühen Neuzeit können aber noch weitere Details über die Frühgeschichte der Bibliothek mit Hilfe des ersten Katalogs erfahren werden. Vergleicht man die in dem Kronstädter Bibliothekskatalog aus dem Jahre 1575 aufgezählten Werke mit den Bücherschätzen, die die Hermannstädter Parochialkirche der heiligen Jungfrau Maria laut dem noch vorhandenen ältesten Kirchenbuch¹³ am

¹² Vergleicht man die Handzeichen der einzelnen Rektoren in der Gymnasialmatrikel mit der Schrift der Bücherlisten aus den genannten Jahren, sieht man sofort die Übereinstimmung der Schriften (vgl. Matrikel und Katalog im Archiv und Bibliothek der Honterusgemeinde zu Kronstadt unter Signatur I E 145 und IV F 89; Gross, *Zur ältesten Geschichte*, S. 592).

¹³ Siehe dazu die von den Anfängen im 14. Jahrhundert bis 1442 geführten Kirchenmatrikel bei Anton Kurz, *Die ältesten deutschen Sprachdenkmale und die bis jetzt bekannte älteste Handschrift der Sachsen in Siebenbürgen*, Leipzig, Weigel, 1848, S. 14–46 (von der Bibliothek und den Büchern an mehreren Stellen verstreut, z.B. auf S. 32–36 und 44–45, im Kodex auf S. 33–39 und 78–82) und den ganzen, verbesserten Kodextext bei Gustav Seiwert, *Das älteste Hermannstädter Kirchenbuch*, in: *Archiv des Vereins für siebenbürgische*

Ende des 14. und am Anfang des 15. Jahrhunderts besaß, sowie mit den Inkunabeln, die in der sog. Hermannstädter „Kapellenbibliothek“¹⁴ ein günstiges Schicksal bis heute erhalten hat, so findet man zwischen beiden eine auffallende Übereinstimmung. Fünf kurze Bücherlisten sind bekannt, die uns zu bestimmten Zeiten eine Momentaufnahme über den Bestand der Hermannstädter Parochie geben. Die erste Liste aus dem Jahre 1360 enthält nur noch die Titel von 22 liturgischen Büchern, in der fünften Liste aus dem Jahre 1442 stehen schon 149 Titel,¹⁵ was gleichzeitig bedeutet, dass dieser Bestand als eine der größten und bedeutendsten Büchersammlungen und nach dem heutigen Stand der Forschung vermutlich als die umfangreichste Parochiebibliothek des Donau-Karpatenraumes betrachtet werden kann.¹⁶

Landeskunde, Neue Folge 11(1873), Heft 3, S. 323–410 [fortan: Seiwert, *Kirchenbuch*]. Seiwert hat die einzelnen, im Kodex oft verstreut befindlichen Themen gruppiert und den Text so herausgegeben. Bei ihm sind die Aufzeichnungen über Bücher im Kapitel VIII. zu lesen (S. 348–350).

¹⁴ Mehr zur genannten Büchersammlung siehe u.a. Friedrich Müller, *Die Incunabeln der Hermannstädter „Capellenbibliothek“*, in: *Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde*, Neue Folge 14(1877), S. 293–358, 489–543 und Carl Albrich, *Geschichte des ev. Gymnasiums A.B. in Hermannstadt*, in: *Programm des evangel. Gymnasiums A.B. und der damit verbundenen Realschule, sowie der evangel. Elementarschule A.B. zu Hermannstadt für das Schuljahr 1895/96*. Hermannstadt, Krafft, 1896, S. 12–13.

¹⁵ Vgl. Lakatos Bálint, Stichwort „*nagyszzebeni plébániai könyvjegyzékek*“ [Bücherverzeichnisse von Parochien aus Hermannstadt], in: *Magyar művelődéstörténeti lexikon* [Lexikon für Kulturgeschichte Ungarns], vol. VIII., mühely–paleográfia, hg. von Péter Kőszeghy, Zsuzsanna Tamás, Budapest, Balassi, 2008, S. 102–103.

¹⁶ Die als Teil eines Kodexes erhalten gebliebenen Bücherlisten wurden bisher zweimal herausgegeben: (1) Seiwert, *Kirchenbuch* (wie in Anm. 13) (mit der

Unter den Büchern, die in dem alten Hermannstädter Kirchenbuch als Eigentum der Hermannstädter Kirche um das Jahr 1400 genannt werden, kommen – der Praxis der Zeit nach Wichtigkeit, aber die Anordnung nicht in ganzem Maße einhaltend¹⁷ – wie folgt vor: Bibeln, Evangelien, Psalterien, Matrimonialien, Antiphonarien, Gradualien, Lektionalien, Agenden, Postillen, Bücher über Matthäus und die Apokalypse, ein mehrmals genanntes Werk *speculum* (im Kronstädter Katalog *speculum vitae humanae*), Glossarien, kirchenrechtliche Schriften (*decretales*), Werke des Dominikaners Jacobus de Voragine (um 1230–1298), Schriften verschiedener Kirchenväter usw.¹⁸ Fast alle diese Dokumente findet man auch in dem Kronstädter Bibliothekskatalog aus dem Jahre 1575 und zwar in der zweiten Abteilung desselben unter den „*Libri intra crates inclusi*“. Die Hermannstädter Pfarrkirche erhielt im Jahre 1424 vom Stadtpfarrer Nikolaus Sybelinder 14 Bücher, darunter die *Sententiae Thomae de Aquino*, die *Sermones beati Bernhardi super cantica canticorum*, Nikolaus de Lyras Erklärung der Evangelien, die *Clementinen*, Konkordanzen zu

Ausgabe des ganzen Kodexes) und (2) Szentiványi Róbert, *Catalogus concinnus librorum manuscriptorum Bibliothecae Batthyányanae Albae in Transsilvania*. Szeged, Auctor, 1958, S. 158–169 (Nr. 294).

¹⁷ Eine typische und ideale Anordnung der Bücher im Mittelalter heißt Bibel – Teilstücke der Bibel – Kirchenväter – Theologen des Mittelalters – antike Autoren – Werke des *Artes liberales* (vgl. Milde, *Bücherverzeichnisse* (wie in Anm. 2), S. 19).

¹⁸ Die heute noch existierenden Bücher sind aufgelistet in: Csapodi Csaba, Csapodiné Gárdonyi Klára, *Bibliotheca Hungarica. Kódexek és nyomtatott könyvek Magyarországon 1526 előtt. II. Fönnmaradt kötetek: 2. K–Z* [Bibliotheca Hungarica. Kodizes und gedruckte Bücher in Ungarn vor 1526. Bd. II. Erhalten gebliebene Bände: 2. K–Z]. Budapest, Akadémiai, 1993 (A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei = Publicationes Bibliothecae Academiae Scientiarum Hungaricae; 31 (106)), S. 68–115 (Nr. 2031–2253, verstreut).

Dekreten und Psalterien.¹⁹ Auch diese Schriften tauchen in der 2. Abteilung des Kronstädter Bibliothekskataloges auf, sowie die meisten derjenigen Werke, die im Jahre 1442 dem neuerwählten Kirchenvater der Hermannstädter Pfarrkirche inventarisch übergeben worden waren, so beispielsweise Gregors Sittenlehre, eine römische Geschichte: *Gesta Romanorum* (daneben im Kronstädter Katalog noch *Gesta Austriae*) usw. Diesbezügliche Übereinstimmung der 2. Abteilung des Kronstädter Bibliothekskataloges mit dem Inhalt der Hermannstädter Kirchenbibliothek legt die Vermutung nahe, dass man in dieser Abteilung quasi ein Bücherverzeichnis der alten Kronstädter Kirchenbibliothek besitzt, die später mit der Schulbibliothek vereinigt wurde. Darauf deutet auch die besondere Aufbewahrung und Katalogisierung dieser Werke, sowie der Umstand, dass diese Abteilung in späteren Katalogen ausbleibt – ein Zeichen dafür, dass sie mit der Schulbibliothek nicht organisch verbunden war.

Eine ähnliche Übereinstimmung findet man zwischen der ersten, alphabetisch geordneten Abteilung des ältesten Kronstädter Bibliothekskatalogs und der Hermannstädter „Kapellenbibliothek“. Man braucht bloß das alphabetische oder das nach humanistisch geprägten und die mittelalterliche Anordnung der Bücher umgeordnet und neue Schwerpunkte legend widerspiegelnden Wissenschaftsgebieten geordnete Verzeichnis der Hermannstädter Inkunabeln mit dem Kronstädter Katalog zu vergleichen,²⁰ um die Ähnlichkeit des beiderseitigen Inhaltes sofort zu erkennen.

¹⁹ Die Bücher befinden sich im Kodex auf den Seiten 78 und 80, bei Seiwert, *Kirchenbuch* auf der Seite 350.

²⁰ Die Zeit des Humanismus bringt ganz neue Anordnung in der Geschichte der Bücherkataloge mit. Die antiken Autoren und die grammatischen, mathematischen, medizinischen und astrologischen Schriften kommen an die Spitze der Bücherlisten, erst dann sind die Bücher des Alten und Neuen Testaments aufgelistet. Es folgen die Kirchenschriftsteller und die

In beiden Bücherlisten befinden sich die vorzüglichsten Werke des 15. und 16. Jahrhunderts aus allen Fächern der Wissenschaft.²¹ An zahlreiche Ausgaben von zum Teil geschriebenen Bibeln und Testamenten in hebräischer, griechischer, lateinischer, deutscher, italienischer Sprache schließen sich auch im Kronstädter Katalog Breviarien und Missalien, die Schriften der Kirchenväter wie Augustin (354–430), Ambrosius (339–397), Eusebius (263–339), Clemens (um 140 – vor 216), Origenes (185–254) usw., die alten scholastischen Werke, namentlich des Thomas de Aquino (1225–1274), Nicolaus de Lyra (1270–1349), Duns Scotus (um 1265–1308), und eine große Zahl anderer theologischer Werke von denselben Verfassern, die sich auch als Autoren der Inkunabeln der Hermannstädter „Kapellenbibliothek“ erwiesen haben.

Aus dem Reformationszeitalter findet man unter den theologischen Schriften Martin Luthers (1483–1546) und Philipp Melancthons (1497–1560) Werke, einzeln und auch in der Gesamtausgabe, lateinisch und deutsch. Die Werke von Johannes Honterus (1498–1549),²² dem Reformator der Siebenbürger Sachsen, kommen im

Scholastiker bzw. die Kommentare (vgl. Milde, *Bücherverzeichnisse* (wie in Anm. 2), S. 25). Beim Kronstädter Bibliothekskatalog ist die Situation nicht so eindeutig, aber die Änderung in der Reihenfolge der Auflistung scheint offensichtlich zu sein.

²¹ Die einzelnen Seitenzahlen zähle ich bei den genannten Autoren und Werke nicht auf, da es sich daraus zu viele überflüssige Fußnoten ergeben würden. Jede Angabe bezüglich des Katalogs aus dem Jahre 1575 ist in *Adattár* 16/4 (wie in Anm. 4), S. 526–552 zu lesen

²² Der Universalgelehrte Johannes Honterus war im Reformationjahrhundert u.a. als Schriftsteller, Drucker, Holzschnitzer, Filologe, Pädagoge, Rechtsgelehrte, Kosmograf, Kartograf und Reformator tätig. Sein Werk *Rudimenta cosmographica* wurde zwischen 1530 und 1692 europaweit beinahe hundertmal herausgegeben. Die ungebrochene Beliebtheit des Werkes und die Tatsache, dass es außer des genannten Werkes von

ältesten Kronstädter Bibliothekskatalog – den Erwartungen oder der Praxis der Zeit entsprechend, als es die Werke zeitgenössischer Autoren in den Bücherverzeichnissen durchgängig fehlten²³ – noch nicht vor, erst im Katalog aus dem Jahre 1619 ist unter den vom Stadtrichter Michael Weiß (1569–1612)²⁴ geschenkten Büchern auch die Grammatik (*Compendii grammatices libri duo*, Kronstadt 1539) des Honterus²⁵ und dessen Reformationsbüchlein *Reformatio ecclesiae Coronensis ac totius Barcensis prouinciae* (Kronstadt 1543)²⁶ verzeichnet.

Die griechischen und römischen Klassiker sind in großer Menge vertreten, unter denselben war auch ein geschriebener *Plutarch* (45–120) zu finden.

Von philologischen Lehrbüchern befinden sich auch hier die Arbeiten von Niccolò Perotti (1429–1480) und Ambrosius Calepinus (1435–1511) bzw. das gefragte Werk *Catholicon* von Johannes de Janua alias Balbus (?–1298).

Für die geographischen und historischen Studien dienten auch hier als Hilfsmittel Autoren aus der Antike und dem Mittelalter wie Strabo

Honterus kein anderes Beispiel in der Buchgeschichte des Donau-Karpatenraumes bekannt ist, wo die Schrift eines ungarländischen Autors eine derartige Rezeption im Ausland hervorruft, macht den Text und seinen Verfasser einzigartig.

²³ Milde, *Bücherverzeichnisse* (wie in Anm. 2), S. 27.

²⁴ Der gelehrte Michael Weiß fungierte als Geschichts- und Chronikschreiber, Diplomat und Stadtrichter von Kronstadt. In seinem Manuskript *Brevis consignatio tumultuum bellicorum ab anno Chr. 1610 usque ad completum annum 1613 ambitione et inquietudine Gabrielis Báthori Principis Transylv. motorum* hinterließ er der Nachwelt eine unentbehrliche historische Quelle zur Geschichte Siebenbürgens.

²⁵ Vgl. *Alte siebenbürgische Drucke (16. Jahrhundert)*, hg. von Gedeon Borsa. Köln, Weimar, Wien, Böhlau, 1996. (Schriften zur Landeskunde Siebenbürgens; 21) [fortan: ASD], S. 9–10, Nr. 8.

²⁶ ASD S. 25–26, Nr. 23.

(65 v. Chr. – 23 n. Chr.), Josephus Flavius (37–100), Claudius Ptolemaeus (100–168), Marcus Aurelius Antonius (121–180), Gaius Julius Solinus (3. Jh.), Vincentius Ferrariensis (1350–1419) usw.

Das weltliche und das Kirchenrecht sind auch hier vertreten durch Justinians (482/483–565) Gesetzbücher, die Dekretalen des Papstes Gregor IX. (Papst: 1227–1241) und des Pontifikaten Bonifaz VIII. (Papst: 1294–1303), die *Clementinen*, die kirchenrechtlichen Arbeiten des Siculus (Abbas Panormitanus) (1386–1445), Guilielmus Duranti (um 1230–1296) u.a. Auch hier benutzte man das Recht der deutschen Städte in Ermangelung eines eigenen geschriebenen Gesetzbuches, wie das „*Norimbergisch Statbuch*“ zeigt, das im Kronstädter Katalog erwähnt wird. Daneben tauchen auch auf einheimische Rechtsverhältnisse bezügliche Schriften wie die „*Privilegia Transsylv[ano] Ungar[ica] cum formular*“ im Katalog auf.

Das Studium der Mathematik, Naturwissenschaft und Medizin förderten auch hier Euclid (365–300 v. Chr.), Johannes Jovianus Pontanus (1426–1503), Johannes de Sacrobosco (1195–1256), Albertus Magnus (1200–1280), Galen (130–210), Hippocrates (460–370 v. Chr.) usw.

Es ist nicht wahrscheinlich, dass diese Werke alle erst im 16. Jahrhundert nach Kronstadt gekommen seien, vielmehr wird aus der Übereinstimmung mit der Hermannstädter „Kapellenbibliothek“ der Schluss gezogen sein, dass ein Teil derselben Sammlung bereits früher vor Ort vorhanden war. Vielleicht ist auch hier – wie im Falle der Hermannstädter „Kapellenbibliothek“ – Bestandteile einer Büchersammlung des Dominikanerklosters in Kronstadt zu identifizieren.²⁷

²⁷ Vgl. die vier bekannten Kodizes, die einst das Dominikanerkloster zu Kronstadt besessen haben mag bei Csapodi Csaba, Csapodiné Gárdonyi Klára, *Bibliotheca Hungarica. Kódexek és nyomtatott könyvek Magyarországon 1526 előtt. I. Fönnmaradt kötetek: 2. A–J* [Bibliotheca Hungarica. Kodizes

Die vielen scholastischen und katholisch-liturgischen Schriften, die der Katalog aufweist, mögen nicht im Reformationszeitalter erst angeschafft worden sein, sondern weisen auf eine frühere Zeit hin.²⁸ Die bereits vor Honterus in Kronstadt vorhandenen Schriften bildeten wohl jene „*alia Bibliotheca*“, von der der prominente siebenbürgisch-sächsische Dichter Petrus Mederus (1606?–1678) in seiner im Jahre 1628 gehaltenen Schulrede (*Oratiuncula de corona Transylvaniae urbe pro ordine habita a Petro Medero Cyd. in loco consueto anno 1628 p. t. Martino Draud scholam moderante*) spricht.²⁹

Johannes Honterus fand demnach, als er das Reformationswerk in Siebenbürgen begann, schon eine oder mehrere Büchersammlungen in Kronstadt vor, die er dann im Geist der Reformation und des Humanismus erweiterte und zu einer neuen Bibliothek vereinigte. „*Auf daß kein Hülfsmittel zur Förderung der Religion fehle*“, schreibt er in seinem Reformationsbüchlein vom Jahre 1543, „*ist für das Bedürfnis der Studierenden eine öffentliche Bibliothek errichtet und mit allerlei guten Schriftstellern, theologischen, medizinischen, juristischen und was es sonst an geschmackvollen Schriftstellern giebt, soweit es unsere bescheidenen Mittel*

und gedruckte Bücher in Ungarn vor 1526. Bd. I. Erhalten gebliebene Bände: 2. A–J]. Budapest, Akadémiai, 1988 (A Magyar Tudományos Akadémia Könyvtárának közleményei = Publicationes Bibliothecae Academiae Scientiarum Hungaricae; 23 (98)), S. 120 (Nr. 309–312).

²⁸ „*In Kronstadt kann eine Bibliothek nicht gefehlt haben bei dem frühen Vorkommen der Schule (1388), bei dem starken Besuch der Wiener Hochschule aus seiner Mitte und ähnlichen bildungsfreundlichen Erscheinungen*“, vgl. Friedrich Teutsch, *Zur Geschichte des Deutschen Buchhandels in Siebenbürgen*, in: *Archiv für Geschichte des deutschen Buchhandels*, 4(1879), S. 13–28, hier S. 24.

²⁹ Zitiert Julius Gross: „*Johannis Honteri primi huius nostri Gymnasii fundatoris suasu alia Bibliotheca sumtuosissima condita est, ut inde, qui fortunæ esset tenuioris, libris emutuatis ecclesiam et scholas adjuverent*“, vgl. Gross, *Zur ältesten Geschichte* (wie in Anm. 8), S. 593

gestatteten (*pro nostra mediocritate*), versehen worden”.³⁰ Der Kronstädter Rat unterstützte durch milde Beiträge das Werk, das in Person des Stadtrichters Hans Benkner einen verständnisvollen Förderer fand. Zwei siebenbürgisch-sächsische Schriftsteller, die dem Reformationszeitalter noch nahe stehen, der Weidenbacher Pfarrer Daniel Reipchius (?–1612)³¹ und Christian Schesæus (1535?–1585),³² berichten, dass für

³⁰ Zitiert und gibt die moderne deutsche Übersetzung des lateinischen Textes Dück, *Geschichte* (wie in Anm. 6), Zugaben, S. 18 an. – Die neueste kommentierte, kritische Ausgabe des Textes befindet sich in: *Die evangelischen Kirchenordnungen des XVI. Jahrhunderts. Vierundzwanzigster Band. Siebenbürgen. Das Fürstentum Siebenbürgen. Das Rechtsgebiet und die Kirche der Siebenbürger Sachsen*, bearb. von Martin Armgart unter Mitwirkung von Karin Meese, Tübingen, Mohr Siebeck, 2012. (Die evangelischen Kirchenordnungen des XVI. Jahrhunderts; 24), S. 177–202. Die einschlägige Textstelle in der lateinischen Fassung („*Quod ne aliquando contingat, omnibus modis securrendum fuit, ac ne quicquam adminiculorum religioni conservandae deesset, etiam constructa est pro necessitate studiosorum publica bibliotheca, omnigenis bonis autoribus, theologis, medicis, iureconsultis ac caeteris politoribus pro nostra mediocritate referta*”) ist auf S. 188 und der bezügliche Passus in der deutschen Fassung („*Welchs zu vormeydenn und auch zu eynem vorradt beheltnus der religion und notturfft der studenten ist geschafft wordenn eyne gemeyne libria nach allem unserem vormüeggenn von allerlay scribentenn yn der heiliger geschriff, erczeney und rechtenn und andrer künsten et cetera*”) auf S. 200 zu lesen.

³¹ Die einschlägige Textstelle zitiert Gross, *Zur ältesten Geschichte* (wie in Anm. 8), S. 596, Anm. 3 nach Daniel Reipchius, *Kleinod und Ehren-Kranz der löblichen Stadt Kron*. Handschrift. Cap. IV. S. 3.

³² Christian Schesæus, *Ruinæ Pannonica libri quatuor*, Wittenberg, Schleich, Schöne, 1571, lib. I. vers. 376–390 mit der Anfangszeile „*Hinc ortum versus celsa sub rupe Corona*” (siehe <http://daten.digital-sammlungen.de/-db/0002/bsb00025996/images/index.html?id=00025996&groesser=&fip=qrsyztseayaewqsdaxdsydewqqrseayadasqrs&no=5&seite=5>) Bildnr. 30–31 [letzter Zugriff: 04. März 2017].

die Bibliothek eine große Anzahl von Büchern und Handschriften aus der von den Türken verwüsteten Bibliothek des Königs Matthias Corvinus in Ofen und aus den griechischen Bibliotheken des Orients durch Vermittlung des Patriarchen in Konstantinopel und durch Kaufleute, die ihr Handelsweg nach Kronstadt führte, erworben worden seien. Ähnliches erzählen auch später Schriftsteller sächsischer Herkunft, Johann Filstich (1684–1743),³³ Thomas Tartler (1700–1770)³⁴ u.a. Trotz der möglichen Übertreibungen deuten diese Äußerungen auf die wichtige Rolle der Kronstädter Gymnasialbibliothek in der Bibliotheksgeschichte des Donau-Karpatenraumes hin.

An das Verzeichnis aus dem Jahre 1575 schließen sich drei Kataloge an, in denen die früheren Werke wiederholt und eine Anzahl neu hinzugekommener Schriften verzeichnet sind. Der erste Katalog hat die Überschrift: *Catalogus librorum Bibliothecae Coronensis 1619*, der zweite: *Catalogus librorum Bibliothecae Coronensis iuxta seriem Alphanumericam* (ohne Jahreszahl, auch sonst unvollständig) und der dritte: *Catalogus librorum Bibliothecae iuxta seriem Alphanumericam 1622*. Die Bücher sind hier in 21 Abteilungen nach ihrem Standort (A–Y), nicht in alphabetischer Ordnung zusammengestellt. In dem dritten Katalog aus dem Jahre 1622 kommt noch eine 22. Abteilung unter den Überschriften „*In Armario: In Superiori Pulpito ... In medio Pulpito ... In Inferiori Pulpito*“ vor, die der Abteilung „*Libri intra crates inclusi*“ in dem ältesten Katalog der sog. Liberei³⁵ aus dem Jahre 1575 entspricht.

³³ Die einschlägige Textstelle zitiert Gross, *Zur ältesten Geschichte* (wie in Anm. 8), S. 597, Anm. 1 nach Johann Filstich, *Historia ecclesiastica totius Transilvaniae*. Handschrift. Pars I. § 130.

³⁴ Den bezüglichen Abschnitt zitiert Gross, *Zur ältesten Geschichte* (wie in Anm. 8), S. 597–598, Anm. 2 nach Thomas Tartler, *Collectanea zu einer Partikulär-Historie von Kronstadt*. Handschrift. S. 276–277.

³⁵ Liberei wurde die mit Bildnissen von Philosophen und Gelehrten geschmückte, von Johannes Honterus gestiftete Bibliothek über der

In diesen Katalogen sind in mehreren Fällen Werke verzeichnet, die von Kronstädter Persönlichkeiten der Bibliothek geschenkt worden waren. Die meisten Bücher scheinen auch älteren Ursprungs zu sein, sind aber erst hier in die Bibliotheksliste aufgenommen worden. Man findet hier einen *Origenes scriptus*, *Epistola Pauli scripta* und eine *Scholastica historia*, die auch im alten Hermannstädter Kirchenbuch enthalten ist.

Nach diesen Verzeichnissen folgen zwei vollständig übereinstimmende Kataloge aus den Jahren 1625 und 1626, die von den früheren insofern abweichen, dass die Bibliothekswerke darin nach Wissenschaften geordnet sind. Man weiß, dass eine Menge von Bibliotheksschriften schon zu Beginn des 17. Jahrhunderts verloren gegangen sind, bestätigt durch mehrere Verlustlisten, die dem Katalog aus dem Jahre 1626 angehängt sind. Nach denselben werden eine Reihe von Schriften aufgezeichnet, die aus der Bibliothek (Liberei) ausgeliehen worden sind, mit den Namen ihrer Entlehner, die bekannte Persönlichkeiten der Kulturgeschichte Kronstadts repräsentieren.

Im Jahre 1627, 1629 und 1630 verzeichnet Magister Simon Albelius (1593–1654) eine Anzahl musikalischer Werke von berühmten Musikern der damaligen Zeit, die für 47 Reichsthaler aus der Schulkasse angekauft worden sind. In den Jahren 1630 und 1635 beschenkten die Bibliothek mit 142 Werken der Stadtrichter Daniel Fronius und der Senator Matthias Spörer.

Den Schluss der Bibliotheksverzeichnisse aus der Zeit vor 1689 bilden zwei nach Wissenschaften geordnete Kataloge aus den Jahren 1649 und 1668. Der letzte stellt 20 Jahre vor dem Brand noch einmal die Werke zusammen, die damals in der Kronstädter Gymnasialbibliothek vorhanden waren. Es sind insgesamt 486 Schriften. Viele

Rektorswohnung und dem großen Auditorio im Gebäude des Kronstädter Gymnasiums genannt.

von den in den früheren Katalogen vorkommenden Werken fehlen in den zwei letzten Verzeichnissen.

Sechzehn Jahre nach dem Brande im Jahre 1705 stellte der damalige Rektor der Schule, Martin Ziegler (um 1660–1716) einen Katalog der aus dem Brande geretteten und der unmittelbar danach an die Kronstädter Schulbibliothek geschenkten Werke (1692 Erben von Frau Anna Weltherin,³⁶ 1693 Valentin Alzner) zusammen. Es ist den früheren Katalogen beigegeben und enthält insgesamt 270 Bände.³⁷ Die Bücher sind mit dem eingebrannten Kronstädter Wappen auf dem Oberschnitt versehen.³⁸ Eine Vergleichung mit den früheren Katalogen zeigt, dass es nicht mehr als zwei Dutzende, meist Folioebände, aus der Zeit vor dem Brande erhalten geblieben sind.

Nach dem Bibliotheksverzeichnis aus dem Jahre 1705 folgen eine Anzahl unmittelbar nachher der Bibliothek zugewachsener Schriften

³⁶ Eine ausführliche Beschreibung und Analyse der merkwürdigen Frauenbibliothek mit Angabe der bibliographischen Daten der einzelnen Werke ist bei Attila Verók, *Régi könyvek mint a női vallásosság misztériumának lehetséges őrzői?* [Alte Bücher als mögliche Hüter des Mysteriums der weiblichen Frömmigkeit?], in: *A nők és a régi magyarországi vallásosság* [Die Frauen und die Frömmigkeit im alten Ungarn], hg. von Rita Bajáki, Orsolya Báthory. Budapest, MTA-PPKE Barokk Irodalom és Lelkiség Kutatócsoport, 2015. (Pázmány Irodalmi Műhely. Lelkiségtörténeti tanulmányok; 10), S. 363–377 zu lesen.

³⁷ Die Anzahl der einzelnen Bände nach Formatgröße siehe in Anm. 10 des vorliegenden Beitrags.

³⁸ Diese Bücher stehen auch heute in den Regalen der Magazine sowohl im Archiv und Bibliothek der Honterusgemeinde zu Kronstadt als auch im Staatsarchiv Kronstadt, da die ehemalige Bibliothekssammlung während des Zweiten Weltkriegs durch eine Fehlplanung geteilt wurde (vgl. dazu Thomas Şindilariu, *Kriegsverluste, Wiederaufbau und Enteignung. Zur Archivgeschichte der Honterusgemeinde in Kronstadt ab 1944*, in: *Zeitschrift für Siebenbürgische Landeskunde*, 28 (99) (2005), Heft 1, S. 40–56.

und dann 5 Blätter in Halb-Folio umfassende Bücherverzeichnisse aus den Jahren 1744, 1749, 1750, 1751, 1767, 1768 und 1770.

Zum Schluss wird versucht einige Anmerkungen und Überlegungen zur geschilderten, organisch aufgebaute Katalogenreihe der Kronstädter evangelischen Gymnasialbibliothek zu tun. Im Beitrag wurde untersucht, was der Bestandskatalog der genannten Bibliothek wirklich dokumentiert und ob er als bibliotheksgeschichtliche oder historische Quelle für die Ideengeschichte betrachtet werden kann? Ich bin der Meinung, dass die im Katalog aufgelisteten Werke zwar als bibliotheksgeschichtliche Quellen dienen, muss man mit ihnen aber mit Vorbehalt umgehen. Bis zum wirklichen Auffinden der im Katalog enthaltenen Texte kann man sich nur Allgemeinheiten äußern. Die Autopsie zeigt vielmehr, wie ein Buch benutzt wurde und welchen Einfluss es auf seine Leser oder Benutzer hatte (handschriftliche Einträge, Marginalien, Notizen, Hervorhebungen usw.). Eine Bestandsliste bietet eigentlich Möglichkeiten für die Interpretation an und lässt sich keine endgültigen Feststellungen aussagen. Ob die *ordo librorum* eine Bedeutung hat, hängt immer mit dem umgebenden gesellschaftlichen und kulturellen Milieu zusammen. Es scheint schwierig zu beurteilen, ob die Klassifizierung der Bücher bei der sog. „lokalen Weltanschauung“ eine Rolle spielt. Die Einteilung der Werke in *classis* oder Abteilungen folgt allgemeinen Mustern³⁹ und scheint mit der Entfaltung der Wissenschaft immer mehr differenzierter zu sein. Einen lokalen Ansatz im Falle einer Institutionsbibliothek kann die Sammlung bei den Raritäten und speziellen Themen bekommen. Meines Erachtens sind die interessantesten Bücher in den Katalogen meistens unter den Abteilungen wie *Varia* oder *Miscellanea* zu finden. Sie verraten uns viel über das Interessengebiet und Mentalität der Einzelperson oder einer Gemeinschaft. Das Gesamtbild kann sich aber verändern, wenn auch die

³⁹ Vgl. dazu Wittmann, *Bücherkataloge* (wie in Anm. 2) und Milde, *Bücherverzeichnisse* (wie in Anm. 2).

Exemplare heute noch aufzufinden und zu bewerten sind. Die exemplarspezifischen Angaben können die vorläufigen Vermutungen in eine ganz andere Richtung lenken, die den Katalogen gar nicht entnommen werden können. Dabei zeigt sich sehr wohl, dass Kataloge z.B. bei der Untersuchung der Verbreitung der geistigen Strömungen beim Privatmenschen oder in einer Menschengruppe ausschließlich eine beschränkte Möglichkeit zur Interpretation bieten. Aufgrund des im – zu ungarländischen Verhältnissen – ziemlich großen Kronstädter Bestands und der verschiedenen Bestandskataloge aus unterschiedlichen Zeiten geben uns die Verzeichnisse aufschlussreiche Angaben über die Wege des humanistischen Buch- und Wissenstransfers im Allgemeinen, aber anhand der Impressumsangaben der alten Bücher, der Exlibris und Supralibros bzw. der handschriftlichen Besitzereinträge können auch die Einzelheiten bezüglich der Einzelperson oder einer kleineren gesellschaftlichen Formation aufgewickelt werden. Bei den letzteren helfen uns die Kataloge wieder nicht. Ist man im Klaren mit der Aussagekraft eines Bibliotheksverzeichnisses, behandelt es an der entsprechenden Stelle, macht nur vorsichtige Bewertungen und Folgerungen anhand dessen, und kann nur hoffen, dass der Realität entspricht, was ausgesagt wurde. Die Interpretation der Kataloge ist also mit Schwierigkeiten umgeben, und obwohl sie bei der Auswertung eine beschränkte Perspektive bieten, dienen sie trotzdem als ausgezeichnete historische Quelle für die Buchforschung. Kataloge stellen also eine Gattung oder einen Stellenwert mit Janus-Gesicht dar, die oder den Buchhistoriker bei ihren Untersuchungen nicht außer Acht lassen können und dürfen.

Attila Verók

Károly-Eszterházy-Universität Eger, Ungarn

DOI 10.14755/BARBIER.2017.3

Le cheminement dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles du « Calendrier historial », un type de publication populaire

Ágnes Dukkon

Dans cet article, je me propose de présenter un type de publication populaire constituant un groupe particulier de calendriers. Il s'agit du *calendarium historicum* (calendrier historial) dont l'évolution et la diffusion sont liées à la Réforme. Le genre naît à Wittenberg, dans le milieu intellectuel de Martin Luther et de Philippe Mélanchthon ; c'est Paul Eber (1517–1569), disciple de ce dernier, ensuite lui-même professeur à l'Université de Wittenberg, qui conçoit le type du *Geschichtskalender*. Son ouvrage parut tout d'abord en latin dans cette ville, en 1550, le *Calendarium Historicum conscriptum a Paulo Ebero Kittingensi*, mais les années suivantes (1553, 1554, 1579, 1582) verront, jusqu'en 1582, plusieurs éditions, en langues latine et allemande. Signe de sa popularité, ce modèle sera repris par bon nombre d'importants auteurs allemands et, dans le courant des XVI^e et XVII^e siècles, différentes imprimeries publieront ce qui devient un genre : le *calendrier historial*. Parmi les auteurs, on retiendra, pour le XVI^e siècle, le nom de Caspar Goltwurm, Michael Beuther, Andreas Hondorff, tandis qu'au début du XVI^e, Seth Calvisius, et Johann Georg Herwart fabriquent une sorte de compilations de calendriers. Les principaux lieux d'impression allemands sont Augsbourg, Francfort sur le Main, Wittenberg, Erfurt, Nuremberg et Görlitz. Les caractéristiques du genre se résument comme suit.

1. *Sa base technique* est assurée grâce à la diffusion de l'imprimerie qui permet désormais de réaliser des publications à plus fort tirage. Ainsi, les plus anciennes chroniques de l'Humanisme sont, au XVI^e siècle, diffusées dans des cercles élargis et se trouvent désormais comme « popularisées ». L'accès facile aux savoirs historiques est une des conditions préalables à la naissance du *calendarium historicum*.

2. La « philosophie », ou *paysage intellectuel du genre*, est issue du programme de la Réforme dont un constituant important est la « dévotion pédagogique » qui enjoint à transmettre l'érudition à un public le plus large possible. Cette érudition comprend une réflexion sur l'histoire, une conception de l'histoire en tant que recueil d'exemples moraux, dans un cadre religieux d'interprétation. La transmission et la « propagation » de cette perception biblique de l'histoire dans des médias dépassant les cadres éducatifs sont désormais faciles à réaliser. Dans la diffusion des sermons, des éditions de la Bible et des textes liturgiques, un rôle important incombe aux presses protestantes qui, souvent, n'hésitent pas à adapter les calendriers à cette fin. Ceux-ci ont en effet un impact non négligeable sur le public, sur les modes de vie et la façon de voir le monde. Néanmoins, cet objectif n'est pas ouvertement mis en valeur, car un certain mélange d'ancien et de nouveau, de traditions antiques et d'enseignement chrétien, ce qu'on appelle en un mot synchrétisme, restera caractéristique de bon nombre de calendriers protestants.

3. *Sa structure* : les événements bibliques et ceux de l'histoire profane sont réglés sur les jours des différents mois. Les calendriers puisent les faits dans l'historiographie antique (dans les œuvres de Tacite, Salluste, Cicéron, Lucrèce) et dans les livres historiques de la Bible. Dans une moindre mesure, ils font part des événements de leur temps ou du passé récent. Ainsi l'édition de 1579 du *Calendarium historicum* d'Eber fournit-elle différentes informations concernant l'histoire de la Hongrie. On trouve une brève description du siège de Szigetvár (1566). À la date du 15 septembre, on lit ceci sur la bataille

de Mohács (1526) : « *Solymanus Turcarum Imperator post miserabiliter interfectum Ludovicum Ungariae Regem, ferro et igni vastata utraque ripa Danubii usque ad Strigonium, nemine resistente, hoc die occupatam BUDAM Regum Hungaricorum sedem, foede diripuit, anno 1526.* » D'autres faits de l'histoire de Hongrie sont mentionnés : la mort de saint Étienne I^{er} (15 août 1038), celle de saint Ladislas (29 juillet 1095), Ladislas III Jagellon et la bataille de Varna (10 novembre 1444), la campagne du roi Matthias contre Vienne, le siège de Buda de 1541. Les faits du *Calendarium historicum* ne sont pas fournis dans un ordre chronologique, mais suivant le modèle du *Kirchenkalender*, c'est-à-dire du calendrier liturgique, où le lecteur trouve mention des fêtes et des événements liturgiques, en fonction de leur jour d'occurrence. Un choix d'événements de la sphère sacrée et profane de l'histoire humaine est ainsi présenté dans la perspective de l'éternel présent du Créateur. Sont donc juxtaposés des faits éloignés dans le temps, ayant pourtant eu lieu le même jour. Les faits de l'histoire de l'humanité côtoient les phénomènes naturels (*Naturerscheinungen*) tels que les inondations, le passage d'une comète, une éclipse de Soleil, les naissances de monstres – ces derniers jouissant d'une extrême popularité dans la presse vulgaire. À l'opposé d'une vision linéaire, chronologique du temps, on observe dans ce genre une sorte d'« intemporalité ». Au lieu de profondeur, le temps y jouit d'une certaine étendue, ou largeur : les 365 jours de l'année seraient ainsi le « réceptacle » dans lequel entreraient les événements que le compilateur aurait jugés importants.

4. Le *Calendarium historicum* est une compilation, comme tous les types de calendriers. Ainsi, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, Caspar Goltwurm utilise et complète le calendrier d'Eber (*Calendarium historicum*, 1550, Wittenberg), plus savant que le sien. Le sujet du péché y est mis en relief. Fustigeant le vice de la démesure et ses conséquences, le défaut moral, la difformité du corps et de l'âme, sans négliger les excès du pouvoir, il offre un exemple typique de la pensée protestante. Cela n'est pas sans rappeler le radicalisme des huguenots

en France, et la *monarchomachie* qui estime légitime de faire ouvertement front au roi dans le cas où celui-ci abuserait du pouvoir qui lui provient de Dieu. On retrouve cette vision dans d'autres œuvres littéraires de l'époque, comme, par exemple, dans les sermons (*Ördögi kísirtetek – Fantômes diaboliques*) et la tragédie *Magyar Électra* (l'Électre hongroise), adaptation hongroise de l'œuvre de Sophocle par Péter Bornemisza, écrivain, éditeur, et prédicateur hongrois.

La diffusion dans le temps et dans l'espace du *Calendarium historicum*

On estime *grosso modo* que le genre exista et maintint sa forme originale sur deux siècles, depuis le milieu du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVIII^e. De la première moitié du XVIII^e siècle, il convient de mentionner l'exemple du *Hamburger Historien-Calendar*. À cette époque, ces éditions populaires connurent un changement important avec, notamment, la diffusion de calendriers thématiques, dont le calendrier des spectacles ou le calendrier des dames (*Damenkalender, The Ladies Diary*)¹. Mais cela constituerait le sujet d'un autre article.

La diffusion de ce genre dans l'espace n'est pas moins importante. Le modèle allemand gagne l'Europe centrale et orientale dès le XVI^e siècle. Les éditeurs de calendriers de Silésie, de Prusse et de Haute-Hongrie n'hésitent pas à emprunter le modèle, tantôt en entier, tantôt certains de ses éléments seulement. L'influence de ce bouleversement intellectuel d'esprit protestant né sur le Continent gagne jusque l'Angleterre. Un *prognostikon* de la première moitié du XVI^e siècle, attaquant l'astrologie dans un esprit luthérien, ne manque

¹ Gerhardt Petrat : Einem besseren Dasein zu Diensten. Die Spur der Aufklärung im Medium Kalender zwischen 1700 und 1919. K G Saur Munchen London New York Paris 1991. 40–46.

pas d'éveiller l'intérêt de l'anglais Miles Coverdale, à tel point qu'il le traduira en anglais et le publiera en 1548². Certains exemplaires des *Calendarium historicum* purent servir de sources aux auteurs de calendriers du XVII^e siècle. Ainsi, dans l'édition de 1612 de Seth Calvisius à la Bibliothèque bodléienne, j'ai eu la surprise de voir les notes marginales de William Lilly (1602–1681), auteur de calendrier. Un Allemand de Hongrie (*Ungarndeutsch*) contemporain de l'auteur anglais David Frölich (1595–1648), esprit universel et éditeur de calendrier, cite également dans ses œuvres le travail de Calvisius parmi ses sources³. Frölich, qui fit des calculs pour les presses de toute la Haute-Hongrie et de Transylvanie, a sans doute aussi pris pour modèle les calendriers de langue allemande édités à Vratislavie (Breslau, Wrocław) sous les presses de Baumann, et ceux de langue latine édités à Bártfa. Ils se caractérisent par leur érudition humaniste savante, à la façon des œuvres de Mélanchthon, dans laquelle l'unité de la foi et du savoir s'accompagne d'une dévotion à la transmission de ce savoir. D'un point de vue purement philologique, les éditions de Frölich se distinguent encore par leur exigence. Elles ne manquent pas de nommer leurs sources, surtout lorsque l'auteur entre en discussion avec ces dernières. C'est ce que l'on constate dans le résumé des discussions astrologiques livrées dans le calendrier de langue allemande publié en 1632. L'auteur y cite l'ouvrage de l'éminent juriste français Jean Bodin, écrit contre les sorcières, *De la demonomanie des sorciers* (1580), et

² Coverdale (transl.), *A Faythfull and True Prognostication* (1548). In : Capp, Bernard, *Astrology and the Popular Press. English Almanacs 1500–1800*. Faber and Faber, London and Boston, 1979. 132–140.

³ Sur Frölich voir Ágnes Dukkon, *Die Erbschaft des Späthumanismus. Der gelehrte Kalendervervasser David Frölich (1595–1648)*. In : *Radikale Reformation. Die Unitarier in Siebenbürgen*. Hrsg. Von Ulrich A. Wien, Juliane Brandt, András Balogh. Böhlau Verlag, Köln Weimar Wien, 2013, 341–353.

condamne l'intolérance de son auteur qui se prononçait en faveur de la chasse aux sorcières.

En France, le *calendrier historial* se met de même au service de la Réforme, comme l'a fait l'édition d'Eber qui diffuse les idées de Luther et de Mélanchthon sur lesquelles nous reviendrons. Porté par le rayonnement du protestantisme, le *calendarium historicum*, aussi bien ses exemplaires physiques que comme type ou modèle d'édition, parvient jusqu'aux régions lointaines de l'Europe, de l'Angleterre, jusqu'à la Prusse, et via l'Autriche jusqu'à la Haute-Hongrie et à la Hongrie occidentale. On trouve quelques exemplaires du *calendarium historicum* d'Eber à Sopron (Grande bibliothèque du Lycée luthérien – Hongrie), l'édition de 1630 de la chronologie de Seth Calvisius à Debrecen (Grande bibliothèque calviniste – Hongrie), des exemplaires de l'édition de trois *calendriers historiques* français à la Bibliothèque universitaire de Vratislavie (Breslau, Wrocław), un exemplaire à la Bodléienne à Oxford, et un autre, à la Bibliothèque nationale d'Autriche à Vienne.

Il nous reste à brièvement mentionner la « substance de contraste », c'est-à-dire les caractéristiques essentielles des calendriers traditionnels dont les *calendriers historiques* cherchent consciemment à s'éloigner. Ceux-ci contenaient des récits littéraires et folkloriques, des proverbes, des phénomènes relevant de la superstition et des croyances, des horoscopes et les prédictions.

Le sujet du *diable* jouit, au XVI^e siècle, d'une extrême popularité. De ce fait, les explications abstraites, les textes lourds de symbolisme de Luther sur le Malin, sur la tentation, sont compris, même par ses adeptes, dans un sens littéral, et sont transformés en une réalité tangible, au gré de leur transmission. Il s'ensuit que les « discours-diables », les « histoires de sorcières », la « divination », ou les « tentations multiples » fournissaient un excellent sujet aux calendriers, à la façon des anecdotes itinérantes qui, elles, ne figurent pas dans le

*calendarium historicum*⁴, telles l'« Histoire de la femme qui peste », « Les tergiversations du riche gentilhomme et du diable », ou les variantes de la légende de Faust.

La tradition médiévale s'introduit, même si indirectement, dans la littérature populaire protestante au moyen du *calendarium historicum*. Il en est ainsi des histoires de tentations tirées de l'histoire des Pères de l'Église, du triomphe sur le Mal et des légendes des saints. L'archétype en est la tentation de Jésus au désert (Matthieu 4 : 1–11). On surprend les protestants, lorsqu'ils prennent pour réelles les paraboles sur les tentations du Malin, à penser selon les schémas catholiques (« papistes ») qu'ils contestent tellement !

Dès le XVI^e siècle, apparaissent des œuvres qui cherchent à expliquer ou à faire disparaître, par la force de la raison, ces croyances naïves surgies des couches archaïques de la conscience. Tel est le texte d'Abraham Saur : *Ein kurze treuwe Warnung, Anzeige und Underricht: Ob auch zu dieser Zeit unter uns Christen, Hexen, Zäuberer und Unholden vorhanden: Und was sie ausrichten können, etc. Einfältig und kürzlich*. [...] Marbourg, 1582.

La plupart des calendriers en langue vernaculaire avaient servi bien plus à la diffusion qu'à l'effacement de ces croyances. Les calendriers rédigés par des éditeurs et des rédacteurs savants, ou ceux sortis d'éditions nettement ecclésiastiques font exception.

Je propose ci-dessous une présentation quelque peu sommaire des éditions du *Calendrier historial* protestant français plusieurs fois mentionné.

⁴ Volkserzählung und Reformation. Ein Handbuch zur Tradierung und Funktion von Erzählstoffen im Protestantismus. Hg. Wolfgang Brückner. Berlin, 1974. Sur le sujet *diable* et du *calendrier historial* voir les chapitres *Alte „Lügen“ und neue Wirklichkeit, Der Geschichtskalender* (124–178).

Exemplaires utilisés pour cette communication

1. Calendrier Historial A Lyon. Par Ian de Tournes. MDLXIII. Oxford, Bodleian Library, Douce, CC.173.
2. Calendrier Historial A Lyon. Par Charles Pesnot, MDLXIII. Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka, 319946
3. Kalendrier ou Almanach Historial A Genève. Par Thomas Courtau, MDLXVI. Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka, 457073, 12r
4. Calendrier Historial et Lunaire. La Lune est nouvelle a l'endroit du nombre d'or : et nous avons I. ceste année 1577. A Genève par Abel Rivery. Wrocław, Biblioteka Uniwersytecka, 372664, 8r
5. La bible, qui est toute la sainte escripture. (Les pseumes mis en rime Françoise par Clement Marot et Theodore de Beze et le Calendrier historial), Genève, François Estienne MDLXVII. Vienne, Nationalbibliothek, 2.L.27 Cette dernière est, en réalité, une édition de la Bible, à la fin de laquelle on trouve, en appendice, un *calendrier historial*, identique aux précédents.

L'esprit et le contenu des exemplaires du calendrier historial

Chacune des éditions porte l'empreinte de l'esprit protestant, la matière biblique et liturgique constituant la plus grande partie des ouvrages. On oserait même dire qu'il s'agit d'un « calendrier-minimum » constitué seulement de calculs et de données concernant la mesure du temps : tables de calendrier, du nombre d'or, de l'épacte, de l'indiction romaine, du cycle Solaire, « reigl perpetuelle pour trouver la Pasque en chaucun an » ou encore table « Des Eclipses du Soleil et de la Lune » jusqu'en 1570. Parmi les illustrations traditionnelles des calendriers, on ne trouvera dans ces petits volumes que les images des mois et des signes du zodiaque, héritées des livres d'heures médiévaux ;

celles-ci étaient tolérées, au vu du fond nettement religieux des volumes.

Envers l'astrologie, les calendriers maintiennent une approche strictement biblique. L'interdiction de la divination est omniprésente : Jérémie 10 : 2–3, « Ne craignez point les signes du ciel, comme les Gentils, car les ordonnances des peuples sont vaines », ou encore : Moïse 26 : 3–4, *De la paix, et des biens de la terre*. « Si vous cheminez, dit le Seigneur, en mes ordonnances, et gardez mes commandemens et les faites, je vous donnerai paix en la terre : vous dormirez sans que nul vous espouvante, je donnerai la pluie en son temps, et la terre donnera son fruit, et la vendange recontera les semailles ». Lévit. 26.

Auprès des mois figurent des citations issues des Psaumes, auprès des jours, certains événements de l'histoire biblique et moins souvent de l'histoire profane. Un des chapitres pratiques des calendriers traditionnels est maintenu : la liste des foires « Aucun Foires de France et autres pais ».

Voyons maintenant en quoi consiste ce fond « religieux », exempt de toute astrologie. Il s'agit des versets des Psaumes traduits par Clément Marot et Théodore de Bèze, du catéchisme, d'un cérémonial, enfin de la « Confession de foy ».

On lit encore une longue dissertation sur l'utilité du chant des Psaumes à l'église : « A tous Chrétiens et amateurs de la Parole de Dieu, Salut », dont la date et le lieu de rédaction sont indiqués à la fin : « le 1 Juin 1543, Genève ». Le texte provient peut-être de *l'Article portant sur la façon d'organiser l'Église de Genève et son office* rédigé par Calvin, qui y rédige le plan du nouvel ordre du cérémonial ecclésiastique et propose d'introduire le chant des Psaumes. Ensuite, on n'ignore pas que Calvin, tout comme Luther, condamnait toute astrologie tendant à la divination (*astrologia judiciale*). On comprend aisément pourquoi ce calendrier protestant propose à ses lecteurs cette sorte de texte. À la page suivante (B_{1a}), figure le long poème didactique de Théodore de Bèze « A l'Église de nostre Seigneur ». Suivent les

psaumes, entourés, dans l'édition de 1567, de belles initiales et d'enluminures et même de sa notation musicale. Bien que publiés dans des villes (Lyon, Genève) et chez des éditeurs différents (Ivan de Tours, Charles Pesnot, Thomas Courtau, Abel Rivery, François Estienne), chacun des cinq *Calendriers historiques* présente ces mêmes matières, avec de légers écarts.

Ces éditions ont toutes été produites durant la première période de la Réforme, marquée par les controverses, mais ayant pourtant fait profession de foi pour le renouvellement de la religion. C'est ce qui amène la presse populaire à se ranger derrière les grands mouvements intellectuels et spirituels de l'époque, pour mieux les influencer par la suite.

Traditions et précédents

Il ne suffit pas de tenir compte, parmi les modèles du *Calendrier historique*, des seuls *calendarium historicum* allemands, il faut aussi considérer et évaluer l'influence des éditions endogènes. Il est vrai que le fonds est commun à toute l'Europe : les traditions antiques et médiévales du calendrier et de l'astrologie, complétées par des sujets actuels (prévisions météorologiques, connaissances portant sur la santé, la gestion des questions domestiques, la saignée et les soins médicaux). Le type du *Calendrier des bergers* contient la matière la plus abondante, et ce genre a bien, à partir du début du XVI^e siècle, ses variantes allemande, anglaise⁵ et des Pays-Bas. Le nom de « calendrier de berger » se fonde sur cette tradition, selon laquelle les bergers étaient censés, de par leur métier, bien connaître la marche des astres et les phénomènes

⁵ Par exemple : *The Kalender of Shepherds*, 1503. In : Capp, 1979, 20.

météorologiques. Les récentes recherches de Frédéric Barbier⁶ nous apprennent que l'appellation « berger » a, dans ce contexte, une connotation biblique, notamment celle du « bon berger », figure centrale qui représente le rapport de Dieu à l'homme aussi bien dans l'Ancien Testament (voir par exemple le Psaume 23 : « L'Éternel est mon berger »), que dans le Nouveau Testament (voir par exemple Luc 2:8, Luc 15:4)⁷. Pour ce qui est de l'histoire du genre, de sa structure, de son contenu, et des illustrations du *Compost et calendrier des bergers* (Guy Marchant, 1491, puis dix éditions successives d'ici à la fin du XV^e siècle), il faut consulter les travaux précieux de Frédéric Barbier et d'autres chercheurs importants⁸. Si je tiens à mentionner ici ce genre, c'est que la naissance du *calendrier historique* protestant doit beaucoup, non seulement aux modèles allemands, mais aussi à la tradition du *calendrier des bergers* apparu vers la fin du XV^e siècle, bien que ce lien soit moins visible.

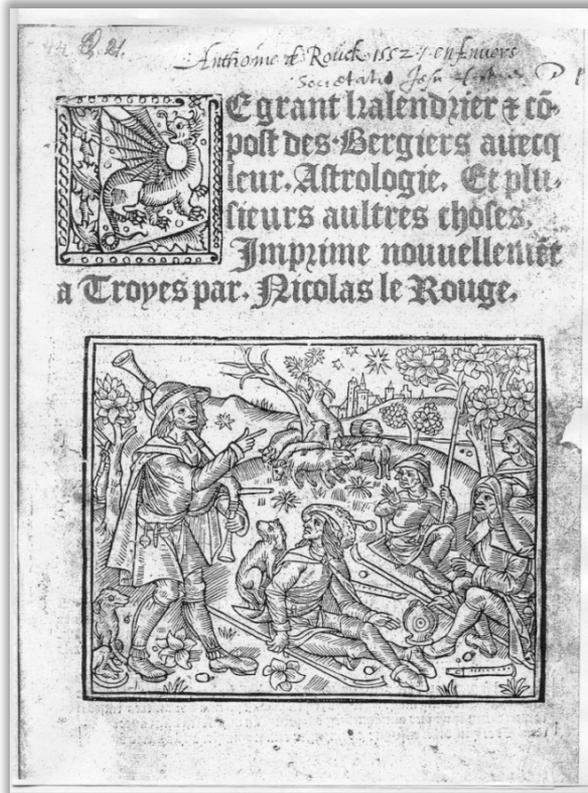
Je voudrais clore mon étude sur le cheminement européen et la métamorphose des éditions populaires par la présentation d'un exemplaire français (Vienne, Bibliothèque nationale) : *Le grant kalendrier et compost des Bergiers avecq leur. Astrologie. Et plusieurs aultres choses. Imprime nouvellement a Troyes par. Nicolas le Rouge*

⁶ Frédéric Barbier, L'invention du livre imprimé : quelques remarques sur l'innovation de produit dans les médias au XV^e et au XVI^e siècles. Manuscrit inédit. Je remerci ici Frédéric Barbier d'avoir mis à ma disposition le manuscrit on question.

⁷ « ...le berger (*alias* le pasteur) conduit le troupeau (c'est une incarnation de l'autorité, et le roi lui-même est le berger de son peuple), pour lequel il est prêt le cas échéant à se sacrifier, et il est un intermédiaire privilégié entre la sagesse divine et l'homme. »

⁸ *Calendrier des bergers*, préface de Max Engammare, Paris, PUF collection Sources, Fondation Martin Bodmer, 2008.

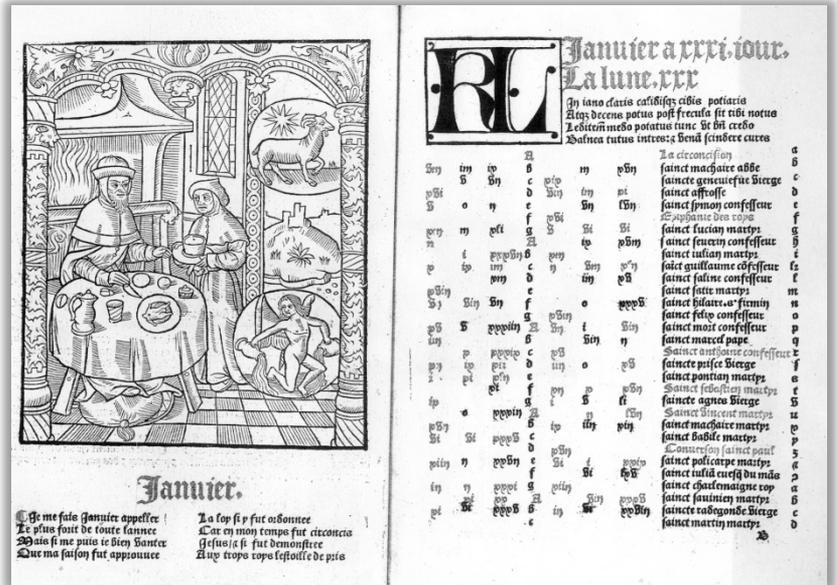
(1529). 1. Édition : 1503⁹ [Sur le frontispice, deux mentions du propriétaire : *Anthoine de Rouck 1552 .i. en Anuers* [une autre inscription] *Societas Jesu Antuer(piae)*].



Le grant kalendrier... frontispice

⁹ Victor Champier : *Les anciens almanachs illustrés. Histoire du calendrier depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*. Paris 1886. Dans la 3^e partie du livre, le « grant kalendrier des bergiers » fait connaître ses éditions de 1503 et de 1529.

On y trouve une matière riche et variée, de nombreuses illustrations, non seulement des images traditionnelles des mois et signes du zodiaque, mais aussi des gravures sur bois liées aux textes.

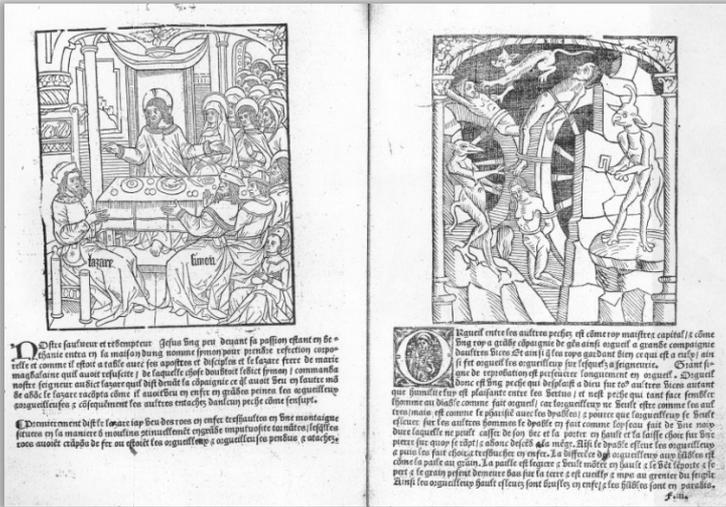


Le grant calendrier... Janvier

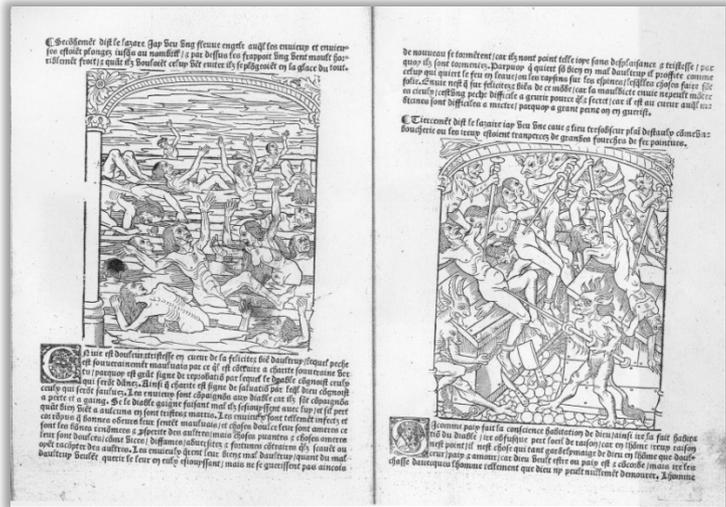


Le grant kalendrier... Decembre

Le récit de la résurrection de Lazare et les images s'y rapportant représentent un sujet de recherche particulièrement intéressant. L'histoire apocryphe part des Évangiles, le texte lui-même serait une « suite » du verset du « Parfum répandu sur la tête de Jésus à Béthanie » (Matthieu 26, 6–13, Marc 14, 3–9, Luc 7, 36–50, Jean 12, 1–8). Ce motif se trouve dans les quatre évangiles, mais seul Jean mentionne que Lazare a participé à cette scène qui avait lieu dans la maison de Simon, dit le lépreux. Dans le texte français, on lit que Jésus somma Lazare de conter ce qu'il avait vu aux enfers pour être à même de convaincre Simon, sceptique, de la punition des péchés dans l'autre monde. Et voilà que Lazare récite la punition des sept péchés capitaux. Le texte est alors accompagné d'images qui suscitent l'horreur. Le rapprochement de ces images et du récit lui-même avec la littérature médiévale dite de la descente aux enfers, ainsi que des motifs de l'Enfer de Dante, constituerait un sujet de recherche en soi.



Le grant kalendrier... Vision de Lazare-1



Le grant kalendrier... Vision de Lazare-2

terre est fertile...
 dieu sauvent. Quant fole quant par parre...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...

Arrele est...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...

Le grant kalendrier... Vision de Lazare-3

Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...

Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...
 Quant on est d'ice...

Le grant kalendrier... Vision de Lazare-4

Dans la littérature aussi bien religieuse que profane ou dans le folklore, on trouve bon nombre d'exemples des représentations de l'au-delà, des fantômes sur la punition des pécheurs, et il convient une fois de plus de ne pas négliger les motifs itinérants aussi bien verbaux que visuels. Il est particulièrement intéressant de voir la renaissance de ces deux thèmes dans la littérature du XX^e siècle, notamment dans l'œuvre d'un écrivain français, Jean Cayrol. Ce rescapé des camps de concentration, auteur de la théorie de « l'art lazarien », rapproche le retour du camp d'extermination à la « descente » de Lazare qui figure dans l'Évangile (*Lazare parmi nous*)¹⁰. Cette nouvelle littérature de la « descente aux enfers » est beaucoup plus dramatique que les interprétations bibliques et médiévales. Au lieu de la résurrection, du triomphe sur la mort et de la punition des péchés, c'est à la solitude exacerbée de Lazare que l'on fait face, solitude résultant de cette expérience unique de la mort revenue avec le survivant pour entrer dans l'« existence » (*Dasein*).

Dans le calendrier des bergers, dans l'esprit de la dévotion médiévale, se succèdent l'arbre des péchés, le jardin des vertus (en textes et en images), des prières avec leur commentaire, ainsi que certaines instructions morales sous forme de ballades. Que survit-il de cette matière dans les calendriers protestants ? Son *fond religieux tout d'abord, les prières et les instructions morales, la représentation de l'autorité ecclésiastique et biblique*. Dans le calendrier des bergers, on trouve encore des éléments apparus à la fin du XV^e siècle : des personnages pratiquant des phlébotomies, des explications sur l'influence des étoiles sur le corps humain, sur le rapport entre microcosme et macrocosme, et sur la météorologie. Les connaissances astrologiques et l'initiation à la piété ne se contredisent pas, cette forte opposition de « *ou bien, ou bien* », problème soulevé par la Réforme à propos du libre arbitre et le déterminisme. Le refus de

¹⁰ Je remercie ici ma collègue, Ágnes Horváth de cette information, ainsi que de la traduction française du texte de cet article.

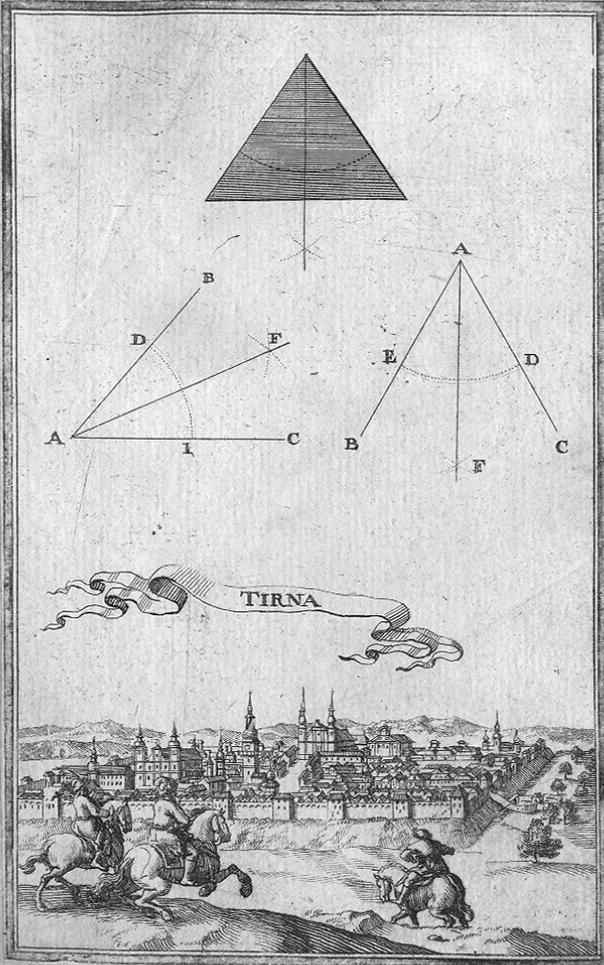
l'astrologie aussi bien par Luther que par Calvin se fonde sur la Bible, mais son radicalisme provient de l'idéologie affirmée au cours du combat mené contre les « superstitions papistes » et contre l'« idolâtrie »¹¹. C'est ce qui fait l'intérêt de la lecture simultanée des *calendriers historiques* protestants ici présentés, et de l'exemplaire du « grant calendrier des Bergiers », tellement fascinant et varié, et dont les racines remontent au Moyen Âge. En quelques siècles, on verra naître l'idéal de l'éducation bourgeoise, religieuse, d'esprit rationnel, rejetant le mysticisme, les fruits colorés de l'imagination, et fondant l'initiation à la pitié sur la seule autorité de l'Écriture Sainte. Avec l'édition des calendriers, la presse populaire, qui suit toujours la mode des temps, ne fut pas sans contribuer à ce processus.

Ágnes Dukkon

Loránd Eötvös Université, Budapest

DOI 10.14755/BARBIER.2017.4

¹¹ Selon des opinions protestantes anglaises du XVI^e siècle, l'autorité médiévale de l'astrologie passait pour une idolâtrie papiste. Capp, 1979, 132.



*Vue de Nagyszombat (Tyrnavia, Tyrnau, Tirna, Trnva)
1686, Justus van der Nypoort*

Anthropologie dans le calendrier : la représentation des curiosités de la nature et des peuples exotiques dans les calendriers de Nagyszombat (Tyrnavia), 1676–1773

Ildikó Sz. Kristóf

La collection de calendriers de la Bibliothèque de l'Université Loránd Eötvös de Budapest représente une source à la fois incontournable et ambiguë pour l'étude des « livres populaires ». L'Université Loránd Eötvös est l'institution qui a succédé à l'ancienne académie des jésuites, fondée par l'Évêque Péter Pázmány en 1635, à Nagyszombat (Trnava, aujourd'hui en Slovaquie), au nord-ouest du Royaume de Hongrie¹. Les plus anciens calendriers que l'on y trouve étaient donc rédigés par des érudits jésuites de cette académie et publiés par l'imprimerie de cette même institution, depuis sa fondation et jusqu'à l'abolition de l'ordre des jésuites en 1773. Après cette date, l'impression de calendriers ne cessa certes pas, mais son étude constitue une piste de recherche différente, inscrite dans la problématique plus large de la sécularisation de l'enseignement supérieur en Hongrie.

Les calendriers sur lesquels je travaille, sont aujourd'hui conservés dans les fonds de livres anciens de la Bibliothèque de l'Université. Je suis historienne et anthropologue et l'interprétation que je donnerai de

¹ KNAPP Éva–SZÖGI László, *Az Eötvös Loránd Tudományegyetem Egyetemi Könyvtára – University Library of Eötvös Loránd University*, Budapest, ELTE Egyetemi Könyvtára, 2012.

ces imprimés dans cet article est donc ancrée plutôt dans l'histoire culturelle et sociale qu'exclusivement dans l'histoire du livre.

Le premier calendrier conservé dans cette collection date de 1676 (*Calendarium* 1676)² et, à partir de cette date, nous disposons d'un calendrier pour chaque année, jusqu'en 1773, avec seulement quelques lacunes. C'est donc une série complète de ces cahiers intitulés, toujours en latin, *Calendarium Tyrnaviense* qui nous est parvenue et sur laquelle je fonde mon analyse.

Je me propose d'appliquer une double perspective de recherche pour examiner cette série de calendriers. Nous pouvons d'une part adopter une perspective macroscopique et nous appuyer sur la méthodologie *sérielle* proposée jadis par Jacques Le Goff³. Nous pouvons, d'autre part, adopter une perspective microscopique et nous concentrer sur le *particulier*, sur les exemplaires individuels de l'imprimé, leurs détails et leurs contextes discursifs. La première échelle, l'étude sérielle de ces calendriers, impliquera le concept de la *longue durée* de Fernand Braudel⁴, et permettra de voir les caractéristiques les plus significatives de ce genre au sein de l'histoire locale (celle de l'université jésuite qui le publia, par exemple) et dans certaines périodes significatives. Elle

² Voir la liste des sources à la fin de cette article.

³ Jacques LE GOFF, « *Les mentalités. Une histoire ambiguë* » In : *Faire de l'histoire III. Nouveaux objets* édité par Jacques LE GOFF, Pierre NORA, Paris, Gallimard, 1974 (*Folio histoire*), 106–129.

⁴ Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949 ; Fernand BRAUDEL, « *Histoire et sciences sociales: la longue durée* » *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 13^e année, N^o. 4, 1958, 725–753 ; Michel VOVELLE, « *L'histoire et la longue durée* » In : *La Nouvelle histoire*, éd. par Jacques LE GOFF, Paris, Editions Complexe, 1988. 77–108.

permettra aussi de saisir une évolution. La seconde perspective s'appuie sur une microsociologie de la lecture, sur les études les plus récentes de la construction et de la densité du sens et des significations diverses des exemplaires individuels de l'imprimé, telles que les réalise par exemple Roger Chartier dans ses ouvrages récents. Ce dernier mode d'analyse se concentre sur les « messages » divers et particuliers inclus dans les formes et les textes de l'imprimé selon les lecteurs visés⁵.

Cette recherche étant en cours, je ne livre ici que certains aspects de l'une et de l'autre des échelles, selon l'état d'avancement de mes travaux. Commençons par la première échelle.

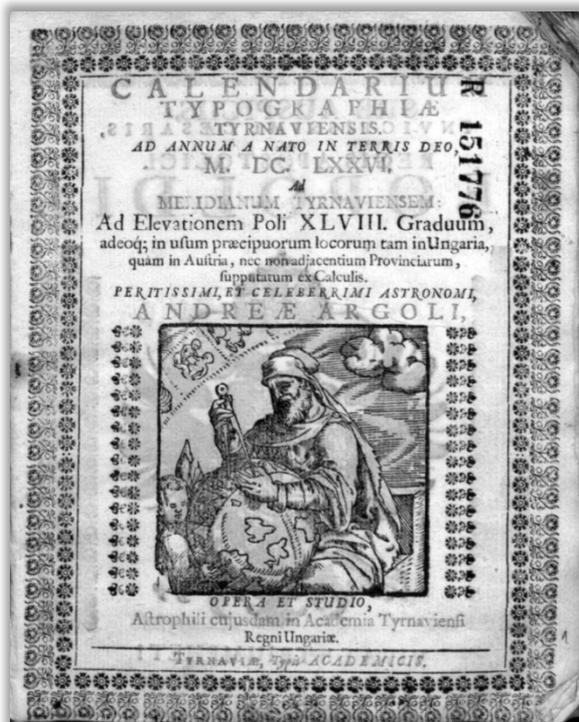
Les calendriers de l'académie de Nagyszombat : macro-perspective

Si l'on adhère strictement à la définition ancienne que livraient Robert Mandrou ou Geneviève Bollème de la littérature populaire en France – les livres écrits « pour le peuple et par le peuple », dont faisaient pour eux partie la *Bibliothèque bleue* de Troyes⁶, les calendriers de notre

⁵ Roger CHARTIER, « *Stratégies éditoriales et lectures populaires* » In : Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 87–124 ; Roger CHARTIER, « *Lectures 'populaires'* » In : *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e–XVIII^e siècle)* éd. par Roger CHARTIER, Paris, Albin Michel, 1996. 205–227 ; Guglielmo CAVALLO – Roger CHARTIER (éd.) *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

⁶ Robert MANDROU, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles. La Bibliothèque bleue de Troyes*, Paris, Stock, 1964 ; Geneviève BOLLEME, *Les Almanachs populaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. Essai d'histoire sociale*, Paris, Mouton, 1969. ; Geneviève BOLLEME, *La Bibliothèque bleue. La littérature populaire en France du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Julliard, 1971. Pour une critique raisonnable de cette hypothèse, voir les ouvrages de Roger Chartier

académie de Nagyszombat posent des problèmes. Au lieu d'être écrits en langue vernaculaire, ces calendriers sont toujours publiés en latin.



Calendarium 1676. Page de titre⁷

Au lieu de minces cahiers, il s'agit d'imprimés assez épais (des octavos de 30 à 80 pages). Ils ont été publiés par – et, comme on verra

cités dans la note précédente, et Roger CHARTIER, « *Les livres bleus* » In : Roger CHARTIER, *Lectures et lecteurs ... op. cit.*, 1987, 247–270.

⁷ Voir la liste des sources à la fin de cette article

plus tard, *pour* – une académie jésuite au sein d'une cité multiculturelle. Leurs lecteurs étaient probablement assez diverses, plus ou moins *lettrés*. De façon plus significative, ils contiennent non seulement les indications astrologiques, les fêtes religieuses et les conseils relevant de l'*ars vivendi* (l'art de bien vivre et de conserver la santé) que l'on trouve de même dans les prognostiques populaires à cette époque⁸, mais aussi des textes denses et scientifiques qui nécessitent une réflexion plus poussée.

Une des particularités durables des calendriers de l'académie de Nagyszombat est qu'ils mettent en œuvre un projet clair et précis de *popularisation des sciences naturelles*. Dès le premier exemplaire (1676), on trouve de longues thèses, ou « dissertations », qui traitent d'une manière *érudite* des différentes branches des sciences naturelles. Ces textes font une douzaine de pages en moyenne (de 8 à 20), sont toujours écrits en latin et imprimés dans une forme plutôt cohérente, en continu, rarement interrompue par des sous-titres. Ils sont régulièrement insérés au milieu ou vers la fin de nos calendriers.

Chaque année, ce sont des thèmes différents des sciences naturelles qui sont donnés à lire. Je me permets d'énumérer une série de ces titres. Choissant un texte, l'auteur renvoie souvent au précédent, révélant ainsi son intention tout à fait consciente et volontaire de publier et d'instruire.

On rencontre tout d'abord de la *cosmographie*. Le calendrier pour l'année 1678 donne à lire une *Dissertatio physico-mathematica*

⁸ Francesco MAIELLO, *Histoire du calendrier. De la liturgie à l'agenda*, Paris, Éditions du Seuil, 1996 ; Lodovica BRAIDA, « *Les almanachs italiens. Évolution et stéréotypes d'un genre (XVI^e–XVII^e siècles)* » In : *Colportage et lecture populaire. Imprimés de large circulation en Europe XVI^e–XIX^e siècles*, par Roger CHARTIER, Hans-Jürgen LÜSEBRINK, Paris, IMEC Éditions-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1996. 183–207.

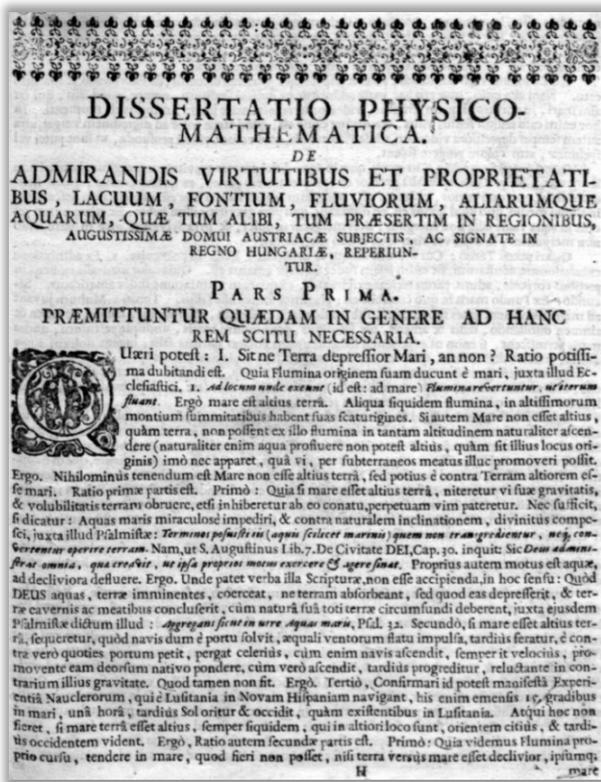
cosmographica, seu De mundi systemate. (Dissertation physico-mathématique et cosmographique, ou Du système du monde).



Calendarium 1678.

Celui pour l'année 1686 contient une *Dissertatio physica. De Elementis.* (Dissertation physique. Des éléments) (Calendarium 1686).

On y trouve de la *géographie* aussi. Le calendrier pour l'année 1676 donne à lire une *Dissertatio physico-mathematica. De admirandis virtutibus et proprietatibus lacuum, fontium, fluviorum, etc.* (Dissertation physico-mathématique. Des admirables qualités et caractères des lacs, puits, rivières etc).

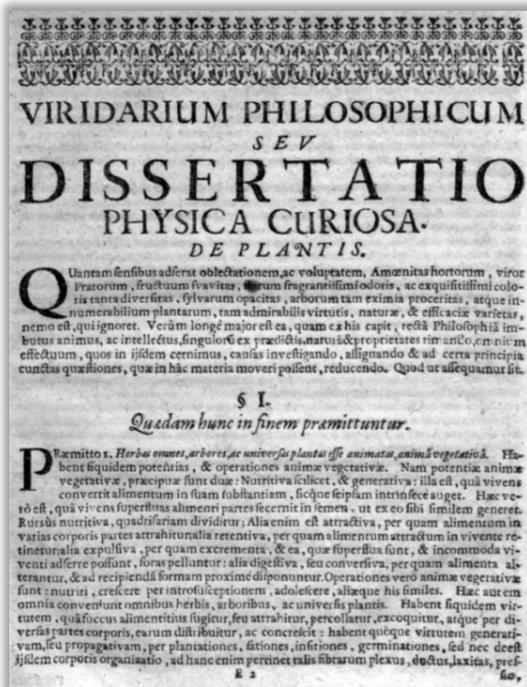


Calendarium 1676.

Celui pour l'année 1681 contient une *Dissertatio geographica altera, continens præcipuarum partium Terræ descriptionem.* (Autre

dissertation géographique, contenant la description des plus importantes parties du monde) (Calendarium 1681). Et le calendrier pour l'année 1692 incorpore une *Dissertatio geographica. De Proprietatibus Locorum* (Dissertation géographique. Des caractères des lieux) (Calendarium 1692).

On y rencontre très souvent de l'*histoire naturelle*. Le calendrier pour l'année 1691 contient une *Viridarium philosophicum seu Dissertatio physica curiosa de plantis* (Jardin philosophique ou Dissertation physique curieuse des plantes).



Calendarium 1691.

Celui pour l'année 1695 a une *Acupium [sic!] philosophicum seu Dissertatio physica curiosa de Avibus* (Oisierie philosophique ou Dissertation physique curieuse des oiseaux) (Calendarium 1695). Celui pour l'année 1697 contient une *Piscatio philosophica seu Dissertatio physica de Piscibus* (Pêche philosophique ou Dissertation physique des poissons) (Calendarium 1697).

On retrouve ensuite – ce qui est très important – un certain type et un mode de discours qui sera un jour l'apanage de l'*ethnologie* et de l'*anthropologie*, c'est-à-dire des sciences étudiant les cultures lointaines. Le calendrier pour l'année 1689 donne à lire une *Dissertatio curiosa miscellanea. De Rerum memorabilium Orbis terrestris* etc. (Dissertation curieuse mélangée. Des choses mémorables du monde) (Calendarium 1689). Ce texte traite de « curiosités », tel le « paradis terrestre », les « sept merveilles du monde », les géants, les pyramides, les labyrinthes, etc. Celui pour l'année 1690 contient une *Dissertatio curiosa miscellanea. De Rebus Falsae, et Dubiae existentiae* (Dissertation curieuse mélangée. Des choses fausses et d'existence douteuse) (Calendarium 1690). Ce texte, pour sa part, traite du griffon, de la salamandre, de la licorne, des géants et des nains, de certains êtres mythologiques anthropomorphes (les centaures, les satyres, les tritons, les nymphes, les syrènes, etc), et aussi de différentes espèces de monstres (acéphales, cynocéphales, hommes à queue, hommes à cornes, hommes *monoculi* – qui n'ont qu'un seul œil, etc.). Le calendrier pour l'année 1709 contient une *Dissertatio philologa [sic!], De Homine* (Dissertation philologique. De l'homme).



Calendarium 1709.

Ce dernier présente une série d'hommes semblables à ceux de l'ouvrage précédent (géants, nains, êtres mythologiques classiques, monstres anthropomorphes), mais ajoute aussi des descriptions de peuples de pays lointains, récemment découverts, comme, par exemple des Amérindiens. Nous reviendrons vers ces textes.

Finalement, pour terminer cette série de traités érudits inclus dans nos calendriers, ceux publiés entre 1718 et les années 1740 contiennent une *Synopsis historica totius orbis* (Synopsis historique du monde entier) c'est-à-dire, une description sommaire de l'histoire et de la géographie des continents outre-mer : de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique.



Calendarium [1718]

Comme nous le verrons plus loin, il s'agit là principalement du récit de l'histoire des *missions jésuites* conduites dans ces régions lointaines depuis la fondation de l'ordre.

Regardons de plus près la mise en texte de ces traités lettrés. À l'exception de la *Synopsis historica totius orbis*, ils ressemblent aux thèses défendues à cette époque à l'académie de Nagyszombat. Ils figurent en revanche de façon anonyme dans les calendriers. Ils sont publiés sans mention de date aucune, ni d'origine. Ils semblent être publiés dans une forme abrégée, sans note de bas de page. Les références intratextuelles sont toutefois préservées et reproduites. Un des auteurs de ces textes est certes connu, mais mériterait plus d'attention de la part des historiens des sciences, du livre et de la lecture. Il s'agit du père Márton Szentiványi S. J. (1633–1705), professeur de mathématique, de philosophie et d'exégèse de l'académie de Nagyszombat qui rédigea et compila les calendriers jusqu'à sa mort⁹. À l'exception de la *Synopsis historica totius orbis* mentionnée ci-dessus, toutes les « dissertations » cosmographiques, géographiques, d'histoire naturelle et d'anthropologie énumérées précédemment se retrouvent dans les éditions de sa grande œuvre intitulée *Curiosiora et selectiora variarum scientiarum miscellanea* (SZENTIVÁNYI 1689)¹⁰.

Avec ce calendrier, nous disposons donc d'un genre d'imprimé dit « populaire » qui, dans un contexte jésuite, citadin et universitaire à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle dans le Royaume de Hongrie, semble être combiné, mêlé avec le genre *érudit* des traités scientifiques. Comment expliquer un tel mélange ? Comment l'interpréter ? Pour tenter de répondre à ces questions, adoptons une micro-perspective de recherche.

⁹ PAULER Tivadar, *Szentiványi Márton jellemzése*, Pest, Emich Gusztáv, 1857 (Offprint: Magyar Akadémiai Értesítő)

¹⁰ Voir la liste des sources à la fin de cette article

Les calendriers de l'académie de Nagyszombat : micro-perspective

Cette perspective exige un double examen de nos calendriers. Un examen micro-philologique permet de déterminer avec précision les savoirs offerts aux lecteurs par ces imprimés mélangés. Une contextualisation socio-culturelle reconstitue leur audience, c'est-à-dire précisément les groupes de lecteurs auxquels était destiné ce savoir. Examinons donc les textes eux-mêmes, en particulier ceux du père Szentiványi, figurant dans les calendriers jusqu'en 1705.

Comme je l'ai signalé plus haut, les traités qui peuvent être qualifiés de *pré-ethnologiques* sont d'une importance exceptionnelle pour l'histoire des sciences, et particulièrement pour l'anthropologie en Europe centrale et orientale. Ils rendent compte d'une pénétration très forte dans cette région d'un savoir quasiment ethnographique et ethnologique du *monde entier*, pénétration dont l'histoire, les voies et les médiations ne sont pas encore très connues. Le père Szentiványi fut un médiateur de ce savoir parmi d'autres et les calendriers anciens de Nagyszombat un des moyens de diffusion¹¹. L'auteur de la *Synopsis*

¹¹ Ildikó SZ. KRISTÓF, « *The Uses of Natural History. Georg C. Raff's Naturgeschichte für Kinder (1778) in its Multiple Translations and Multiple Receptions* » In : *Le livre demeure. Studies in Book History in Honour of Alison Saunders* edited by Alison ADAMS, Philip FORD, Steven ROWLES, Genève, Droz, 2011. 309–333.; Ildikó SZ. KRISTÓF, « *The Uses of Demonology. European Missionaries and Native Americans in the American Southwest (17–18th Centuries)*. » In: *Centers and Peripheries in European Renaissance Culture. Essays by East-central European Mellon Fellows* edited by György Endre SZÖNYI, Csaba MACZELKA, Szeged, JATEPress, 2012. 161–182.; Ildikó SZ. KRISTÓF, « *Missionaries, Monsters, and the Demon Show. Diabolized Representations of American Indians in Jesuit Libraries of 17th and 18th Century Upper Hungary* » In: *Exploring the Cultural History of Continental European Freak Shows and 'Enfreakment'* edited by Anna

historica totius orbis mentionné ci-dessus nous est encore inconnu alors que ce texte représente, pour les pays hongrois, un important corpus d'information sur le monde non-européen.

Ce savoir est tout à fait « international ». Il n'est pas uniquement « jésuite », et dans certains cas on peut même le considérer comme « global ». Il concerne aussi des peuples et des cultures du monde non-européen. Il se compose tout d'abord de la tradition écrite héritée des auteurs antiques concernant leurs « Autres », les cultures « autres » (Aristote, Pline le jeune, Aélien, etc.). Ce savoir rend compte ensuite des voyages plus récents accomplis par les explorateurs européens (d'Europe occidentale) dont les récits sont publiés (Jean de Plan Carpin, Marco Polo, Pierre Martyr, etc.). Trois grands tableaux « modernes » de l'histoire naturelle écrits et publiés en Europe occidentale sont les ouvrages le plus souvent cités, commentés et résumés par le père Szentiványi qui les publie dans les calendriers de Nagyszombat sous des formes très abrégées, en paragraphes ou sous forme de sentences, par exemple. Le premier est l'ouvrage du théologien jésuite espagnol, Juan Eusebio Nieremberg, intitulé *Historia naturae* (Histoire de la nature) et publié à Anvers en 1635 (NIEREMBERG 1635)¹². Le second est du médecin et naturaliste italien, Ulisse Aldrovandi, *Monstrorum historia* (Histoire des monstres), publié à Bologne, en 1642 (ALDROVANDI 1642)¹³. Le troisième ouvrage, intitulé *Physica curiosa sive mirabilia naturae et artis* (Physique curieuse ou les merveilles de la nature et des arts), est du théologien jésuite allemand Gaspar Schott, et fut publié à Würzburg en 1662 (SCHOTT

KÉRCHY, Andrea ZITTLAU, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2012. 38–73.

¹² Voir la liste des sources à la fin de cette article.

¹³ Voir la liste des sources à la fin de cette article.

1662)¹⁴. Ces trois ouvrages se trouvaient à la bibliothèque de l'académie de Nagyszombat.

La façon dont le père Szentiványi traite et analyse cet immense savoir exotique dans les « dissertations » énumérées ci-dessus se rapproche de celle décrite dans l'excellent ouvrage de Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne, 1680–1715*¹⁵. Analysant la littérature et les représentations européennes de l'époque qui nous concerne ici, Hazard a pu saisir un rapport caractéristique au monde et une attitude déterminante que l'on retrouve dans nos calendriers de Nagyszombat, en particulier dans leurs « dissertations » de sciences naturelles et pré-ethnologiques. Comme l'écrit Paul Hazard, on y opère une « négation du miracle », ou plutôt une *critique du merveilleux*, une sorte d'incertitude et une méfiance grandissante envers les miracles de toutes sortes¹⁶. Dans nos calendriers, la représentation des « Autres », c'est-à-dire des peuples du monde non-européen, semble être inscrite dans ce qu'on peut nommer un processus intellectuel de *rationalisation* et de critique, maintenu toutefois dans une version spécifique *jésuite*¹⁷. Il nous faudrait approfondir l'étude de cette variante *locale*, centre et est-européenne, de cette rationalisation, qui se révèle une piste significative et peu explorée pour connaître l'ethnologie et l'anthropologie anciennes dans cette région. C'est une des raisons pour lesquelles l'étude des calendriers de Nagyszombat, et celle de la bibliothèque et de l'activité de l'académie des jésuites de cette cité, sont de la plus haute importance.

¹⁴ Voir la liste des sources à la fin de cette article

¹⁵ Paul HAZARD, *La Crise de la conscience européenne 1680–1715*, Paris, Fayard, 1961 (Livre de Poche *références*).

¹⁶ HAZARD, *La Crise ... op. cit.* 1961. 149–170.

¹⁷ Joan-Pau RUBIÉS, *Travellers and Cosmographers. Studies in the History of Early Modern Travel and Ethnology*, Aldershot, Hampshire, GB and Burlington, VT, Ashgate Variorum, 2007. 237–263.

L'examen précis des « dissertations » insérées dans nos calendriers révèle que les textes de géographie lointaine et exotique cherchent à enseigner deux choses particulières à leurs lecteurs. Tout d'abord, ce qu'il faut croire et ne pas croire de ce qui concerne les habitants des régions lointaines. Ensuite, comment faut-il imaginer la faune et la flore qui les entourent. Ce sont, à mon avis, les « messages implicites » les plus remarquables de ces textes lettrés, rédigés aussi bien par le père Szentiványi que par l'auteur inconnu du *Synopsis historica totius orbis*.

Il convient de souligner que, sur toute la période considérée, les calendriers ne contiennent pas d'images (de gravures), contrairement à ce que l'on pourrait espérer. Les textes des « dissertations » insérées ne sont jamais illustrés. Néanmoins, certaines sources issues de l'imagerie classique, géographique et d'histoire naturelle sont nettement perceptibles et repérables sous la forme de références textuelles. Plusieurs de ces références témoignent du « pittoresque de la vie », autre observation excellente de Paul Hazard¹⁸, qui peut nous aider à approcher le monde visuel qui se cache derrière les textes scientifiques.

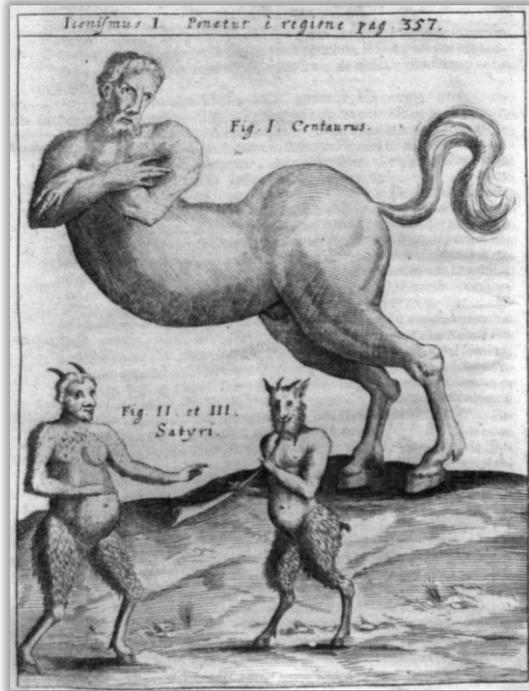
Ces textes sont très figuratifs et contiennent des descriptions pittoresques d'animaux, de plantes, et d'hommes « sauvages ». Ils suggèrent au lecteur qu'il a affaire à la description d'images *concrètes* et *actuelles* que les auteurs avaient devant les yeux lorsqu'ils compilaient et rédigeaient les textes du calendrier. Dans un certain nombre de cas, il est même possible de repérer les images concrètes, des gravures, qui ont été visualisées. Je voudrais en nommer certaines pour clore cet article.

Les illustrations de l'ouvrage de Gaspar Schott, *Physica curiosa sive mirabilia naturae et artis* (Würzburg, 1662) ont permis de décrire la majorité de ce qu'il *ne faut pas croire* et qu'il *ne faut pas s'attendre* à rencontrer à l'étranger (SCHOTT 1662)¹⁹, les êtres mythologiques

¹⁸ HAZARD, *La Crise ... op. cit.* 337–347.

¹⁹ Voir la liste des sources à la fin de cet article.

classiques, par exemple : les centaures, les satyres et leurs compagnons, les tritons, les sirènes.



« Centaurus. », « Satyri. » SCHOTT 1662

Selon les « dissertations » du père Szentiványi, ce ne sont que des êtres « fabuleux », leur existence n'est pas confirmée par les voyageurs récents. De même est qualifiée de « douteuse » l'existence des monstres (acéphales ou thérocéphales, hommes à cornes, hommes à queue, etc.)²⁰

²⁰ *Dissertatio curiosa miscellanea. De Rebus Falsae, et Dubiae existentiae* (Calendarium 1690); *Dissertatio philologa, De Homine.* (Calendarium 1709).



« *Puer capite elephantino. Infans cornutus ore patulo.* » SCHOTT 1662

Si l'on considère à l'opposé les êtres à l'existence desquelles, selon ces mêmes textes, l'on *doit croire* ou que l'on peut *s'attendre à rencontrer* dans les pays lointains, on constate qu'ils semblent quelquefois tout aussi imaginaires que les précédents, mais ils appartiennent à un autre registre. Nous trouvons, par exemple, des êtres diaboliques et des démons qui paraissent souvent issus de l'ouvrage d'Ulisse Aldrovandi, *Monstrorum historia* (Bologne, 1642).



« *Monstrum alatum & cornutum instar Cacodaemonis.* »
ALDROVANDI 1642

Ou bien des Indiens d'Amérique du Sud dits cannibales, ou des Indiens de Floride tout à fait idéalisés et rendus exotiques.



« *Regina Insulae Floridae.* » ALDROVANDI 1642

Outre Schott et Aldrovandi, des modèles visuels ont sans doute été fournis par l'ouvrage déjà mentionné de Juan Eusebio Nieremberg, intitulé *Historia naturae* (Anvers, 1635) (NIEREMBERG 1635)²¹. C'est

²¹ Voir la liste des sources à la fin de cet article.

le cas de la description d'un animal étrange nommé « talcoyotl » et dit « mexicain » dont on apprend qu'en cas de danger il prend ses petits sur son dos – il s'agit vraisemblablement de l'opossum.



« Talcoyotl. » NIEREMBERG 1635

Ou encore de cet animal imaginaire, « l'oiseau de paradis », qui est dit oriental. N'ayant pas de pied, il ne peut que « flotter » dans l'air²²...

²² *Dissertatio geographica altera, continens praecipuarum partium Terrae descriptionem.* (Calendarium 1681); *Dissertatio geographica. De Proprietatibus Locorum.* (Calendarium 1692); *Dissertatio philologa, De Homine.* (Calendarium 1709).



« *Manucodiata.* » NIEREMBERG 1635

Si l'on constate ainsi que les calendriers de Nagyszombat répondent bien à un objectif de popularisation des sciences naturelles de leur époque, la méthode jésuite de rationalisation du monde présente des *limites* que donnent véritablement à lire et à voir les « dissertations » scientifiques incluses dans les calendriers.

Conclusion

Il me semble pouvoir affirmer pour conclure que c'est bien la *localité*, le lieu de l'édition, qui a dicté la forme de ces calendriers et la façon dont ils combinent les genres populaires et érudits. Il n'est pas très connu que l'académie ou université de Nagyszombat était une *école de missionnaires* pendant la période ici étudiée²³. Plusieurs de ses étudiants, des novices jésuites, partirent plus tard pour Séville en Espagne pour continuer et terminer leurs études spécialisées. Ils furent ensuite envoyés auprès des indigènes aux quatre coins du monde, mais principalement en Amérique centrale et du Sud et en Asie (en Inde, en Chine et au Japon) dans la seconde moitié du XVII^e siècle et pendant

²³ Ni l'académie de Nagyszombat ni son imprimerie ne sont mentionnées dans les grands exposés récents de la culture européenne lettrée, imprimée et érudite de l'époque concernée, cf. Frédéric BARBIER – Catherine BERTHO LAVENIR, *Histoire des médias: de Diderot à Internet*, Paris, Armand Colin, 1996. 43–44 ; Peter BURKE, *A Social History of Knowledge. From Gutenberg to Diderot*, Cambridge, UK-Malden, MA, USA, Polity Press, 2000. 53–80. Les missionnaires formés à cette académie et partis pour l'Amérique pendant les XVII^e et XVIII^e siècles manquent aussi dans l'excellent ouvrage de Claude Blanckaert traitant de l'anthropologie historique des missions jésuites (Claude BLANCKAERT (ed.), *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique XVI^e–XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 1985). Une des seules synthèses d'histoire culturelle possédant un chapitre entier consacré à l'académie de Nagyszombat (Trnava) et à son activité est Paul SHORE, *Narratives of Adversity. Jesuits on the Eastern Peripheries of the Habsburg Realms (1640–1773)*, Budapest-New York, Central European University Press, 2012. 251–279.

presque tout le XVIII^e siècle. Pour ma part, je me consacre principalement à l'histoire de leur activité en Amérique²⁴.

Revenons à la seconde question que nous posions relativement à la perspective « micro » de cette étude, concernant l'audience et les groupes de lecteurs visés par ces textes scientifiques insérés dans les calendriers. D'une part, je pense qu'ils étaient destinés à une audience universitaire et spécifiquement aux novices de l'ordre, ces *futurs missionnaires* qui devaient être préparés à leur travail à venir et devaient étudier de façon approfondie ce qui les attendait outre-mer. Mais ils étaient destinés aussi à tous les intéressés, universitaires ou non, capables de lire ces textes latins, parmi lesquels étaient justement recrutés les futurs missionnaires. Une contextualisation socio-culturelle plus approfondie pourrait bien révéler d'autres groupes de lecteurs cibles. Tout d'abord des citoyens multi-ethniques de Nagyszombat (hongrois, slovaques, allemands, etc.) connaissaient suffisamment de latin pour l'utiliser comme *lingua franca* et être capables ainsi d'utiliser les calendriers de l'académie.

Pour conclure, notons qu'il n'est guère étonnant de trouver aujourd'hui une majorité des ouvrages scientifiques cités dans les calendriers et particulièrement dans leurs « dissertations » scientifiques sur les rayons de la bibliothèque académique ou universitaire des

²⁴ Ildikó SZ. KRISTÓF, « *The Uses of Demonology. European Missionaries and Native Americans in the American Southwest (17–18th Centuries)*. » In: *Centers and Peripheries in European Renaissance Culture. Essays by East-central European Mellon Fellows* edited by György Endre SZÖNYI, Csaba MACZELKA, Szeged, JATEPress, 2012. 161–182 ; Ildikó SZ. KRISTÓF, « *Missionaries, Monsters, and the Demon Show. Diabolized Representations of American Indians in Jesuit Libraries of 17th and 18th Century Upper Hungary* » In: *Exploring the Cultural History of Continental European Freak Shows and 'Enfreakment'* edited by Anna KÉRCHY, Andrea ZITTLAU, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2012. 38–73.

jesuites. Ils étaient sûrement lus et utilisés par des lecteurs plus ou moins érudits pour réaliser, à la manière du père Szentiványi, des compilations diffusées comme « littérature populaire ».

Sources

*Les cotes sont celles des exemplaires conservés à la
Bibliothèque de l'Université Loránd Eötvös de Budapest (=ELTE EK)*

- ALDROVANDI, Ulisse, *Monstrorum historia. Cum Paralipomenis historiae omnium animalium*, Bononiae, Nicolaus Tebaldini, 1642. ELTE EK KRNYO [Bar. 05561]
- Calendarium 1676 = *Calendarium Typographiae Tyrnaviensis. Ad Annum a nato in terris Deo M.DC. LXXVI. ...Ex Calculis peritissimi et celeberrimi Astronomi Andreae ARGOLI*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis. ELTE EK KRNYO [RMK II. 260/ a:2]
- Calendarium 1678 = *Calendarium Typographiae Tyrnaviensis. Ad Annum M.DC.LXXVIII*, [Nagyszombat. 1677]. ELTE EK KRNYO [RMK II. 275/a]
- Calendarium 1681 = *Prognosis coniecturalis astrologica. ...Ad Annum a Christo nato M. DC. LXXXI*, Tyrnaviae, [s. d.]. Typis Academicis. Excudebat Mathias Srensky. ELTE EK KRNYO [RMK II. 287]
- Calendarium 1686 = *Prognosis conjecturalis astrologica. ...Ad Annum a Christo nato M. DC. LXXXVI*, Monachij [s. d.]. Typis Sebastiani Rauch. ELTE EK KRNYO [RMK III. 526]
- Calendarium 1689 = *Calendarium Tyrnaviense, Ad Annum Christi, M. DC. LXXXIX. ...Ex Calculis peritissimi et celeberrimi astronomi Andreae ARGOLI*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis excusum per

Joannem Christophorum Beck. ELTE EK KRNYO [RMK II. 329: 1]

Calendarium 1690 = *Calendarium Tyrnaviense, Ad Annum Christi, M. DC. LXXX. ...Ex calculis peritissimi et celeberrimi astronomi Andreae ARGOLI*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis excusum per Joannem Andream Hauck. ELTE EK KRNYO [RMK II. 335a:1]

Calendarium 1691 = *Calendarium Tyrnaviense, Ad Annum Christi, M. DC. XCI. ...Ex Calculis peritissimi et celeberrimi astronomi Andreae ARGOLI*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis excusum per Joannem Adamum Friedl. ELTE EK KRNYO [RMK II. 342/b]

Calendarium 1692 = *Calendarium Tyrnaviense, Ad Annum Christi M. DC. XCII. ... Ex Calculis peritissimi et celeberrimi Astronomi Andreae ARGOLI*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis excusum per Joannem Adamum Friedl. ELTE EK KRNYO [RMK II. 353]

Calendarium 1695 = *Prognosis conjecturalis astrologica Ad Annum a Christo nato M. DC. XCV*, Tyrnaviae [s. d.]. ELTE EK KRNYO [RMK II. 380]

Calendarium 1697 = *Calendarium Tyrnaviense, Ad Annum Jesu Christi, M. DC. XCVII. ...Ex Calculis peritissimi, et celeberrimi astronomi Andreae ARGOLI*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis, per Joannem Andream Hoermann. ELTE EK KRNYO [RMK II. 418]

Calendarium 1709 = [Page de titre manque] ELTE EK KRNYO [RMK II. 591/a]

Calendarium [1718] = [Page de titre manque] ELTE EK KRNYO [Rar. Hung. 2/1739–1741]

Calendarium 1719 = *Calendarium Tyrnaviense, Ad Annum Jesu Christi M. DCC. XIX*, Tyrnaviae [s. d.]. Typis Academicis, per Fridericum Gall. ELTE EK KRNYO [Rar. Hung. 2/1719]

NIEREMBERG, Juan Eusebio, *Historia naturae maxime peregrinae, libris XVI. Distincta*, 189. Antwerpiae: Ex officina Plantiniana Balthasaris Moreti, 1635 – (Exemplaire perdu de la Bibliothèque de l'Université Loránd Eötvös, Budapest.) Digitized by Google.

SCHOTT, Gaspar, *Physica curiosa sive Mirabilia naturae et artis Libris XII comprehensa*. Herbipoli, Jobus Hertz, 1667. ELTE EK KRNYO [Bar. 04182].

SZENTIVÁNYI, Márton, *Curiosiora et selectiora variarum scientiarum miscellanea. In tres partes divisa*. Tyrnaviae, Typis Academicis, 1689 ELTE EK KRNYO [RMK II. 332]

Ildikó Sz. Kristóf

Institut d'ethnologie, Académie hongroise des sciences, Budapest

DOI 10.14755/BARBIER.2017.5



Vue du Château à Sattendorf. 1840.

*Le château de János Nepomuk Kázmér Eszterházy
à Lajtakáta (Gattendorf)*

L'aristocratie de Hongrie et de Transylvanie aux XVII^e et XVIII^e siècles et « le livre pour tous¹ »

István Monok

Plusieurs types de publications peuvent être classés dans la rubrique du *livre pour tous* dont le nom même varie d'un pays à l'autre. La nature des textes qu'elle rassemble est également très variée. Ainsi, les livres que les spécialistes français rangent dans la catégorie des *livres pour tous* n'appartiennent pas forcément aux « lectures populaires », même si ces deux ensembles se recoupent au moins en partie. Ajoutons à cela que grâce à la réussite dans la seconde moitié du XVI^e siècle, de l'entreprise éditoriale connue sous le nom de « Bibliothèque bleue », on a tendance à traiter les ouvrages conçus dans cet esprit comme appartenant à un genre relativement homogène. Les entrepreneurs en librairie, ainsi que les mécènes qui les soutenaient (pensons aux hommes d'État responsables de la formation d'une politique culturelle) et enfin les intellectuels, qui se proposaient de répandre la pratique de la lecture quotidienne et d'augmenter le niveau culturel de la société, ont vu dans la popularité de la *Bibliothèque bleue* une occasion de donner enfin au public, non seulement des ouvrages de piété, des histoires d'amour et de brigands, mais aussi des livres plus sérieux, par exemple des ouvrages historiques au contenu plus ou moins authentique. Le phénomène est attesté par la liste des ouvrages parus dans la *Bibliothèque bleue*. On

¹ Développement complexe des capacités et des services de recherche à l'Université Károly Eszterházy EFOP-3.6.1-16-2016-00001

peut émettre le même jugement à propos des *libri per tutti* et des *libri da risma* italiens².

L'étude de ce phénomène en territoires francophone, italoophone et germanophone, ainsi qu'auprès des nations centre-européennes, ferait un excellent sujet de recherche relevant de l'histoire du livre proprement dite. Après une première lecture, même superficielle, des bibliographies nationales retrospectives, on peut supposer qu'il s'agit d'un phénomène de longue durée, qui s'étend du XVI^e au XX^e siècle. L'examen montre également que paraissaient en version allemande et italienne certaines histoires publiées dans la *Bibliothèque Bleue* – et cela souvent en toute indépendance vis-à-vis de la version française, puisqu'il s'agit de narrations qui mettaient en scène des événements et des figures bibliques, antiques ou médiévales. À partir du XVII^e siècle, ces mêmes histoires « transeuropéennes » se voient publier en polonais, en tchèque et en hongrois, puis, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, grâce aux efforts des mouvements nationaux tardifs en faveur du renouvellement des langues, en serbe, en roumain ou en estonien. Le contenu de ce type de publications varie d'un peuple à l'autre, principalement en fonction de l'importance et de l'influence sociale des mouvements de piété catholiques ou protestants. Il est remarquable que certaines histoires incontournables ne font leur apparition dans les langues d'Europe centrale qu'à la fin du XVIII^e, voire au milieu du XIX^e siècle. Citons un seul exemple : au début du XIX^e siècle, tandis que Giulio Cesare Croce était déjà considéré comme un auteur relativement obsolète à Bologne, son ouvrage fut publié en langue serbe par l'Imprimerie universitaire royale de Buda³. Il faut voir derrière ce

² Voir la bibliographie dans le livre de Laura CARNELOS, *I libri da risma*. Milano, Franco Angeli, 2008.

³ *Le stagioni di un cantimbanco, Vita quotidiana a Bologna nelle opere di Giulio Cesare Croce*, a cura di Zita ZANARDI, Bologna, Editrice Compositori, 2009. 52.

phénomène la ferme intention de former l'opinion publique. En conclusion de cette idée d'introduction, je me permets de signaler un autre épisode digne d'intérêt. L'édition hongroise connaît au milieu du XIX^e siècle un phénomène qui avait caractérisée la France du début du XVII^e siècle : les sujets populaires de la *Bibliothèque bleue* et des *livres pour tous* sont systématiquement réécrits par des auteurs majeurs, aujourd'hui considérés comme des *classiques* de la littérature nationale, tels Mór Jókai ou Kálmán Mikszáth. C'est ainsi qu'émergea le genre baptisé « Les bons livres » (*Jó könyvek*). La collection survivra, sous l'appellation de *Livres peu chers / Livres bon marché* (*Olcsó könyvtár*), jusque dans les années 1980 – son existence contribua largement à la disparition de l'illettrisme (élément à valeur symbolique : dans les sociétés post-modernes, pseudo-démocratiques et reféodalisées, l'analphabétisme est de retour).

Retournons maintenant dans l'univers des publications et des bibliothèques de la première modernité. Il convient tout d'abord de préciser que nous ne rangeons nullement les manuels parmi les *livres pour tous* – bien que cela aille certes à l'encontre de certaines habitudes, puisque les manuels font par exemple bel et bien partie de la rubrique des *libri da risma*. En étudiant donc le corpus des XVII^e et XVIII^e siècles des bibliothèques aristocratiques, nous laisserons de côté les manuels qui se trouvent en leur sein. Par contre, nous accorderons une attention particulière aux calendriers, caractérisés par une extrême variété de contenu.

Quelques idées supplémentaires se présentent sur les possibilités (limitées) que le sujet indiqué dans le titre offre à la recherche. Les catalogues des collections aristocratiques de la première modernité sont relativement rares car les biens mobiliers ne figuraient dans les procès-verbaux des procédures successorales que s'ils représentaient une valeur particulièrement élevée : joaillerie, parures en argent et en or, armes,

etc. Les domaines étaient généralement légués assortis du manoir ou du château qu'ils abritaient. Dans les cas, assez rares, où les livres ont été catalogués ou recensés (à cause d'un litige par exemple), les *livres pour tous* (les almanachs et les brochures de petit format) ne sont presque jamais mentionnés. Leur usure et leur absence de valeur les excluaient des objets dignes d'intérêt. Les catalogues des collections de la famille princière des Esterházy illustrent de façon exemplaire ce phénomène. Aucun calendrier n'y figure, quoique l'on sache, grâce à l'application du bibliothécaire Johann Harich qui, en 1938, en fit le recensement complet, que la collection renfermait autrefois 294 almanachs édités avant 1923, dont 74 parus avant 1800⁴. Il convient de noter que ce recensement constitue la seule source mentionnant certaines éditions d'almanachs datant du XVII^e siècle – ce qui en dit long sur les chances de survie de ce type de document.

Le recensement et le catalogue des *livres pour tous* présentent encore d'autres difficultés. Certains éditeurs – tels Remondini ou la famille Trattner – publièrent de petites histoires sous le nom des auteurs les plus populaires de leur époque afin de leur assurer une meilleure vente. Ainsi, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le nom de Voltaire était un argument de vente majeur et les familles aristocratiques raffolaient de ses ouvrages. À leur acquisition, le bibliothécaire de la famille rangeait les livres attribués à Voltaire, sans les avoir lus ou examinés, dans la section de la littérature française ou de la philosophie. Pour les collections dont il subsiste un simple recensement portant uniquement le nom de l'auteur et éventuellement un mot-rubrique, il est aujourd'hui très difficile de dire s'il s'agissait

⁴ Cf.: Péter PERGER, *Érdekességek és nehézségek az RMNy kalendárium-leírásai körül* (Curiosités et difficultés autour de la description bibliographique des calendriers), In: *Sylvae Typographicae*, red. par Judit VÁSÁRHELYI, Budapest, Argumentum Kiadó, 2012. 84–92.

d'un ouvrage de Voltaire ou d'un *livre pour tous* attribué au philosophe⁵.

En Europe centrale plus qu'ailleurs – et surtout en Hongrie et en Transylvanie – les auteurs des inventaires avaient affaire à des livres écrits en langue étrangère. Ceux qui dressaient les inventaires ne comprenaient pas toujours les titres français, allemand ou italien, ce qui augmentait sans doute d'autant plus le mystère qui entourait ces livres. On peut ainsi dire qu'en règle générale les livres composés en langues étrangères passaient pour plus précieux que les publications en hongrois ou en latin.

Certes, le *livre pour tous* idéotypique est celui écrit en langue vernaculaire – cette affirmation catégorique est valable dans les royaumes de Pologne et de Hongrie, bien que dans ces deux pays la langue officielle ait été le latin, du moins dans la période qui nous intéresse ici. Il arrive d'ailleurs assez souvent qu'un calendrier écrit en langue hongroise porte un titre en latin.

La vernacularité demeure un trait permanent des imprimés qu'on a l'habitude de ranger parmi les *livres pour tous*. Les publications de cette nature émergent lorsqu'une partie importante de la population a appris à lire et que la communauté culturelle concernée est capable de se pourvoir de quelques libraires et éditeurs ayant intérêt à publier et à commercialiser un nombre relativement important de livres. Ces professionnels du livre, motivés surtout par des considérations financières, s'efforcent d'élever le niveau culturel de la population afin d'élargir leur marché en multipliant le nombre de lecteurs.

Or, une communauté d'intérêt se constitua progressivement entre ces éditeurs et les familles aristocratiques. Ces dernières reconnurent la nécessité d'améliorer la vie des sujets vivant sur leurs domaines : elles

⁵ Voir le note 1.

acceptèrent par conséquent de financer la fondation d'écoles et d'accorder un soutien financier à un certain type de publications.

Dans le dernier tiers du XVI^e siècle, une part importante des livres – par ailleurs peu nombreux – ayant paru en Hongrie et en Transylvanie étaient écrits en hongrois. Le genre spécifique que l'histoire littéraire connaît sous le nom de *conte en vers* (*széphistória*, littéralement « belle-histoire »)⁶, doit être rangé dans la rubrique des *livres pour tous*. Il s'agit de récits en langue hongroise d'histoires antiques ou bibliques, d'épisodes assez connus de l'histoire de Hongrie ou d'événements récents ou contemporains. Notons également la grande diffusion des calendriers.

Durant la première moitié du XVII^e siècle, en revanche, l'édition subit dans le bassin des Carpates un phénomène de relatinisation et de « rethéologisation⁷ ». L'examen précis de l'index des volumes de la bibliographie nationale retrospective de Hongrie montre que certains des genres que l'on peut ranger dans la rubrique des *livres pour tous* sont particulièrement bien représentés : « ouvrages pieux » de « littérature édifiante » (*Erbauungsliteratur*), « calendriers », « livres oniromantiques », « livres économiques », dont un ouvrage d'apiculture et une *practica arithmetica*, c'est-à-dire un manuel de calcul élémentaire. Il est intéressant de voir que le premier guide d'Europe en langue hongroise – il s'agit de l'*Europica varietas* de Márton Szepsi Csombor (Kassa, 1620) – est classé parmi les « publications scientifiques » car on ne saurait qualifier de *livre pour tous* un ouvrage

⁶ Avec une riche bibliographie voir : *Magyar művelődéstörténeti lexikon* (Encyclopédie d'histoire de la civilisation en Hongrie), éd. par Péter KÖSZEGHY, vol. IV. Budapest, Balassi Kiadó, 2005. 137–141.

⁷ Cf. János HELTAI, *Műfajok és művek a XVII. századi magyarországi könyvkiadásban, 1601–1655* (Genres et œuvres dans l'édition de Hongrie au XVII^e siècle, 1601–1655), Budapest, Universitas Kiadó, OSZK (Res Libraria, II.)

au tirage si faible. (Qu'il soit dit entre parenthèses que la classification évoquée plus haut illustre à merveille tout ce que doit la culture hongroise et transylvaine aux pratiques germaniques).

Si l'on compare cette classification par sujets à celle concernant les publications de la fin du XVIII^e siècle, nous observons que la rubrique des *livres pour tous* s'enrichit des ouvrages de belles-lettres dont le nombre s'accroît progressivement. Certes, à l'intérieur des sections thématiques, une progressive différenciation s'opère : parmi les ouvrages consacrés à l'agriculture, on peut par exemple distinguer ceux conçus dans un esprit scientifique de ceux présentant les pratiques agraires traditionnelles. Les publications scientifiques proprement dites se dissocient clairement de celles consacrées à l'histoire naturelle et à la description de la nature – ces dernières se rangent en partie dans la section de la littérature de voyage. Signalons enfin la présence d'ouvrages qui fournissent des explications naïves aux phénomènes naturels et météorologiques tels que la pluie, la foudre ou les orages. Les publications de cette nature s'intitulent souvent « Les pourquoi et les parce que »⁸. Parmi les ouvrages consacrés à l'édification spirituelle des fidèles, on peut distinguer les livres de théologie morale (le grand classique du genre étant celui de Thomas de Kempis, mais on ne doit pas oublier les textes jansénistes et piétistes), des romans pieux et des historiettes religieuses, narrant dans la plupart des cas des miracles exécutés par les saints. À propos de ce dernier type de publications, il convient de signaler la très riche imagerie diffusée en Hongrie et en Transylvanie tantôt depuis Vienne, tantôt depuis Bassano.

Le rôle de l'aristocratie dans la production de publications ayant vu le jour en Hongrie et en Transylvanie subit également une

⁸ *Miért és azért, vagy a közönségesebb természeti tünemények rövid, egyszerű megfejtése* (Les pourquoi et les parce que, ou l'explication simple des phénomènes naturels), trad. par János SPOLITY, Pozsony, 1844 (en facsimile : Budapest, 2007)

transformation remarquable à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, lorsque la préoccupation principale de ces aristocrates devint la création d'une langue littéraire hongroise. Protestants en majorité, ils s'efforcèrent, à la fois de renforcer la piété de ceux qui lisaient le hongrois et de contribuer à la cohésion culturelle de cette communauté magyarophone. La mise en valeur des actions glorieuses des figures les plus éminentes de l'histoire de Hongrie (par exemple le récit de l'histoire d'une forteresse ayant résisté au siège des Turcs) a sans doute contribué à la cohésion politique du camp anti-turc. Bien entendu, aux yeux des aristocrates, l'évocation des ancêtres illustres ressortissait en outre à la représentation de leur propre pouvoir. Ces histoires se rapportaient le plus souvent au monarque Matthias Hunyadi et à son célébrissime général Pál Kinizsi, mais il faut signaler que les héros militaires de l'Antiquité n'étaient pas oubliés non plus.

À partir de la seconde moitié et surtout durant le dernier tiers du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, aux yeux des aristocrates, dont la plupart s'étaient reconvertis au catholicisme – comme le palatin lui-même –, le programme de l'élévation du niveau culturel de la population hongroise répondait à deux objectifs majeurs très liés entre eux : l'élaboration d'un culte national homogène et la représentation de l'histoire politique et ecclésiastique de la Hongrie comme histoire d'une entité politique autonome, indépendante des Habsbourg. Dans les pays héréditaires et surtout à la cour, les ennemis des Magyars s'efforçaient d'imposer une image idéologiquement très déformée de l'histoire hongroise : ils affirmaient que le christianisme était arrivé en Hongrie par l'intermédiaire des Autrichiens, sans lesquels le pays des Magyars serait demeuré barbare, païen et habité par un peuple peu civilisé. En Transylvanie, l'action culturelle de l'aristocratie hongroise allait de pair avec une politique de re-catholicisation active, puisque la grande majorité de la population de cette principauté rattachée à

l'Empire des Habsbourgs avait été protestante (les Hongrois étant calvinistes ou unitariens, les Allemands luthériens).

Le fait que la plupart des *livres pour tous* véhiculent, en Hongrie et en Transylvanie, des contenus religieux s'explique donc par les contraintes et la pression exercée sur les éditeurs par la haute-noblesse qui conserva son rôle de mécène jusque dans la première moitié du XVIII^e siècle. Dans la seconde moitié du siècle, les aristocrates retirèrent progressivement le soutien financier qu'ils accordaient aux *livres pour tous*, cédant la place aux Églises. Les taux d'alphabétisation ne progressant que très lentement, l'intérêt proprement capitaliste des éditeurs libraires était loin de suffire pour soutenir le marché. Quant au mécénat aristocratique, il se manifesta surtout en faveur des belles-lettres et de la littérature scientifique en langue hongroise.

Cela signifie que les livres pour tous figuraient certainement parmi les lectures des aristocrates puisqu'on peut légitimement supposer qu'ils lisaient les ouvrages dont ils avaient financièrement soutenu la parution. L'étude des collections appartenant aux grandes dames calvinistes des XVII^e et XVIII^e siècles constituerait un chapitre intéressant d'une telle recherche. Qu'il s'agisse de la bibliothèque d'Anna Bornemisza (1630 ?–1688), de Judit Veér (1631 ?–1707), de Kata Bethlen (1700–1759), de Klára Gyulay (?–1757), d'Eszter Ráday (1716–1764), de Kata Wesselényi (1735–1788) ou de Zsuzsanna Bethlen (1754–1797), etc.⁹, on peut affirmer que – malgré la présence d'ouvrages populaires d'économie, d'histoire naturelle et d'histoires romanesques mettant en scène les figures majeures de l'histoire de Hongrie – les histoires pieuses dominent la section des *livres pour tous*.

⁹ Cf. Anikó DEÉ NAGY, *Könyvgyűjtő asszonyok a XVIII. században* (Femmes collectionneuses de livres au XVIII^e siècle), In: *Emlékkönyv Jakó Zsigmond nyolcvanadik születésnapjára* (Mélanges offerts à Zsigmond Jakó, pour son 80^e anniversaire), éd. par András KOVÁCS, Gábor SIPOS, Sándor TONK, Kolozsvár, EME, 1996. 134–147.

Les traductions hongroises des *best-sellers* français et allemands à la thématique turque ou hongroise se rencontrent souvent dans les catalogues : pensons à l'histoire du pacha Buda, traduite par György Aranka¹⁰. Évoquons aussi l'adaptation de quelques grands classiques de la littérature française, tel le *Cid* de Corneille adapté par Ádám Teleki¹¹. Certes, les auteurs hongrois pourraient être considérés comme auteurs de ces ouvrages – dans la plupart des cas, il s'agit de traductions très infidèles, et bien plutôt de réécritures – mais l'autorité littéraire des auteurs étrangers constituait un très fort argument de vente. Il convient de préciser que *les livres pour tous* ne faisaient pas forcément partie du canon des ouvrages les plus appréciés par les théoriciens dans le contexte culturel de leur naissance ; en revanche, traduits par un auteur hongrois illustre, ils entrèrent nécessairement dans le canon littéraire hongrois. L'exemple mentionné, celui de l'adaptation du *Cid* de Corneille par Ádám Teleki indique que parfois les textes de la littérature sont devenus populaires grâce à une paraphrase, une adaptation, et parce que cette édition faisait partie d'une bibliothèque aristocratique.

À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, on trouve dans les bibliothèques de magnats des livres de grande diffusion écrits en français, en allemand et – moins souvent – en italien. Ce phénomène s'explique en premier lieu par le fait que dès avant l'expulsion des Turcs, les familles d'aristocrates hongrois avaient l'habitude de marier leurs fils et leurs filles avec de jeunes Autrichiens, des Allemands de Sud et des Italiens. Ce choix allait souvent de pair avec la conversion des familles protestantes à la religion catholique. L'époux ou l'épouse arrivé(e) en Hongrie y amenait ses livres, modernisant ainsi la

¹⁰ *A budai pasa*, ford. György ARANKA, Bács, 1791

¹¹ Péter KORNEILLE, *Czid, szomorú játék*, melyet ... magyar versbe foglalt Gróf TELEKI Ádám, Kolozsvár, 1773.

bibliothèque locale. La culture linguistique des magnats s'élargit considérablement : en plus du latin et selon la situation géographique des domaines familiaux, ils apprirent, l'allemand et l'italien. Quant au français, véritable *lingua franca* du temps, il devint absolument incontournable dans l'époque qui nous intéresse ici.

Si l'on passe à l'analyse thématique du corpus des collections aristocratiques du XVIII^e siècle, on observe tout d'abord la présence massive de la littérature de voyage, des romans de galanterie et des romans sentimentaux. Même les bibliothèques des aristocrates calvinistes les plus conservateurs n'en sont pas exemptes. Un bon exemple illustre ce phénomène. La liste des livres que Gedeon Ráday (1713–1792) acheta à la liquidation de la collection de Miklós Eszterházy (1711–1764)¹² est assez variée thématiquement et comprend des œuvres littéraires contemporaines des Lumières (avec Rousseau par exemple), ainsi qu'une riche collection d'œuvres dramatiques (des pièces italiennes, françaises et allemandes) et enfin des livres comme *La jardinière de Vincennes* par l'auteur de la *La Belle et Bête*, Gabrielle-Suzanne de Villeneuve, ou *Le fou de qualité* de Philippe Poisson.

Les œuvres les plus populaires des auteurs antiques entrèrent dans les collections en traduction ou en adaptation françaises, c'est le cas par exemple d'Ésope – en vers et en prose – de Jean-Chrysostome Bruslé de Monpleinchamp dans une édition richement illustrée. La collection de János Nepomuk Kázmér Eszterházy (1774/74–1829) à Lajtakáta¹³ renferme plusieurs éditions semblables. Notons que dans l'ordre

¹² Ágnes BEREZ, *Középnemesi barokk-életmód a Ráday-család levelezése alapján (1750–1779)* (Mentalité baroque d'après l'exemple de la correspondance de la famille Ráday), In : Ágnes BEREZ, József LANGI, *Aranyidők a péceli Ráday-kastélyban*, (L'âge d'or du château Ráday à Pécel), Budapest Műemlékek Állami Gondnoksága, 2003. 9–70.

¹³ « *Catalogue des livres de la Bibliothèque de Gattendorff, écrit 1805* » Szegedi Tudományegyetem, Egyetemi Könyvtár MS 1826 (Esterházy LIV/2394)

thématique de cette dernière bibliothèque, les « Biographies fictives ou Romans » n'ont pas été classées dans la section « Littérature », ce qui atteste que celui qui en a dressé le catalogue ne les considérait comme faisant partie du canon littéraire.

Nous pouvons affirmer en guise de conclusion que pour les aristocrates de Hongrie et de Transylvanie les *livres pour tous* servaient, non pas de lecture, mais d'instrument de politique culturelle. Entre la fin du XVI^e et le milieu du XVIII^e siècle, ils exercèrent un mécénat actif en faveur de l'édition d'ouvrages pieux et d'édification. On peut retrouver les traces d'ouvrages français, allemands et italiens appartenant à cette rubrique dans les catalogues de leurs collections. Certes, ils s'intéressaient surtout aux adaptations modernes de textes antiques et à la littérature de grande diffusion. Ces textes, lorsqu'ils étaient traduits ou adaptés par un illustre auteur hongrois, pouvaient facilement entrer dans le canon littéraire hongrois. En revanche, quelques chefs d'œuvres de la littérature étrangère devinrent populaires dans le bassin des Carpates non pas en traduction, mais par l'intermédiaire de la simple narration de leur intrigue.

István Monok

Université de Eger et Szeged, Hongrie

Bibliothèque et centre d'information de l'Académie hongroise des sciences, Budapest

DOI 10.14755/BARBIER.2017.6

La Bibliotheca Bohemica et la Nova collectio scriptorum rerum Bohemicarum de Magnoald Ziegelbauer OSB

Un regard extérieur sur l’histoire et l’historiographie du royaume de Bohême

Martin Svatoš

Le savant bénédictin Magnoald Ziegelbauer, qui vécut durant la première moitié du XVIII^e siècle¹, est principalement connu pour sa

¹ Né à Ellwangen en Souabe le 5 octobre 1688, il fut baptisé sous le nom de Johann Michael. En 1706, il entra chez les bénédictins de Zwiefalten où il prononça ses vœux en 1707, prenant le nom de Magnus. Il y fut de même ordonné prêtre en 1713. En 1730, pour un désaccord survenu entre ses confrères et lui, il annonça son départ du monastère, mais il continuera toute sa vie à se présenter en tant que bénédictin de Zwiefalten. À partir de 1732, il utilisa le nom de Magnoaldus. Il résida dans différents monastères (il enseigna la théologie à Reichenau près du lac de Constance) et entra en contact avec les érudits de son ordre (rencontrant personnellement les frères Bernard et Hieronym Pez à Melk), mais c’est à Vienne qu’il passa le plus de temps, ayant été envoyé par les bénédictins en mission à la cour de l’empereur. À Vienne, il fit la connaissance des érudits et travailla dans les bibliothèques riches en fonds anciens, en particulier à la bibliothèque de la cour (Hofbibliothek). Ainsi décida-t-il de se fixer à Vienne où un poste de précepteur, dans une maison aristocratique, lui permettait de subvenir à ses besoins tout en se consacrant à la rédaction de travaux d’histoire de l’érudition des bénédictins (*historia rei litterariae*). Il vint à Prague au début de l’année 1740, sur l’invitation de l’abbé du monastère de Břevnov, Benno

vaste histoire de l'érudition bénédictine. Les chercheurs se sont beaucoup moins penchés sur ses travaux consacrés à l'histoire des pays

Löbel, afin d'écrire une histoire de ce couvent à l'aide de ses archives. À la mi-1740, elle était achevée. – De retour à Vienne, il continuait ses travaux sur l'érudition bénédictine, lorsqu'en mai 1744, à la demande du grand chancelier Filip Josef Kinsky et de Benno Löbel, il les interrompit pour se consacrer à la préparation de la fondation d'une académie nobiliaire à Prague. Le projet échoua à cause de l'entrée des troupes prussiennes en Bohême en août 1744, dont les conséquences catastrophiques atteignirent les intérêts économiques de la congrégation de Bohême des bénédictins. Ziegelbauer fut envoyé à Vienne où il demeura, même après l'abandon du projet des bénédictins de Bohême qui avaient essuyé de grandes pertes financières. Il continua alors les travaux dont il est question dans cet article. En 1747, Ziegelbauer entra dans la société savante nommée *Societas incognitorum* que venait de fonder à Olomouc le baron Josef von Petrasch qui devint le mécène de Ziegelbauer. Peu de temps après, Ziegelbauer devint le secrétaire de cette société dont les membres encouragèrent ses projets éditoriaux. Il participa à la publication de la revue de la société, les *Monatliche Auszüge Alt- und neuer Gelehrten Sachen*. C'est à cette époque qu'il rédigea une histoire religieuse du diocèse d'Olomouc (*Olomucium sacrum*) et chercha un éditeur à ses travaux sur l'histoire de la Moravie et de la production savante de l'ordre bénédictin. C'est finalement son confrère Oliver Legipont qui acheva cet ouvrage et le publia : Magnoaldus ZIEGELBAUER – Oliverius LEGIPONTIUS, *Historia rei literariae Ordinis S. Benedicti, in IV. partes distributa* [...], I-IV, (edd.) Oliverius LEGIPONTIUS, Augustae Vindelicorum – Herbipoli 1754. Ziegelbauer parvint encore à écrire plusieurs ouvrages de moins grande envergure. Ce travail soutenu et le combat incessant pour se faire éditer épuisa cependant cet érudit longtemps infatigable et sa santé se détériora. Ziegelbauer mourut le 14 juin 1750 à l'âge de 61 ans seulement, sans avoir vu la publication de ses principaux travaux.

tchèques². La raison en est très certainement, que ces travaux sont demeurés à l'état de manuscrit et n'ont eu de ce fait qu'un impact

² Ziegelbauer rédigea une courte autobiographie dans le second volume de son dictionnaire des auteurs s'étant consacré à l'histoire des pays tchèques *Bibliotheca Bohemica...* (voir ci-dessous) intitulé *Continuatio auctorum, qui scripsere de rebus Bohemicis. T. II a P usque ad Z* (cité ci-après sous le titre *Continuatio*), 565–566, 590. Le collègue et continuateur de l'œuvre de Ziegelbauer, Oliver Legipont, publia sa première biographie : Oliverius LEGIPONTIUS OSB, *Elogium historicum R.P. Magnoaldi Ziegelbaueri. † 1750. XIV Junii*, in : M. ZIEGELBAUER – O. LEGIPONTIUS, *Historia rei literariae OSB, op. cit.*, T. I., fol. (e)1r-(f)2v ; les informations sur la vie de Ziegelbauer sont reprises par František Martin PELCL (Franz Martin PELZEL), dans son médaillon au sein de la collection : *Abbildungen böhmischer und mährischer Gelehrter und Künstler nebst kurzen Nachrichten von ihren Leben und Werken*, T. IV., Prag, Normalschulbuchdruckerey, 1782, 109–116. Plus récemment, signalons l'apport des travaux suivants pour notre connaissance de l'œuvre et de la vie de M. ZIEGELBAUER : August Lindner, *P. Magnoald (Magnus) Ziegelbauer*, Studien und Mittheilungen aus dem Benedictiner- und Cisterzienser-Orden mit besonderer Berücksichtigung der Ordensgeschichte und Statistik IV/I, 1883, 65–79 ; Edmund SCHNEEWEIS, *Biographie des P. Magnus Ziegelbauer (1688–1750)*, Zeitschrift des Deutschen Vereins für die Geschichte Mährens und Schlesiens 16, 1912, 126–159 ; J[osef] ZELLER, *Nachträge zur Biographie des P. Magnus Ziegelbauer*, *ibidem* 17, 1913, 16–28 ; P. Martin RUF, *P. Magnoald Ziegelbauer OSB (1688–1750). Ein Gelehrtenleben des Barocks*, in : Ellwanger Jahrbuch 32, 1987/88, 85–108 ; *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon* XIV, Nordhausen 1998, col. 444–452 – contient la bibliographie la plus complète des œuvres de Ziegelbauer [on-line: <http://www.bautz.de/bbkl/z/ziegelbauer.shtml> (consulté le 15.2.2014)] ; *Lexikon české literatury* [Dictionnaire de la littérature tchèque] 4/2, Prague 2008, 1736–1738. Pour une analyse détaillée de l'implication de Ziegelbauer dans le projet de création d'un collège nobiliaire et sur le discours d'inauguration (qu'il ne prononça pas), nous nous permettons de renvoyer à : Martin SVATOŠ, *Magnoald Ziegelbauer*

limité sur l'historiographie des pays tchèques. Ziegelbauer n'a en outre accompli qu'une partie du projet d'histoire du royaume de Bohême qu'il envisageait et encore avons-nous perdu après sa mort un fragment de son manuscrit. L'intérêt des historiens n'en demeure pas moins grand pour ce bénédictin qui, bien qu'allemand et formé au monastère de Zwiefalten en Souabe, commença à s'intéresser à l'histoire de la Bohême. Pourquoi se consacra-t-il à l'historiographie des pays tchèques et quel regard portait-il sur ses auteurs ? Pourquoi, enfin, ses travaux ne furent-ils pas publiés ? Notre contribution tente d'apporter une réponse, même partielle, à ces deux questions.

Pourquoi écrire une Bibliotheca Bohemica ?

L'intérêt de Ziegelbauer pour l'histoire, ou plutôt pour l'historiographie de la Bohême, procède de son engagement au sein du

OSB jako interpret Regiae voluntatis. (Ziegelbauerův výklad koncepce vzdělání šlechtické mládeže v Tereziánské koleji v Praze) [MZ OSB – *interpret Regiae voluntatis*. L'éducation que devait fournir aux jeunes nobles le Collège thérésien de Prague selon Ziegelbauer], in : *Farrago festiva. Sborník Josefu Hejnicovi k devadesátinám* [Farrago festiva. Mélange en l'honneur du quatre-vingt-dixième anniversaire de Josef Hejnic], Prague, 2014, 77–101 ; sur les travaux de Ziegelbauer dans le domaine de l'*historia litteraria*, qui concernent les pays tchèques, voir : Martin SVATOŠ, *Magnold Ziegelbauer OSB a jeho práce k dějinám vzdělanosti* [M.Z. OSB et ses travaux d'histoire de l'érudition], in : *Historia litteraria v českých zemích od 17. do počátku 19. století* [L'*Historia litteraria* en pays tchèques du début du XVII^e au début du XIX^e siècle], dir. Josef FÖRSTER, Ondřej PODAVKA, Martin SVATOŠ, Prague 2015, 89–110. Nous reprenons ici le contenu de cet article et l'enrichissons d'informations sur la préparation par Ziegelbauer du dictionnaire des historiens du royaume de Bohême et de sa nouvelle collection de sources pour l'histoire des pays tchèques.

projet de fondation à Prague d'une académie pour la noblesse (*Theresianum*, *Collegium Nobilium*) dont l'initiative revient au grand chancelier du royaume de Bohême, Filip Josef Kinský. Dans la première moitié des années 1740, les bénédictins du monastère de Břevnov prévoyaient d'en assurer le financement, soutenus par leur abbé, Benno Löbel, qui était aussi visiteur de la congrégation de Bohême de cet ordre. Ces deux personnalités éminentes, Kinský et Löbel, gagnèrent Ziegelbauer à leur projet de *Collegium Nobilium*. L'érudit bénédictin devait y enseigner l'histoire et la rhétorique politique, en latin et en allemand. Avec Anselm Desing³, autre érudit bénédictin allemand résidant en Autriche, Ziegelbauer participa au choix des professeurs et esqua un programme d'enseignement détaillant le contenu et les objectifs de chaque discipline enseignée. Son programme soulignait l'importance de la politique, du droit, de l'histoire et de la rhétorique pour la formation des jeunes nobles. Ces notes furent reprises dans le discours qu'il rédigea pour l'inauguration de l'Académie. Dans ce texte, Ziegelbauer se faisait le défenseur de l'éducation classique, mais reconnaissait aussi qu'à son époque, la société avait des besoins spécifiques et que l'État exigeait désormais une modernisation de l'éducation⁴.

Lorsque le projet de fondation d'une académie à Prague échoua du fait de l'invasion de la Bohême par l'armée prussienne, Ziegelbauer s'installa à Vienne à l'automne 1744, pensant se consacrer en premier

³ Anselm Desing OSB (1699–1772) était à cette époque un érudit et un enseignant reconnu, il quitta son poste de professeur de l'université de Salzbourg pour venir diriger le *Collegium Nobilium* de Prague. Sur sa participation à ce projet et ses contacts avec Ziegelbauer, voir : M. SVATOŠ, *Ziegelbauer jako interpret Regiae voluntatis*, op. cit. On trouvera la bibliographie concernant la vie et l'œuvre de Desing à la note 2.

⁴ Voir pour plus de détail : M. SVATOŠ, *Ziegelbauer jako interpret Regiae voluntatis*, op. cit.

lieu à l'achèvement de son histoire de l'érudition de l'ordre des bénédictins. Kinsky et Löbel néanmoins n'avaient pas encore abandonné l'idée de fonder un établissement d'enseignement pour jeunes nobles ; ils confièrent donc à Magnoald Ziegelbauer, qu'ils envoyèrent se mettre en sécurité à Vienne, la tâche de recenser les ouvrages littéraires utiles à de jeunes nobles.

De son Tusculum viennois, Ziegelbauer commença à rédiger un répertoire des auteurs s'étant consacrés à l'histoire des pays tchèques intitulé *Bibliotheca Bohemica, in qua traditur notitia auctorum, qui scripsere de rebus Bohemicis*⁵. Il était en effet convaincu que de jeunes nobles formés à la conduite des affaires de l'État, se devaient de connaître mieux que les autres l'histoire de leur patrie et de leur nation et de posséder les connaissances de base du droit public de la Bohême. Dans ce but, la *Bibliotheca Bohemica* (que l'on trouve aussi mentionnée sous le titre *Bibliotheca scriptorum rerum Bohemicarum*) devait faire connaître les historiens des pays tchèques et les différents principes qui avaient présidé à leur interprétation de l'histoire⁶. Elle devait être dédiée au comte Kinsky, mécène des sciences et de l'érudition, que Ziegelbauer compare au ministre de Louis XIV Jean-Baptiste Colbert⁷.

L'auteur manifeste une haute opinion de son ouvrage qu'il estime être novateur, rempli d'informations importantes sur l'Église et le monde séculier, utile aux membres des différents groupes sociaux, habitants des pays tchèques ou d'autres régions et États⁸. Alors que le

⁵ Voir *Continuatio*, 590.

⁶ Voir la lettre de MZ à Legipont datant du début de l'année 1745 et publiée dans : *Historia rei literariae Ordinis S. Benedicti*, P. I, *Elogium historicum*, fol. (e) 4v.

⁷ Voir les lettres de MZ à A. Desing dans le fonds d'archives : Universitätsbibliothek [noté UB] Munich, cart. 702, fol. 34rv, 95r-97v.

⁸ Voir la lettre de MZ à Legipont du 25 septembre 1745 publiée dans : *Historia rei literariae Ordinis S. Benedicti*, P. I, *Elogium historicum*, fol. (f)

manuscrit demeurait longuement entre les mains de la censure viennoise, Ziegelbauer affirmait qu'il avait été bien reçu des érudits auxquels lui-même l'avait transmis ; il mentionne entre autres le professeur de Leipzig Johann Christoph Gottsched⁹ et Johann Erhard Kapp qui s'entremirent afin de recommander l'ouvrage à l'édition à Leipzig, pour un tirage de 1000 exemplaires¹⁰. Les censeurs eux-mêmes, semble-t-il, donnèrent leur approbation mais, comme nous le verrons, ils ne rendirent pas le manuscrit à son auteur, qui fut ainsi dans l'impossibilité de le faire imprimer.

Forme et contenu de la *Bibliotheca*

Comme l'*Historia rei litterariae Ordinis S. Benedicti*, cette « Bibliothèque de Bohême » répondait au concept d'*historia litteraria*. Il s'agissait d'un dictionnaire des auteurs qui avaient traité de l'histoire des pays de la couronne de Bohême, non seulement ceux qui étaient originaires ou avaient officié dans les pays tchèques mais aussi ceux qui avaient écrit sur l'histoire de la Bohême ou de la Moravie sans y avoir nécessairement vécu. Ainsi largement délimité, le sujet permettait à

1r. Dans la lettre de MZ à Desing du milieu de l'année 1745, les raisons suivantes sont données : *Interea Bibliothecam Bohemicam propediem absoluturus sum, quae in usum collegii futura fuisset, tum ut illustres juvenes nototiam scriptorum historiae gentis suae comparent, tum ut prima lineamenta iuris publici Bohemici addiscant.* Lettre à A. Desing du mois de juillet 1745, UB Munich, cart. 702, fol. 34r.

⁹ On trouve les données principales sur sa vie et son œuvre dans : Professorenkatalog der Universität Leipzig | catalogus professorum lipsiensium, on-line in : https://www.uni-leipzig.de/unigeschichte/professorenkatalog/leipzig/Gottsched_1074/ (consulté le 8.12.2016).

¹⁰ Ziegelbauer écrit à ce sujet à A. Desing le 8 janvier 1749, UB Munich, cart. 702, fol. 261v.

Ziegelbauer de faire par exemple figurer dans son dictionnaire l'éminent bollandiste des Pays-Bas, Daniel Paperbroch, pour la seule raison que la collection hagiographique jésuite qu'il avait éditée, les *Acta sanctorum*, contenait un commentaire des vies des saints Cyrille et Méthode, actifs en Moravie. Il mentionne de même le chanoine tridentin ambassadeur de l'Empereur au Vatican, Bartolomeo Passi, qui avait fait paraître à Rome un récit en italien de la vie, du martyre et des miracles de saint Jean Népomucène, l'année de la canonisation de ce « saint baroque¹¹ ».

Malgré la disparition de la première partie de l'ouvrage, l'index alphabétique des auteurs qui ont écrit au sujet de l'histoire des pays tchèques nous permet de nous faire une idée de la sélection effectuée par Ziegelbauer. L'*Index alphabeticus authorum, qui scripsere de rebus Bohemicis* livre non seulement les noms des auteurs qui font l'objet d'une notice dans la « Bibliothèque » mais aussi de ceux qui sont mentionnés sous une autre entrée. La confrontation de cet index avec le fragment des notices que nous possédons montre que les deux ne correspondent pas et que Ziegelbauer a été contraint de réduire le nombre d'entrées. Comme l'avoua Ziegelbauer, son ignorance de la langue tchèque l'avait contraint à ne considérer que les sources en latin et en allemand et la littérature secondaire mentionnant les sources en tchèques, mais écrite dans d'autres langues que le tchèque. Certains auteurs de Bohême lui sont connus grâce au panorama des érudits et des bibliothèques de Bohême rédigé en latin par l'historien jésuite Bohuslav Balbín, *Bohemia docta*¹². Ce handicap linguistique prive la *Bibliotheca* de beaucoup d'auteurs ayant

¹¹ Bartolomeo Antonio PASSI, *La istoria della vita, del martirio e de miracoli di S. Giovanni Nepomuceno, canonico di Praga. Con gli atti della sua canonizzazione*, Rome 1729.

¹² Voir l'étude la plus récente sur ce sujet : Martin SVATOŠ, *Balbínova Bohemia docta* [La *Bohemia docta* de Balbín], in : *Historia litteraria v českých zemích, op. cit.*, 79–87.

écrit principalement ou exclusivement en tchèque. Daniel Adam de Veleslavín fait exception car il est fait référence à son *Kalendář historický* dans différentes notices¹³. Ainsi semble-t-il que Ziegelbauer parvenait, dans une certaine mesure, à s'orienter dans un texte en tchèque. Quoique la proportion des auteurs des pays tchèques domine dans le fragment que nous possédons aujourd'hui – il correspond à 65 % des entrées allant des lettres P à Z, si l'on prend en compte les auteurs silésiens –, on peut qualifier d'extérieur, d'européen, le regard porté par la *Bibliotheca Bohemica* sur l'histoire des pays tchèques, sur ses sources et son historiographie.

Cela est particulièrement évident pour les questions confessionnelles. Tandis que les historiens de Bohême et de Moravie de la seconde moitié du XVII^e et de la première moitié du XVIII^e siècle s'en tenaient aux positions des Habsbourg et de l'Église catholique romaine, Ziegelbauer choisit ses auteurs indépendamment de leur confession. À l'heure où les missionnaires catholiques sillonnaient la Bohême pour y confisquer, voire brûler les livres non catholiques, quarante ans avant la publication de la patente de tolérance, nous trouvons dans le dictionnaire de Ziegelbauer des auteurs protestants désignés de différentes façons. L'auteur consacre de longs développements à la « confession tchèque » en particulier et aux écrits des membres de l'Unité des frères qui faisaient justement partie des ouvrages hérétiques que les gardiens de l'orthodoxie catholique jugeaient les plus dangereux et que les confrères de Ziegelbauer, chargés de l'administration religieuse et des missions, recherchaient ardemment. L'analyse des notices montre qu'à l'évidence, Ziegelbauer était contraint de s'en remettre aux traductions latines ou allemandes des sources tchèques et, en ce qui concerne l'Unité des frères, à des

¹³ Il mentionne p. 415 les informations données par Jan Strialius et citées dans l'almanach de Veleslavín : *Kalendář historický*, Prague 1590, à la date du 10 mars, 137.

travaux en langues étrangères. La notice consacrée à l'évêque de l'Unité, Ondřej Štefan (Andreas Stephanus¹⁴) actif à Ivančice en Moravie, se fonde sur un écrit de cet auteur et d'un autre prêtre de l'Unité, Jan Kálef (Joannes Calephus), le *De origine Ecclesiarum Bohemiae etc. et Confessionibus ab iis editis*, que Ziegelbauer connaissait dans sa traduction éditée en supplément au texte de Joachim Camerarius : *Historica narratio de Fratrum orthodoxorum ecclesiis in Bohemia, Moravia et Polonia*¹⁵ ; il se fonde aussi sur l'écrit, en allemand, du pasteur de Stuttgart Georg Cunrad Rieger *Die alte und neue Böhmische Brüder* ou encore sur les traductions allemandes de la Confession tchèque. C'est pour des raisons confessionnelles que figurent dans cette « Bibliothèque **des auteurs** de l'histoire du royaume de Bohême » un souverain habsbourgeois qui fut certes **un acteur** important de la « grande » histoire du royaume mais non son historiographe ou son interprète. Rodolphe II figure en effet en raison de la lettre de Majesté qui, proclamée en 1609, confirmait la liberté de religion au royaume de Bohême¹⁶.

Ziegelbauer ne tint pas compte du critère confessionnel lorsqu'il choisit les historiens de Bohême et de Moravie, qui figurent bien sûr en grand nombre dans le dictionnaire, et lorsqu'il évalua leurs travaux. Prenons trois exemples : le maître de l'université utraquiste de Prague Pavel Stránský et les prêtres catholiques Tomáš Pešina z Čechorodu et Jiří Středovský. Stránský dut quitter le royaume de Bohême après la bataille de la Montagne Blanche, vécut dans les pays voisins et publia sa *Respublica Bojema* chez Elzevier à Leyde¹⁷. Ziegelbauer souligne l'importance de ce traité pour le droit public et lui consacre une notice

¹⁴ *Continuatio*, 375–385

¹⁵ Heidelbergae s. d., 263–272.

¹⁶ *Continuatio*, 223–226.

¹⁷ Lugduni Batavorum 1634 ad.

de douze pages¹⁸. Pešina et Středovský, qui par chance écrivirent en latin, retiennent l'attention de Ziegelbauer pour leur histoire respectivement politique et religieuse de la Moravie¹⁹.

Le second point par lequel l'approche de Ziegelbauer se distingue de celle des historiographes tchèques de son temps, et en général de ceux qui écrivirent dans la Monarchie des Habsbourg après la Montagne Blanche, concerne l'histoire des institutions politiques du royaume de Bohême. À l'heure où les Habsbourg considéraient les pays tchèques comme des territoires héréditaires, la censure ne voyait pas d'un bon œil que l'on rappelle l'histoire des pays du royaume de Bohême, monarchie élective où les états élaient librement leur roi. Nous connaissons les difficultés que rencontra Bohuslav Balbín SJ et les péripéties de la publication de son *Epitome rerum Bohemicarum* dans laquelle il rappelait l'élection de Georges de Poděbrady, souverain calixtain, à la tête du royaume de Bohême. Cette expérience amère conduisit l'historien jésuite, par ailleurs loyal, à avouer dans une lettre privée qu'il n'avait pas « appris à écrire des contrevérités, ni n'avait eu l'audace d'écrire la vérité²⁰ ».

La longueur des notices de Ziegelbauer ne correspond pas toujours à l'importance que l'historiographie actuelle accorde aux personnalités auxquelles elles sont consacrées. Il rédige par exemple seize pages sur le

¹⁸ *Continuatio*, 391–402.

¹⁹ *Continuatio*, 35–46 a 404–411.

²⁰ Voir à ce propos Martin SVATOŠ, *Historie jako království pravdy (Kategorie pravdivosti u Bohuslava Balbína)*, [L'histoire comme royaume de la vérité (La catégorie du vrai chez Bohuslav Balbín)] in : *Veritas vincit- Pravda vítězí. Symposium, Praha 20.10.1994*, Prague, 1995, 43–50 ; au sujet de la censure de l'*Epitome* de Balbín, voir aussi Ferdinand MENČÍK, *Petr Lambeck a Balbínova Epitome*, in : *Sitzungsberichte der königl. Böhmisches Gesellschaft der Wissenschaften. Classe für Philosophie, Geschichte und Philologie. Jahrgang 1889. Prague 1890*, 182–202.

théologien protestant Abraham Scultet, prédicateur à la cour de Frédéric V du Palatinat, qui fut en contact avec les pays tchèques uniquement à l'occasion de l'élection de Frédéric roi de Bohême qui lui valut le surnom de « roi d'un hiver ». Au contraire, il consacre à peine trois pages à Daniel Adam de Veleslavín, dont l'importance pour l'histoire culturelle de la Bohême du XVI^e siècle est considérable, et pas plus de deux pages à Enea Silvio (Aeneas Silvius) Piccolomini (devenu pape sous le nom de Pie II), auteur d'une « Chronique de Bohême », qui était considéré comme fin connaisseur de l'Europe centrale et dont les opinions firent longtemps autorité²¹. Ziegelbauer ne manqua pas de faire figurer ses propres travaux dans une notice de plus de trois pages, outre le discours d'inauguration de l'académie nobiliaire du Theresianum²² qui occupe vingt pages, et la liste des recueils de sources de l'histoire des pays tchèques qui occupe plusieurs pages²³. Certaines institutions ou groupes d'auteurs figurent dans le dictionnaire aux côtés de ces personnalités ; ainsi le séminaire de saint Venceslas (*Pragensē seminarium*) ou le collège jésuite du Clementinum (*Pragensē collegium*). Des travaux étaient en effet parus sous leur autorité et pouvaient servir de sources pour l'histoire d'événements survenus dans le royaume de Bohême. Une notice est consacrée aux étudiants de rhétorique du collège du Clementinum parce que parut à leur nom en 1649, sous les presses de l'université de Prague, un livre de symboles et d'éloges dédié aux défenseurs de la ville de Prague lors du siège des Suédois²⁴.

²¹ *Continuatio*, 425–426.

²² Voir M. SVATOŠ, *Magnoald Ziegelbauer OSB a jeho práce*, op. cit.

²³ Celui-ci a été arraché du 2^e tome de l'exemplaire de la « Bibliothèque » qui se trouve dans la Bibliothèque du Musée national de Prague sous la cote VI C 5, seul le colophon est conservé : *Conspectus*. Le texte est conservé sous forme de copie, comme nous le verrons plus loin.

²⁴ Voir le recueil : *Praga caput regni, studiis asperrima belli*, [Pragae,] Typis caesareo-academicis 1649.

La « Bibliothèque » en deux volumes devait être précédée d'un traité sur les plus anciens écrits de Bohême : *Vetus Bohemia literaria olim in publicis scholis, ecclesiis collegiatis et monasteriis Benedictinis, Cisterciensibus etc. coli coepta et continuata [...] nunc vero ex variis codicibus manuscriptis regumque et imp[eratorum] ac summor[um] pontificum bulis et diplomatibus et denique plurimis fundatorum ac benefactorum virorumque de re literaria Bohemiae benemeritorum instrumentis, literis, lucubrationibus in gratiam eruditi orbis literarii succincte, et quantum quidem vetus dici potest, in praesens opus congesta opera et studiis Magnoaldi Ziegelbauer, Benedictini Zwifaltensis*. Cette esquisse, ou programme de travail (l'historien Johann Peter Cerroni le nomme *Sciagraphia Bohemiae literatae*²⁵ et le juriste et linguiste Josef Valentin Zlobický *Conspectus*) devait avoir trois parties dont la première devait être consacrée aux périodes les plus anciennes, de l'arrivée de l'ancêtre mythique Čech jusqu'à Charles IV, la deuxième

²⁵ La collection de Cerroni renferme une copie de l'esquisse ou du plan du traité *Vetus Bohemia literaria* à l'intérieur d'un fascicule qui porte le titre suivant : ***Magnoaldi Ziegelbaueri Bibliotheca Bohemica***. *In qua traditur notitia auctorum, qui scripsere de rebus Bohemicis. Praecedunt Sciagraphia veteris Bohemiae literariae cum Mantissa de variis bibliothecis, manuscriptis in Regno Bohemiae et libris rarioribus tam manuscriptis, quam impressis*. Moravský zemský archiv [Archives régionales de Moravie, noté ci-après MZA], Brno, fonds G 11, Sbíрка rukopisů bývalého Františkova muzea [Manuscrits du Musée François], livre n° 755, fol. 7r-10v ; cette table est suivie d'un index des auteurs contenus dans la « Bibliothèque » recopié d'après celui qui est à la fin du second volume intitulé : *Index alphabeticus auctorum, qui scripsere de rebus Bohemicis. Quos recensuit et partim biographiis instruxit Magnoaldus Ziegelbauer, Benedictinus Zwifaltensis, tomis tribus in folio* (fol. 11r-23r) ; Cerroni a placé en ouverture de cet ensemble de copies une présentation en allemand du destin de la version autographe de la « Bibliothèque » (fol. 3r-6v).

à l'époque « caroline », avec en particulier l'université de Prague, et la troisième aux éminentes personnalités, depuis le IX^e jusqu'au XVII^e siècle. Selon Cerroni, rien de ce qui était prévu dans cette esquisse ne fut réalisé – hormis l'esquisse elle-même²⁶. Ziegelbauer au contraire indique dans une de ses lettres qu'il ne parvient pas à ce que la censure viennoise lui retourne ses *Acta Bohemica* qui constituent le début de la « Bibliothèque de Bohême » ; or il ne peut s'agir d'autre chose que de la *Vetus Bohemia literaria*²⁷. Cerroni se trompait donc et cette introduction à la « Bibliothèque » existait bel et bien ; néanmoins, un demi-siècle après sa réalisation, à l'époque de Cerroni, elle était déjà perdue.

Une nouvelle collection de sources de l'histoire des pays tchèques

Les trois volumes que devait constituer la *Vetus Bohemia literaria* et la *Bibliotheca Bohemica* étaient conçus comme introduction à une collection de sources éditées de l'histoire des pays tchèques. Ziegelbauer avait en effet compris que la société et les élites érudites de Bohême avaient besoin de mieux connaître l'histoire de leur royaume ; il avait donc décidé, pour le plus grand prestige du collège nobiliaire et « pour l'honneur et la gloire de tout le royaume de Bohême », de rassembler et d'éditer une collection de sources de l'histoire des pays tchèques qui, par son ampleur, son étendue et par la qualité du travail d'édition, surpasserait les travaux de l'historien, juriste et homme d'État allemand Marquard Freher du début du XVII^e siècle : *Rerum Bohemicarum antiqui*

²⁶ *Von der in der Schiagraphie veteris Bohemiae literariae enthaltenen Gegenständen aber war außer dieser Schiagraphie noch nichts ausführlich bearbeitet.* MZA, Brno, fonds G 11, livre n° 755 – voir la note précédente.

²⁷ Voir sa lettre à A. Desing du 26 juillet 1749, UB Munich, cart. 702, fol. 308v.

scriptores aliquot insignes, partim hactenus incogniti (Hanoviae 1602)²⁸. Ziegelbauer prévoyait de répartir les sources sélectionnées en neuf volumes, rassemblés sous le titre général de : *Nova collectio scriptorum rerum Bohemicarum prae Freheriana collectione multo auctior, emendatior et correctior*. Dans la mesure où pas un seul volume ne vit le jour, il faut nous contenter de la description de l'ensemble du projet dont nous possédons une copie intitulée : *Conspectus novae atque orbi litterario futurae, ut sperare fas est, non ingratae Collectionis scriptorum rerum Bohemicarum, tomis IX comprehensae*²⁹.

Les deux premiers volumes de la collection devaient rassembler les sources issues des temps les plus reculés et jusqu'au XV^e siècle : depuis les plus anciennes légendes et chroniques, jusqu'aux polémiques de l'époque hussite et aux chartes de l'époque du roi Georges de Poděbrady. Le volume III devait contenir l'historiographie du XVI^e siècle, les chroniques des villes et des monastères, les écrits hagiographiques, des biographies et des généalogies des rois et des importantes maisons aristocratiques, des tableaux avec les principaux prélats, etc. Le tome IV devait être consacré à l'histoire des guerres hussites ; le cinquième aux écrits des auteurs de l'époque de la révolte des états sous Ferdinand II et du court règne de Frédéric du Palatinat. Le tome VI devait rassembler les actes liés aux couronnements et les descriptions de leur cérémonial ; le tome VII les documents les plus récents liés d'une part à la controverse

²⁸ *In mentem Patri Ziegelbauer venit, non minus e re typographiae quam existimatione collegii totiusque Regni Bohemiae gloria et honore futurum, si Nova collectio scriptorum rerum Bohemicarum prae Marquardi Freheri collectione longe auctior, emendatior et correctior adornetur*. Voir : Continuatio..., 590.

²⁹ Deux copies de main inconnue : la 1^{ère} : MZA, Brno, fonds G 10, Collection de manuscrits, livre n° 61 ; la seconde : Literární archiv Památníku národního písemnictví [Archives littéraires du Musée de la littérature tchèque, noté LA PNP], Prague, fonds Johann Herrmann z Herrmansdorfu, manuscrits de tiers.

suscitée par l'accession de Marie-Thérèse au trône de Bohême et d'autre part à celle de son droit à élire le roi de Rome. Le tome VIII devait présenter un choix d'édits des papes, des empereurs, des rois et d'autres représentants des élites, le volume IX enfin un recueil de chartes du royaume de Bohême.

La collection était censée servir d'anthologie de textes de droit public, de recueil de textes de droit et d'histoire pour l'éducation des futurs responsables politiques et hommes d'État de Bohême. Son objectif répond bien aux efforts du grand chancelier du royaume, le comte Filip Kinský, pour améliorer la formation politique de la noblesse des pays tchèques et sa connaissance de son rôle au sein des états³⁰.

À la suite de l'énumération des différents volumes, Ziegelbauer ajoute : cette collection de sources, qui surpasse de beaucoup celle de Freher, sera suivie d'une *historia pragmatica* du royaume de Bohême, écrite en latin et divisée en deux parties ; la première commencera avec l'ancêtre Čech, qu'il soit réel ou légendaire, et ira jusqu'au règne de Ferdinand I^{er} ; la seconde rassemblera les événements survenus durant les deux derniers siècles. Nous accorderons plus d'attention à cette dernière partie car l'histoire ancienne fait l'objet de la « Chronique de Bohême » rédigée en tchèque par Václav Hájek z Libočan et traduite en allemand par Johann Sandel³¹. Ziegelbauer signale toutefois que Hájek commet des erreurs chronologiques et devrait être corrigé et aussi traduit en latin

³⁰ C'est aussi l'avis de Josef HANUŠ, *Národní museum a naše obrození* [Le Musée national et notre éveil national], Prague 1921, 60–61; sur la *Bibliotéca*, voir 59–62. Hanuš croyait le manuscrit perdu.

³¹ Václav HÁJEK Z LIBOČAN, *Kronika česká*, vytištěno v Menším Městě pražském 1541 (une édition critique de Jan Linka est désormais disponible : Prague, 2015) ; Traduction allemande : Wenceslai HAGECII VON LIBOTSCHAN *Böhmische Chronik ... In die Teutsche aus Böhmischer Sprache ... übersetzt durch Joannem Sandel, weiland der königlichen Stadt Cadan in Böhmen Notarium ...* Nürnberg 1597.

dans une édition que l'on intitulerait *Hagecii Historia Latinitate donata et continuata*. Un volume indépendant serait nécessaire pour apporter une suite à la « Chronique » de Hájek et retracer l'histoire depuis le règne de Ferdinand I^{er} jusqu'à l'époque de Ziegelbauer. Étayée par des sources écrites, elle pourrait plus facilement et avec plus de sûreté aborder les « bases du droit public du royaume de Bohême » (*Juris publici Regni Bohemiae institutiones*)³².

Ce postscriptum au projet général mérite à plusieurs titres que nous nous y arrêtions.

L'édition des sources devait servir de base à la préparation et à la rédaction d'une *historia pragmatica* du royaume de Bohême. Qu'est-ce que Ziegelbauer entendait par ce terme ? Bien que lui-même ne définisse jamais le concept, il devait lui donner la même signification que ses contemporains : l'histoire qui « décrit les actes ou les actions (*pragmata*) ou encore les événements importants des

³² Le texte du post-scriptum est le suivant : *Hanc novam vero et prae Freheri longe ampliolem collectionem exceptura est **Historia pragmatica Regni Bohemiae**, Latino conscripta sermone, quae commodum in veterem et novam distingui potest. Vetus exordium capit a Czecho, seu vero, seu commentitio et usque ad Ferdinandum I. pertingit. Nova seculum, quod in praesentiarum labitur, cum duobus superioribus proxime praeteritis complectitur. Etsi vero vetus historia cognitu scituque apprime digna sit, plus tamen operae in rerum illarum, quae ultimis duobus seculis evenerunt, cognitione ponenda est. Vetus historia ab Hagecio bohemico idiomate scripta est, a Sandelio vero in germanicum conversa sermonem. Vitio datur Hagecio, quod in Chronologiae leges non parum saepe peccet. Quare Hagecius emendari atque Latine verti posset, sub titulo: Hagecii historia Latinitate donata et continuata. Continuatio peculiari comprehensa tomo exordiri // debet, ubi finem scribendi Hagecius fecit, nempe a Ferdinando I. atque ad nostra perducenda tempora novam continebit historiam. Qua literis consignata, itinere minus arduo magisque tuto, ad concinnandas Juris publici Regni Bohemiae institutiones progredi licebit. Viz Conspectus, fol. 8v-9r.*

deux espaces publics (*fori*), le sacré et le séculier³³, » à partir d'une connaissance et d'une critique des sources historiques appropriées. Selon Ziegelbauer, écrire une telle « histoire pragmatique » devait préparer les jeunes nobles à s'approprier le droit public³⁴.

On ignore si Ziegelbauer aurait réalisé une histoire pragmatique telle qu'on la connaît pour les périodes postérieures à la sienne³⁵. En effet, par la suite, l'histoire pragmatique ne se limita pas aux faits et aux événements historiques (*res facti* – ce qui est survenu et quand cela est survenu), ni même à leur évaluation normative (comme la pratiquaient les recueils de *res memorabiles*, c'est-à-dire de ce qui avait eu une telle influence sur la nation et sur la constitution de la société, que l'on pouvait en tirer des exemples pour la vie publique et privée), mais elle s'efforçait, à partir « d'un raisonnement philosophique » (*philosophica ratione*) d'analyser les causes, les relations et les conséquences des événements historiques³⁶.

³³ Le jésuite Thomas GREBNER, professeur d'histoire de Würzburg décrivait ainsi cette historiographie : *Pragmatica [historia] est, quae actiones vel pragmata, sive illustriora facta utriusque fori, sacri et civilis ... describit*. Voir Thomas GREBNER SJ, *Compendium historiae universalis et pragmaticae Romani imperii et Ecclesiae Christianae, regnorum ac provinciarum, una cum observationibus criticis [...]*, T. I., Wirceburgi 1757, I.

³⁴ Voir la lettre à A. Desing du 21 janvier 1750, UB Munich, cart. 702, fol. 350v.

³⁵ Sur les glissements de signification de l'*historia pragmatica* au XVIII^e siècle, voir Václav SMYČKA, *Historia litteraria v paradigmatech německojazyčného osvícenského dějepisectví* [L'*Historia litteraria* et les paradigmes de l'historiographie de l'Aufklärung], in : *Historia litteraria v českých zemích, op. cit.*, 9–29 ; Sur l'*historia litteraria* au sein de « l'histoire pragmatique », voir Merio SCATTOLA, „*Historia litteraria*“ als „*historia pragmatica*“, in: *Historia litteraria. Neuordnungen des Wissens im 17. und 18. Jahrhundert*, dir. Frank GRUNERT, Berlin, 2007, 37–63.

³⁶ Pál (Paulus) NAGY, professeur d'histoire à l'Université de Pest, répond ainsi à la question *Quid est historia pragmatica Regni Hungariae?* dans l'introduction de son ouvrage *Historia pragmatica Regni Hungariae*, destiné

On peut difficilement répondre à cette question en ne disposant que de la liste des traités destinés à introduire chaque volume de sources en particulier – Ziegelbauer n'a jamais écrit les traités eux-mêmes. Ce plan révèle néanmoins les domaines de l'histoire et les thèmes il entendait aborder dans son *historia pragmatica* : 1. Origine et histoire ancienne de la nation ; 2. Histoire religieuse de la nation comme communauté chrétienne ; 3. Mode de succession sur le trône de Bohême ; 4. Cérémonie d'intronisation et de couronnement des souverains, insignes du royaume ; 5. Réunions des états en diètes et droit public du royaume ; 6. Histoire militaire ; 7.–8. Domaines de connaissance qui correspondent aux sciences auxiliaires de l'histoire ; 9. Histoire de l'érudition (*res litteraria*) du royaume de Bohême³⁷.

aux étudiants : *Est notitia systematica et fide digna narratio rerum memorabilium, quae cum Hungaris evenerunt. Dicitur pragmatica ideo, quod distincta methodo non solum memoret, quid aut quando gestum sit, sed praeter res facti causas quoque rerum gestarum, exitus et consecraria philosophica ratione exponat...* (cité d'après la deuxième édition : *Historia pragmatica Regni Hungariae*, Pesthini 1823, 7.)

- ³⁷ I. *De Slavorum, Czecho, seu quisquis alius fuerit, duce et authore, in Bohemiam migrantium adventu ejusque epocha, dubia neque satis expedita quaestio.*
- II. *Christiana religio in Bohemiam introducta, ejus incrementa, sacrorum per haeresin immutatio eorumque in pristinum statum restitutio.*
- III. *De modo succedendi haereditario in Regno Bohemiae, etiam ad foeminas se extendente.*
- IV. *De ducum ac regum inauguratione, coronatione, regia corona aliisque regni insigniis. //*
- V. *De comitiis ordinum jureque regni publico.*
- VI. *De re militari Bohemicae gentis, bellis ab ea gestis, eorum causis atque eventis, tum victoriis, tum cladibus.*
- VII. *De re diplomatica Bohemica.*
- VIII. *De re monetaria et numismatica in Regno Bohemiae.*
- IX. *De re literaria in Regno Bohemiae.*

Comme le préconisait Ziegelbauer, la « Chronique » de Hájek fut effectivement traduite en latin par un piariste et soumise à la critique, mais quelques dizaines d'années plus tard, par un autre piariste, nommé en religion Gelasius a S. Catharina (Dobner de son nom de famille). L'historiographie considère aujourd'hui que ce commentaire marque les débuts de l'historiographie critique et que Dobner y livre une image renouvelée de l'histoire ancienne des pays tchèques³⁸. Dobner connaissait la « Bibliothèque » de Ziegelbauer et voulait même l'éditer. Il est donc fort possible qu'il y ait puisé son inspiration, bien qu'il n'ait pas été le premier à soumettre à la critique les sources et la littérature se rapportant à l'histoire des pays tchèques.

Une histoire du royaume de Bohême durant les deux derniers siècles faisait défaut, or Ziegelbauer estimait qu'elle était indispensable à l'éducation de jeunes nobles. Nous allons voir que les familles de la noblesse n'étaient pas de cet avis. En effet, cela ne faisait pas si longtemps que des membres de ces mêmes familles s'étaient engagés dans un mouvement d'opposition aux Habsbourg. Les travaux de Ziegelbauer en subirent les conséquences.

Voir : *Conspectus*, MZA, Brno ; et aussi la lettre de Ziegelbauer à l'historien bénédictin Bonaventure Piter du 3 décembre 1748, Národní archiv [Archives nationales, notées NA], Prague, Řád benediktinů, klášter Břevnov [Ordre des bénédictins, monastère de Břevnov, noté ci-après ŘBB].

³⁸ *Wenceslai HAGEK A LIBOZAN Annales Bohemorum e Bohemica editione Latine redditi et quibusdam notis illustrati a P. Victorino a S. Cruce e Scholis piis. Nunc plurimis animadversionibus historico-chronologico-criticis, nec non diplomatibus, literis publicis, re genealogica, numaria variique generis antiquis aeri incisus monumentis aucti a P. Gelasio a s. Catharina, ejusdem instituti sacerdote. I–VI, Pragae [1761]–1782.*

Une censure qui ne dit pas son nom

Les deux volumes de la *Bibliotheca Bohemica* furent achevés et remis à la censure dans le courant de l'année 1745, sans le traité introductif *Vetus Bohemia litteraria* semble-t-il. Ziegelbauer ayant l'intention de faire imprimer son texte à Vienne, chez Leopold Johann Kaliwoda, c'est à la censure viennoise qu'il déposa son manuscrit et non à la lieutenance du royaume de Bohême à Prague qui assurait la censure des ouvrages laïques pour cette région³⁹. Deux membres du Conseil aulique de Bohême reçurent l'ouvrage, Johann Christoph de Jordan⁴⁰ et Hermann Lorenz Kannegießer⁴¹. Il est fort probable que le

³⁹ Avant que ne soit créée, lors des réformes administratives de Marie-Thérèse (plus précisément, en 1751–1752), la (provisoire) « commission pour la censure des livres », puis la commission pour la censure en Bohême, la Lieutenance royale de Bohême assurait la censure grâce à une commission dédiée – voir à ce propos : Marie-Elizabeth DUCREUX, *Introduction. Les espaces de la censure dans la monarchie des Habsbourg*, in : *Libri prohibiti. La censure dans l'espace habsbourgeois 1650–1850*, Leipzig 2005, 15–17 ; Michael WÖGERBAUER, Petr PÍŠA, Petr ŠÁMAL, Pavel JANÁČEK [et al.], *V obecném zájmu. Cenzura a sociální regulace literatury v moderní české kultuře 1749–2014* [Pour le bien commun. La censure et la régulation sociale de la littérature dans la culture tchèque moderne], vol. I, 1749–1938, Prague 2015, 104–106. On trouve aussi des indications sur la législation de la librairie avant et après les réformes de Marie-Thérèse dans : Jean-Pierre LAVANDIER, *Le livre au temps de Marie-Thérèse. Code des lois de censure du livre pour les pays austro-bohémiens (1740–1780). Précédé d'un compendium sur l'histoire du concept de censure dans le temps*, Berne – Francfort sur le Main – New York 1993.

⁴⁰ À son propos : Wurzbach, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, 10, 1863, 265.

⁴¹ On trouve un médaillon bio-bibliographique par Anton Victor FELGEL, *Kannegießer, Hermann Lorenz Freiherr von*, in : *Allgemeine*

chancelier Kinský joua un rôle dans le choix de ces deux hommes pour évaluer la « Bibliothèque » puisque, non seulement il présidait le conseil aulique, mais il avait aussi partie liée à l'affaire. Comme nous allons voir néanmoins, cela posait problème. Le manuscrit de la « Bibliothèque » demeura plus de deux ans sur le bureau des censeurs viennois⁴². À l'évidence, les censeurs avaient opté pour la tactique de l'inaction : ils n'interdirent, ni n'autorisèrent, ni ne retournèrent l'ouvrage à son auteur qui ignorait tout des raisons de ce blocage.

En 1747, Ziegelbauer devint membre de la société savante (*Societas incognitorum*) fondée à Olomouc par le baron Joseph de Petrasch⁴³ qui devint son mécène et l'invita à demeurer chez lui. Cette société, dont il devint rapidement le secrétaire, appuya ses projets éditoriaux. Tandis qu'il poursuivait ses travaux sur l'histoire de la Moravie et l'histoire des bénédictins, Ziegelbauer participait aussi à l'édition de la revue de la société, les *Monathliche Auszüge Alt- und neuer Gelehrten Sachen*. Il préparait à cette époque une histoire religieuse de l'évêché d'Olomouc et tenta de trouver un éditeur pour ses travaux sur la Moravie et pour son histoire littéraire des bénédictins.

Deutsche Biographie 15, 1882, 793–794 [Version en ligne] ; URL : <https://www.deutsche-biographie.de/gnd100994105.html#adbcontent>.

⁴² C'est ce que nous apprend une lettre de Ziegelbauer d'octobre 1746 où il espère que son livre sortira au début de l'année suivante, alors qu'il est entre les mains de deux censeurs dont il cite les noms : (*Nunc sub censura est duorum consiliariorum R[eginae] B[ohemiae], D[ominorum] de Jordan et Kannengiesser*). Lettre à A. Desing du 24 octobre 1746, NA, Prague, ŘBB.

⁴³ Cf. à ce propos Oldřich KRÁLÍK, *Olomoucká Societas incognitorum*, Olomouc 1947; Antonín KOSTLÁN, *Societas incognitorum. První učená společnost v českých zemích* [S.I. La première société savante des pays tchèques], Prague 1996; id., *Raně novověké učené společnosti a Societas incognitorum* [Les sociétés savantes des temps modernes et la S.I.], in : *Historická Olomouc. Sborník příspěvků ze symposia, zaměřený k problematice dějin olomoucké univerzity*, Olomouc 1998, 215–224.

En mars 1747 enfin, Ziegelbauer annonça à son confrère Anselm Desing, avec lequel il était resté en relation amicale depuis leur départ de Prague, que la « Bibliothèque » avait reçu l'approbation de la censure et que, sur ordre du Conseil aulique de Bohême, elle allait être envoyée à la première occasion à Olomouc, où la Societas incognitorum et son président le baron de Petrasch se chargeraient de la faire publier aux frais de la société⁴⁴. En juin 1747, les *Monathliche Auszüge Alt- und neuer Gelehrten Sachen* annoncent que « sous peu, la Société mettra sous presse un ouvrage aussi excellent qu'utile », intitulé *Bibliotheca scriptorium Bohemicorum*, qui est déjà achevé. Après avoir fait vœu de cacher le nom de l'auteur de la « Bibliothèque », un homme éminent par sa longue fréquentation des antiquités et de l'histoire du royaume de Bohême, qui a utilisé sa propre collection de manuscrits pour rédiger son ouvrage et qui souhaite rester anonyme par modestie, l'auteur de l'annonce livre son nom. L'annonce dévoile encore que l'auteur prépare l'édition d'un ouvrage d'une plus grande ampleur : une collection des historiens des pays tchèques⁴⁵. C'est en vain que la « Bibliothèque » fut néanmoins annoncée ; elle restait aux mains des censeurs viennois. Désespéré, Ziegelbauer écrivit à Oliver Legipont qu'aucune lettre, aucune demande ne parviendrait en aucune façon à obtenir des censeurs qu'ils restituent le manuscrit de la « Bibliothèque » et permettent ainsi sa publication. Cela l'affligeait d'autant plus qu'elle était censée introduire une collection de sources et que la censure bloquait aussi ce dernier projet d'édition. Les considérations

⁴⁴ Ziegelbauer écrit par ailleurs que l'un des censeurs, le conseiller Jordan, lui a remis personnellement 300 florins afin de lui permettre d'honorer ses dettes et le Baron de Petrasch y a ajouté 100 florins pour ses frais de voyage. Voir la lettre à A. Desing du 18 mars 1747, UB Munich, cart. 702, fol. 128rv.

⁴⁵ Voir *Monathliche Auszüge Alt- und neuer Gelehrten Sachen*, I. Band, VI. Stück: *Juni*, Ollmütz 1747, 474–475.

économiques n'étaient pas étrangères à son amertume puisque Ziegelbauer, qui vivait modestement grâce au seul soutien de ses mécènes tels le comte Kinský, le baron de Petrasch et le comte Franz Gregor Giannini, chanoine de Wrocław, estimait avoir investi plus de 1200 florins dans son travail⁴⁶.

Dans le courant de l'année 1747, le dépôt de la « Bibliothèque » au bureau de censure du Tribunal du royaume à Brno n'amena aucune amélioration. En effet, la société savante d'Olomouc ayant décidé de financer l'édition de l'ouvrage, il revenait au tribunal de Brno d'en assurer la censure, nommément aux membres en charge de la censure des ouvrages historiques et politiques pour la Moravie – depuis 1744, il s'agissait d'Heinrich Kajetan von Blümegen et de Heinrich Hajek von Waldstätten⁴⁷. Les censeurs moraves eux-aussi choisirent la tactique de l'obstruction. Selon Ziegelbauer, c'est par pure injustice que les censeurs moraves ne donnèrent pas leur approbation. Il les nomme avec ironie de « sages aristarques » qui annoncèrent tout d'abord qu'il fallait modifier quelque chose puis, lorsque l'affaire leur fut retournée, déclarèrent qu'il était inutile de rien changer⁴⁸. À la fin de l'année 1748, Ziegelbauer se plaint à nouveau dans une lettre à Desing que cela fait deux ans que les censeurs viennois retiennent la première partie de sa « Bibliothèque » (la *Bohemia vetus litteraria* qu'il avait à l'évidence

⁴⁶ *Bibliotheca Bohemica a me prelo parata jam tertium in annum Viennae sub censura gemit, ita quidem, ut nullis itineribus, nullis litteris, nullis precibus recuperare MS possim. Opus constat mihi jam supra mille ducentos florenos. Laudatur, probatur, sed non datur, ut typis excudi possit...* Cité d'après une lettre de Ziegelbauer (de la fin de l'année 1747 environ) envoyée à O. Legipont que ce dernier fit imprimer dans son *Elogium historicum* (voir la note n° 1), fol. (f) 2r.

⁴⁷ Voir à ce propos M. WÖGERBAUER, P. PÍŠA, P. ŠÁMAL, P. JANÁČEK [et al.], *V obecném zájmu, op. cit.*, 105.

⁴⁸ Voir la lettre à A. Desing du 9 janvier 1748, UB Munich, cart. 702, fol. 183v.

déposée plus tard à la censure). Ils en font l'éloge mais ne la retournent pas⁴⁹. Survinrent encore des problèmes du côté de l'impression – il semble que Petrasch ait été négligeant dans ses négociations avec les imprimeurs⁵⁰. Six mois plus tard, ne parvenant pas à obtenir son manuscrit, Ziegelbauer déposa un mémoire auprès de la commission aulique par l'entremise d'un agent de la Chancellerie de Bohême, Johann Georg Schwandner⁵¹.

Longtemps, l'auteur de la « Bibliothèque de Bohême » ne parvint pas à comprendre pourquoi les censeurs ne donnaient par leur approbation à un ouvrage où, selon lui, contrairement à certains livres qui pourtant n'étaient pas interdits en Autriche, tout était écrit au plus grand « avantage de la maison d'Autriche⁵² ». Ce n'est semble-t-il que quelques mois avant sa mort que Ziegelbauer réalisa pour quelle raison les censeurs du Conseil aulique de Bohême lui refusaient leur *imprimatur*. Occupant des positions importantes dans l'appareil étatique ou dans la hiérarchie ecclésiastique, les descendants et les parents des nobles qui s'étaient révoltés contre les Habsbourg dans les années 1618–1620, ou qui avaient été mêlés au complot de Wallenstein contre le roi, redoutaient que le fait ne soit rappelé dans la

⁴⁹ Voir la lettre à A. Desing du 26 décembre 1748, UB Munich, cart. 702, fol. 238v. Dans une lettre à B. Piter du 30 août 1749, il se console en constatant que les œuvres de Hájek et de Balbín ont connu le même sort. NA, Prague, ŘBB.

⁵⁰ Petrasch avait tout d'abord semble-t-il contacté un imprimeur de Brno mais celui-ci, selon Petrasch, n'avait pas le papier convenable ; ensuite il négocia avec un imprimeur de Leipzig et Gottsched et Kapp intervinrent dans la négociation. Petrasch écrivit encore à Seyffart, imprimeur à Ratisbonne ; mais comme l'écrit Ziegelbauer, tout cela n'était que des mots ; voir sa lettre du 8 janvier 1749, UB Munich, cart. 702, fol. 261v.

⁵¹ Voir sa lettre à B. Piter du 23 juillet 1749, NA, Prague, ŘBB.

⁵² Voir sa lettre à A. Desing du 26 juillet 1749, UB Munich, cart. 702, fol. 308v.

« Bibliothèque » de Ziegelbauer, d'autant plus qu'elle devait être utilisée comme manuel de droit public par de jeunes nobles.

En janvier 1750, Ziegelbauer s'ouvrit à ce propos à son ami Desing après qu'un atlas historique contenant un commentaire de la guerre prusso-autrichienne eut été brûlé publiquement pour ses critiques provocatrices du gouvernement de Marie-Thérèse et ses louanges envers Frédéric II. Cet écrit, publié sous le pseudonyme de Rochezang von Isecern, s'était vendu à Prague⁵³. Dans sa « Bibliothèque », Ziegelbauer consacrait huit pages à l'ouvrage et estimait que la première partie de cet écrit semait dans les esprits peu expérimentés « les germes d'une opposition voire d'une révolte

⁵³ ROCHEZANG VON ISECERN, *Historische und geographische Beschreibung des Königreiches Böhme, nebst einer gründlichen Nachricht, was mit der Streitigkeit der Böhmischn Churstimme vorgegangen*, Freyburg 1742 ; 2^e éd. : Franckfurt – Leipzig 1746. Ziegelbauer considère que le véritable auteur est Johann Jacob Moser, professeur de droit à l'université de Francfort sur l'Oder, *famosus aetatis nostrae polyhistor* (voir *Continuatio...*, 185) ; selon Jean-Pierre Lavandier qui se réfère à August Fournier, en revanche, il s'agit de Ehrenfried Zschackwitz. Lavandier – en parlant de la loi du 1^{er} novembre 1749 qui interdit cet ouvrage historico-géographique – dit aussi que ce livre était vendu à Vienne par les commissionnaires des imprimeurs-éditeurs (voir J.-P. LAVANDIER, *Le livre au temps de Marie-Thérèse*, op. cit., 112) ; à ce sujet voir aussi Michael WÖGERBAUER, *V obečném zájmu*, op. cit. vol. I, 104. L'affaire Rochezang est décrite par Hermann Rafetseder dans *Bücherverbrennungen. Die öffentliche Hinrichtung von Schriften im historischen Wandel*, Vienne – Cologne – Graz 1988, 218–224. Cette affaire incita la cour à envisager la création d'une censure unifiée aux mains de l'État (voir : Grete KLINGENSTEIN, *Staatsverwaltung und kirchliche Autorität im 18. Jahrhundert. Das Problem der Zensur in der thesesianischen Reform*, Vienne 1970, 149–150). M.-E. DUCREUX renvoie à ces deux ouvrages dans : *Introduction. Les espaces de la censure*, op. cit., 17. Mort au milieu de l'année 1750, Ziegelbauer ne connut pas l'unification des organes locaux de censure et l'effort de centralisation.

contre la Maison d'Autriche⁵⁴. » Aussi l'ouvrage devait-il être non seulement interdit, mais brûlé par la main du bourreau sur la place de Prague. Alors que le « Journal de Vienne » annonçait que l'autodafé avait eu lieu, mais à Vienne et non à Prague, Ziegelbauer écrivait à Desing que cela aurait dû être fait bien plus tôt et que la faute en était à la négligence des officiers de la Chancellerie de Bohême. Cependant, la dénonciation (*Denuntiatio*) de l'ouvrage n'était pas le fait de Ziegelbauer mais de Petrasch, qui avait eu connaissance de ce « livre séditieux et injuste » grâce à la « Bibliothèque de Bohême »⁵⁵. Or, s'enflammait Ziegelbauer, sa « Bibliothèque » n'avait pas été autorisée, comme si lui-même avait écrit quelque chose de semblable à ce Rochezang ! À la fin de l'année, écrit-il, Petrasch lui avait avoué « par inconséquence » (*ex inconsiderantia*) qu'il avait promis à Kinský qu'aucun membre de la *Societas incognitorum* n'écrirait d'histoire moderne du royaume de Bohême, bien qu'une telle histoire, comme en était persuadé Ziegelbauer, fit toujours défaut pour les périodes postérieures au règne de Ferdinand I^{er}, par lequel s'achevait la « Chronique » de Hájek. Ziegelbauer était atterré que le président d'une « société des

⁵⁴ Voir la notice « Rochezang von Isecern » dans : *Continuatio...*, 185–192 ; 191 l'auteur estime que le 1^{er} volume devrait être brûlé : *Haec vero semina in lectorum minus prudentium aut Domui Austriacae addictorum mentibus sparsa, tristes, ut hominum sunt ingenia, aversionis, renitentiae, ne dicam, seditionis ac rebellionis segetes progerminare non inidonea habentur. Reprimo me et non repeto: Primam hanc partem omnino commereri, ut non modo supprimatur, interdicitur, sed in publico etiam Pragae foro flammis per manum carnificis aboleatur. Audeat tale Rochezangius in regnis Galliae vel Borussiae et videbit, in quem transfixerit.*

⁵⁵ Les éléments donnés ici et ceux qui suivent sont issus d'une lettre de Ziegelbauer à A. Desing du 21 janvier 1750, UB Munich, cart. 702, fol. 350v ; le jour même, Ziegelbauer écrivit la même chose à P. Bonaventure Piter : 21 janvier 1750, NA, Prague, ŘBB.

belles lettres » (*praeses Societatis des belles letres* [sic]), dont l'une des missions principales était d'encourager l'histoire, ait pu faire une telle promesse. Cela donnait beau jeu aux esprits nuisibles qui niaient que la priorité dût revenir à l'histoire de la patrie sur l'histoire étrangère. Ziegelbauer rappelait les raisons pour lesquelles il avait écrit la « Bibliothèque » : répondre aux besoins d'un collègue noble et transmettre des connaissances sur les historiens de la Bohême⁵⁶. Avec la collection de sources qui devait suivre, plus complète que celle déjà ancienne de Freher, elle aurait servi de base à une « histoire pragmatique » qui aurait ouvert la voie à une véritable maîtrise du droit public. Or ceci, d'après Ziegelbauer, était précisément l'enseignement juste et solide que devait recevoir de jeunes nobles⁵⁷. Désormais cependant, Ziegelbauer avait fini par se persuader qu'on détestait sa « Bibliothèque ». « Qui ? » se demandait-il, pour répondre aussitôt : ceux qui redoutent que n'apparaisse à plus grand jour ce que les nobles de Bohême ont fait au temps de la révolte, notamment le comte Kinský⁵⁸, l'un des conjurés du duc de Friedland, et le comte Ondřej Šlik, l'un des meneurs de la révolte contre les Habsbourg⁵⁹. Telle était selon lui la raison pour laquelle ses demandes réitérées d'autorisation pour sa « Bibliothèque »

⁵⁶ S'il ne rappelle pas que c'est à la demande de l'ancien grand chancelier Filip Kinský qu'il l'a écrite, c'est que Desing le savait très bien.

⁵⁷ *Haec est consequentia verae et solidae doctrinae, qua ill[ustres] iuvenes imbuedi fuissent.*

⁵⁸ C'est-à-dire Vilém Kinský ze Vchynic, assassiné en 1634 à Cheb (Eger) avec les autres membres du complot du duc de Wallenstein – Desing savait bien évidemment que Filip Kinský, l'ancien grand chancelier alors décédé, était de sa famille.

⁵⁹ Il s'agit de Jáchym Ondřej Šlik, le premier des nobles de Bohême révoltés qui furent exécutés sur la place de la Vieille Ville de Prague en 1621 – Desing encore une fois savait qu'il s'agissait d'un parent de Leopold Antonín Šlik, grand chancelier sous Charles VI, mort en 1723.

demeuraient vaines. Il explique de même quelques semaines plus tard au prieur du couvent de Břevnov, Fridrich Grundtmann, la tactique d'obstruction menée par la censure : les censeurs et certains nobles de Bohême font barrage car ils ne voient pas du meilleur œil que des pièces déjà anciennes soient aujourd'hui exposées dans leur détail⁶⁰. N'ayant rien obtenu du Conseil aulique, il ne lui restait plus, écrit-il, qu'à adresser sa requête à l'impératrice, ce qu'il n'aurait manqué de faire s'il avait eu l'argent nécessaire. Le projet de Petrasch de déplacer la société savante d'Olomouc à Vienne fut le dernier espoir de Ziegelbauer qui voulut accompagner Petrasch⁶¹. Ce fut à nouveau en vain ; il ne vit jamais la « Bibliothèque de Bohême » éditée.

Aucun amateur de l'histoire du royaume de Bohême ne la vit jamais. La *Bibliotheca Bohemica* ne fut jamais imprimée, ce qui ne l'empêcha pas, après la mort de son auteur, d'être lue, utilisée et commentée par les historiens de l'érudition qu'y n'en disposaient que d'un fragment, comme aujourd'hui⁶². Ziegelbauer n'entama jamais la rédaction de la *Nova collectio*. Il fallut attendre Gelasius

⁶⁰ Voir la lettre à F. Grundtmann du 1^{er} mars 1750, NA, Prague, ŘBB.

⁶¹ Voir la lettre à A. Desing du 21 janvier 1750, UB Munich, cart. 702, fol. 350v.

⁶² Seul le second volume est conservé (c'est un autographe de Ziegelbauer). Il contient les notes manuscrites des historiens Adaukt Voigt et Johann Peter Cerroni et de l'archiviste de la cour de Vienne Theodor Taulow von Rosenthal. Gelasius Dobner envisageait de le compléter et de l'éditer. Sur le devenir du manuscrit de la *Bibliotheca Bohemica* après la mort de Ziegelbauer, voir Josef HANUŠ, *Počátky kritického dějepytu (Několik kapitol z dějin českého obrození)* [Les débuts de l'histoire critique (quelques chapitres d'histoire de l'éveil tchèque)], *Český časopis historický*, 15, 1909, 427–428 ; M. SVATOŠ, *Magnoald Ziegelbauer OSB a jeho práce, op. cit.*

Dobner⁶³, František Palacký et les historiens des XIX^e et XX^e siècles pour que des continuateurs reprennent son idée et éditent les sources de l'histoire de Bohême dans le cadre de la collection *Fontes rerum Bohemicarum*⁶⁴.

Traduit du tchèque par Claire Madl

Martin Svatoš

Université Charles de Prague

DOI 10.14755/BARBIER.2017.7

⁶³ P. Gelasius Dobner a S. Catharina, *Monumenta historica Bohemiae nusquam ante hac edita...*, I–VI, Pragae 1764–1785.

⁶⁴ *Fontes rerum Bohemicarum*, I–VIII, 1873–1932.

Cet article a été réalisé avec le soutien financier du projet n° P406-12-2254 de l'Agence pour la recherche de la République tchèque.

Qu'est-ce qu'un propre des saints dans les « pays de l'empereur » après le Concile de Trente ?

Une comparaison des livres d'offices liturgiques imprimés aux XVII^e et XVIII^e siècles

Marie-Elizabeth Ducreux

Dans l'ordre du temps, les livres liturgiques incarnent la totalité des textes régissant l'année liturgique et son cadre, mais aussi le retour quotidien de l'office du jour et une forte dimension de remémoration¹. Dans l'ordre pragmatique normatif, ils structurent les pratiques culturelles, rituelles et cérémonielles qui s'y rapportent, et qui sont exigées de tous les clercs par l'Église catholique. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes et célèbre liturgiste français du XIX^e siècle, définit le mot « liturgie » comme la prière « considérée à l'état social », « la forme sociale » du « culte divin », c'est-à-dire les formes publiques et institutionnalisées à travers lesquelles l'Église catholique

¹ Sur cet ordre du temps, voir les réflexions pour le moyen-âge de : NIEDERKORN-BRUCK, Meta, *Zeit in der Liturgie – Zeit für die Liturgie. Heilgeschichte und « Zeit » in der Geschichte*, in : HALETER, Wolfgang, NIEDERKORN-BRUCK, Meta, SCHEUTZ, Martin (éd.), *Ideologisierte Zeit. Kalender und Zeitvorstellungen im Abendland von der Antike bis zur Neuzeit*, Vienne, Verein für Geschichte und Sozialkunde -Studien Verlag, 2005, 66–93.

loue Dieu². Parmi ces livres liturgiques, au sujet desquels il existe une littérature impossible à citer ici dans son entier³, missel et bréviaire sont indissolublement liés comme deux modes de réalisation de ce que l'Église catholique appelle l'office divin. À l'époque moderne, comme aujourd'hui, ces livres visaient d'abord à pourvoir une clientèle de prêtres et de religieux et religieuses. Cependant, un public plus large de laïcs ne fut jamais exclu, comme le montrent entre autres les traductions et les adaptations en langues vernaculaires du missel, du martyrologe et du bréviaire, mais aussi les ex-libris que l'on retrouve parfois sur ces volumes⁴. Les propres des saints diocésains, qui

² GUERANGER, Prosper, *Institutions liturgiques*, 4 vol., Saint-Étienne, 2013 [reproduction en fac-similé de la 2^{ème} édition de Paris et Bruxelles, V. Palmé, 4 vol., 1878–1885, 1^{ère} édition Le Mans, Fleuriot, 3 vol., 1840–1861], ici, vol. I, 1–2. Voir aussi : HAMELINE, Jean-Yves, *De l'usage de l'adjectif « liturgique », ou les éléments d'une grammaire de l'assentiment culturel*, in : La Maison-Dieu, 222–2, 2000, 78–106.

³ On peut se reporter pour une vision d'ensemble et de détail à : GUERANGER, Prosper, *op. cit.* ; BATIFFOL, Pierre, *Histoire du Bréviaire romain*, Paris, 1893, ²1895, ³1911 ; BÄUMER, Suitbert, *Geschichte des Breviers*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893 ; *Id.*, *Histoire du Bréviaire*, traduction française par Dom Reginald BIRON, Paris, Letouzey et Ané, 2 vol., 1905 ; ELBERTI, Arturo, *La liturgia delle ore in occidente, storia e teologia*, Rome, Edizioni Dehoniane, 1998, 401–406, 427–454 ; BAUDOT, Jules, *Le Missel Romain. Ses origines. Son histoire*, 2 vol., Paris, Bloud & Cie, 1912 ; BAUMSTARK, Anton, *Missale Romanum. Seine Entwicklung, ihre wichtigsten Urkunde und Probleme*, Eindhoven-Nimègue, 1929 ; BARTHE, Claude, *Histoire du missel tridentin et de ses origines*, Paris, Via Romana, 2016 ; CROUAN, Denis, *Histoire du missel romain*, Paris, Téquy, 1988.

⁴ Deux exemples d'ex-libris : un exemplaire conservé et numérisé à la Österreichische Nationalbibliothek (ÖNB, cote 7.S. 24) des *Officia propria sanctorum* de la Bohême, imprimé à Prague en 1767, est marqué de plusieurs noms et initiales féminins sur ses pages de garde et de titre : « Anna Harnakin MK », « Maria Georgia », « HA » ; un exemplaire de la

contiennent le calendrier des fêtes célébrées localement et les textes des offices à réciter ou à chanter qui leurs sont dédiés, constituent un secteur particulier de ces livres liturgiques, et comme eux ils intéressent l'histoire de l'imprimé.

Ce sont ces « propres des saints » diocésains parus après le concile de Trente que prend pour objet cette étude. Elle laisse donc de côté pour le moment ceux des ordres religieux : malgré leur grand intérêt dans cet espace en particulier, leur prise en compte était impensable dans les limites d'un article⁵. Dans un premier temps, elle situera ces livres dans l'histoire de l'imprimé, puis indiquera en quoi les réformes tridentines du bréviaire et du missel, de même que celles concernant le contrôle des rites et des procédures de sainteté, contribuèrent à reformuler la question de ces propres des saints, dont on a pu écrire

première traduction en tchèque du *Martyrologium Romanum* imprimé à Prague en 1634, provenant de la bibliothèque du couvent de capucins de la Nouvelle-Ville de Prague et conservé à la bibliothèque des Prémontrés de Strahov (cote ACh IV 56), porte trois ex-libris de nobles tchèque et polonais pendant leurs études chez les jésuites de Prague : celui du jeune baron Václav Karel Čabelický de Soutice (« Wenceslaus Czabeliczky L.B. de Soutitz Syntaxista Anno MDCLX »), et ceux d'au moins un fils et d'un parent du vice-chancelier de la couronne de Pologne, Stanisław Radziejowski (« G.M. Stanislaus Radzieowski Starosta Kamionack ») et Stanisław Wojciech « Stanislaus Adalbertus Radzieowsky, Starosta Lomzeisky 1660 »).

⁵ Les propres des saints des ordres religieux articulent en effet encore plus de niveaux que les propres diocésains : celui de la province de l'ordre, qui ne recoupe pas ou fort rarement les frontières territoriales et diocésaines, celui des maisons particulières de l'ordre dans la province, celui de l'Assistance de la Compagnie de Jésus dont celle-ci fait partie, mais aussi ceux des diocèses dans lesquels leurs religieux opèrent, et parfois ceux des royaumes comme c'est le cas de ceux des jésuites en Bohême (province de Bohême) et en Hongrie (province d'Autriche).

qu'ils étaient le « dernier reste » de ce qui fixait l'identité liturgique locale⁶. Enfin, en comparant la structure et les calendriers des recueils d'offices et de messes propres des diocèses de Hongrie, de Bohême, de Moravie, d'Autriche et de Silésie publiés entre le début du XVII^e et le milieu du XVIII^e siècles, elle cherchera à définir ce que pouvait être, dans ces contextes, un sanctoral local. Sous cet angle, elle reprend donc la réflexion déjà abondante sur les rapports entre des traditions locales présentées comme anciennes, mais en réalité remises en ordre et souvent réinventées pendant cette période, et le modèle romain post-tridentin.

1

Les livres liturgiques dans l'histoire de l'imprimé

Malgré l'omniprésence de ces recueils liturgiques, et probablement à cause même de leur spécialisation, ils semblent avoir peu retenu l'intérêt des historiens du livre⁷. La consultation des principaux ouvrages de référence en langues occidentales montre qu'ils ne sont pas distingués d'ordinaire d'un « livre religieux », lui-même le plus souvent abordé par la censure ou bien comme un vaste continent de

⁶ DASCHNER, Dominik, *Die gedruckten Messbücher Süddeutschlands bis zur Übernahme des Missale Romanum Pius V. (1570–1995)*, Frankfurt am Main, Peter Lang Verlag, 1995, 614–615.

⁷ Il est significatif que ce soit le développement de Dom Prosper Guéranger consacré dans ses « Institutions liturgiques » aux livres liturgiques qui reste encore l'un des plus utiles pour les historiens du livre. Guéranger y détaille différentes éditions, les types de papiers, les caractères employés, nomme les imprimeurs et « les propagateurs de l'art typographique », la forme et les formats, les couleurs employées, le rapport des imprimés aux manuscrits, etc. Voir : GUERANGER, Prosper, *Les livres liturgiques depuis l'invention de l'imprimerie*, in : *Id., op. cit.*, vol. III, 316–340.

publications spirituelles et d'ouvrages de dévotion. On trouve également assez peu de développements particuliers consacrés aux missels, offices et bréviaires imprimés, à l'exception d'études sur les incunables, de bibliographies et de rares notices de dictionnaires spécialisés, tel celui dirigé par Ugo Rozzo et Rudj Gorian en 2002⁸. Cet apparent désintérêt provient peut-être de leur caractère répétitif et normatif, rébarbatif au premier abord. Plus largement, nous semble-t-il, il signale une difficulté à les sortir d'un confinement dans l'histoire interne de la liturgie catholique et à les utiliser comme objet et comme source dans une histoire sociale et culturelle des pratiques et des acteurs de l'écrit, du religieux et du politique.

Quoi qu'il en soit, cette relative « invisibilité » chez les historiens du livre ne peut pas s'expliquer par leur marginalité en termes quantitatifs. En effet, les missels, les bréviaires et les propres ont fourni dans toute l'Europe, dès les débuts de l'imprimerie, un nombre respectable d'incunables et des éditions ou tirages se chiffrant par milliers, avec une masse d'exemplaires atteignant ou dépassant la centaine de milliers. Leur débit fut donc toujours une opération lucrative pour les imprimeurs et les libraires. L'intensité de leur utilisation a même provoqué la disparition d'un très grand nombre d'exemplaires et parfois de tirages entiers, ce qui rend illusoire la reconstitution du rythme réel des parutions. Dès lors, toutes les collections conservées aujourd'hui sont lacunaires. De nombreuses éditions, on ne connaît plus que de rares spécimens, même pour celles de la Curie pontificale, comme c'est le cas de l'*editio princeps* du Bréviaire romain tridentin de 1568⁹. L'absence en nombre suffisant d'exemplaires de missels et de

⁸ ROZZO, Ugo, GORIAN, Rudj (éd.) *Il libro religioso*, Milan, Edizioni Sylvestre Bonnard, 2002 : notices « Liturgici, libri », 183–187 ; « Messale », 192–194 ; « Officium », 198–200.

⁹ EVENOU, Jean, *Note de lecture. L'édition princeps du Bréviaire et du Missel romains*, in : La Maison-Dieu, 222-2, 2000, 141–150, ici 151 :

bréviaires diocésains imprimés antérieurs à 1568 et 1570 fut d'ailleurs un motif régulièrement allégué par les ordinaires, à la fin du XVI^e siècle, pour conseiller ou ordonner à leurs clergés l'usage des nouveaux livres romains tridentins. Les données récoltées par quelques bibliographes ne fournissent qu'un ordre de grandeur. Ugo Rozzo avance, en se basant sur la bibliographie du bréviaire compilée par Hans Bohatta¹⁰, cent sept éditions pour la seule ville de Venise entre 1501 et 1567, année considérée comme un marqueur car elle précède immédiatement la publication et la prescription universelle par le pape Pie V du nouveau bréviaire romain, et quarante éditions de ce dernier de 1568 à 1601. Cette fois-ci pour l'Italie entière, Rozzo compte cent quatre éditions de 1501 à 1567, suivies entre 1570 et 1600 de cent autres du nouveau missel romain révisé¹¹. Bohatta, quant à lui, intégrant aux siens les comptages plus anciens d'Henry Weale, parvenait au chiffre de 1937 titres de missels et de 2891 titres de bréviaires, depuis les débuts de l'imprimerie à la fin du XV^e siècle jusqu'en 1850¹². Robert Amiet, complétant les bibliographies de Weale

« Comment retrouver le Bréviaire tel qu'il parut en 1568 ? Ce n'était pas chose facile car, si l'année 1568 vit paraître une première édition in folio et une seconde in-8°, les exemplaires de l'une et de l'autre sont fort rares ».

¹⁰ BOHATTA, Hans, *Bibliographie der Breviere 1501–1850*, Leipzig, Verlag Karl W. Hiersemann, 1937. [2^{ème} édition *ibid.*, 1963].

¹¹ ROZZO, Ugo, *Linee per una storia dell'editoria religiosa in Italia (1465–1600)*, Arti Grafiche Friulane, Udine 1993, 89; *Id.*, Introduzione, in: ROZZO, Ugo, GORIAN, Rudj (éd.) *Il libro religioso, op. cit.*, 28.

¹² BOHATTA, Hans, *op.cit* ; *Id.*, *Catalogus missalium ritus latini ab anno MCCCCLXXIV impressorum. bibliographia liturgica, collegit W. H. Iacobus Weale ; iterum ed. H. Bohatta* [réimpression en fac-similé de l'édition de 1928], Mansfield Centre (Conn.), Martino fine books, [200.?] ; *Id.*, *Bibliographia liturgica [Texte imprimé] : catalogus missalium ritus latini, ab anno MCCCCLXXIV [1474] impressorum, collegit W. H. Iacobus WEALE ; iterum edidit H. BOHATTA*, Londres, B. Quaritch, 1928.

et de Bohatta, dénichait encore 311 missels et 777 bréviaires encore non dénombrés par eux, et il dressait le premier inventaire des propres des saints (*propria sanctorum*) pour la même période que ses deux prédécesseurs¹³. Entre la fin du XV^e siècle et 1800, il trouvait 3639 titres réunissant des *missae propriae* et des *officia propria*, dont 2455 propres de diocèses, 645 propres d'ordres réguliers, et 545 propres d'abbayes et d'églises particulières. On voit donc déjà que les propres des saints fournirent tous seuls l'équivalent en titres imprimés de la masse des missels et des bréviaires.

Les auteurs de ces bibliographies pionnières avaient conscience de leur incomplétude, ce que nous a confirmé une recherche dans les catalogues des bibliothèques de Vienne, Prague et Budapest. D'autre part, ils n'entendaient pas analyser les contenus des titres collectés, c'est-à-dire le choix des fêtes y figurant. Leurs travaux ne fournissent donc qu'un premier outil de repérage. Pour aller au-delà, l'analyse structurelle et la comparaison sont d'une grande importance lorsqu'il s'agit des *propria* : comme l'a bien vu Bernard Dompnier, elles seules permettent d'avancer un peu plus dans la compréhension de ce qui s'est passé sur le terrain diocésain, après que la promulgation du Bréviaire et du Missel romains de 1568 et de 1570 comme norme universelle, avec des exceptions dont nous préciserons bientôt l'étendue, ait provoqué de toutes parts du monde catholique un afflux de demandes d'approbation des calendriers et offices locaux auprès de la Curie romaine¹⁴. En effet, ce sont ces livres « propres », ces missels et

¹³ AMIET, Robert, *Missels et bréviaires imprimés (supplément aux catalogues de Weale et Bohatta). Propres des Saints (édition princeps)*, Paris, CNRS Éditions, 1990 ; WEALE, Henry, *Bibliographia liturgica. Catalogus missalium ritus latini, ab anno 1475 impressorum*, Londres, B. Quaritch, 1886 ; BOHATTA, Hans, *op. cit.*

¹⁴ DOMPNIER, Bernard. *Introduction. L'historien du catholicisme moderne et les calendriers liturgiques*, in : *Id.* (éd.), *Les calendriers liturgiques à l'âge*

offices « propres », et singulièrement les propres des saints, qui furent dans cette première phase l'objet majoritaire des échanges avec la nouvelle Congrégation des Rites et des Cérémonies. Attestés depuis le moyen-âge, et existant bien entendu avant les révisions du bréviaire et du missel tridentins, ils continuèrent à être produits pour manifester l'identité liturgique des « groupes » que formaient les provinces ecclésiastiques, les diocèses voire les royaumes, les ordres religieux, les abbayes, les collégiales, et parfois même de simples paroisses, comme ce fut notamment le cas à Paris. Cependant, à partir de la fin du XVI^e siècle, ils durent – en principe, mais ce principe fut reconnu et appliqué au moins une fois dans chaque diocèse – avoir été approuvés et autorisés par Rome. Ainsi, quel qu'ait pu être l'écart ou la conformité avec le calendrier liturgique romain, celui-ci fut reconnu comme cadre normatif de référence, et les motifs invoqués pour n'en pas tenir compte respectèrent la norme fixée par Pie V et ses successeurs, en prétendant faire partie des cas exceptés prévus par leurs bulles. La question posée n'est donc pas celle de l'autorité du pape, mais celle de l'interprétation et de l'application des normes édictées par Rome et celle des limites où celle-ci pouvait s'imposer, au nom ou non d'une légitimité de traditions qu'il convenait de maintenir. Pour qualifier cette identité liturgique, on recourt soit au terme de « rite », soit à celui de « rit » en le distinguant du précédent qui recouvre deux réalités : celle des usages propres à un diocèse (le « rit » proprement dit), et celle des degrés de célébrations accordés aux fêtes, donc de leur

moderne. in : Sanctorum. Rivista de dell'associazione per lo studio della santità, dei culti e dell'agiografia 8–9, 2011–2012, 7–12 ; *Id., ibid., Les calendriers entre Pie V et Benoît XIV. Exigence de l'universel et construction du particulier*, 13–52 (article republié in : DOMPNIER, Bernard, *Missions, vocations, dévotions. Pour une anthropologie historique du catholicisme moderne*. Recueil d'articles présenté par Bernard HOURS et Daniel-Odon HUREL, Saint-Étienne, 2015, 371–406).

rang cérémoniel. Parce que, à la fin du XVI^e siècle, ne subsistaient au sens strict du terme que trois « rites » de filiation différente dans l'Église latine, le romain dans la majeure partie de l'Europe, le mozarabe à Tolède et l'ambrosien à Milan, nous recourrons ici uniformément au mot « rite », et non « rit », puisque tous les diocèses concernés se situaient depuis longtemps dans la filiation romaine.

Le missel promulgué par Pie V en 1570 avait reçu, pour sa première impression, licence d'être réimprimé par tous les imprimeurs de Rome et d'ailleurs, que tout changement de son texte exposait pourtant à des peines sévères¹⁵. Clément VIII, et Urbain VIII après lui, réservèrent ce droit en ce qui concerne les impressions romaines à la Typographie Vaticane (créée en 1587 par Sixte Quint), mais autorisèrent dans le reste du monde tous les imprimeurs à les reproduire, sous la condition suivante : avoir obtenu la permission écrite des inquisiteurs dans les pays où ceux-ci jouaient un rôle important dans l'organisation de l'orthodoxie religieuse, et des évêques et ordinaires dans ceux pour lesquels ce n'était pas ou plus le cas, comme cela l'était au XVI^e siècle dans les pays gouvernés par les Habsbourg de Vienne et dans une grande partie de l'Empire¹⁶. Sans cette disposition, qui devait être imprimée au début ou à la fin des

¹⁵ Ce qui n'empêcha pourtant quelques différences même entre les deux impressions romaines de 1570. SODI, Manlio, TRIACCA, Achille, *Missale Romanum. Editio Princeps (1570)*. Edizione anastatica. Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 1998, XXVI-XXIX.

¹⁶ Sur cette question complexe : BURKARDT, Albrecht, SCHWERHOFF, Gerd, *Deutschland und die Inquisition in der Frühen Neuzeit : eine Standortbestimmung*, in : *Id., Tribunal der Barbaren? Deutschland und die Inquisition in der Frühen Neuzeit*, Constance-Munich, UVK Verlagsgesellschaft, 2012, 9-55.

missels, ils s'exposaient à l'excommunication¹⁷. Il en alla de même du Bréviaire romain de 1568. Ainsi, tous les livres liturgiques propres aux diocèses furent publiés avec approbation de l'ordinaire, alors que les romains le furent, en dehors de la Ville, par délégation du pape. Cependant, cette disposition ne fut pas toujours respectée, au XVIII^e siècle, pour les pays concernés par ce texte : on constate en effet des réimpressions sans référence à l'initiative ou la délégation des évêques, à Vienne, et même à Venise ou Anvers pour des propres autrichiens et hongrois, avant qu'un « monopole » ne soit donné par l'État – par l'impératrice Marie-Thérèse – en 1752 au nouveau libraire-imprimeur de la Cour, Johann Thomas Trattner¹⁸. Celui-ci obtint alors un privilège probatoire de trois ans étendu ensuite à quinze ans pour l'impression de tous les livres liturgiques dans les « pays autrichiens » (*in terris austriacis*). Concrètement, à côté de sanctoraux propres d'ordres religieux, les livres concernés furent le Missel et le Bréviaire romains, mais aussi les propres de Passau, Vienne et Salzbourg réunis en un seul livre, que Trattner présentait sur la même page. Ce faisant, il n'innovait pas, car il ne faisait que reprendre cette disposition et le titre à l'éditeur-libraire viennois Johann Karl Hueber et à d'autres libraires avant lui¹⁹. Le privilège conféré à Trattner n'empêcha

¹⁷ NOIROT, Marcel, *Livres liturgiques de l'Église romaine*, in : NAZ, Raoul, *Dictionnaire de Droit Canonique*, 7 vols., Paris, Letouzey et Ané, 1935–1965, ici vol. VI, Paris, 1957, 595.

¹⁸ GIESE, Ursula, *Johann Thomas Edler von Trattner. Seine Bedeutung als Buchdrucker, Buchhandler und Herausgeber*, in: *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, 3 (1961), col. 1013- 1454. Pour le privilège sur les livres liturgiques : *ibid.*, col. 1030.

¹⁹ Hueber avait fait imprimer anonymement à Anvers en 1740, 1744 et 1753 ce propre des trois diocèses, qui par ailleurs parurent aussi à Venise. *Officia Propria Sanctorum tum pro universa Germania, tum pro Terris Austriacis, ut per eas diffusa Viennensi, Salisburgensi, & Passaviensi dioecesi. Ad normam Breviarii romano disposita. Antverpiae MDCCXL. Prostant in officina*

d'ailleurs pas Hueber de continuer à faire imprimer ce type de *propria* sous le même titre, au moins en 1758 sous l'adresse de Cologne et de Vienne. Bien que Trattner ait encore imprimé, également en 1758, les messes propres du royaume de Hongrie et celles de l'archidiocèse de Prague²⁰, il ne semble pas que son privilège ait concerné les royaumes de Hongrie et de Bohême, puisque les offices propres de la Bohême furent publiés en 1767 à Prague chez Fický à l'imprimerie de l'archevêché, et ceux des saints patrons de la Hongrie à une date comprise il est vrai entre 1761 et 1800, sans indication de lieu ni d'imprimeur²¹. Des impressions et contrefaçons sans lieu, sans nom de typographe et parfois sans date furent d'ailleurs fréquentes pour les offices. La pratique commerciale contourna donc souvent l'autorité des évêques, et la souveraine, à partir du milieu du XVIII^e siècle, s'arrogea sur la réimpression des livres liturgiques autrichiens, dans le

libraria Hueberiana, ad Globum Terrestrem, Viennae. (Autres éditions : 1744, et 1753). L'édition de Trattner en 1757 porte le même titre, mais avec l'adresse de Vienne, Prague et Trieste.

²⁰ *Missae propriae Regni Hungariae, Viennae 1758* [Giese n° 376]; *Missae propriae Archi-Dioecesis Pragensis, Viennae 1758* [Giese n° 374].

²¹ *Officia propria sanctorum quorum memoriam sancta metropolitana ecclesia pragensis [...] totaque archi-episcopalis per regnum Bohemiae archi-dioecesis, Prague 1767* ; *Officia Propria Sanctorum Patronorum Regni Hungariae*, répertorié dans : DÖRNYEI, Sándor, SZÁVULY, Mária, *Régi magyar könyvtár. Magyarországi szerzők külföldön, nem magyar nyelven megjelent nyomtatványai*, II. kötet : 1761–1800. *Alte Ungarische Bibliothek. III/XVIII. Jahrhundert, im Ausland erschienen, fremdsprachige Werke ungarländischer Autoren*, Band II : 1761–1800, Budapest, Országos Széchényi Könyvtár, 2007, n° 3221. Une relativisation du rôle de Trattner à l'échelle de la monarchie vient d'être précisément suggérée : MADL, Claire, *Vienne capitale de l'édition et du commerce du livre dans la monarchie des Habsbourg ? Le point de vue de la Bohême*, in : Cornova, 3 (2013) 2, 31–44.

cadre des réformes administratives engagées alors, une compétence politique suprême²².

2

Un avant et un après : les réformes tridentines et post-tridentines des livres liturgiques et le contrôle des rites et du culte des saints

L'expression de l'autorité des évêques sur la chose imprimée

On a pu soutenir que l'apparition de l'imprimerie fut la cause de l'affirmation de l'autorité des évêques sur la production des calendriers liturgiques, des bréviaires et des missels de leurs diocèses. Ainsi Jean Marie Pommarès note que la première décision canonique fut prise sur ce point au concile de Latran V (1512) en réaction à l'innovation de Gutenberg, ce qui pour lui changea la donne en ce domaine²³. Dans un article paru dans la revue *Past & Present*, l'historienne Natalia Nowakowska émet une constatation très proche, à partir d'un travail d'orientation différente qui considère la situation religieuse en Pologne au tournant des XV^e et XVI^e siècles²⁴. Pour cet auteur, le passage du bréviaire et du missel manuscrits à leur réalisation imprimée doit

²² Sur la mise en place d'une conception politique du marché du livre dans la monarchie des Habsbourg : WÖGERBAUER, Michael, *Welche Grenzen braucht das Buch? Die Regulierung des Buchwesens als Mittel der Selbstkonstruktion des Habsburgermonarchie (1750–1790)*, in : Cornova, 3 (2013) 2, 11–29.

²³ POMMARES, Jean Marie, *Trente et le Missel. L'évolution de la question de l'autorité compétente en matière de missels*, Rome, C.L.V – Edizione liturgiche, 1999, 17.

²⁴ NOWAKOWSKA, Natalia, *From Strassburg to Trent: Bishops, Printing and Liturgical Reform in the Fifteenth Century*, in: *Past & Present* 213 (November 2011), 3–40.

s'interpréter comme un outil de réforme ecclésiastique soulignant sur ce terrain l'autorité des évêques²⁵. L'apparition de l'imprimerie aurait donc mis les ordinaires en position de s'approprier une compétence de décision et d'autorité sur le rite et les cultes de leurs diocèses, et cela dès la fin du XV^e siècle. Si l'on suit Nowakowska, Latran V n'aurait fait que confirmer une pratique née quelques décennies plus tôt avec les premiers incunables²⁶. Elle souligne elle aussi la part importante parmi ces derniers des propres des diocèses : « entre 1478 et 1501 » écrit-elle, « plus d'une centaine d'éditions [de bréviaires et de missels] furent imprimées sur l'ordre d'au moins soixante-sept évêques à la tête de cinquante-deux différents diocèses » en tant que « livres normatifs de ces diocèses, officiels et correspondant à une réforme »²⁷.

²⁵ Voir aussi, du même auteur : NOWAKOWSKA, Natalia, *Church, State and Dynasty in Renaissance Poland*, Aldershot, Ashgate, 2007, tout spécialement au chapitre 3, « Reformanda reformare. Fryderik Jagiellon and the Polish Church », 75–83. Sur les 38 diocèses européens où, constate-t-elle, les autorités ecclésiastiques avaient commandé une version officielle de leur rituel, j'en comptabilise 20 dans l'Empire et l'Europe centrale et orientale, dont cinq étaient les diocèses d'Esztergom, de Cracovie, d'Olomouc, de Poznań et de Wrocław, et deux intégrant alors la majeure partie des pays autrichiens - Passau et Salzbourg. *Id. Ibid.*, 77, note 37. Les missels imprimés pour l'archidiocèse de Prague à Plzeň en 1479, à Bamberg en 1489 et par Konrad Kachelofen à Leipzig en 1498 n'ont pas été retenus par Nowakowska qui ne les mentionne pas, sans doute parce que, à cause de la vacance du siège archiepiscopal jusqu'en 1561, ils furent publiés à l'initiative du chapitre de la cathédrale métropolitaine, qui avait compétence sur l'administration de l'Église catholique de Bohême.

²⁶ *Id.*, *From Strassburg to Trent*, 6 : « It has not yet been seriously argued that the secular/diocesan Catholic hierarchy engaged with printing in any whole-hearted or systematic way before the Counter-Reformation ».

²⁷ *Id.*, *ibid.*, 3–4 : « Between 1478 and 1501, over a hundred editions of Latin liturgical texts were printed on the orders of at least sixty-seven individual

Le sens de l'adoption des livres liturgiques romains après 1568

Cette implication des évêques face à l'objet « imprimé liturgique » de leur diocèse n'allait plus cesser, mais, en simplifiant évidemment beaucoup, on peut dire que leurs prérogatives se trouveraient encadrées après le Concile de Trente et la création de la Congrégation des Rites. Blâmant les désordres, les erreurs et les disparités s'étant glissés dans ces livres au cours du temps et désirant unifier l'office divin universel, le concile avait demandé lors de ses trois dernières sessions la révision du Missel et du Bréviaire romains. Il mit en place une commission qui n'eut pas le temps d'achever son travail, et confia la poursuite de cette tâche au souverain pontife. S'ensuivit une nouvelle rédaction de tous les livres liturgiques de l'Église romaine. Pie V et son successeur Grégoire XIII, le réformateur du calendrier julien, la menèrent à bien entre 1568 et 1584 pour les trois premiers d'entre eux, qui intéressent notre sujet : le bréviaire, le missel et le martyrologe. Le caractère normatif d'obligation s'associait en effet aux nouvelles éditions officielles du *Breviarium Romanum* (1568)²⁸, du *Missale Romanum* (1570)²⁹ et du *Martyrologium Romanum* (1584)³⁰ mais non à celles des

bishops for a total of fifty-two different dioceses, as official, reformed, diocesan products ».

²⁸ SODI, Manlio, TRIACCA, Achille Maria (éd.), *Breviarium Romanum. Editio Princeps (1568)*. Edizione anastatica, Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 1999.

²⁹ *Id.*, *Missale Romanum. Editio Princeps (1570)*. Edizione anastatica, Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 1998.

³⁰ SODI, Manlio, FUSCO, Roberto (éd.), *Martyrologium Romanum. Editio Princeps (1584)*. Edizione anastatica. Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 2005. Le Martyrologe romain de 1584 et ses éditions successives intégraient en effet un nombre beaucoup plus important de saints que le Bréviaire romain tridentin, puisqu'il énumérait pour chaque jour de l'année

autres livres réglant le rituel et la liturgie romaine, tels que le *Pontificale Romanum* (1596)³¹, le *Ceremoniale Romanum* (1600)³², le *Rituale Romanum* (1614)³³. Dès ce moment, la nouvelle édition des trois premiers titres cités prit un caractère de norme liturgique générale, répondant au désir du pape et du concile d'une uniformisation de la liturgie catholique. Pie V « abolissait et abrogeait » tous les bréviaires et missels antérieurs : seules les Églises capables de prouver l'ancienneté et l'usage ininterrompu de leurs propres livres liturgiques depuis au moins deux cents ans pouvaient en conserver l'usage, si elles ne décidaient pas d'adopter elles-aussi les livres romains³⁴. Mais toute latitude

les cultes rendus à des saints de par le monde catholique, en mettant au premier rang de la liste ceux qui possédaient un office au Bréviaire.

³¹ SODI, Manlio, TRIACCA, Achille Maria (éd.), *Pontificale Romanum. Editio Princeps (1595–1596)*. Edizione anastatica, Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 1997.

³² *Id.*, *Caeremoniale Episcoporum. Editio Princeps (1600)*. Edizione anastatica, Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 2000.

³³ SODI, Manlio, FLORES ARCA, Juan Javier, *Rituale Romanum. Editio Princeps (1614)*. Edizione anastatica, Introduzione e Appendice, Città del Vaticano, 2004. Le Rituel Romain n'était pas rendu d'usage obligatoire dans les diocèses, à la différence du Bréviaire et du Missel Romains, mais son influence sur les rituels diocésains locaux devint rapidement très importante au moins dans l'Empire et dans les pays des Habsbourg. Cf. REDTENBACHER, Andreas, *Zur Entwicklung des Liturgiebegriffs vom Tridentinum bis zum Vorabend der Liturgischen Bewegung*, in : BÄRSCH, Jürgen, SCHNEIDER, Bernhard, *Liturgie und Lebenswelt. Studien zur Gottesdienst- und Frömmigkeitsgeschichte zwischen Tridentinum und Vatikanum II*, Münster 2006, Aschendorff, 17–31, ici 20.

³⁴ Bulle *Quod a nobis* de promulgation du *Breviarium Romanum* du 9 juillet 1568, bulle *Quo primum tempore* de promulgation du Missale Romanum du 14 juillet 1570. La bulle *Quod a nobis* s'exprime de la sorte : « *Ac etiam abolemus quaecumque Breviaria, uel antiquiora, uel quouis privilegia munita, uel ab Episcopis in suis dioecesibus permulgata, omnemque illorum usum de*

d'interprétation de cette règle ne semble pas avoir été pour autant supprimée, puisque Pie V mentionnait aussi dans ses bulles l'autorité de la coutume comme motif justifiant de garder ses livres propres. Il faut peut-être comprendre cette incise non comme une concession nouvelle, mais plutôt comme un redoublement de la clause prévoyant la possibilité pour une église locale de préférer son propre rite, en prouvant l'usage constant des mêmes offices et rites propres depuis plus de deux siècles, ce qui, dans les pays qui nous occupent ici, n'était pas, *stricto sensu*, une chose simple. Dans la brèche ainsi ouverte allaient se confronter et se redéfinir des conceptions de l'universel et du particulier, dont la compréhension exacte est l'objet actuellement de discussions parmi les historiens de la sainteté et de la liturgie à l'époque moderne³⁵. La coexistence du *Breviarium* et du *Missale Romanum* et de ceux des diocèses prit dès lors un caractère différent de ce qui avait été le cas avant 1570. Les titres de ces publications exprimèrent toujours l'existence singulière d'Église particulières, mais indiquèrent la plupart du temps qu'elles avaient été accommodées « *ad usum romanum* ».

omnibus orbis ecclesijs, monasteriis, conuentibus, militiis, ordinibus, & locis, uirorum & mulierum, etiam exemptis, in quibus alia Officium diuinum, Romanae ecclesiae ritu dici consuerit, aut debet : illis tamen exceptis, quae ipsa prima institutione a Sede Apostolica approbata, uel consuetudine, quae uel ipsa institutio ducentos annos antecedit, aliis certis Breviariis usa fuisse constiterit : quibus ut inueteratum illud ius dicendi, & psallendi suum officium non adimimus: sic eisdem, si forte hoc nostrum, quod modo permulgatum est, magis placeat, dummodo Episcopus, & uniuersum Capitulum in eo consentiant, ut id in choro dicere, & psallere possint, permitimus ».

³⁵ L'exemple du diocèse italien de Piacenza, étudié par Simon Ditchfield, montre combien l'adoption des livres romains combinée à la volonté de maintenir ses traditions particulières fut un processus de transactions et d'interactions. DITCHFIELD, Simon, *Liturgy, Sanctity and History in Tridentine Italy : Pietro Maria Campi and the Preservation of the Particular*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

Quoi qu'il en soit, toutes ces réformes, et les bulles rendant nécessaire et contraignante leur application, eurent des conséquences très importantes sur tous les aspects du culte catholique³⁶. Disons d'emblée que dans les diocèses qui font l'objet de cet article, tous les évêques et archevêques déclarèrent à des dates variables, allant de la fin du XVI^e au milieu du XVII^e siècle, adopter le Missel et le Bréviaire romain de Pie V ou de ses successeurs, tout en préservant – et en réinventant – leurs usages et leurs saints patrons propres. Pour se maintenir dans l'obéissance aux bulles pontificales, ils sollicitèrent plus ou moins rapidement l'approbation de la partie non identique de leurs rites – qui constitue précisément leur « propre », auprès de la Congrégation des Rites et des Cérémonies. Ajoutons que l'acceptation des livres romains fut dans cette première période un trait commun à la chrétienté catholique, et que la France, réputée pour ses liturgies « gallicanes » et la multiplication de rites propres au XVIII^e siècle, ne s'éloignait pas de ce courant général au XVII^e siècle³⁷. Nous laissons de

³⁶ Pour une vision synthétique de ces réformes, voir par exemple parmi une bibliographie pléthorique : DITCHFIELD, Simon, *Tridentine Worship and the Cult of Saints*, in PO-CHIA-HSIA, Ronnie (éd.), *The Cambridge History of Christianity*, vol. 6, Reform and Expansion 1550–1660, Cambridge, 2007, chapitre 12, 201–224, 640–643 ; REDTENBACHER, Andreas, *op. cit.*, 19–26.

³⁷ DOMPNIER, Bernard, *op. cit.* À ce sujet, la thèse de Thomas D'Hour apporte pour la France un éclairage très neuf sur la base d'une centaine de propres diocésains analysés. D'HOUR, Thomas, *Cultes et identités en France au XVII^e siècle : étude des calendriers et des livres liturgiques*, thèse de doctorat en histoire, soutenue à l'université de Clermont-Ferrand le 28 juin 2014 sous la direction de Bernard DOMPNIER et de Cécile DAVY-RIGAU, 2 vol. [<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01264539>, consulté le 6 décembre 2016, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01264539/document>, consulté le 13 janvier 2017]. Voir aussi à des fins de comparaison : RISSO, Nicolas, *Les saints limousins dans le bréviaire de Limoges de 1783*, Genève, Droz, 2015.

côté ici les défenses parfois prononcées par des autorités civiles, en contradiction avec la volonté des évêques de passer aux livres romains, dont la prise en considération dépasse le propos de cet article³⁸. En apparence, la chose pourrait de ce fait apparaître réglée une fois pour toutes³⁹. Or, la comparaison entre les propres des diocèses et le suivi des décrets épiscopaux les ayant promulgués montrent que cela n'est pas tout à fait le cas. Ce qui fait discussion aujourd'hui est la façon dont l'on doit comprendre la nature et le degré de « romanité » ou de « romanisation » des livres liturgiques locaux de par l'Europe et le monde. Il faut aussi se demander si le fait qu'un ordinaire, et même qu'un synode diocésain, en Hongrie, en Bohême et ailleurs, aient décidé à une date donnée d'utiliser le Bréviaire et le Missel romains signifiait de fait l'impossibilité d'un retour en arrière et d'accommodements avec ce qui est souvent présenté comme l'adoption *ipso facto* d'une norme absolue⁴⁰. Se pose enfin la question des

³⁸ L'épisode le plus connu étant l'arrêt du parlement de Paris en 1680 et la protestation de la Sorbonne en réaction à l'adoption du Bréviaire romain par l'assemblée du clergé de l'archidiocèse de Paris en 1583. GUERANGER, Prosper, *op. cit.*, vol. I, 472–475.

³⁹ Elle est apparue d'ailleurs comme telle à de nombreux auteurs traitant des réformes de la sainteté et de la liturgie en Europe centrale après le Concile de Trente. L'idée d'un passage définitif et sans nuances au rite de Pie V en Hongrie et en Pologne est aussi reprise par la plupart des auteurs français.

⁴⁰ La distinction entre l'affirmation de la reconnaissance d'une norme et sa réception effective, autrement dit la question de la nature de la norme, a été récemment proposée par Alessandro Catalano, en interrogeant le sens et la portée de l'acceptation par le synode de l'archidiocèse de Prague en 1605 des décrets du concile de Trente. CATALANO, Alessandro, « *Riforma cattolica e fragilità giuridica : i decreti del Concilio di Trento e la Boemia* », in: TUSOR Péter, SANFILIPPO, Matteo (éd.), *Il Papato e le Chiese locale. Studi. The Papacy and the local Churches. Studies*, Viterbo, Edizioni Sette Città, 2014, 121–146. Voir aussi : DOMPNIER, Bernard, *op. cit.*

modalités selon lesquelles se firent les choix des fêtes des sanctorals propres⁴¹. L'opposition souvent formulée entre les diocèses de l'Empire romain germanique et de l'Europe centrale avec la France, que l'on trouve lapidairement exprimée chez Guéranger, par exemple, pourrait donc s'en trouver nuancée, à tout le moins reprécisée⁴².

3

Les calendriers, les messes et offices propres des « pays de l'empereur »

Il faut maintenant juger sur pièces de la façon dont les ordinaires des diocèses des pays sur lesquels régnaient les Habsbourg en Europe centrale acceptèrent d'adopter le Bréviaire et le Missel romains en réaction aux bulles *Quod a nobis* et *Quo primum tempore* et préparèrent leurs propres des saints. Pour cela, nous situerons d'abord les limites géographiques et temporelles de nos investigations, puis passerons en revue ce que nous savons de l'action des évêques, avant d'examiner la structure des calendriers liturgiques placés au début des livres d'*officia propria*, de *propria sanctorum patronorum* et de *missae propriae* de quelques-uns des diocèses concernés. Nous ne pouvons pas tenir compte ici de tous les diocèses dalmates et hongrois *in partibus infidelium*, dont les évêques n'étaient que titulaires sans résider ni les administrer au sens concret du terme, et pour lesquels il n'a pas été possible de trouver mention de *propria sanctorum* au XVII^e siècle. Sauf exceptions qui seront signalées, nous nous arrêterons au moment des

⁴¹ Thomas D' HOUR, *op. cit.*, vol. 1, 392.

⁴² GUÉRANGER, Prosper, *op. cit.*, vol. I, 454–455. Sur les bréviaires allemands, Bäumer- Biron est plus précis détaillé pour les diocèses allemands de Cologne, Trèves et d'autres que pour ceux qui nous concernent ici. BÄUMER, Suitbert, *Histoire du Bréviaire*, vol. 2, 337–371.

réformes des jours de fêtes de 1754 et de 1771, dont la problématique déborde le cadre de cette étude. Nous laisserons aussi de côté les nouveaux diocèses créés à la fin du règne de Marie-Thérèse et au début de celui de Joseph II⁴³. La liste des propres utilisés est donnée en annexe à la fin de cet article.

La géographie des diocèses

Les diocèses des pays gouvernés alors par l'empereur ont une histoire différente en Autriche et dans le Littoral autrichien, sur le territoire de l'ancien royaume de Hongrie et dans les pays dits de la couronne de Bohême – la Bohême proprement dite, la Moravie, et la Silésie jusqu'en 1742⁴⁴. Il est nécessaire d'en retenir ce qui put influencer sur la composition des calendriers propres. Commençons par l'Autriche dont le gouvernement ecclésiastique était resté tout particulièrement morcelé. Pendant toute la période qui nous occupe, la majorité des diocèses des pays héréditaires autrichiens étaient dépendants (*Eigenbistümer*), et non simplement suffragants, de provinces ecclésiastiques et de sièges métropolitains anciens extérieurs aux frontières politiques des pays héréditaires des Habsbourg, situés comme

⁴³ Diocèses créés en 1776 et 1777 dans le royaume de Hongrie (Banská Bystrica (Besztercebánya), Rožňava (Rozsnyó) et Spiš (Szepes) aujourd'hui en Slovaquie, Székesfehérvár et Szombathely, et en Moravie (Brno) ; et en 1784 et 1785 en Autriche (Linz, Leoben, Sankt Pölten) et en Bohême - České Budějovice.

⁴⁴ La Haute-et la Basse-Lusace, cédées en 1635 à l'électeur de Saxe, étaient devenues luthériennes au XVI^e siècle et avaient auparavant relevé du diocèse de Meissen sécularisé depuis 1539, sauf le sud de la Haute-Lusace qui faisait partie à l'époque moderne, même après 1635, de l'archidiocèse de Prague. Un administrateur apostolique résidait depuis 1567 à Bautzen (Budziszyn), et il restait quelques couvents catholiques dans tout le margraviat.

eux dans le Saint-Empire romain germanique ou dans l'Italie du Nord. De la province ecclésiastique de Salzbourg dépendaient en effet les diocèses de Lavant et de Gurk (Carinthie), de Graz-Seckau (Styrie)⁴⁵, de Trieste et la région de Lienz à l'est du Tyrol. De cette même province ressortait aussi le diocèse de Bressanone-Brixen qui avait compétence sur le Tyrol du Nord avec Innsbruck, et sur une petite région du comté de Gorizia-Görz⁴⁶. De petites parties du comté de Tyrol relevaient encore des diocèses de Chiemsee (suffragant de Salzbourg), Freising, Augsburg, Constance, et Coire (avec le Vorarlberg), mais aussi de Vérone, Padoue, Feltre et Aquilée⁴⁷. Le comté de Gorizia-Görz comptait aussi une enclave du diocèse de

⁴⁵ Sur les relations du diocèse de Seckau avec Salzburg : STRNAD, Alfred A., *Salzburgs Vorposten im Südosten. Der Weg der Seckauer Kirche durch die Geschichte*, in : *Dynast und Kirche. Studien zum Verhältnis von Kirche und Staat im späteren Mittelalter und in der Neuzeit*, édité par Josef GELMI et Helmut GRITSCH, Innsbruck, Studien Verlag, 1997, 21–50.

⁴⁶ Pour plus de détails sur tous ces diocèses : AMON, Karl (éd.), *Die Bischöfe von Graz-Seckau 1218–1968*, Graz-Wien-Köln, Verlag Styria, 1969 ; SCHUSTER, Leopold, *Fürstbischof Martin Brenner. Ein Charakterbild aus der steirischen Reformations-Geschichte*, Graz-Leipzig, Verlag von Ulrich Mosers Buchhandlung, 1898 ; TOMEK, Ernst, *Kirchengeschichte Österreichs*, vol. II, Innsbruck Wien, Tyrolia Verlag, 1949 ; LOIDL, Franz, *Geschichte des Erzbistums Wien*, Wien-München, Herold, 1983 ; KITZLER, Christine, *Die Einrichtung des Erzbistums Wien 1718–1729*, Wien, Wiener Dom-Verlag 1969 ; SCHRÖDL, Karl von, *Passavia Sacra. Geschichte des Bistums Passau bis zur Säkularisation des Fürstenthums Passau*, Passau 1879 ; Alois NIEDERSTÄTTER, *Österreichische Geschichte 1400 1522. Das Jahrhundert der Mitte. An der Wende vom Mittelalter zur Neuzeit*, Wien, Ueberreuter, 1996, 300.

⁴⁷ TOMEK, Ernst, vol. II, 618. Pour Seckau vis-à-vis de Salzbourg et les enclaves de Bressanone et de Freising dans le comté de Görz : Regina PÖRTNER, *The Counter-Reformation in Central Europe : Styria 1580–1630*, carte 1, X, et 65–70.

Freising. La principauté épiscopale de Trente, ayant compétence sur le Tyrol du Sud, fit partie jusqu'en 1751 du patriarcat d'Aquilée. De ce patriarcat relevaient aussi le sud de la Carinthie et, jusqu'en 1751, le comté de Gorizia. Gorizia fut brièvement érigée à cette date en siège d'une nouvelle province ecclésiastique avec Trieste comme diocèse suffragant, et le resta jusqu'en 1788⁴⁸. De la principauté épiscopale de Passau (elle-même issue au VIII^e siècle de l'archidiocèse de Salzbourg), ressortaient jusqu'en 1722 les diocèses de Vienne et de Wiener-Neustadt. Ils avaient été érigés à l'initiative de l'empereur Frédéric III de Habsbourg à la fin du XV^e siècle. Celui de Laibach (Ljubljana), créé à la même époque que ces deux derniers pour la Carniole (l'actuelle Slovénie) et une partie de la Styrie, était suffragant d'Aquilée⁴⁹. En 1722, la transformation en archidiocèse du très petit diocèse de Vienne qui, jusque-là, se limitait à vingt-six paroisses, ne concerna qu'une partie du territoire de la Basse-Autriche et n'augmenta qu'assez peu l'étendue de sa juridiction. En effet, elle se traduisit uniquement par la soustraction à la juridiction de Passau d'environ soixante-dix paroisses, pendant que trois cents paroisses de Basse-Autriche continuaient à dépendre de Passau, et trente-six de Salzbourg⁵⁰. Le minuscule diocèse de Wiener Neustadt, dont l'étendue se limitait à celle de la ville, devint le seul suffragant de l'archidiocèse de Vienne et le resta jusqu'à ce que

⁴⁸ En 1788, Ljubljana (Laibach) devient siège d'un archidiocèse du même nom, supprimé en 1807, date à laquelle tous les diocèses concernés furent exempts et relevèrent directement du pape, jusqu'en 1830, date du rétablissement de l'archidiocèse de Gorizia, avec comme diocèses suffragants Krk (Veglia) Rab (Arbe), Pula (Pola), Trieste et Ljubljana (Laibach).

⁴⁹ Le diocèse de Laibach (Ljubljana) devint en 1788 archidiocèse, redevint simple diocèse dépendant directement du pape en 1807, avant de devenir suffragant de Gorizia en 1830.

⁵⁰ KITZLER, Christine, *op. cit.*, 89–90 ; FÜHRMANN, Mathias, *Alt- und Neues Oesterreich*, Vienne, Johann Ignaz Hepinger, 1734, vol. I, 323), 323–325.

Joseph II recompose toute la carte des diocèses autrichiens, faisant de Vienne une province ecclésiastique plus proche du sens habituel du terme. La Haute-Autriche, quant à elle, resta partie intégrante du diocèse de Passau jusqu'à l'érection en 1784 du diocèse de Linz.

Ainsi, dans la période qui nous occupe, trois propres des saints, surtout, sont concernés en Autriche : ceux de Salzbourg et de Passau, parfois édités sur mandat d'un évêque autrichien comme ce fut le cas à Graz pour le propre de Salzbourg en usage dans le diocèse de Seckau en 1651, et celui de Vienne. Nous leur ajouterons à des fins de comparaison ceux de Bressanone-Brixen (deux éditions, 1669 et 1756) et de Ljubljana-Laibach (1687). Nous avons analysé quatre d'entre eux pour Passau (1608, 1648, 1675 et 1689), deux pour Salzbourg (1605 et 1651), deux pour Vienne (1632 et 1702), en les confrontant aux impressions de libraires viennois qui présentent simultanément les trois propres de ces diocèses au XVIII^e siècle⁵¹. Nous avons vu plus haut, en effet, que des libraires viennois, avant et après le privilège obtenu par Trattner en 1752, publiaient des livres d'offices propres juxtaposant les fêtes des diocèses de Passau, Vienne et Salzbourg. Pour comprendre à quel besoin ces livres pouvaient répondre, on doit se souvenir de la coexistence de ces trois principales juridictions ecclésiastiques sur le territoire de la Basse-Autriche et de l'appartenance de la Haute-Autriche au diocèse de Passau. On peut donc voir en eux une sorte de propre de l'archiduché d'Autriche, un propre cependant qui n'était plus publié sur ordre des évêques, mais comme un objet du commerce du livre. Objet qui dut trouver son public de liturgistes, d'érudits ou de curieux, même s'il ne devait pas être commode, pour un clerc, de lire l'office du jour en sautant par-dessus les textes de ceux des diocèses voisins⁵².

⁵¹ La liste de tous les propres utilisés est donnée en annexe.

⁵² Sur Trattner et son oeuvre d'imprimeur-éditeur-libraire, avec une liste de toutes ses impressions : GIESE, Ursula, *op. cit.*

En revanche, aux frontières des royaumes de Hongrie et de Bohême correspondaient des Églises propres, et une carte des diocèses beaucoup plus compacte. L'évêché de Prague, fondé en 967 en Bohême d'abord comme suffragant de Mayence, avait été érigé en archidiocèse en 1344. Il avait pour suffragant depuis ces débuts le diocèse d'Olomouc, équivalent au margraviat de Moravie : les pays tchèques avaient donc un siège métropolitain compétent sur l'intégralité de leur territoire, mais aussi sur des paroisses du sud de la Haute-Lusace et sur le comté de Glatz (Kłodzko en Pologne aujourd'hui). Les deux diocèses de Prague et d'Olomouc, au début du XVII^e siècle, étaient immenses, comparés aux petits diocèses autrichiens et à ceux de l'Europe occidentale. Le premier, par exemple, avait compté jusqu'à deux mille paroisses avant l'effondrement infligé par le hussitisme et la vacance prolongée de son pasteur aux XV^e et XVI^e siècles. Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, il englobait toute la Bohême. Pendant la réorganisation de l'archidiocèse au XVII^e siècle, les archevêques de Prague réussirent non sans difficulté à faire découper deux nouveaux diocèses au nord et au nord-est de la Bohême : ceux de Litoměřice (1655) et de Hradec Králové (1664). Tous deux utilisèrent les propres du royaume, qui étaient ceux de Prague et de l'archidiocèse. La Moravie suivait celui d'Olomouc. La Silésie, partie intégrante de la couronne de Bohême depuis le XIV^e siècle jusqu'à sa conquête par le roi de Prusse Frédéric II à partir de 1740, dépendait du diocèse de Wrocław (Breslau), lui-même suffragant de la province ecclésiastique polonaise de Gniezno. Malgré les protestations du primat de Pologne et de nombreuses interférences, il se trouva de fait en situation d'exemption au XVII^e siècle⁵³. Après 1740 et la prise de la majeure partie du territoire silésien par Frédéric II de Prusse, il fut divisé en deux zones, autrichienne et

⁵³ KÖHLER, Joachim, *Das Ringen um die tridentinische Erneuerung im Bistum Breslau. Vom Abschluss des Konzils bis zur Schlacht am Weissen Berg 1564–1620*, Köln, Böhlau Verlag, 1973, 198.

prussienne. Nous prendrons donc en considération trois types de propres des saints différents : celui de Prague et du royaume de Bohême (sept éditions de 1502, 1643, 1643, 1663, 1677, 1767 et la même avec un supplément), celui d'Olomouc (deux éditions de 1669 et de 1732), et celui de Wrocław (trois éditions, en 1662, 1706 et 1751).

La Hongrie dans ses frontières historiques d'avant l'installation des Ottomans possédait depuis le début du XI^e siècle deux archidiocèses, celui d'Esztergom et celui de Kalocsa-Bács. Immenses eux aussi, ils avaient été subdivisés de longue date en diocèses suffragants⁵⁴. Cependant, seul l'archidiocèse d'Esztergom était en état au début du XVII^e siècle, et non sans difficultés ni partout, de faire appliquer les réformes tridentines. Une grande partie du territoire du royaume se trouvait soit sous juridiction ottomane soit, dès 1526, dans la principauté de Transylvanie, où dominait d'ailleurs le protestantisme, comme il le faisait aussi dans les villes de la Hongrie « royale » et parmi la noblesse. Les évêques et les archevêques, à l'exception de celui de Nitra, avaient quitté les sièges de leurs diocèses et, à la suite du primat de Hongrie (l'archevêque d'Esztergom), ils vivaient désormais plus souvent à Trnava-Nagyszombat (en Slovaquie actuelle) dans le nord-ouest du royaume, la « Hongrie royale » où régnaient les Habsbourg, ou bien administraient des abbayes ou d'autres diocèses hongrois. Les

⁵⁴ Pour Esztergom : Nitra (aujourd'hui en Slovaquie), Győr, Vác, Veszprém, Eger, et dans un premier temps Pécs et Đakovo, passées ensuite dans le périmètre de l'archidiocèse de Kalocsa ; Pour Kalocsa : Csanad, Bihar-Nagyvárad (aujourd'hui Oradea en Roumanie), Alba Iulia (en Roumanie), enfin Zagreb depuis la fin du XII^e siècle). D'après Luc Oresković, Senj-Modruš, d'abord dépendant d'Esztergom au 17^e siècle, redevint ensuite suffragant de Kalocsa. Sur les diocèses hongrois et une bibliographie les concernant, voir : BAHLCKE, Joachim, *Ungarischer Episkopat und österreichische Monarchie. Von einer Partnerschaft zur Konfrontation, 686–1790*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2005, 41–63.

évêques de l'ancienne métropole de Kalocsa n'étaient de fait que titulaires élus, sauf à Zagreb⁵⁵. Ceci explique qu'il n'y ait pas eu, semble-t-il, au XVII^e siècle, à l'exception du diocèse de Zagreb, de *propria* imprimés pour les diocèses relevant de l'archidiocèse de Kalocsa : Pécs, Bihar-Várad (Oradea en Roumanie actuelle) et Csanad, qui ne furent relevés qu'à la fin du XVII^e ou au XVIII^e siècle, et ceux de Bosnie et de Sirmie. Nous n'avons pas non plus de documentation sur les propres utilisés dans le diocèse de Transylvanie (Alba Iulia), où l'administration ecclésiastique était au XVII^e siècle entièrement à rétablir, les biens de l'Église sécularisés et où les évêques, dans une situation très difficile, ne résidaient plus. En Slavonie-Croatie, le petit diocèse de Senj-Modruš, situé sur le littoral croate et créé par l'union d'anciens diocèses dévastés par les guerres et la présence ottomane en 1630 usait alors d'une traduction en langue slave « illyrienne » transcrite en caractères glagolitiques du bréviaire et du missel romains tridentins⁵⁶. Nous avons travaillé sur neuf éditions successives du *propria sanctorum* de Hongrie (1650, 1663, 1680, deux exemplaires de la fin du XVII^e, 1731, 1732, 1739 et 1758). Aucune édition des propres de Zagreb ne nous a été pour l'instant accessible.

Deux étapes souvent distinctes : conseiller ou prendre le Bréviaire et le Missel romain ; faire approuver à Rome les propres des saints.

Dans tous ces diocèses, la volonté des archevêques et des évêques de faire adopter le Bréviaire et le Missel romains se manifesta à des dates

⁵⁵ TÓTH, Tamás, « *Si nullus incipiat nullus finiet* ». *La rinascita della Chiesa d'Ungheria dopo la conquista turca dell'attività di Gábor Patachich, Arcivescovi di Kalocsa-Bács*, Budapest-Rome-Szeged, Gondolat, 2011, 34.

⁵⁶ ORESKOVIĆ, Luc, *Le diocèse de Senj-Modruš en Croatie habsbourgeoise, de la Contre-Réforme aux Lumières (1650–1770)*, Turnhout, Brepols, 2008, 93, 104, 110–113, 354. Le missel parut en 1631 et le bréviaire en 1648, sous le contrôle de la Congrégation de la Propagation de la Foi.

différentes. Souvent, cette décision n'excluait pas, du moins au début de la période, l'usage des anciens bréviaires et missels, et elle s'accompagna longtemps – parfois jusqu'au XVIII^e siècle – du rappel de l'obligation faite au clergé de lire et de réciter quotidiennement le bréviaire. Il semble certain que l'application des décrets épiscopaux prescrivant les nouveaux livres romains ne fut pas partout immédiatement suivie d'effet. Il s'est agi d'un processus qui se heurtait, surtout dans des régions où les institutions ecclésiastiques avaient été fortement déstabilisées par la Réforme ou même depuis plus longtemps, comme en Bohême par le hussitisme, à des difficultés de toute sorte. Des discussions acharnées et nombreuses eurent lieu parfois pendant des décennies entre les ordinaires et des chapitres qui, tels celui de Prague et celui de Zagreb, ne voulaient pas abandonner leurs rites et traditions et entrèrent en conflit avec leurs ordinaires. D'autres conflits de droit et de juridictions surgirent aussi en Hongrie. Ainsi l'archevêque de Kalocsa discuta-t-il au XVIII^e siècle, jusqu'à ce que l'empereur lui donne tort, de la validité pour son archidiocèse des conclusions des synodes de 1630 et de 1633 convoqués par un archevêque d'Esztergom, sans toutefois remettre en cause, mais au contraire en confirmant l'adoption du Bréviaire et du Missel romains⁵⁷. On voit donc ici la réaffirmation sourcilieuse de leurs prérogatives chez

⁵⁷ PÉTEREFFY, Carolus, *Sacra Concilia Ecclesiae romano-catholicae in regno Ungariae celebrata ab anno Christi MXVI usque ad annum MDCCXXXIV [...], pars II*, Bratislava 1742, 305. Un historiographe du XVIII^e siècle qui relate les termes de la transaction avec Pázmány, juge même qu'en 1630–1633, l'archevêque élu de Kalocsa Telegdy, alors également administrateur du diocèse de Nitra dépendant du métropolitain d'Esztergom avait causé un préjudice à ses successeurs en se rangeant au synode national à l'avis de ce dernier. GANOCZY, Antonius, *Dissertatio historico-critica de S. Ladislao, Hungariae rege, fundatore episcopatus Varadinensis, pars secunda*, Vienne, Gerold, 1775, 219–220.

les évêques, en même temps que s'était, de fait, profilée dès le XVII^e siècle l'unification d'un propre de tout le royaume de Hongrie.

Pour suivre la chronologie des réformes locales survenues en réaction à la publication des livres romains post-tridentins, les travaux de Roskoványi et l'édition française de *l'Histoire du Bréviaire* de Bäumer sont utiles⁵⁸. Le Bréviaire romain fut prescrit en 1591 à Olomouc, qui conserva pourtant encore le sien propre pour la récitation au chœur seulement (« *in choro* ») mais non pour l'usage public⁵⁹. Le diocèse de Trente prit le Bréviaire romain en 1593⁶⁰. Aquilée l'avait reçu en 1589 – temporairement d'abord, en attendant de faire réimprimer ses propres livres, ce qui n'advint jamais et s'acheva par un passage définitif aux livres romains en 1596⁶¹. Pour Salzbourg, ce fut en 1601⁶², de même que pour les diocèses autrichiens suffragants de Gurk, de Lavant et probablement de Seckau. En effet, l'évêque de

⁵⁸ ROSKOVÁNYI, Ágoston, *Coelibatus et breviarium, duo gravissima clericorum officia, e monumentis omnium seculorum demonstrata, accessit completa literatura*, 11 vols., Budapest, 1861–1881, ici vol. V, LXVI–LXX et 301–515 ; BÄUMER et BIRON, *op. cit.*, vol. 2, 360. La traduction française de ce livre corrige les dates données par le bénédictin allemand en s'appuyant d'ailleurs souvent sur Roskoványi.

⁵⁹ Voir aussi : PARMA, Tomáš, *La riforma liturgica seicentesca a Olomouc. Edizione dei testi attinenti alle trattative del cardinale Dietrichstein con la Sacra Congregazione dei Riti*, in : *Acta Universitatis Palackianae Olomucensis, Theologica Olomucensia*, vol. 9, 2008, 53–71 ; *id.*, František kardinál Dietrichstein a jeho vztahy k římské kurii. Prostředky a metody politické komunikace ve službách moravské církve (Franz Cardinal Dietrichstein et ses relations avec la Curie romaine. Moyens et méthodes de communication politique au service de l'Église de Moravie), Brno, 2011, 364–378.

⁶⁰ ROSKOVÁNYI, *op. cit.*, LXVI.

⁶¹ ROSKOVÁNYI, *op. cit.*, LXVI.

⁶² ROSKOVÁNYI, *op. cit.*, LXXVIII indique par erreur la date de 1616.

Seckau Martin Brenner avait demandé que son clergé suive le Bréviaire romain dès 1588, mais c'est en 1602 qu'il lui ordonna de prendre le propre de Salzbourg⁶³, qu'au moins l'un de ses successeurs fit éditer en 1651 à Graz sous le sceau de sa propre autorité. Ce n'est qu'en 1787, après les réformes de Joseph II, que l'église de Seckau reçut un calendrier distinct de celui de la province ecclésiastique de Salzbourg⁶⁴. Passau, et donc aussi une bonne partie de l'Autriche, prit les livres romains dès 1606 ou 1608⁶⁵. À Vienne, une succession d'administrateurs à la fin du XVI^e siècle, et les troubles entraînés par le conflit (le « *Bruderzwist* ») entre Rodolphe II et son frère l'archiduc Matthias, enfin la disgrâce et l'emprisonnement du cardinal Khlesl (1598–1630) semblent avoir retardé la prise de décision jusque sous l'évêque Wolfradt (1631–1639), qui fit imprimer en 1632 le premier propre post-tridentin du diocèse de Vienne en empruntant des offices et des fêtes au Bréviaire romain, mais sans encore le faire approuver par la Congrégation des Rites⁶⁶. Cette démarche n'intervint qu'en 1644

⁶³ AMON, Karl, *Die Bischöfe von Graz-Seckau 1218–1968*, *op. cit.*, 268 ; SCHUSTER, Leopold, *Fürstbischof Martin Brenner*, *op. cit.* ; 249, 570–576.

⁶⁴ Extrait du décret de la Congrégation des Rites approuvant le propre de 1840, reproduit dans : *Proprium sanctorum dioecesis seccoviensis*, Graz, 1841, 111 : « *Ecclesia Seccoviensis licet usque ab Anno 1219 fuerit fundata, in recitatione tamen Horarum Canoniarum semper sequuta est Directorium Metropolitane Ecclesiae Salisburgensis, ac nonnisi Anno 1787 proprio Calendario uti visu est* ».

⁶⁵ WIEDEMANN, Theodor, *Geschichte der Reformation und Gegenreformation im Lande unter der Enns*, Prag, F. Tempsky, 5 vol. in-8°, ici vol. 2, 499 et suivantes. C'est en 1608 que parut le premier propre de Passau approuvé par le siège apostolique, comme l'indiquent la page de titre et le mandat de l'évêque.

⁶⁶ *Officia propria sanctorum cathedralis ecclesiae & totius dioecesis viennensis. Illustrissimi et reverendissimi principis ac domini dni Antonii, episcopi viennensis, abbatis Cremphanensis. [...] Additis aliquot officiis partim*

sous son successeur, le comte Philipp Friedrich Breuner (1639–1669), comme en témoignent les registres de ce dicastère⁶⁷, et le propre viennois y fut ratifié par un décret du 13 septembre 1646⁶⁸.

En Moravie, le cardinal Dietrichstein, évêque d'Olomouc, se soucia dès 1603 du bréviaire et du calendrier du diocèse. Il publia en 1614 une liste des fêtes de précepte devant y être célébrées. Elle ne mentionnait encore que deux fêtes propres, celle des saints Cyrille et Méthode, « apôtres et premiers évêques de Moravie », et celle de saint Venceslas à célébrer uniquement dans la ville d'Olomouc⁶⁹. La première publication des offices propres du diocèse d'Olomouc survint en 1626. Leur approbation, cependant, avait été demandée à Rome dès 1617, mais leur révision, effectuée par le cardinal Bellarmin, fut longue et prête à de complexes discussions, et l'exemplaire imprimé fut encore soumis à l'examen de la Congrégation des Rites qui le confia au liturgiste Gavanti. Une seconde édition, en 1630, tenait compte de ses observations : elle devrait donc être considérée comme la version définitive du propre du diocèse de Moravie⁷⁰.

Breviario Romano inserendis, partim liberè dicendis, Edita. Vienna Austriae, Ex Officina Michaelis Rictii, in Novo Mundo. Anno M.DC.XXXII.

⁶⁷ Archivio Segreto Vaticano, Archivio della Congregazione delle Cause dei Santi (ACCS), Decreti liturgici 1642–1645, fol. 422 : « *Viennensis. Episcopus exhibuit officia propria Ecclesiae suae petens examinari et approbari* ».

⁶⁸ Date du décret mentionnée dans l'édition de 1702 des offices propres de Vienne, 1. *Proprium Sanctorum Ecclesiae Cathedralis & Dioecesis Viennensis, a Sacra rituum Congregatione revisum, & approbatum, celsissimi & reverendissimi principis, ac domini, domini Francisci Antonii, episcopi viennensis [...] ex comitibus ab Harrach jussu denuo editum*, Vienne, Leopold Vogt, 1702.

⁶⁹ PARMA, Tomáš, *La riforma liturgica*, op. cit., 53–56.

⁷⁰ *Id.*, *ibid.* 56–71. Cette édition, consultée après la rédaction de cet article, n'y a pas été prise en compte.

Le diocèse de Wrocław introduisit le Bréviaire romain en 1592 tout en conservant encore parallèlement le sien jusqu'à une date imprécise, mais le prince-évêque Karl Ferdinand Wasa, au synode de 1652, confirma son adoption ainsi que celle du Missel romain et les rendit obligatoires⁷¹. Les constitutions synodales, imprimées en 1594, prévoyaient de préparer un calendrier des fêtes propres à faire approuver à Rome⁷². La question de savoir si l'on peut qualifier ou non un propre des saints de purement local n'est d'ailleurs pas simple à analyser dans les sources de la fin du XVI^e siècle en Silésie, pays dépendant de l'empereur et inséré dans la couronne de Bohême, dans un diocèse suffragant de l'archidiocèse de Gniezno, qui avait décidé au synode de Petrykow dès 1577 de prendre le Bréviaire romain⁷³.

Le synode métropolitain de Prague convoqué par l'archevêque Berka de Dubá, d'ailleurs sur la demande pressante du nonce auprès de l'empereur⁷⁴, demanda en 1605 que l'on récite les heures canoniques

⁷¹ MONTBACH, Mortimer von, *Statuta synodalia dioecesis Sanctae Ecclesiae Wratislaviensis*, Wrocław, 1855, 240–241.

⁷² KÖHLER, Joachim, *op. cit.*, 209, indique que l'ancien bréviaire de Wrocław (Breslau) était encore en vigueur en 1580, avec un commentaire peu étayé mais renvoyant sans doute à une ancienneté de plus de deux siècles (« weil dieses nicht unter das päpstliche Verbot von 1568 gefallen war. Die Berechtigung, das eigene Diözesanbrevier in der bisherigen Form beizubehalten, wurde noch auf der Synode von 1592 ausgesprochen. Da aber Neudruck notwendig gewesen wäre, wurde die Einführung des verbesserten römischen Breviers beschlossen »). Le synode de 1592, publié par Montbach, précise en effet que l'on introduira le Bréviaire romain, non pour supprimer celui de Wrocław, mais parce que les exemplaires de ce dernier sont en nombre insuffisant. Montbach, *op. cit.*, 191.

⁷³ ROSKOVÁNYI, *op. cit.*, LXIV.

⁷⁴ La tenue de synodes diocésains avait été demandée dans les décrets du Concile de Trente et les nonces s'employèrent à les voir se réaliser, en particulier pour faire ratifier ces décrets, ce qui est une question que nous

d'après « l'antique bréviaire pragois », et une tentative de l'archevêque d'imposer l'édition romaine se heurta dès 1610 au refus du chapitre métropolitain⁷⁵. Ce n'est qu'en 1643, après l'approbation en 1642 des offices propres de la Bohême par la Congrégation des Rites, que l'archevêque, le cardinal Harrach, fit imprimer à Vienne le propre du royaume de Bohême. Il voulut l'imposer à tout son clergé, séculier et régulier, en particulier par un décret de 1650, malgré la résistance du chapitre et les prétentions du gouvernement local sur le contrôle des « nouvelles fêtes »⁷⁶. Un barnabite italien, Dom Lino Vacchi, qui avait conçu cette première mouture, produisit pour les fêtes ou degré de rite demandés des justifications dont l'hétérogénéité semble bien présenter

ne pouvons aborder dans cet article et qui soulève le point crucial des relations entre l'Église et les pouvoirs d'État. Leur agenda dépassait donc la question des livres liturgiques. Celui de Prague en 1605 fut le premier tenu après le concile et le seul jusqu'au XIX^e siècle. Cf. CATALANO, *op. cit.*

⁷⁵ ROSKOVÁNYI, *op. cit.*, LXXVI. *Synodus archidioecisana pragensis*, Prague, 1605, 129 : les curés doivent avoir le bréviaire pragois ; la lecture au chœur du Martyrologe romain dans l'édition de Clément VIII est ordonnée partout dans le diocèse, mais le calendrier reste pragois, 119. Le 28 avril 1610, l'archevêque Lamberg demande aux chanoines d'adopter missel et bréviaire romains et se heurte à leur refus (Archives Nationales, Prague, archives de l'archevêché, ci-après APA I, C 107/165, carton 2027).

⁷⁶ Décret de 1650 : Archives nationales, Prague, APA I, C3¹⁹. Ce décret prescrivait aussi de célébrer la fête de saint Norbert devenu patron de la Bohême avec un office double le 11 juillet (« *quinto Jdus Julias* », comme il l'était dans l'ordre des Prémontrés), mais aussi le 6 juin, date de la translation de ses reliques de Magdebourg à Prague en 1627. Il ordonnait aussi la translation des reliques de Karlštejn à la cathédrale qui eut lieu en 1645, après l'approbation des offices propres de Prague en 1642. Ferdinand III avait interdit de promulguer les bulles du pape sans son *placetum regium* depuis 1641 et, en 1644, le gouvernement de Prague s'opposa à la publication de nouvelles fêtes sans le placet royal (Archives nationales, Prague, fond SM, 1725; K 146/1, carton 1230).

quelque apparence d'une « réinvention de traditions »⁷⁷. C'est cet argumentaire résumé que le cardinal Harrach avait remis à Rome aux cardinaux de la Congrégation des Rites à la fin de 1637⁷⁸. Le calendrier de dix-sept fêtes propres ainsi élaboré s'éloignait des recommandations du synode de 1605, puisque celui-ci avait demandé alors de conserver le vieux bréviaire et n'avait retenu comme obligation que celles de saint Venceslas et de saint Guy⁷⁹. Il ne coïncidait pas non plus exactement avec le contenu du propre de Prague, tel qu'il avait par exemple été imprimé en 1502⁸⁰. La seconde édition, en 1663, modifia le calendrier de 1643 et adopta un rite dit « romano-praguois » pour lequel il ne semble pas qu'une réapprobation ait jamais été demandée à la Congrégation des Rites. La longue fronde du chapitre aboutit donc d'abord, en 1663, à des concessions mitigées de l'archevêque qui, conseillé entre autres par son official, Caramuel de Lobkowitz et par les jésuites Théodore Moret et Jiří Plachý, reprit plusieurs fêtes inspirées de l'ancien bréviaire praguois qu'il avait pourtant abrogé en 1643⁸¹.

⁷⁷ Archives nationales d'Autriche, Vienne, Allgemeines Verwaltungsarchiv, Familienarchiv Harrach, carton 152, correspondance du cardinal Harrach avec Lino Vacchi, lettre du 17 octobre 1637, f. 280–280v ; *ibid.*, lettre du 27 octobre 1637, f. 281. Dans le post-scriptum au bas de cette lettre, Vacchi prend note que le cardinal Harrach lui a demandé d'ajouter au propre de Prague les offices des nouveaux « santi boëmi ».

⁷⁸ Archivio Segreto Vaticano, Archivio della Congregazione delle Cause dei Santi (ACCS), Decreti liturgici 1637–1642, f. 19, 12 juin 1638, *Positio* n°11634.

⁷⁹ *Synodus archidioecesisana pragensis, op. cit.*, 25.

⁸⁰ *Liber horarum canonicarum secundum veram Rubricam archiepiscopatus ecclesie pragensis*, Sultzpach [Nürnberg], Stuchs, 1502, exemplaire de la Bayerische Staatsbibliothek, cote Res/2 Liturg. 56i, online : urn : de :bvb :12-bsb00018698-6.

⁸¹ Mémorial non daté (après 1669), Archives nationales de Prague, APA I F 29/1 ³⁹³⁵.

Y fut ajoutée en particulier, avec le degré double de 1^{ère} classe, une fête des reliques que Harrach avait déjà promulguée en 1651. La translation en août 1645 dans la cathédrale Saint-Guy de la collection de reliques du royaume, constituée au XIV^e siècle par l'empereur et roi de Bohême Charles IV, permettait de la rattacher à un calendrier de Prague antérieur à la crise hussite et à un passé légitimateur, tout en en déplaçant la date initiale du temps pascal au premier dimanche suivant le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy⁸². Mais la querelle ne tarit point pour autant avec cette seconde édition. Elle atteint un sommet sous l'archevêque Sobek de Bilenberg vers 1670, avant d'être tranchée lorsque la Congrégation des Rites reconnut l'ancienneté du propre du

⁸² L'historiographe jésuite de la Province de Bohême la situe précisément en 1660. Joannes SCHMIDL, *Historia Societatis Iesu provinciae Bohemiae, pars IV* [...], Prague, s.d (1759), 143 : « *Exinde A. 1660. Institutum est Festum solemne in honorem Sanctorum omnium, quorum Sacra Ossa in dicta Metropolitana & alibi requiescunt, quotannis per universam Bohemiam sub ritu Duplici primae Classis [...]* ». Décret de Harrach sur la fête de la « translation des saintes reliques de Karlštejn et de toutes les reliques conservées dans l'église métropolitaine » : Archives nationales Prague, APA I, D 93 /5 ²⁴²⁵. Nicolas Richard a une interprétation un peu différente de cet épisode et parle d'une suppression de la fête des reliques en 1650, sans considérer la suite (RICHARD, Nicolas, « *Entre normes romaines et réformes locales : les tentatives de réforme de la liturgie pragoise par le cardinal Harrach (XVII^e siècle)* », in : Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée modernes et contemporaines, 2015, 217 (2), 153-170, ici 167, note 83. Sur tous ces points : DUCREUX, Marie-Élizabeth, *Hiérarchiser le ciel à partir de Prague. La redéfinition des patronages locaux en Bohême à la fin du XVII^e*, in : MARIN, Olivier, VINCENT-CASSY, Cécile et al. *La Cour céleste : la commémoration collective des saints au moyen-âge et à l'époque moderne*, Turnhout, Brepols, 2014, 243–260, ici 244–245, 248–249. Un document conservé aux archives de l'archevêché de Prague fait état d'une approbation de cette fête par la Congrégation des Rites en 1646, mais je n'ai pu en trouver aucune trace dans les registres des décrets de ce dicastère.

chapitre en 1674⁸³. On aboutit alors à une solution mixte originale dans l'espace qui nous occupe. Le propre du chapitre, qui était désormais reconnu comme n'ayant jamais été abrogé, ne fut pas confondu avec celui de l'archidiocèse, ce qu'avait interdit la Congrégation des Rites. Toutefois, la nouvelle révision du propre métropolitain en refondit l'essentiel, en tenant compte d'un argumentaire produit pour Sobek autour de 1670 par le consistoire de l'archevêque. Ce texte datait précisément l'origine de vingt-sept fêtes (sur les soixante-et-onze mentionnées) de l'ancien propre des saints de Prague. Il reliait celles qui ne concernaient pas les patrons du royaume à l'arrivée au moyen-âge dans la cathédrale des reliques de saints qui, de la sorte, pourraient être considérés et commémorés comme « locaux »⁸⁴. Même après qu'un décret général de la Congrégation des Rites adressé cette fois-ci à l'Église universelle eut condamné comme abus, en 1691, l'inflation de dévotions locales indexées à la présence ancienne de reliques, la forme définitive du propre de Prague fut celle « restituée » dans l'édition de 1677, publiée sous l'autorité du successeur de Sobek, Jean-Frédéric de Waldstein. Celui-ci souligna, dans son mandat de publication figurant en exergue du livre, la conformité de la liturgie pragoise tant avec le rite romain qu'avec le « très antique bréviaire de Prague, antérieur aux deux siècles d'usage requis avant la réforme de Pie V. Au lieu d'alléguer l'approbation de la Congrégation des Rites de 1642, qui manque ici complètement, il se référait à celle que le Saint-

⁸³ DUCREUX, Marie-Elizabeth, *L'honneur et le « noviciat » du saint patron de la Bohême : les deux faces d'une reconnaissance de culte*, in : *Id.* (éd.), *Dévotion et Légitimation. Patronages sacrés dans l'Europe des Habsbourg*, Liège, Presses de l'Université de Liège, 2016, 107–128, ici 107.

⁸⁴ Archives nationales, Prague, APA I, F 29/1 ³⁹³⁵. Voir aussi : *id.*, *ibid.*, 249.

Siège aurait donnée au synode de l'archidiocèse tenu en 1605⁸⁵. Or, en 1605, on l'a vu, les quelques prélats rassemblés autour du nonce et de l'archevêque avaient décidé de garder en usage le bréviaire pragois...

En Hongrie, un premier calendrier des fêtes obligatoires, établi au synode du diocèse d'Esztergom convoqué en 1611 par l'archevêque cardinal Forgách, ne comportait encore que quatre fêtes de saints du calendrier particulier hongrois : saint Adalbert, évêque de Prague, considéré comme ayant baptisé saint Étienne, les saints rois Étienne et Ladislas, le prince Émeric ou Imre, la princesse Élisabeth, duchesse de Thuringe. Les offices soumis plus tard à l'approbation de la Congrégation des Rites en insérèrent d'autres, mais par la suite le noyau dur du « propre de Hongrie », comme le nomment la plupart des calendriers, resta ensuite très stable. Tous les diocèses alors hongrois regroupés dans l'archidiocèse d'Esztergom – Eger, Vác, Nitra, Győr, Veszprém, mais aussi Zagreb dans cette première période – décidèrent de prendre les livres liturgiques romains, entre 1630 et 1633. Au synode national des prélats hongrois convoqué en 1630 par le primat du royaume, l'archevêque d'Esztergom Péter Pázmány, fut souligné que l'ancienneté de plus de trois cents ans des usages liturgiques propres à l'archidiocèse d'Esztergom le plaçait dans les cas non concernés par la bulle *Quod a Nobis* de 1568. Ce droit rappelé, les présents voulaient bien cependant prendre le Bréviaire et le Missel romains, en priant Rome de leur ajouter le propre des saints hongrois

⁸⁵ Mandat daté du 21 janvier 1677 : *Idcirco uniformitati Romani ritus, & indulto Sedis Apostolicae, nec non praescriptionibus Antiquissimo Breviario Pragensi contentis, utpotè ducentis annis ante reformationem per Pium V. factam, observari solitis, & per Sedem Apostolicam in Synodo Archi-dioecesana Pragensi, sub Sbigneo Berka Antecessore nostro Anno 1605 celebrata, confirmatis & approbatis [...].*

que le cardinal primat tenait déjà prêt et fit parvenir immédiatement⁸⁶. Révisé, corrigé et approuvé par la Congrégation des Rites, ce calendrier, avec ses offices, dût être imprimé en 1632. C'est ce qu'annonce en tous cas une lettre de Pázmány, prescrivant le 8 février le rite romain combiné à ces fêtes propres⁸⁷. Ces dispositions furent confirmées au synode suivant de 1633 et dans plusieurs assemblées diocésaines tenues jusqu'en 1638. La teneur de ces premiers *officia et missae propriae* de Hongrie reste inconnue, car aucun exemplaire ne s'en est conservé, mais tout porte à croire qu'ils furent identiques à ceux que fit réimprimer en 1650 l'archevêque Lippay⁸⁸.

Dès 1634, l'archevêque de Kalocsa et l'évêque de Zagreb refusaient pourtant la décision prise au synode de Trnava⁸⁹. En 1635, le chapitre

⁸⁶ PETERFFY, Carolus, *op. cit.*, 299–300. Supplique de Pázmány adressée à la Congrégation des Rites : Archivio della Congregazione per le Cause dei Santi (ACCS), Positiones, n° 8497 (sans date, mais juin 1630) ; approbation des offices propres de Hongrie : ACCS, Decreti liturgici, vol. 1630–1631, 22 novembre 1631, fol. 198r. Voir aussi : TUSOR, Péter, *Riforma, liturgia, canonizzazione nell'età della confessionalizzazione. La Congregazione dei Riti e il Cattolicesimo in Ungheria (1588–1689*, in : *Dall'Archivio Segreto Vaticano. Miscellanea di testi, saggi e inventari*, II, Città del Vaticano, 2007, 463–485, ici 470 ; *Id. A magyar egyház és a sacra rituum congregatio a katolikus reform korában (A kongregáció alapításától 1689-ig)*, in : *Magyar egyháztörténeti vázlatok. Essays in Church History in Hunagry*, 1999, 1–2, 33–64. La lecture de ROSKOVÁNYI, *op. cit.* LXXXII, montre que la décision du synode de 1632 fut ensuite discutée dans plusieurs des synodes qui suivirent dans des diocèses particuliers, et que la nécessité de la reconfirmer fut mise en avant, par exemple à Trnava en 1638. L'approbation du Bréviaire romain fut donc aussi en Hongrie un processus de durée variable.

⁸⁷ TUSOR, Péter, *A magyar egyház*, 55–57.

⁸⁸ *Id.*, *Riforma, liturgia*, 471, note⁴⁶.

⁸⁹ ROSKOVÁNYI, Ágoston, *op. cit.*, LXXXI.

de Zagreb protestait à son tour et demandait à reprendre son bréviaire et son rite propre. Ce qui fut fait malgré l'opposition du primat de Hongrie et l'interdiction d'Urbain VIII⁹⁰, et maintenu durant tout les XVII^e et XVIII^e siècles : le diocèse de Zagreb ne serait passé au Bréviaire romain de façon définitive qu'en 1797⁹¹. Cependant, la question de la relation entre les usages propres au chapitre et à la cathédrale et ceux du diocèse reste ouverte. Car si l'archevêque de Kalocsa, alors administrateur du diocèse de Zagreb, l'évêque Martin Borkovich, fit même réimprimer le bréviaire propre de l'église cathédrale du diocèse en 1687 en rappelant ses origines antiques et une affiliation au rite de Gorizia qui l'aurait distinguée des bréviaires hongrois⁹², il n'est pas certain qu'il se soit appliqué partout. Des éditions ultérieures indiquent une réalité peut-être plus nuancée : en effet, des « Offices propres des saints patrons du royaume de Hongrie », reprenant le titre canonique des propres hongrois au sens large du terme, furent imprimés à Zagreb en 1722, et d'autres, dont le titre juxtaposaient ces derniers à ceux de la cathédrale de Zagreb, en 1764, avec plusieurs rééditions⁹³. Sans doute à cause de cette consultation collective de tous les prélats, les titres des propres hongrois s'annoncent toujours comme les offices du royaume de Hongrie, quel que soit le lieu de leur impression. Ils se présentent par conséquent comme un propre national, valable au-delà d'un simple

⁹⁰ TUSOR, Péter, *A magyar egyház*, 55–57; ROSKOVÁNYI, *op. cit.*, LXXXII.

⁹¹ ROSKOVÁNYI, Ágoston, *op. cit.*, CXIV. Le décret d'application ne fut publié qu'en 1800.

⁹² *Id., ibid.*, LXXXV-LXXXVI. Le bréviaire serait celui publié par l'évêque Oswald Thuz à la fin du XV^e siècle. *Breuiarium ad usum Cathedralis Ecclesiae Zagradiensis*. Viennae Austriae Typis Leopoldi Voigt Universitatis Typographi 1687

⁹³ *Officia propria sanctorum regni Hungariae, Zagrabiae 1722 ; Officia propria sanctorum patronorum regni Hungariae et dioecesanæ ecclesiae Zagradiensis, Zagrabiae, Typis Francisci Xav. Zerausheg, 1764.*

diocèse⁹⁴. Ce n'est pas entièrement spécifique à la Hongrie, puisqu'on retrouve cette disposition en Pologne où, comme dans l'ancienne Hongrie, existait un primat et deux archidiocèses – Gniezno pour les diocèses polonais et Wrocław (Breslau), et Vilnius pour ceux de Lituanie et des régions ukrainiennes, catholiques et uniates, mais aussi parfois en Bohême⁹⁵.

L'analyse des calendriers liturgiques. Trois types de fêtes : saints patrons et fêtes propres, fêtes nouvelles universelles, fêtes concédées à l'empereur.

Il ne pouvait être question de traiter sous tous leurs aspects les quarante impressions des propres des saints mobilisés. Nous tâcherons donc au moins de mettre en évidence les constatations les plus frappantes. D'une façon générale, les fêtes et commémorations dont le degré de rite et la date étaient identiques aux dispositions du Bréviaire ou du Missel romains n'étaient pas rappelées dans les calendriers propres, et dans ce cas, pour autant qu'aucune nuance ne les en distinguait, leurs leçons ou prières ne figuraient pas non plus dans les pages de ces livres. La première remarque à formuler est donc qu'ils ne se concevaient pas sans la possession parallèle du Bréviaire et du Missel romains. C'est un point essentiel. Cependant, et ce n'est pas contradictoire, dès qu'existait une différence de degré de rite ou de texte à lire au jour d'un saint, ou si une fête était localement célébrée à une autre date que celle du Bréviaire romain, ceci se trouvait souligné. Autrement dit, un simple report de date était considéré comme faisant partie d'un rite

⁹⁴ ROSKOVÁNYI, *op.cit.*, LXXIX.

⁹⁵ *Missae propriae Patronorum et Festorum Regni Poloniae ad normam Missalis Romanis accomodatae*. Cité par : MIŁAWICKI, Marek, *The Cult of the Saints in Polish Religiosity in the Times of Martin Gruneweg*, in : BUES, Almut (éd.), *Martin Gruneweg (1562-nach 1615). Ein europäischer Lebensweg. Martin Gruneweg (1562-after 1615), A European Way of Life*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2009, 321–353, ici 328.

propre. À partir du dernier tiers du XVII^e siècle, quelques évêques, tel celui de Passau en 1689, prirent grand soin de faire distinguer dans la mise en page les trois différents types de fêtes qui figurent assez communément dans les propres : celles qui sont spécifiques au diocèse (patrons, dédicaces des églises, déplacement de dates et de rang ou rite) ; celles qui sont « nouvelles » et prescrites à l'Église universelle ; celles qui sont demandées par l'empereur, soit pour l'ensemble de ses pays, soit pour « toute l'Allemagne », et dans ce dernier cas parfois même en dehors des limites du Saint-Empire (en Hongrie dans un propre imprimé entre 1680 et la fin du siècle, par exemple, mais aussi de façon régulière dans toutes les éditions pour les fêtes de quelques saints). Malheureusement pour nous, ce souci de catégorisation fut loin d'être partout uniforme. Nous ne connaissons pas toujours les raisons alléguées pour faire intégrer aux côtés de saints patrons répondant à la définition donnée par les papes et la Congrégation de Rites d'autres fêtes de saints autochtones ou assimilés dans les listes de fêtes propres à un diocèse ou un pays. L'analyse des contenus ouvre sur plusieurs pistes : l'uniformisation dans un même diocèse ou archidiocèse sur la base d'emprunts à diverses rédactions des anciens bréviaires, des emprunts à des diocèses voisins, enfin le mouvement plus général d'une circulation des dévotions et la présence de reliques.

Dans les « pays de l'empereur », pris tous ensemble, les trois types de fêtes précisés ci-dessus ne sont pas toujours clairement distingués les uns des autres par un dispositif typographique : celles des saints patrons tutélaires et des dédicaces d'églises ; celles de saints qui figurent au Bréviaire romain avec un degré de rite différent, ou bien dont la fête a été reportée à une autre date pour éviter qu'elle entre en concurrence avec celle d'un saint patron principal, ou encore pour respecter une tradition ancienne. La dernière catégorie, fort importante, est celle des fêtes prescrites par les souverains. Lorsqu'elles entraient dans les calendriers liturgiques, cela devait être en principe après l'obtention d'une concession exceptionnelle (un indult) d'un pape, ce qui est

parfois signalé. Les nouveaux canonisés, enfin, ont souvent une place à part dans ces livres, lorsque leur cause fut soutenue par l'intervention – les « instances » des souverains Habsbourg auprès d'un pape, ce qui les rapproche dans ce contexte des « fêtes de l'empereur ».

*La question des saints patrons, les « fêtes propres »
et leur relation au Bréviaire romain*

À partir des calendriers, comment distinguer les saints « autochtones », natifs du pays ou qui y furent actifs, parfois jusqu'au martyre, d'autres saints « importés » mais naturalisés par une tradition antérieure à la promulgation du Bréviaire romain de 1568 ? L'exemple du « retour » de l'ancien bréviaire pragois dans le propre approuvé par la Congrégation des Rites en 1643, qui est fixé entre les éditions de 1663 et de 1677, peut servir de fil conducteur. Si l'on confronte, en effet, ces deux dernières éditions avec celle de 1502, on s'aperçoit qu'une partie importante des saints figurant dans celles-ci étaient déjà dans le propre de Prague au début du XVI^e siècle, aux mêmes dates et souvent avec le même degré de célébration. Or, une partie d'entre elles, sans cette confrontation, aurait pu paraître identique au Bréviaire romain. Cette parenté tient à une cause plus générale sur laquelle je ne m'étendrai pas ici : celle des sources du Bréviaire romain de 1568, dont une partie fut commune à beaucoup de calendriers liturgiques de l'Europe médiévale. De la sorte, il devenait possible de revendiquer comme « propre » et comme un signe de distinction et de tradition une fête d'apparence « romaine ». Les mémoires retrouvés concernant la réforme liturgique en Bohême permettent de bien établir ce fait. Cela n'a pas été le cas pour le moment dans les autres diocèses, mais le mécanisme dut assez vraisemblablement être le même partout. Il est donc déjà difficile d'établir la véritable « romanité » d'un rite, puisqu'on pouvait s'inscrire dans cette continuité locale. Il serait tout aussi trompeur d'en conclure que toutes les fêtes anciennes furent rétablies à Prague entre 1663 et

1667 : on ne retrouve jamais, dans les éditions du XVII^e et du XVIII^e siècle, la totalité des saints présents en 1502. Manquent, par exemple, Ambroise (le 4 avril), Hélène (le 21 mai), ou Bède (le 26 mai). D'autres y figurent, qui sont absents ensuite : saint Étienne de Hongrie le 20 août (avec saint Bernard), la translation de saint Benoît le 11 juillet, la fête de « *l'allatio* » des reliques médiévales le 8 janvier, etc. Certains enfin ne furent repris, semble-t-il, qu'en 1663 et non par la suite, comme Charlemagne (le 28 janvier). Saint Henri empereur, fêté le 12 juillet en 1502 à Prague, n'apparaît que dans l'édition du propre de 1767 mais il se fête alors le 18 juillet, comme à Wrocław dans les éditions de 1662 et de 1706, pour ne pas entrer en collision avec la Division des Apôtres de rite double majeur, comme elle l'était déjà en 1502. La date habituelle dans les pays des Habsbourg, dans l'Empire et dans le Bréviaire romain, où l'empereur Henri entra en deux étapes, en 1632 comme commémoration et en 1670 sous le rite semi-double, est le 15 juillet. Nous savons pourtant que la fête de saint Henri fut prescrite à toute l'Allemagne sous le rite double par Léopold I^{er} (*pro tota Germania*) en 1671 après avoir obtenu une concession de Clément X⁹⁶. Cependant, grâce à l'ajout de nombreuses commémorations dans les offices pour d'autres fêtes, il faut conclure que la plus grande partie des noms des saints présents dans le Bréviaire pragois de 1502 se trouvèrent réintroduites dans le propre de Prague, timidement d'abord en 1643, plus nettement en 1663 et de façon plus marquée encore en 1677. Sans compter les octaves et les commémorations qui doubleraient les chiffres à partir de 1663, les fêtes de la Vierge et du Christ et celles « de l'empereur », le nombre des fêtes propres dans l'archidiocèse de Prague augmenta donc, de 17 en 1643, à 70 en 1663 puis à 81 en 1677.

⁹⁶ Calendrier des nouvelles fêtes, Propre de Ljubljana, 1687 : « *Henrici Imperatoris Duplex per Germaniam, a S.D.N. ex Semiduplex (28. Feb. 1671 Clem. X)* »).

Or, parmi toutes ces fêtes, le traitement de ce qu'il faut bien appeler ici une cohorte des « saints patrons du royaume » se distingue dans le propre de Prague et de Bohême par rapport à ce que l'on trouve dans tous les autres analysés. D'abord par le degré de célébration, qui est pour saint Adalbert (le 23 avril), pour Saint Venceslas (le 28 septembre), saint Guy (le 15 juin), saint Procope (le 4 juillet) mais aussi pour saint Sigismond (le 2 mai) et sainte Ludmila (le 16 septembre) à partir de l'édition de 1677, de rite double de 1^{ère} classe avec octave, ce qui veut dire qu'ils eurent désormais la prééminence sur tous les autres saints dont les fêtes auraient pu tomber le même jour⁹⁷. Le huitième jour de l'octave étant de rite double, et plusieurs des jours intermédiaires étant semi-doubles, ils occupaient une place déjà importante dans le calendrier de l'année. On remarque une inflation progressive, au fil des remaniements du propre de Bohême, dans le degré de solennisation de la fête de certains membres de ce groupe de saints patrons. Saint Cyrille et Méthode, le 9 mars, n'ont aucun degré mentionné en 1643 : il s'agit donc d'une fête simple. En 1663, les voici passés au rite double et, à partir de 1677, ils s'élèvent encore un peu plus, jusqu'au double majeur, quoique sans octave et avec un office en partie tiré de l'ancien bréviaire pragois⁹⁸. Un autre groupe de saints patrons, qui, quant à eux, étaient absents dans la version de 1643 approuvée par le Congrégation des Rites, les Cinq Frères⁹⁹,

⁹⁷ En 1643, parmi les fêtes propres approuvées par la Congrégation des Rites un an avant, de même qu'en 1663, Sigismond et Ludmila étaient célébrés sous le rite double de 2^{ème} classe.

⁹⁸ Propre de Prague, 1677 : les trois leçons du second nocturne, 52–53.

⁹⁹ Les Cinq Frères, ou dits aussi Cinq Frères polonais, les ermites bénédictins Benoît de Bénévent, Matthieu, Isaac, Jean et Christin, continuateurs de saint Adalbert dans l'évangélisation des Prussiens, avaient été tués près de Gniezno en 1003. Ils figurent également dans les propres de Pologne. Le

apparaissent le 12 novembre en 1663 sous un simple rite double, qualifiés de « patrons du royaume ». Dès 1677, ils sont élevés au rite double de 2^{ème} classe. Saint Norbert, nommé patron du royaume lors de la translation de son corps de Magdebourg à Prague, à la demande de Ferdinand II, en 1627, a encore, en 1643 (le 11 juillet) un simple rite double mais, à partir de 1677, mais, il s'agit d'un rite double majeur (le 6 juin), là encore sans octave. Saint Joseph, que Ferdinand III fit nommer par la diète patron du royaume en 1654, est mentionné comme patron du royaume à partir de 1663, non le 19 mars, mais comme une fête mobile solennelle ayant lieu le 2^{ème} dimanche après Pâques avec des processions, pour marquer cette qualité de protecteur céleste. Il figure ensuite, à partir de 1677, dans les calendriers à la date habituelle du 19 mars, avec un degré double de 2^{ème} classe (alors qu'à Wrocław, il jouira, en 1751 seulement, de la 1^{ère} classe en tant que « patron de la province »). Quant à Jean Népomucène, déjà patron traditionnel du royaume pendant tout le XVII^e siècle, et dont la cause avait été introduite à Rome dès 1674 par le même archevêque¹⁰⁰, son culte liturgique ne put commencer qu'après sa béatification de 1722. Il n'entra dans les calendriers, comme c'était la règle, qu'après sa canonisation de 1729, mais uniquement sous le rite double de 2^{ème} classe, quoiqu'avec une octave. Mais la distinction accordée aux patrons du royaume, déjà nombreux à être ainsi désignés, ne s'arrêtait pas là. Les plus prestigieux avaient aussi une fête de translation de leur corps à Prague : saint Venceslas le 4 mars, sous le rite double de 2^{ème} classe, la duchesse Ludmila son aïeule (qui n'était ni au Bréviaire, ni au Martyrologe romains) le 10 novembre sous le rite double. En outre, à partir de 1677, une nouvelle fête de translation collective concernant celles des reliques de saint Adalbert, de saint Guy, de saint Gaudentius

seul « polonais », Christin, dont le corps est à Olomouc, est aussi l'un des principaux patrons de ce diocèse.

¹⁰⁰ DUCREUX, Marie-Elizabeth, *L'honneur et le « noviciat »*, *op. cit.*, 117.

et des Cinq Frères fut instaurée le 25 août avec un rite double majeur, repoussant au 26 août la fête de saint Louis roi de France. Comme si cela ne suffisait pas encore à couvrir d'un éclat convenable les saints patrons de la Bohême, on leur dédia chaque jeudi un nouvel office et une messe votive au moins mensuelle¹⁰¹. Plus tard, Jean Népomucène eut droit lui aussi à un office hebdomadaire. Mais dans ce cas, une concession avait été obtenue par l'impératrice Marie-Thérèse en 1741, l'année même où elle perdit le trône et la couronne de Bohême au profit de l'électeur Charles Albert de Bavière, couronné à Prague le 19 décembre.

Le souci de vénérer les saints patrons en tant que dévotion collective existe bien entendu ailleurs : on trouve, par exemple, à défaut d'un office hebdomadaire comme à Prague, une commémoration des patrons de la cathédrale Saint-Étienne indiquée à la fin du propre de Vienne de 1706, qui ne les distingue pas par leurs noms¹⁰². On ne voit rien de tel en Hongrie ni à Passau, Salzbourg, Bressanone ou Ljubljana, et pas non plus à Olomouc ou à Wrocław. Dans tous ces lieux, sauf en Hongrie, dont les deux saints patrons signalés sont ceux du royaume entier, le culte rendu aux saints patrons est ici celui d'un diocèse, d'une ville ou d'une église particulière. La perspective paraît alors plus proche des directives du Bréviaire et du Missel romains. Le rite de 1^{re} classe semble avoir été rarement attribué, même à un saint patron

¹⁰¹ Propre de Prague, 1677, partie estivale, 122–124, partie automnale, 112–114, etc. En propre, une oraison et les trois leçons du second nocturne. « *Officium de SS. Patronis fit omni die Jovis, non impedito festo novem lectionum, sub semi-duplici. Omnis de communi plurimorum martyrum praeter sequentis* ».

¹⁰² *Commemoratio de SS. Patronis cathedralis ecclesiae Viennensis. Post commemorationem B.V.Mariae fit commemoratio de omnibus Sanctis*, avec un antiphone aux vêpres et aux laudes, et une oraison aux vêpres.

principal¹⁰³. Ce n'est le cas que de saint Valentin évêque de Rétié le 7 janvier et de l'Invention de saint Étienne Premier martyr le 3 août à Passau, de saint Séverin du Norique le 8 janvier à Vienne, des saints Hermagoras et Fortunatus à Ljubljana le 12 juillet, tous les quatre avec une octave, de saint Nicolas patron titulaire de la cathédrale le 6 décembre à Ljubljana encore, mais dont l'octave ne concerne que la ville seule, de la Décollation de Saint-Jean Baptiste le 29 août et de saint Stanislas (en 1662 et 1706) le 7 mai à Wrocław, mais sans octave¹⁰⁴. Sainte Hedwige, patronne du duché de Silésie, n'obtient une octave que dans le propre de 1751. Ajoutons-encore saints Cyrille et Méthode, dont la fête, en 1732 à Olomouc – mais non en 1669 – est également célébrée solennellement sous le degré double de 1^{ère} classe, et sans octave. Tous les autres patrons principaux et secondaires reçurent ailleurs des degrés de rite moins hauts : Czesław Odrowąż, patron d'une église de la ville qui, en 1751, figure le 20 juillet pour la première fois dans le propre de Wrocław, l'est sous le rite double¹⁰⁵. La catholicité retrouvée de la Bohême passa donc bien par une pédagogie et une exaltation particulière de ses saints autochtones qui fut renforcée dans le dernier tiers du XVII^e siècle, ce que soulignent ensuite les mandats de publication des impressions du propre pragois par les archevêques successifs. Ceci nous est confirmé par la chronologie des impressions hagiographiques, dévotionnelles, et par l'homilétique¹⁰⁶.

¹⁰³ Il est vrai que ce rite de 1^{ère} classe est accordé aux patrons principaux d'un royaume ou pays par un décret de 1710. BOISSONNET, Victor Daniel, *Dictionnaire alphabético-méthodiques des cérémonies et des rites sacrés*, T.3, édité par l'Abbé MIGNE, Paris, Letouzay & Ané, 1847, col. 454–455.

¹⁰⁴ En 1751, la translation de saint Stanislas devient double majeur.

¹⁰⁵ Son culte avait été reconnu localement en 1713 par Clément XI et en 1735 pour toute la Pologne par Clément XII.

¹⁰⁶ DUCREUX, Marie-Élizabeth, *Hiérarchiser le ciel à partir de Prague*, *op. cit.* ; LINKA, Jan, *L'hagiographie des saints patrons de la Bohême au XVII^e siècle*

En Hongrie, les deux catégories de « fêtes propres » et de « saints patrons du royaume », et, comme en Bohême, non simplement des églises particulières et des diocèses, sont rassemblées parfois dans les calendriers sous le sigle « PH » (pour *Proprium Hungaricum*), ou bien elles sont, comme souvent ailleurs, récapitulées à la fin de l'ouvrage. Les éditions effectuées sous l'égide des archevêques d'Esztergom, telles que celle de 1650 et celle de 1680, distinguent trente-et-une fêtes, mais celle imprimée pour le diocèse de Győr en 1731 ne qualifie que dix d'entre elles d'offices propres du royaume de Hongrie : parmi les quatre saints de la dynastie des Árpád, il est le seul à oublier Élisabeth de Hongrie ou de Thuringe. Il s'agit donc à la fois de personnages considérés comme les patrons du royaume, tels les deux rois et le prince mentionnés, et de saints que la tradition ancienne, souvent rattachée à des translations de reliques, leur avait assimilé. Leur fêtes ci durent être reprises en 1630 du vieux propre d'Esztergom et toutes, sauf une, sont de simple rite double dans toutes les éditions. On trouve d'abord de sainte Barbe le 4 décembre ; saint Jean l'Aumônier le 23 janvier ; saint Adalbert le 23 avril (avec octave) ; saint Ladislas roi de Hongrie, le 27 juin ; sainte Marguerite d'Antioche fêtée, comme dans l'ancien et le nouveau propre de Prague, le 13 juillet et non le 20, comme dans le Bréviaire romain ; ou encore la Division des Apôtres le 15 juillet. La présence de cette fête à cette date explique ici le report au 18 juillet de celle de l'empereur saint Henri, qui demeure pourtant le 15 juillet dans les autres éditions analysées. Dans l'édition de Győr de 1731, on trouve encore comme fêtes doubles propres à la Hongrie, celles des ermites martyrs André Zoerard et Benoît le 17 juillet (de rite semi-double), et bien entendu celle du roi saint Étienne le 20 août (avec octave), puis saint Gérard évêque et martyr le 24 septembre, sainte Ursule et ses

dans la littérature vernaculaire en tchèque : usages identitaires patriotiques et religieux, in : *Id.*, (éd.), *Dévotion et légitimation*, op. cit., 197–210.

compagnes le 21 octobre, enfin saint Émeric le 5 novembre. L'édition de Trnava, en 1732, n'en connaît, quant à elle, que dix-sept.

Plus complète et plus précise, l'édition imprimée sous l'autorité du primat de Hongrie Szelepczényi en 1680 distinguait par le symbole « PH » dans son calendrier le propre de Hongrie. On y voit parmi les fêtes portant ce sigle, comme dans les autres éditions sauf celle de 1731, celle de saint Paul le premier ermite le 15 janvier, celle de Jean l'Aumônier le 23, puis celles de saint Ladislas le 27 juin (double sans octave), de la Division des Apôtres le 15 juillet, toutes de rite double. Ces *Nova quondam officia* de 1680 accordaient encore le signe « PH » à la fête de saint Anaclel le 16 juillet, fête présente dans le Bréviaire romain de 1568 le 13 juillet sous le même degré semi-double de cérémonie : faut-il comprendre que le signe « PH » désignait ici un simple report de date ? C'est probable, car le même saint se trouve fêté le 16 juillet, sans mention du propre de Hongrie, dans toutes les autres éditions à l'exception d'une imprimée à Venise à la fin du XVII^e siècle. Celle-ci la repoussait au 18 juillet, à cause de la solennité de Notre-Dame du Mont Carmel le 16. Les ermites André Zoerard et Benoît (semi-double), saint Étienne (double avec octave), l'évêque Gérard, Ursule et ses compagnes, Émeric et Barbe conservaient le même jour et le même degré double sans octave qu'en 1731. S'ajoutaient les fêtes de saint Démétrius ou Démètre de Salonique le 26 octobre et de sainte Élisabeth le 19 novembre, toutes deux doubles. Marguerite d'Antioche restait fêtée le 13 juillet, mais sans le signe « PH », absent aussi pour saint Adalbert pourtant « *patronus regni Hungariae* » comme saint Étienne de Hongrie et comme lui ayant droit à une octave. Adalbert et Étienne sont ici les seuls à recevoir cette distinction parmi les sept tout premiers saints hongrois (Étienne, Émeric ou Imre, Gérard ou Gellért, André Zoerard et Benoît) dont les corps furent relevés ensemble en 1083 sur l'ordre du roi Ladislas, et dans la cohorte des saints rois et princesses arpadiens. Plus surprenant encore par comparaison avec l'usage pragois, mais aussi, par exemple, avec celui de Wrocław où

existent les translations de sainte Hedwige (double) le 25 août et de saint Adalbert le 26 août (semi-double), et où est aussi célébrée le 5 mars celle de saint Venceslas (semi-double), ni Étienne, ni Adalbert ne conservent dans les propres hongrois de fête de translation. Or, on en trouve dans les bréviaires, missels et calendriers antérieurs à la fin du XVI^e siècle, et même, tout au moins jusqu'au XIV^e siècle, parfois l'invention, ou la translation de la Sainte Dextre du roi saint Étienne le 30 mai¹⁰⁷. En outre, des commémorations supplémentaires de ces deux saints patrons principaux au cours de l'année sont rares, en dehors des huit jours de leurs octaves. La mémoire de saint Étienne, cependant, inscrite au Bréviaire romain par Urbain VIII en 1631–1632 le 20 août dans l'office de saint Bernard, est bien prise en considération dans tous les livres d'offices hongrois qui la déplacent, avec la Saint-Bernard, au 21 août, mais les évêques hongrois changèrent les textes de cette « leçon » et de l'oraison inscrites à cette date au Bréviaire romain, et les remplacèrent par d'autres, pris dans le commun des confesseurs. Les textes lus le 21 août en Hongrie en l'honneur de saint Étienne ne furent donc jamais ceux prévus au Bréviaire romain¹⁰⁸. Ainsi, les *officia propria* de Hongrie revendiquent nettement moins de fêtes particulières que ceux de Bohême « restitués » à la fin du XVII^e siècle, et de surcroît,

¹⁰⁷ Indiquées, par exemple, dans : KRALOVÁNSZKY, Alán, *Szent István király székesfehérvári sírja és kultuszhelye*, in : FÜLÖP Gyula (éd.), *Szent István király és Székesfehérvár*, Budapest, CP Stúdió, 1996, 13–23. ici 13–15.

¹⁰⁸ Ce changement est indiqué dans tous les propres consultés qui contiennent d'autres fêtes que celle du *Proprium Hungaricum* proprement dit. Par exemple : Propre de Hongrie, édition de 1650, s.l. s.d, 25, ou édition de 1680, Trnava, 146 : « *Die XXI Augusti [...]. In festo S. Bernardi Abbatís, pro Lectione Nona, quae in Romano Breviario est de S. Stephano Rege, ponenda est Lectio illa, quae posita fuit die 4 julii infra Octavam SS. Apostolorum Petri & Pauli, quae incipit: Verum his cum timore & pavore &c.* ». Le 4 juillet, par ailleurs, est consacré à la fête de sainte Élisabeth de Portugal dans l'édition de 1680.

ils conservent pour les saints patrons du royaume un degré de rite double, parfois même semi-double, ce qui signifie que certaines de ces fêtes auraient pu céder le pas à d'autres d'un degré de rite supérieur.

Cette édition imprimée de 1680 distinguait la provenance de beaucoup d'autres fêtes qui, sans être « propres à la Hongrie », s'étaient intégrées à cette date dans l'année liturgique du pays. Ce fait la rapprochait du diocèse de Vienne et des autres pays des Habsbourg. Elle mentionnait d'ailleurs la provenance des fêtes importées du propre de Vienne : celle de saint Léopold le 15 novembre, patron de l'Autriche depuis et patron personnel de l'empereur ; celles des saints Séverin le 5 janvier, Florian et ses compagnons le 4 mai, Quirin le 4 juin, Maximilien le 12 octobre. Sans que ceci n'y soit précisé, on peut leur ajouter saint Coloman le 13 du même mois. Saint Venceslas, duc de Bohême et patron principal de ce royaume, entré au Bréviaire romain en juillet 1670 sous le rite semi-double mais dont la célébration dans l'Église universelle resta facultative jusqu'en 1729, se trouvait lui aussi présent dans le propre hongrois de 1680 sous le rite semi-double, de même d'ailleurs que dans celui de Passau à partir de 1675, mais sans l'office concédé en 1671 selon lequel il était célébré à Prague¹⁰⁹. Auparavant, il était présent uniquement sous le rite simple à Vienne en 1632 et à Passau en 1648. D'autres analogies avec les calendriers des diocèses de Passau, Salzbourg, mais aussi d'Olomouc, Breslau et Prague s'expliqueraient par la célébration des fêtes prescrites à partir du XIV^e siècle et parfois à l'époque moderne « *pro tota Germania* ». Cependant,

¹⁰⁹ DUCREUX, Marie-Elizabeth, *Gloire, prestige et liturgie au XVII^e siècle : l'entrée de saint Venceslas au Bréviaire romain*, in : FÖRSTER, Josef, KITZLER, Petr, PETRBOK, Václav, SVATOŠOVÁ, Hana (éd.), *Musarum Socius*, Prague, 2011, 443–466 ; *id.*, *L'honneur et le « noviciat » du saint patron de la Bohême : les deux faces d'une reconnaissance de culte*, in : *id.* (éd.), *Dévotion et Légitimation. Patronages sacrés dans l'Europe des Habsbourg*, Liège, Presses de l'Université de Liège, 2016, 107–128.

cette déduction ne vaut pas, ou pas entièrement pour le propre de Prague, puisque, comme on l'a vu, plusieurs de ces fêtes y figuraient déjà avant la réforme de Pie V. Ainsi, la présence de saints tels qu'Othmar, Gall, Scholastique, Wolfgang, Oswald, Gothard, Boniface, les Dix Mille Martyrs Crucifiés, Willibald, Lambert, Emmeram, Cunégonde dans plusieurs des calendriers étudiés n'est pas automatiquement à rapporter à des transferts récents de cultes. En revanche, les saints patrons des cathédrales et des diocèses de Salzbourg et Passau, Rupert le 27 mai et Virgile le 27 novembre, ou de saints comme Ulrich, honoré à Vienne, Passau, Salzbourg, Graz et Bressanone, ne se trouvent pas dans les propres de Prague, d'Olomouc, de Hongrie et de Wrocław, et les saints patrons du diocèse d'Aquilée, Can, Cancien et Cancianille, ne sont présents qu'à Wrocław où leurs reliques reposaient depuis le moyen-âge.

Les similitudes entre les propres des deux royaumes de Hongrie et de Bohême ne concernaient donc pas le noyau de leurs saints patrons ou des fêtes locales, puisqu'ils ne se partageaient que deux saints faisant partie des deux propres : saint Adalbert, évêque de Prague martyrisé en 997 en évangélisant les Prussiens du nord de la Pologne, patron des deux pays pour des raisons des traditions historiques différentes, et sainte Marguerite d'Antioche fêtée le 13 juillet. Pourtant, d'autres rapprochements peuvent être remarqués, pour des saints figurant dans les deux calendriers, et parfois aussi au Bréviaire romain sous d'autres degrés de célébration. La liste des saints patrons de tradition locale peut donc, sans grande surprise, se montrer différente d'un diocèse ou d'un pays à l'autre, de même que le nombre des fêtes identifiables sans hésitation comme « propres ». Cela posé, il faut pourtant constater de fortes analogies entre certaines d'entre-elles désignées en Hongrie comme faisant partie du *Proprium Hungaricum*, et celles dont nous savons, grâce au recours au bréviaire de 1502, qu'elles étaient d'un usage ancien en Bohême, et que nous retrouvons aussi souvent dans les propres de Silésie.

Il existe des convergences encore plus nettes entre le propre de Prague et ceux d'Olomouc, de même que, dans une moindre mesure, entre ces derniers et celui de Wrocław dans les deux éditions de 1662 et de 1706, et moins dans celle de 1751. Saint Venceslas est porté dans le propre d'Olomouc comme patron de la cathédrale et de tout le diocèse. En 1669, le rite est double, de célébration publique et solennelle avec octave, et devient double de 1^{re} classe en 1732. Sa fête est *duplex majus* à Wrocław en 1662, et en 1706 (avec l'indication : « *S. Wenceslai Boëmiaë Regis & Martyris* »), mais disparaît en 1751, alors que la Silésie est devenue partie de la Prusse, de même que la translation du saint patron de la Bohême. Celle-ci, dans l'édition de 1662, était fêtée le 5 mars sous le rite semi double (elle l'était le 4 à Prague et à Olomouc, où, dans l'édition de 1732, elle était de rite double majeur). Nous avons déjà parlé de Cyrille et de Méthode, « apôtres de la Moravie » (propre d'Olomouc, 1732). Saint Adalbert le 23 avril, Guy, Modeste et Crescence le 15 juin, Procope le 4 juillet, Ludmila le 16 septembre connaissent ici un degré double majeur, de même saint Sigismond le 2 mai, mais dans son cas uniquement à l'intérieur de la cathédrale. Jean Népomucène n'apparaît dans l'édition de 1732 du propre d'Olomouc que sous un rite double le 16 mai. Sainte Hedwige, patronne de la Silésie, fêtée dans le diocèse de Wrocław le 15 octobre, l'est aussi sous le rite semi-double à Olomouc et à Vienne (1632), et double à Prague depuis 1663 ; elle se trouve reportée au 17 octobre en 1767. Cet exemple montre en effet que les mêmes saints sont parfois vénérés dans les propres de la plupart des diocèses considérés. Prenons le cas de sainte Brigitte de Kildare, inscrite dans le calendrier du propre de Passau de 1608, 1648 puis 1689, avec le sigle PP pour *Proprium Passaviense*. Elle y jouit d'une simple commémoration, et l'office du jour est celui de saint Ignace d'Antioche conformément au Bréviaire romain. On retrouve cette commémoration dans toutes les éditions consultées des diocèses d'Olomouc, de Bressanone, de Wrocław, de Vienne, de Prague (hormis celle approuvée par la Congrégation des

rites de 1643), mais pas, semble-t-il, dans les diocèses de Salzbourg, Ljubljana, ni en Hongrie.

L'édition publiée sous le sceau de l'évêque d'Olomouc Karl de Lichtenstein-Castelcorn en 1669 précise même, au-dessus des textes des offices, de quel propre ont été tirés ces textes : il s'agit très souvent des « anciens » bréviaires de Prague, d'Olomouc, parfois de Vienne et « Pologne », et du Bréviaire romain. Le propre de Wrocław, en 1662, indique aussi mais uniquement dans son calendrier ce qui provient de son ancien bréviaire ou de celui de « Pologne », plus rarement d'Olomouc. On y remarque aussi des analogies avec le propre du royaume de Pologne. L'édition de 1669 à Olomouc indique ainsi la provenance de la neuvième leçon à lire ou psalmodier aux vêpres : « *Ex Venerabilis Beda (Bède le Vénérable), & ex Proprijs Viennensi, Passaviensi, Wratislaviensi, &c.* ». Sainte Dorothée, dans ce même volume, dont la fête prend place le même jour et avec le même degré de rite que dans le Bréviaire romain possède à Olomouc une oraison tirée du propre de Wrocław, et l'unique texte destiné à la commémoration de sainte Julienne de Nicomédie dans le même volume, la troisième leçon, provient de ceux de Vienne et de Salzbourg¹¹⁰. En revanche, le second nocturne de la translation de saint Venceslas, le 4 mars, est tiré de « l'antique bréviaire d'Olomouc ». Pour la 9^e leçon intervenant pour célébrer le 9 septembre la mémoire de sainte Cunégonde, une autre sainte honorée comme fête propre sous des degrés de rite différents à Prague, Olomouc, Wrocław, le propre d'Olomouc, toujours en 1669, utilise un extrait de la vie rédigée par l'hagiographe jésuite Pedro de Ribadeneira, d'autres se réfèrent aux vies des saints de Laurentius Surius. Nous pourrions multiplier les exemples de cette sorte. Ils illustrent suffisamment le brassage des traditions et des textes liturgiques intervenus, au moins dans le cas d'Olomouc, avant, pendant et après la soumission des offices propres à la Congrégation des Rites.

¹¹⁰ Propre d'Olomouc, 1669, 8 et 12.

D'autres similitudes apparaissent entre les propres de Passau, de Vienne, de Bressanone et de Salzbourg. Les diocèses autrichiens sont ceux qui se démarquent le moins, en apparence, du Bréviaire romain. Dans cette direction, il faut ranger surtout, et dans l'ordre en partant du plus conforme, Ljubljana, Bressanone, Vienne, Salzbourg et Passau. Ces diocèses semblent avoir assez strictement respecté ce que prévoyaient les bulles de Pie, de Clément VIII et d'Urbain VIII sur l'agencement et le nombre des fêtes locales tolérées au-delà de celles du Bréviaire romain. Comme les propres hongrois, elles connurent peu ou pas de changements après l'approbation romaine, si l'on excepte l'introduction des « fêtes de l'empereur » et le jeu de déplacements entraîné comme partout par la réception des nouveaux canonisés. À Bressanone, nous avons relevé 31 de ces fêtes « propres » en 1756, y compris les commémorations, contre 57 à Salzbourg – comprenant des fêtes du Bréviaire romain et des nouveaux canonisés déplacés à une autre date qu'à Rome. À Passau, 77 fêtes sont notées en 1689, dont plusieurs, cette fois encore, relèvent de ces reports de dates et surtout incluent quelques fêtes de la Vierge demandées par l'empereur. Vienne en 1632, avec les simples commémorations, en a 38 et en 1702, 41, sans compter les saints figurant sous le même degré et le même jour au Bréviaire romain. En revanche, le calendrier de Ljubljana en 1687 surprend, avec le plus petit nombre de fêtes indiquées comme propres de tous les volumes consultés : six seulement, dont Notre-Dame du Mont Carmel et la Conception de la Vierge, qui font partie de celles prescrites par les Habsbourg. Les quatre autres fêtes se révèlent être celles de patrons titulaires d'églises du diocèse : Dorothee, patronne « principale mineure de l'église d'Oberburg » (Gornij Grad) et de deux autres paroisses, de rite double le 6 février ; Hermagoras et Fortunatus, « patrons de toute la province de Carniole » mais aussi patrons du patriarcat d'Aquilée, saint Nicolas patron titulaire de la cathédrale le 6 décembre, enfin la translation de saint Vital, de rite double dans la seule cathédrale. Le maigre nombre des fêtes propres du diocèse de Bressanone dont plusieurs

sont similaires à celles de Salzbourg, de Vienne et de Passau (mais sans reprendre leurs saints patrons), concerne en priorité la dédicace de l'église cathédrale et des patrons titulaires ou ceux d'autres sanctuaires, tous très spécifiques, puisqu'il s'agit de plusieurs évêques du diocèse tardo-antique de Sabiona : Ingenuin et Albuin, « *patrones* » le 5 février, Scatius et ses compagnons le 12 juin, double majeur ; Lucas de Säben patron de Saint Lugano de Sabiona, Cassien, patron principal avec un rite double de 2^{ème} classe le 13 août, Brixius et ses compagnons, semi-double mais célébré uniquement dans le chœur de la cathédrale de même qu'Odile le 14 décembre, qui est double majeur, et la commémoration de saint Ehrard le 8 janvier. Cet environnement ne rend que plus éclatante la présence d'un enfant supposé avoir été victime d'un crime rituel à la fin du XV^e siècle, André Oxner (« Anderl ») de Rinn, localité sise près d'Innsbruck, le 12 juillet, sous le rite double majeur. Son culte, resté strictement local, avait été reconnu en 1753 et 1755 par Benoît XIV : il s'était donc immédiatement transformé en patron du diocèse. Or, nous savons aujourd'hui qu'il s'agissait d'un personnage fictif, construit au début du XVII^e siècle à Innsbruck par un auteur prolixe, médecin de la cour des archiducs de Tyrol, Hyppolit Guarinoni, sur le modèle de Simon de Trente¹¹¹.

La lecture des sources ayant abouti à l'approbation des offices et calendriers propres dans la première moitié du XVII^e siècle, est quelquefois riche d'enseignements sur les mécanismes ayant permis

¹¹¹ Bulle « *Beatus Andreas* » de Benoît XIV du 22 février 1755. SCHROUBEK, Georg, *Zur Frage der Historizität des Andreas von Rinn*, in : BUTTARONI, Susanna (et al., éd.), *Ritualmord in der europäischen Geschichte*. Wien 2003, 173–196 ; *Id.*, Andreas von Rinn. Der Kult eines „heiligen Ritualmordopfers“ im historischen Wandeln, in : Österreichische Zeitschrift für Volkskunde, 49, 1995, 371–996 ; GUTSCHE, Victoria Luise, *Zwischen Abgrenzung und Annäherung. Konstruktionen des Jüdischen und der Literatur des 17. Jahrhunderts*, Berlin, De Gruyter, 2014, 319–382.

l'extension de telle ou telle fête d'un propre à un autre, mais aussi à leur éventuelle réappropriation par les souverains dans le cas de celles de la Vierge et du Christ. Dans la première phase du long processus de révision par Rome du propre des saints du diocèse d'Olomouc, une réponse du prince-évêque, le cardinal Dietrichstein, au cardinal Bellarmin est particulièrement intéressante. Elle met en effet en lumière une justification qui dut être souvent alléguée par les Habsbourg pour obtenir les concessions de fêtes qu'ils demandaient, et qui permit aussi à des évêques d'intégrer dans leurs propres, comme étant de tradition, des fêtes qui avaient déjà été autorisées et approuvées par la Congrégation des Rites pour un autre diocèse des pays de l'empereur. Cela transparait dans l'argumentation de Lino Vacchi et du cardinal Harrach en direction de la Congrégation des Rites à Prague en 1637 : Vacchi a suivi tant qu'il a pu (« *quanto ho potuto* ») « *il breviario chorale* » et dit s'être référé au bréviaire du diocèse d'Olomouc pour des choses déjà approuvées (« *in Congregazione cose già appreciate* »). Il faudrait, écrit-il, justifier la date particulière de la fête de sainte Marguerite (en Bohême le 13 juillet et non le 20) par le fait que c'est le rite universel en Allemagne et que la concession en a déjà été donnée à Olomouc, et le degré double attribué à la fête de sainte Ursule par une concession accordée à la mère de l'empereur Rodolphe II, légitimer la présence de celle de saint Léopold au motif qu'elle avait été obtenue par Ferdinand II en Styrie, etc.¹¹² Dans son mémoire de 1617, l'évêque d'Olomouc soutenait l'ancienneté des fêtes de saint Longin, de la Sainte Lance, et des Épousailles de la Vierge avec saint Joseph, que son correspondant romain avait qualifiées de neuves et que la Congrégation des Rites n'avait pas voulu approuver, et

¹¹² Archives nationales d'Autriche, Allgemeines Verwaltungsarchiv, Familienarchiv Harrach, carton 152, correspondance du cardinal Harrach avec Lino Vacchi, lettre du 17 octobre 1637, f. 280–280v, et : *ibid.*, lettre du 27 octobre 1637, f. 281 .

qui le furent ensuite en 1630¹¹³. Or, nous retrouverons la première, celle du centurion Longin, non seulement dans tous les calendriers ultérieurs du diocèse d'Olomouc, mais aussi, à partir de 1663, dans ceux de Prague et de la Bohême. Elles n'avaient pas été insérées par le barnabite Vacchi et le cardinal Harrach dans la première version de 1643, alors qu'elles figuraient dans les offices propres de Prague sans doute depuis le XIV^e siècle, et en tous cas dans l'exemplaire imprimé en 1502, et que l'édition de 1669 du propre d'Olomouc les indiquent comme provenant du propre de la Bohême. Celle de la sainte Lance est présente dans les propres de Prague et d'Olomouc et s'y célèbre le samedi suivant le 2^{ème} dimanche après Pâques. Quant à celle des Épousailles de la Vierge, elle figure au 23 janvier dans l'édition consultée du propre de Passau en 1689 avec mention d'une fête obligatoire de rite double majeur dans les pays héréditaires de l'empereur mais également prescrite de précepte dans le diocèse entier, comme toutes les autres de ce type¹¹⁴. On la repère aussi dans les offices du royaume de Hongrie publiés vers 1680 à Venise (au 28 janvier), en 1731 pour le diocèse de Győr (au 23 janvier en même temps que la fête de saint Jean l'Aumônier, semi-double) et dans l'édition de Trattner de 1758, là encore transférée au 28 janvier, à cause de la fête de saint Jean l'Aumônier le 23 janvier, de rite double mais qui, étant l'un des patrons inscrits au propre hongrois, se trouve avoir parfois la préséance sur les autres fêtes du jour¹¹⁵. Or, cette fête des Épousailles

¹¹³ PARMA, Tomáš, *La riforma liturgica, op. cit.*, 53–56.

¹¹⁴ Propre de Passau 1689 ; 23 janvier : Fête des Épousailles de la Vierge, double. En rouge : « *Duplex per haeredi. Provinc. S(acratissimae) C(esariae) M(ajestatis). Hoc, & reliqua omnia festa, quae a Sede Apostolica per haereditarias Augus. Imperatoris terra celebrari concessa ex Reverendissimi & Celsissimi Principis ac Episcopi nostril placito per totam quoque Dioecesim Passaviensem sunt recepta, ac praescripto Officio celebranda* ».

¹¹⁵ Jean l'Aumônier, considéré comme l'un des saints patrons du royaume, figure à la date du 23 janvier dans les propres de Hongrie, avec dans ceux de 1650 et de 1663 une commémoration de sainte Émérentienne (dont la

de la Vierge avec saint Joseph ne se rencontre dans les calendriers de Prague, à la date du 23 et non du 28 janvier, que dans le propre imprimé en 1767, et jamais dans ceux d'Olomouc, de Ljubljana/Laibach, de Vienne et de Wrocław. Cela ne signifie pas qu'elle n'y ait pas été célébrée. Car cette fête avait été bel et bien concédée à Léopold I^{er} en 1674 par Clément X, et sur les instances de l'impératrice Éléonore-Thérèse-Madeleine en 1678, la récitation d'un office propre avait aussi été accordée par Innocent XI. Surtout, il était stipulé qu'elle devait être célébrée dans les pays de l'empereur selon le rite pratiqué et approuvé à Olomouc¹¹⁶. Elle fait partie des fêtes concédées pour toute l'Allemagne le 23 janvier dans l'édition viennoise du Missel romain imprimée par Trattner¹¹⁷. Sur cet exemple, on voit toute la difficulté à interpréter l'absence de mention d'une fête dans un calendrier comme un indice de non réception. Une lecture plus approfondie du contenu concret de ces livres est souvent nécessaire, car on y trouve des mentions qui permettent parfois de reconstituer la réalité des pratiques, lorsque l'on n'a pas la chance de disposer d'un matériel archivistique l'établissant d'une autre

fête est au Bréviaire romain). À partir de 1680 environ, Émérentienne disparaît, et Raymond de Peñafort, canonisé en 1601, apparaît. Il n'est plus mentionné dans les éditions de 1731 (pour Győr) et celle de Trattner en 1758. La fête de Raymond de Peñafort est présente dans les propres de Prague consultés à partir de 1767 comme déplacée au 13 février. En 1662, le propre de Wrocław ajoute encore le 23 janvier la fête de saint Anastase, semi-double avec octave, et la commémoration de sainte Émérentienne.

¹¹⁶ Décret de la Congrégation des Rites du 27 janvier 1678, reproduit dans le propre de Vienne publié en 1702, dans la liste des fêtes accordées à l'empereur. La fête est régulièrement mentionnée dans les listes des nouvelles fêtes que contiennent beaucoup des volumes consultés imprimés après 1678.

¹¹⁷ *Missale Romanum* [...], Vienne – Prague – Trieste, 1758 : *Missae sanctorum de praecepto pro aliquibus locis*, LXXXVII : « *Pro toto Romano Imperio* ».

manière. Ici ressurgit donc une logique de mise en page et de disposition de l'objet imprimé, relevant parfois de la décision d'un évêque, et ailleurs du choix des imprimeurs.

Des souverains prescripteurs de fêtes liturgiques et de « fêtes de dévotion »

Nous sommes confrontés à la subtilité d'une distinction entre deux niveaux de fêtes dans la mise en place ou dans la célébration desquelles les empereurs Habsbourg, rois de Hongrie, rois de Bohême, rois de Croatie, archiducs d'Autriche, etc., jouèrent un rôle et que nous pouvons retrouver dans les calendriers et les livres d'offices propres. Il s'agit d'abord de fêtes universellement prescrites par un pape, mais qui l'ont été sur les instances des souverains Habsbourg, par exemple la canonisation d'un saint précis. C'est le cas, entre autres, de Camille de Lellis ou des sept fondateurs de l'ordre des servites, respectivement canonisés en 1742 et 1762 pour les deux derniers, en faveur desquels l'impératrice Marie-Thérèse était intervenue, ce que ne manquent pas de rapporter certains propres¹¹⁸. Cela peut être aussi l'obtention d'un degré de célébration plus important que celui initialement prévu dans la bulle

¹¹⁸ HOLLERWEGER, Hans, *Die Reform des Gottesdienstes zur Zeit des Josephinismus in Österreich*, Regensburg, Pustet, 1976, 54 ; indult de Benoît XIV concédant pour tous les royaumes et pays de l'impératrice Marie-Thérèse le degré de rite double mineur le 29 mai 1752 pour la fête de saint Camille de Lellis le 16 mars, relié après cet office à la suite d'une édition en quatre parties de 1732 des offices propres du royaume de Hongrie (*Officia propria sanctorum patronorum regni Hungariae, pars vernalis*, Trnava 1732), entre les fol. e2v et e3, et précédé de la mention : *Regni Hungariae et provinciarum sibi Adnexarum*. Le tout se trouve à la fin d'un propre de la province jésuite d'Autriche de 1744 publié dans la Hongrie d'alors. (*Proprium Festorum Societatis Jesu, juxta ritum Breviarii romano, ex indulto S. Sedis apostolicae, ad usum Patris ejusdem Societatis Jesu [...], Tyrnaviae 1744*). (Österreichisches Nationalbibliothek : 22 H 41).

de canonisation : par exemple, pour Jean François-Régis, en 1752. Dans certains cas, des fêtes furent prescrites et célébrées avant qu'une concession de rite particulier, ou bien d'office, ait été reconnue à l'empereur par Rome. C'est ce qui semble s'être passé pour celle de saint Joseph en Bohême, que la diète adopta comme co-patron du royaume en 1654 sur un ordre de l'empereur -roi Ferdinand III formulé dans un rescrit du 18 octobre 1653¹¹⁹. Au même moment, par ailleurs, Ferdinand III, parce qu'il l'avait choisi pour patron de la *Domus Austriaca*, rendait la fête de saint Joseph obligatoire dans tous ses royaumes et pays avec le pas sur celle des autres saints célébrés le même jour le 14 janvier 1654¹²⁰. Léopold II obtint ensuite de Clément X, le 14 février 1675, l'extension de ce patronage à tous ses États de même qu'à l'Empire et « à toute l'Allemagne », sous le rite double de 2^{ème} classe¹²¹. L'impératrice Marie-Thérèse prit soin de maintenir lors de la première

¹¹⁹ Archives nationales de Prague, fond SM, K 146/11, carton 1231, patente de la lieutenance royale du 19 novembre 1653 transmettant le rescrit de Ferdinand III. Elle contient une argumentation digne d'attention : Ferdinand III a envers saint Joseph une dévotion particulière, et veut que sa fête soit célébrée solennellement et de précepte en Bohême et dans les pays incorporés à ce royaume, mais aussi dans tous ses pays héréditaires, « *tam in foro quam i choro* ». Ce document nous informe aussi que l'empereur et roi veut rétablir l'ordre des fêtes en vigueur sous Charles IV. La réinsertion des fêtes du bréviaire de Prague dans les éditions postérieures à 1643 aurait donc pu avoir pour origine la volonté du roi de Bohême, mais c'est encore une hypothèse qui demande de plus amples recherches pour correctement interpréter cette remarque.

¹²⁰ HOLLERWEGER, Hans, *op. cit.*, 74–75.

¹²¹ Archivio Segreto Vaticano, Archivio della Congregazione delle Cause dei Santi (ACCS), Decreti liturgici 1676, extension du patronage à l'Empire sur les instances des électeurs ecclésiastiques le 28 mars 1676.

réduction des jours de fêtes de 1754–1759¹²². On ne s'étonne donc pas de retrouver sa fête le 19 mars, date à laquelle il figure d'ailleurs déjà, avec un simple rite double en 1568 dans le Bréviaire romain, dans au moins trois calendriers hongrois du dernier tiers du XVII^e siècle et de 1680, ce dernier, et un autre imprimé vers la même date qui lui est presque semblable, ayant été promulgués sur ordre de l'archevêque d'Esztergom Szelephényi¹²³. Le propre d'Olomouc imprimé en 1732, précise d'ailleurs sa qualité de patron de la Maison d'Autriche et de tous ses royaumes¹²⁴. Sur cet exemple, on perçoit l'existence de deux niveaux d'investissement, papal dans l'Église, politique dans les territoires soumis à un prince, d'une fête que les papes Grégoire XV en 1621 et Urbain VIII en 1642 avaient déjà voulue de rang élevé et de précepte, mais que les Habsbourg de Vienne et après eux Charles II d'Espagne, se

¹²² Le roi d'Espagne Charles II fit à son tour de saint Joseph son protecteur et celui de tous ses royaumes à la fin de l'année 1678. D'ALBIS, Cécile, *Les fêtes civico-religieuses à Grenade, XVI^e–XVII^e siècles*, thèse de doctorat d'histoire inédite, EHESS, Paris, 2008 ; 872. (<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00526283/document>, consulté le 10 février 2017). Pour le maintien de la fête de saint Joseph en 1753–1754 dans tous les pays gouvernés par Marie-Thérèse : Archives nationales de Prague, APA I, D 93/ 6, décret aulique du 22 décembre 1753, et : SCHMAL, Kerstin, *Die Pietas Maria Theresias im Spannungsfeld von Barock und Aufklärung. Religiöse Praxis und Sendungsbewusstsein gegenüber Familie, Untertanen und Dynastie*, Frankfurt am Main, Peter Lang Verlag, 2001, 174. La fête de saint Joseph sera pourtant supprimée des fêtes d'obligation en 1771 – le 19 mars, mais rétablie, en Bohême tout au moins, le 3^e dimanche après Pâques.

¹²³ *Officia propria sanctorum patronorum Regni Hungariae*, s.d, sl, s.n., (Venise, fin du XVII^e siècle) ; *Nova quaedam officia cum proprijs Sanctorum Patronorum Regni Hungariae*, Tyrnaviae 1680

¹²⁴ « S. Josephi sponsi S.V.M. Austriae Domus, & Ejus Regnorum patroni, Duplex II Classis & solenne fori. Urbis & Orbis ».

réapproprièrent immédiatement et imposèrent à tous les pays où ils régnaient.

Les autres fêtes concédées spécialement pour les pays des Habsbourg – et qui se distinguent en fait le plus souvent de leur célébration ailleurs par le degré de rite – et prescrites par les souverains comme d’obligation étaient, comme le rappellent des énumérations présentes dans certains propres, celles de la Conception de la Vierge, des Épousailles de la Vierge, de l’Expectation de l’accouchement de la Vierge (le 18 décembre) mais, aussi, de précepte et avec une indulgence plénière en action de grâces pour la libération du siège de Vienne le 12 septembre de 1683, celle du Saint Nom de la Vierge au jour anniversaire de la victoire, ou celle de N.-D. des Sept Douleurs qui bénéficie d’une oraison spéciale,¹²⁵ et celle de Notre Dame du Mont Carmel¹²⁶. Les fêtes mariales tenaient donc une grande place dans la police des cultes des Habsbourg de Vienne. Le culte voué à l’Immaculée Conception par les Habsbourg est une chose bien établie et bien connue. Dès 1629, Ferdinand II avait fait ordonner sous peine de châtiments à tous ses sujets de célébrer

¹²⁵ Trattner 1758, mention de la fête du Saint Nom de la Vierge insérée entre le 2 et le 3 septembre ; fête de N. D des Sept Douleurs le 3^e dimanche de septembre. L’édition du propre de Vienne en 1702 indique : « *Feria 6. Post Dom. Passionis, 7 Dolorum BVM duplex majus* ». Propre de Vienne 1706 : « *Septem Dolorum B.V.M Dupl. Majus, pro Germania, Feria 6. Post Dominicam Passionis celebrandum* ». Mention de l’introduction de la fête de précepte du Saint Nom de Marie dans : SCHMAL, Kerstin, *op. cit.*, 138.

¹²⁶ Propre de Prague, 1677 : *Officium commemorationis solemnis Virginis Mariae de Monte Carmelo, Duplex secundae Classis*, fol. A-Av, après 26 de la section des *Officia Nova sanctorum de mandato Summorum Pontificum, videlicet Alexandri VII, Clementi IX & X in Breviario romano apponenda*, avec indication du décret de Clément X concédant un office propre à Léopold I^{er} pour tous ses pays et provinces, et l’indult accordé au même empereur le 4 décembre 1675. Propre de Wrocław, 1706 : « *Com. BVM de Monte Carmelo, 2. cl. Pro Terris haeredit. SCM* ».

d'obligation sa fête sous ce vocable le 8 décembre, bien qu'il n'ait pas obtenu d'Urbain VIII la déclaration proclamant la Vierge conçue sans péché, qu'il lui avait demandée en août 1628¹²⁷. Après le retrait de la Conception de la Vierge des fêtes d'obligations par Urbain VIII en 1642, Ferdinand III exigea qu'elle soit célébrée à Vienne avec autant de pompe et de cérémoniel que par le passé¹²⁸ et, en 1646, il consacra solennellement et publiquement ses États à l'Immaculée Conception. Son fils Léopold I^{er} obtint en 1664 une concession d'Alexandre VII permettant le rite double de 2^{ème} classe dans tous les pays de l'empereur. Or, la fête de la Conception de la Vierge est pourtant bien présente dans le propre de Bohême dès 1663, sous ce degré et avec une octave. Bien plus, elle est déjà dans celui de Wrocław en 1662 sous le rite double de 1^{ère} classe, de même qu'à Olomouc en 1669. Elle l'acquiert dans l'édition de 1677 à Prague où elle est alors présentée comme une « fête nouvelle » sous le vocable de l'Immaculée Conception. En revanche, les propres de Hongrie l'appellent, comme c'est le cas plus général, « Conception de la Bienheureuse Vierge Marie » et la rangent en 1680 sous le rite double de 2^{ème} classe, comme le font ceux de Ljubljana en 1687 et de Wrocław en 1662 et 1706. Elle semble disparaître à Wrocław en 1751, alors que la Silésie se trouve déjà sous l'obédience prussienne¹²⁹. Dans les éditions viennoises de 1739 et de 1758, le degré indiqué est bien double de 1^{ère}

¹²⁷ Le 24 novembre 1629 : Riegger, Paul Joseph von, *Corpus juris ecclesiastici austriaci*, s.l., 1764, 112 ; KIEWNING, Hans, *Nuntiaturreich aus Deutschland. Nuntiaturreich des Pallotto. 1628–1630. Band I, 1628*, Berlin, 1895, 196, et la réponse du pape rapportée 221.

¹²⁸ PIRINGER, Ferdinand, *Ferdinand des dritten katholische Restauration*, Wien, 1959, 288, cité par : HENGERER, Mark, *Kaiser Ferdinand III. (1608–1657). Eine Biographie*, Wien-Köln-Weimar, 2012, 298.

¹²⁹ En 1751, Wrocław se trouve en Silésie prussienne, donc en dehors des pays des Habsbourg, à quoi s'ajoute une autre explication : la fête étant devenue de précepte pour toute la catholicité depuis 1708, le rédacteur du propre du diocèse n'aurait pas jugé utile de la mentionner.

classe « *pro Statibus haereditariis* »¹³⁰. Rappelons qu'entre 1642 et 1708, cette fête n'était qu'au choix dans l'Église catholique, et sans l'adjectif « Immaculée ». Il faut se souvenir ici que le diocèse de Passau avait adopté toutes les fêtes prescrites par l'empereur, même en dehors des frontières de ses États propres.

La fête du Saint-Nom de Jésus, le 2^{ème} dimanche après l'Épiphanie, jouit, elle aussi, d'indulgences plénières dans les pays de l'empereur, où l'on récite aussi tous les vendredis de l'année, à partir de 1715, l'office du Saint-Sacrement concédé par Clément XI de même que celui des Cinq Plaies¹³¹. Celles de saints particuliers ne furent pas pour autant négligées. Citons, parmi ces fêtes devant être célébrées sur ordre de l'empereur, celle de sainte Rose de Lima et de Gabriel Archange le 24 mars¹³². D'autres devaient l'être sous un degré de rite différent du Bréviaire romain : celle de saint Paul Premier Ermite, sous le rite double et non semi-double, par exemple, sans que nous puissions savoir si cette élévation avait eu un rapport avec sa place parmi les fêtes propres à la

¹³⁰ Trattner 1758,

¹³¹ Fête du Saint-Nom de Jésus : Propre de Vienne, 1702 : Duplex de 2^{ème} classe ; Hueber 1739 et Trattner 1758, propre de Hongrie : « *cum indulgentiis plenariis perpetuis pro Statibus Haereditariis* ». *Officium divinum sive commemoratio hebdomadaria de Sanctissimo Eucharistiae Sacramento, A S. Sede Apostolica Ad instantiam S. Caes. Reg. Cath. Majestatis Carolis VI. Omnibus, qui in Regnis suae Majestatis, DOMiniis, ac Statibus haereditariis Augustissimae Domus Austriae ad Horas Canonicas tenentur, celebrari concessa. Viennae Austriae, MDCCXVI*. L'office du Saint-Sacrement se trouve dans tous les recueils qui ne se limitent pas à leur calendrier exclusif, à partir de 1715.

¹³² Propre de Wrocław, 1706 : « *S. Gabrieli Archangeli, Duplex Majus, pro Romano Imperio, Regnis & Provinciis haeredit. S.C.M* » ; Propre d'Olomouc 1732 : *Duplex majus pro Terris Caesareis* » ; propre de Prague, 1677 : ajouté à l'encre comme fête nouvelle, *Index novorum officiorum In Parte Hyemali*, après la 146.

Hongrie¹³³. Léopold I^{er} imposa à tous ses peuples, à l'extrême fin du XVII^e siècle ou au début du XVIII^e siècle, celle de saint Louis de Toulouse, sans aucun doute en relation avec la reconquête de la Hongrie sur les Ottomans et probablement aussi pour souligner sa qualité de roi de ce pays descendant par les Angevins des *beatae stirpes*, des « saintes lignées » des Árpád et des Capétiens¹³⁴. La date de la fête, le 19 août, précédait d'ailleurs immédiatement le jour auquel on célébrait en Hongrie celle du roi saint Étienne, le patron principal du royaume, le 20 août, alors que, depuis son introduction au Bréviaire romain en 1687 comme semi-double et de précepte, elle avait été fixée au 2 septembre dans le reste de la chrétienté en mémoire de la date de la reprise de Buda en 1686 par les armées impériales¹³⁵. L'édition des *Officia propria* du royaume de Hongrie imprimée par Trattner à Vienne en 1758 range Louis de Toulouse dans le *Proprium Hungaricum*, de même qu'avant lui celles du diocèse de Győr en 1731 et celle du libraire Hueber. Jean Népomucène, canonisé en 1729, chanoine de Prague, martyr et patron du royaume est célébré lui aussi dans tous les pays des Habsbourg, sur ordre de Charles VI, et sa fille Marie-Thérèse obtint directement du pape Benoît XIV, le 13 avril 1741, un office et une messe propres de rite double à dire le jour de sa fête dans tous ses pays en dehors de la Bohême, avec octave dans ce royaume, et à réciter tous les mois dans la cathédrale de Prague¹³⁶. D'autres fêtes et offices apparaîtraient encore dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : un supplément relié avec

¹³³ Paul Premier Ermite : « *Duplex pro Regnis & Provinciis S.C.M.* »

¹³⁴ L'office du saint, en effet, contient des références à sa parenté hongroise. Propre de Wrocław, 1706 : « *S. Ludovici Episc. Tolosani, Conf. SD, pro regnis & Dominiis S.C.M.* ».

¹³⁵ Les propres de Hongrie postérieurs à 1687 prévoient le 2 septembre une commémoration du roi saint Étienne.

¹³⁶ Indult de Benoît XIV dans le propre de Prague, 1767, *pars vernalis*, imprimé après la 52.

l'édition du propre de Prague de 1767, non daté mais postérieur à 1773, nous informe par exemple que la fête de saint Joseph de Calasanz, le fondateur de l'ordre des Piaristes, canonisé en 1767 par Clément XIII, jouit de la récitation d'un office propre obtenu le 25 juillet 1768 par l'impératrice Marie-Thérèse pour tous les pays de la Maison d'Autriche. Il insère aussi, au 30 du mois de mai, la fête de l'Invention de la Sainte-Dextre de saint Étienne de Hongrie, dont Marie-Thérèse avait obtenu en 1773 la concession du pape pour tous ses pays, et non seulement, comme on le dit souvent, pour la Hongrie¹³⁷. En revanche, des saints récemment canonisés, tel Vincent de Paul qui le fut en 1737, ne figurent jamais dans les « fêtes nouvelles » des calendriers et offices propres consultés.

Enfin, les propres de Prague et d'Olomouc gardent la trace des évènements historiques de 1619–1620 et de la victoire de l'empereur Ferdinand II sur les États révoltés de Bohême et de Moravie : les *Officia propria sanctorum patronorum regni Boemiae* que fit imprimer à Vienne en 1643 le cardinal Harrach remarquent ainsi, au 8 novembre, jour

¹³⁷ Fascicule relié avec un exemplaire personnel de l'auteur du propre de Prague de 1767 (*Officia propria ecclesiae metropolitanae Pragensis et regni Bohemiae*, Prague, 1767) : Joseph de Calasanz, *Festa Augusti* fol.)(, le 27 août ; invention de la Sainte-Dextre, *Festa Maji*, 30 mai, fol.)((. HOLLERWEGGER, Hans, *op. cit.*, 55, informe implicitement sur le fait que la fête avait été demandée au pape par l'impératrice, puisque c'est la dernière pour laquelle elle accepta de donner son *placetum regium* après celle de saint Joseph de Copertino en 1770, dont l'office est d'ailleurs présent dans le supplément annexé au propre de Prague de 1676 (*Festa Februarii*, 28 février, « à Rome le 18 septembre »). Sur la Sainte-Dextre en Hongrie, sans mention de cette fête liturgique : ZEMPLÉNI, András, *Le membre fantôme du corps mystique du roi fondateur. La dextre d'Étienne I^{er} et l'espace national hongrois*, in: BOUTRY, Philippe, FABRE, Pierre-Antoine, JULIA, Dominique (éd.), *Reliques modernes. Cultes et usages chrétiens des corps saints des Réformes aux révolutions*, I, Paris, Éditions de l'EHESS, 2009, 403–429.

anniversaire de la bataille de la Montagne Blanche, que l'on doit dire un *Te Deum* dans toutes les églises et faire une procession au monastère des prémontrés de Strahov, « si le temps le permet »¹³⁸. À Olomouc, on marque de la même façon la « victoire contre les hérétiques rebelles » le 8 novembre, et le 15 août, on chante dans la cathédrale un *Te Deum* « solennel » en mémoire de la fidélité du chapitre emprisonné par les « hérétiques rebelles », ici purement moraves, en 1619¹³⁹. En juin 1675, Léopold I^{er} obtint de Clément X de célébrer la fête de Notre-Dame de la Victoire dans les pays de la Couronne de Bohême le premier dimanche après la Toussaint, pour augmenter la gloire de Dieu et de « sa Très-Auguste Mère » et perpétuer le souvenir du triomphe de Ferdinand II sur les armées révoltées de Bohême et leurs alliés en 1620, le samedi ou le dimanche après la Toussaint¹⁴⁰.

Conclusion

Cette première comparaison de quarante éditions de propres des saints imprimés dans les États propres de l'empereur fait apparaître quelques points que nous voudrions souligner pour finir. Le premier est la constatation de plusieurs similitudes parmi les fêtes que les ordinaires des

¹³⁸ Ceci n'est plus mentionné dans les autres éditions, toutefois cette procession se maintint, tout en changeant de trajet sous l'archevêque Sobek, (1669–1675).

¹³⁹ Éditions consultées de 1669 et de 1732.

¹⁴⁰ Sur l'introduction dans le royaume de Bohême et dans « ses pays incorporés » ; Archives Nationales de Prague, SM 146 -40/ 12, avec le mandat de Léopold I^{er} qui fixe la fête au samedi et le bref de Clément X qui la situe le dimanche. Les propres de Wrocław de 1662 et de 1706 indiquent que cette fête se célèbre en Silésie le dimanche après la Toussaint. Elle n'y figure plus en 1751, alors que Wrocław-Breslau se trouve désormais en Silésie prussienne.

diocèses de Bohême, de Moravie, et de Hongrie, et dans une mesure moindre de Silésie, firent approuver à Rome par la Congrégation des Rites dans la première moitié du XVII^e siècle ou bien dans des rééditions qui purent, dans certains diocèses, s'éloigner des versions agréées par ce dicastère. Nous en avons donné quelques exemples, et leur nombre total est plus importants que les cas qui ont été signalés. Si les ressemblances entre les propres d'Olomouc et de Prague ne surprennent pas outre mesure, puisque le diocèse d'Olomouc appartenait à la province ecclésiastique de Prague et que le royaume et le margraviat formaient le noyau stable des pays de la Couronne de Bohême, on comprend plus aisément la proximité assez grande retrouvée entre ces deux diocèses et celui de Wrocław que pour les diocèses hongrois. La Silésie, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, faisait, elle aussi, partie de cet ensemble dont le souverain commun était le roi de Bohême – même s'il était aussi l'empereur, et un membre de la Maison des Habsbourg. La présence de ces fêtes célébrées le même jour en Hongrie, en Moravie, en Bohême et en Silésie – par exemple 13 juillet pour – la sainte Marguerite (date concédée au XIV^e siècle « pour toute l'Allemagne » par l'empereur Charles IV), le 15 du même mois pour la Division des Apôtres, etc. –, peut s'expliquer soit par des translations médiévales de leurs reliques, soit, ce qui n'est pas contradictoire, par une inscription bien antérieure à la fin du XVI^e siècle ou au XVII^e siècle dans les propres d'Esztergom et de Prague. Une hypothèse surgit alors, qui serait entièrement à vérifier, et qui concernerait non seulement les sources médiévales, romaines et occidentales, de leurs livres liturgiques propres, mais aussi le rôle éventuel joué par des souverains et des princesses issues des mêmes dynasties, du XIII^e au XV^e siècles, et peut-être surtout par les Luxembourg, grands constituteurs et redistributeurs de trésors de reliques. Nous avons aussi pu mettre en évidence des importations de fêtes, venues du propre de Vienne en Hongrie, à Olomouc, à Wrocław mais aussi fréquemment du propre de Pologne dans ce dernier diocèse, intégré dans l'archidiocèse de Gniezno, comme parfois cependant à Olomouc. Ces convergences de

fêtes « traditionnelles » paraissent bien plus nombreuses dans un second sous-ensemble constitué par les propres en usages à Vienne et dans les diocèses de Passau, Salzbourg, Vienne et Bressanone, qui semblent également nettement plus « romains » que les autres, Ljubljana faisant exception avec un calendrier fort restreint de fêtes de rite propre. Un autre facteur de convergences semble provenir d'une infiltration ancienne de saints honorés dans divers diocèses de l'Allemagne, souvent à des dates spécifiques qui n'étaient pas celles du Bréviaire romain de 1568. Mais tous ces calendriers hongrois, bohémiens, moraves, silésiens et « autrichiens » au sens global du terme se sont remplis des célébrations imposées progressivement, depuis la fin du XVI^e siècle, par l'empereur, leur roi, leur archiduc, leur duc ou leur comte, dans un subtil jeu d'interaction avec le Saint-Siège. Cette dimension ouvre sur un objet dépassant celui de ces livres, mais qui, sans leur analyse croisée, n'aurait sans doute pas pu affleurer avec autant de visibilité ; celui de la mainmise que les Habsbourg, depuis Ferdinand II jusqu'à Marie-Thérèse, et au-delà des limites de cette étude, à Joseph II et à ses successeurs jusqu'au Concordat de 1855, tentèrent avec beaucoup d'efficacité d'exercer sur les affaires de l'Église dans des pays traités, de ce point de vue, comme leurs domaines. Cette conclusion n'affaiblit pourtant pas la compétence et la capacité des évêques à prescrire dans leurs diocèses et provinces ecclésiastiques, ni la finalité proprement liturgique des bréviaires et des missels.

Reste la question abondamment traitée par l'histoire littéraire, l'histoire religieuse et nationale, la folkloristique et la *Volkskunde*, des saints patrons traditionnels de ces différents pays et provinces, les saints rois, princes, ducs, princesses, évêques, religieux et ermites auxquels, en dehors de travaux spécialisés sur la liturgie et son histoire, on pourrait avoir tendance à réduire la question des fêtes propres. Les calendriers et les livres d'offices propres ne sont sans doute pas le meilleur point d'entrée pour en saisir tous les aspects. Cette restriction énoncée, leur étude apporte pourtant quelques enseignements. Le coup d'œil

synoptique qu'elle permet place en quelque sorte en surbrillance le traitement prioritaire que les élaborateurs du propre de Hongrie, et bien plus nettement encore, de celui de Prague à partir du dernier tiers du XVII^e siècle accordèrent à un groupe de patrons « historiques » du royaume, et non plus de l'archidiocèse ou de ses églises, en particulier ceux liés à l'instauration de la chrétienté et de l'État aux X^e siècle. Sans que le groupe correspondant n'ait reçu un degré de célébration aussi élevé qu'en Bohême, on retrouve en Hongrie des rois et des princes fondateurs, à côté des premiers saints considérés comme autochtones, évêques et ermites. Cependant, deux seuls sont dénommés patrons du royaume. Partout ailleurs, les saints tutélaires restent plutôt ceux de cathédrales et des églises principales des diocèses. diocèses – on a même vu que la reconnaissance de culte en 1753 d'un enfant prétendument victime d'un meurtre rituel avait donné un nouveau protecteur du diocèse de Bressanone-Brixen, diocèse où eut lieu par ailleurs un remaniement du calendrier des saints patrons au XVII^e siècle. La lente reconstitution d'un monde de dévotions catholiques, mis à mal par le hussitisme et la Réforme, les conflits entre les administrations, les guerres, en Hongrie par la présence des Ottomans, déjà documentée par les recherches sur le renouveau des confréries et des pèlerinages ou le culte des images mariales miraculeuses, peut s'enrichir encore par la prise en compte du calendrier des fêtes liturgiques, une source certes non descriptive, mais parlante.

Annexe. Liste des *propria* utilisés

Royaume de Hongrie

*Officia propria Sanctorum Patronorum Regni Hungariae Superiorum Jussu
& auctoritate edita. Posonii, Typis Colle. Societatis Jesu. Anno M.
DC. L. [1650] [RMK II 737]*

Officia propria Sanctorum Patronorum Regni Hungariae Superiorum Jussu & auctoritate edita. Tyrnaviae, Typis Academicis, excudebat Melchior Wenceslaus Schneckenhaus, M. DC. LX.III [1663] [RMK II 1021, et BNF B-1864]

Officia propria Sanctorum Patronorum Regni Hungariae Superiorum Jussu & auctoritate edita [s.l. s.d. n d'après le catalogue OSZK : Venise 17^e siècle] [RMK III 4254]

Officia propria sanctorum patronorum Regni Hungariae [s.l.n.d. , avant 1670, contenu identique au précédent] [Bibliothèque Nationale, Prague : 33 E 65]

Nova quaedam officia, cum proprijs Sanctorum Patronorum Hungariae, quae necdum passim in Breviariis romanis impressa habentur. Jussu Et Auctoritate, Celsissimi Ac Reverendissimi Principis Ac Domini, Domini Georgij Szelepcheny, Ecclesiae Metropolitanae Strigoniensis Archi-Episcopi. Locique ejusdem, & Comitatus, supremi & perpetui Comitiss, Primatis Hungariae, Legati nati, Summi & Secretarij, Cancellarij, Sacrae Caesareae, Regiaeq; Majestatis Consiliarij intimi, nec non per Hungariam Locumtenentis, edita. 1680 [RMK II 1472]

Nova quaedam officia cum propriis sanctorum patronorum Regni Hungariae [...] iussu [...] Georgii Szelepcheny[...]edita. Tyrnaviae, typis academicis, excudebat Mathias Srnensky, 1730. [Strahov : BV II 140].

Officia nova, pro tota Ecclesia SS. D.N. concessa. Et Propria Regni Hungariae, Jussu Eminentissimi, & Reverendissimi Domini, Domini Philippi Ludovici, Dei miseratione S.R.E. [...] Cardinalis a Zinzendorf, [...] Episcopi Jaurinensis, locique, & Comitatus ejusdem Supremi, & Perpetui Comitiss [...], Jaurini, Litteris Josephi Antoni Streibig, Privil. Reg. & Episcopi Jaurinens. Typogr. Anno 1731. [Strahov : EP XIV II]

Officia propria sanctorum patronorum regni Hungariae, Novissimis superadditis, Ad normam Breviarii Romani disposita, Viennae Austriae, In Officina Libraria Hueberiana, 1739 [ÖNB : 303344-C.AdI Alt].

Officia Propria Sanctorum Patronorum Regni Hungariae, Tyrnaviae 1732. [4 parties, relié avec : Proprium Festorum Societatis Jesu, juxta ritum Breviarii romano, ex indulto S. Sedis apostolicae, ad usum Patris ejusdem Societatis Jesu [...], Tyrnaviae 1744]. (ÖNB : 22 H 41)

Missae in festis propriis ss. Patronorum Regni Hungariae, illustrissimi ac reverendissimi Principis ac Domini, Domini Georgii Lippay, Archiepiscopi Strigoniensis, Primatis Hungariae, & Sanctae Sedis Apostolicae Legati nati, &c. Jussu & auctoritate editae. Viennae Austriae, Typis Matthaei Cosmerovii, Sacrae Caesareae Majest : Aulae Typographii, Anno Domini M.DC. LXXIV. [1674] [ÖNB : 303.060-D . Alt-Einb. AdI].

Missae in festis propriis Sanctorum Patronorum Regni Hungariae. Ad formam Missalis Romani recusae, iis additis, quae pro universis statibus Haereditariis Augustissimae Domus Austriacae concessae sunt, MDVVLVIII. Cum Privilegio Sac. Caes. Reg. Mai. Pro Regno Hungariae, Bohemiae, etc. Viennae, Pragae, et Tergesti, Typis Ioannis Thomae Trattner, Caesareo – Regiae Maiestatis Aulae Typographi & Bibliopolae. [1758].

Prague et royaume de Bohême

Liber horarum canonicarum secundum veram Rubricam archiepiscopatus ecclesie pragensis, Sultzpach [Nürnberg], Stuchs, 1502 [exemplaire de la Bayerische Staatsbibliothek, cote Res/2 Liturg. 56i, online]

Proprium Sanctorum Pragensis ecclesiae patronorum, Viennae Austriae, excudebat Matthaeus Cosmerovius, in aula Coloniensi. Anno Christi M. DC. XLIII [1643].

Missae Propria Sanctorum S. Pragensis Ecclesiae Patronorum approbatae, ad instantiam Eminentissimi et Reverendissimi Domini Domini Ernesti Adalberti [...] Cardinalis de Harrach [...]. Vlnnae Austriae, formis Matthaiei Cosmerovii, in aula Coloniensi, M. DC. XLIII [1643] [Archives nationales, Prague APA F 29 1 carton 3935].

Officia propria sanctorum quorum memoria per archidioecesin Bohemiae specialiter colitur; in gratiam totius cleri archidioeceseos, nec non ad augendum praefatorum sanctorum cultum denuo plenius collecta et edita Anno 1663. Praegae, Typis Universitatis Carolo-Ferdinandee in Collegio Societatis Jesu ad S. Clementem, 1663. [Strahov : Kl 185/1]

Propria Officia Sanctorum, Quos S. Metropolitana Ecclesia Pragensis S. Viti Mart: Et Tota Archi-Episcopalis Per Regnum Bohem: Archi-Dioecesis colit, Autoritate ac iussu reverendissimi & celsissimi principis, domini domini Ioannis Friderici ex comitibus à Waldstein, Dei & apostolicae sedis gratia archiepiscopi Pragensis [...] & Bohemiae Primatis [...], Anno 1677. Praegae, Typis Georgij Czernoch. [Strahov : ACh VII 42].

Officia propria sanctorum, quorum memoriam S. metropolitana ecclesia pragensis S. Viti martyris totaque archiepiscopalis per Regnum Bohemiae archi-dioecesis, per anni circulum colit, et recolit. Autoritate et iussu reverendissimi ac celsissimi Sac. Rom. Imp. Principis, domini domini Antoni Petri, Dei gratia archiepiscopi pragensis, sedis apostolicae legati nati, comiti de Przychowsky, e lib. Baronibus de Przychowitz [...], novissime pro augenda sanctorum veneratione accuratius revisa, et secundum Missale Romano-Bohemicum conformata. Praegae, typis Fitzky & Hladkyanorum haeredum factore Joanne Fitzky 1767. [ÖNB 7.S.24]

Officia propria sanctorum, quorum memoriam S. metropolitana ecclesia pragensis S. Viti martyris totaque archiepiscopalis per Regnum Bohemiae archi-dioecesis, per anni circulum colit, et recolit. Autoritate et iussu reverendissimi ac celsissimi Sac. Rom. Imp.

Principis, domini domini Antoni Petri, Dei gratia archiepiscopi pragensis, sedis apostolicae legati nati, comiti de Przychowsky, e lib. Baronibus de Przychowitz [...], novissime pro augenda sanctorum veneratione accuratius revisa, et secundum Missale Romano-Bohemicum conformata. Pragrae, typis Fitzky & Hladkyanorum haeredum factore Joanne Fitzky 1767 [exemplaire personnel de l'auteur, identique au précédent, mais contenant un supplément sans titres de fêtes ajoutées entre 1767 et 1775]

Missale Romano-Bohemicum. Pragrae, Typis Archi-Episcopalis Seminarii, per Guilielmum Knauff, 1690. [Strahov : FG I 18].

Missale Romano-Bohemicum [...]ex mandato[...] D.D. Joannis Maurittii Gustavi Archi-Episcopi Pragensis. Vetero-Pragrae, excudebat Mathias Adamus Höger, 1735. [Strahov : BP I 48].

Missae propriae Archi-Dioecesis Pragensis, Vienne-Prague-Trieste 1758 (Trattner).

Olomouc et Moravie

Officia propria sanctorum [...] ecclesiae Olomucensis [...] autoritate Caroli de Liechtenstein [...] Olomucii, typ. Viti Henr. Ettelli, Olomouc, 1669. [Strahov : ACh X 13].

Officia Propria Sanctorum Almæ Cathedralis Ecclesiae, Totiusque Dioecesis Olomucensis, Quibus Officia recentiora ab Anno 1720 pro Univerfali Ecclesia emanata adjecta reperiuntur, iussu et autoritate eminentissimi et celsissimi principis, ac domini domini Wolfgangi, divini miseratione S.R.E. Titulis S. Marcelli Presbyteri Cardinalis deSchrattenbach, Protectoris Germaniae, Episcopi Olomucensis [...], In usum collecta, emendata, & in praesentem Ordinem redacta [...], Olomucii typis regiae in Moravia metropolis Olom., per Franciscum Hirnle factorem, MDCCXXXII [1732] [ÖNB : 680456-B; Strahov : EZ VI 36/a]

Bressanone

Officia Propria Sanctorum Cathedralis ecclesiae et dioecesis Brixinensis. Ad usum Breviarij Romani accommodata. Oeniponti, Excudebat Jacobus Christophoru Wagner, Anno M.DC.LXIX. [1669][Google Books]

Missae propriae Sanctorum Dioecesis Brixinensis, Brixinae: Apud Joannem Cassianum Krapf. [1756] [ÖNB : 217.208-D Alt, adl. 2]

Ljubljana

Propria Sanctorum Cathedralis ecclesiae et dioecesis Labacensis jussu & autoritate Reverendissimi, & Celsissimi Domini, Domini Sigismundi Christophori Episcopi Labacensis, Sacri Romani Imperii Principis, Comitibus Ab Herberstain etc. Editum. Labaci, Typis Iosephi Thaddei Mayr, Inchytae Provinciae Carniolae Typographi. Sumptibus Joannis Caroli Mayli Biblioepi. Anno M. DC. LXXXVII. [1687]

Passau

Proprium Sanctorum dioeceseos Passaviensis. Cum Approbatione Sedis Apostolicae, ad usum Breviarij Romani. Reverendissimi et serenissimi domini D. Leopoldi Archiducis Austraie, &c., episcopi argentoratensis et Passaviensis iussu et auctoritate editum. Monachii, Excudebat Nicolaus Henricus. M.DC. VIII. [1608] [Google Books].

Proprium Missarum de sanctis ecclesiae passaviensis, prostant Viennae, apud Davidem Haultt, anno MDCXLVIII [1648]. [ÖNB : 305.414-C-Alt-Adl.2]

Proprium Sanctorum dioecesos Passaviensis, Cum Approbatione Sedis Apostolicae, as usum Breviarij Romani, Jussu & Autoritate celsissimi ac reverendissimi principis ac domini, Domini Sebastiani, Episcopi Passaviensis, Sacri Imperii Romani Principis, Comitibus de Pötting, &c. Denuo editum [...]. Passavii, apud Georgium Höller, M.DC.LXXV. [1675] [Google Books]

Proprium Sanctorum dioeceseos Passaviensis, Cum Approbatione Sedis Apostolicae, ad usum Breviarij Romani, Jussu et Autoritate Referendissimi ac Celsissimi Principis, ac domini domini Joannis Philippi Dei et apostolicae sedis gratiae episcopi passaviensis, sac. Rom. Im. Principis, et comitis de LAmberg, &c. denuo editum. Accesserunt in secunda parte Officia Sanctorum Propria, quae a Sede Apostolica per haereditarias Sac. aj. Provincias, & Germaniam recitari sunt indulta. Tertia Pars complectitur Officia, partim de praecepto, partim ad libitum recitanda in universali Ecclesiae, juxta postremam Breviarij Romani editionem. Passavii, apud Georgium Höller, Anno M. DC. LXXXIX [1689] [ÖNB : 22.H.71].

Salzburg –Graz Seckau

Missale Salisburgensis iuxta ritum & consuetudine Sanctae Romanae Ecclesiae restitutum..., 1605 [Exemplaire de la Bibliothèque de Ratisbonne, Staatliche Bibliothek, 999/2 Liturg.53, online: urn: rbn: de: bvb:12-bsb11057620-5]

Missae propriae cum propriis sanctorum Archidioecesis Salisburgensis officiis, Jussu et auctoritate illustrissimi et reverendissimi principis, ac domini domini Paridis Archiepiscopi salisburgensis [...] Accuratissime revisis & emendatis, ac in lucem editis, , Concordantes. Graecii, apud Franciscum Widmanstadium Sac. Caes. Mai. Typographum, sumptibus Sebastiani Haupt, bibliopolae. Anno MDCLI [1651] [ÖNB : 3036686-D.Alt.-Adl].

Vienne

Officia propria sanctorum cathedralis ecclesiae & totius dioecesis viennensis. Illustrissimi et reverendissimi pricipis ac domini dni Antonii, episcopi viennensis, abbatis Cremiphansensis. [...] Additis aliquot officiis partim Breviario Romano inserendis, partim liberè

dicendis, Edita. Vienna Austriae, Ex Officina Michaelis Rictii, in Novo Mundo. Anno M.DC.XXXII.

Proprium Sanctorum Cathedralis Ecclesiae et Dioecesis Viennensis, A Sacra Rituum Congregatione revisum & approbatum, Celsissimi et Reverendissimi Principis ac Domini, Domini Francisci Antonii Episcopi Viennensis, Sac.Rom.Imp. Principis, ex Comitibus Ab Harrach Jussu denuo editum, Vienna, typis Leopoldi Vogt, Universit. Typographi. Anno M.DCC. II. [1702] [Strahov : EP XIV II]

Allemagne et Autriche

Officia propria sanctorum tum pro universa Germania, tum pro terris Austriacis, Viennae-Pragae-Tergesti, Joan. Thomas Trattner, 1757 [Strahov : EP XV 48].

Wroclaw

Propria officia Sanctorum Dioecesis Wratislaviensis Ex approbatis a Sede Apostolica ad usum Breviarii Romani desumpta. Serenissimi & Reverendissimi Principis ac Domini, Domini Leopoldi Guilielmi Archiducis Austriae, &c. Episcopi Wratislaviensis, Wratislaviae, Typis Baumannianis, exprimebat Gottfried Gründer [1662] [NK Prague : 33 J 53].

Officia Sanctorum nova & propria dioecesis Wratislaviensis. In augmentum Cultus Divini Sanctorum Honorem, & usum Breviarii Romani, Serenissimi, & Reverendissimi Principis, ac Domini Domini Francisci Ludovici, Comitis Palatini Rheni, Episcopi Wratislaviensis, &c., Jussu & Auctoritate edita. Wratislaviae, Impressit Andr. Franc. Paga, Sereniss. & reverendiss. Principis & Episcopi Typ. Aul. [1706]. [Strahov : BV VI 86].

Officia Sanctorum Propria Dioecesis Wratislaviensis, Reverendissimi [...] Domini Philippi Gotthardi Principis de Schaffgotsch Episcopi

Wratislaviensis, &c. &c. Iussu et auctoritate edita. [1751]
[exemplaire de la Staatsbibliothek zu Berlin, cote Dq 14210,
VD 18 Digital]

Hors pays des Habsbourg

Royaume de Pologne

*Missae Propriae Patronurum et Festorum Regni Poloniae, ad Normam
Missali Romani accommodatae, Cum Gratia et privilegia S.R.M. ;
Cracoviae, In Officina Andreae Porticcio, Typographi Regii, Anno
DOMini MDCXI [1611] [ÖNB : 226.484-C Alt]*

Abréviations

BNF : Bibliothèque nationale de France

NK : Národní knihovna, Prague

OSZK : Országos Széchényi Könyvtár

ÖNB : Österreichische Nationabibliothek, Wien

RMK : Régi Magyar Könyvtár

Strahov : Strahovská knihovna, Prague

Marie-Elizabeth Ducreux

École des hautes études en sciences sociales, Paris

DOI 10.14755/BARBIER.2017.8

Langue et édition scolaire en Bohême au temps de la réforme de Marie-Thérèse.

Retour sur une grande question et de petits livres

Claire Madl

Avant-propos

Les historiens du livre et de la médiatisation des textes sont particulièrement bien placés pour se saisir d'une des problématiques majeures de l'histoire culturelle et politique de la monarchie des Habsbourg à l'époque moderne : celle des pratiques linguistiques. Considérée dans le contexte de la réforme de l'enseignement lancée en 1774 sous le règne de Marie-Thérèse, la question de la langue fait figure de dossier classé : cette réforme a, selon les historiens, diffusé avec succès la langue allemande parmi les populations qui n'étaient pas germanophones, au point de provoquer, à plus ou moins longue échéance, au sein des mouvements nationaux naissants, une réaction sous la forme d'une assignation identitaire des langues, liant l'usage d'une langue vernaculaire à l'appartenance nationale¹.

¹ C'est ainsi qu'on le trouve par exemple dans la vaste synthèse de Daniel BAGGIONI, *Langues et nations en Europe*, Paris, Payot (Bibliothèque scientifique), 1997, 176. Mais les analyses plus précises affinent ce schéma : Miroslav HROCH, *In the national interest. Demands and goals of European national movements of the nineteenth century: A comparative perspective*, Prague, Faculty of Arts, Charles University, 2000, 65 et suiv. « The

Toutefois, une perspective d'histoire globale du livre qui prenne en compte, comme nous l'a appris Frédéric Barbier, les facteurs intellectuels, politiques, économiques et techniques de la fabrication des livres, donne un éclairage plus plastique de cette question. Je tenterai de l'adopter en prenant pour objet un des aspects les plus systématiques de la réforme de l'éducation primaire : l'édition et la diffusion des manuels scolaires. Cette approche permet en outre de revenir sur l'articulation encore peu élucidée entre Lumières et affirmation des nations, problématique commune à de nombreux pays d'Europe mais particulièrement pertinente sur le terrain de la monarchie des Habsbourg où l'histoire a été comme accélérée par les réformes précipitées du despotisme éclairé durant le dernier tiers du XVIII^e siècle².

linguistic and cultural programme ». Pour la Bohême : Anna M. DRABEK, „Die Frage der Unterrichtssprache im Königreich Böhmen im Zeitalter der Aufklärung“ *Österreichische Osthefte*, vol. 38, n° 3, 1996, 329–355 ; Stefan Michael NEWERKLA, *Intendierte und tatsächliche Sprachwirklichkeit in Böhmen. Diglossie im Schulwesen der böhmischen Kronländer 1740–1918*, Vienne, WIV-Univ.-Verl., 1999. František KUTNAR analyse la place de la langue dans le contexte de la diffusion des Lumières : *Obrozené vlastenectví a nacionalismus. Příspěvek k národnímu a společenskému obsahu české doby obrozené* [Le patriotisme des éveilleurs et le nationalisme. Contribution à une définition de l'identité tchèque à l'époque de l'éveil national], Prague, Karolinum, 2003, 91–95.

² Vladamír MACURA, *Znamení zrodu. České obrození jako kulturní typ* [Marque de naissance. L'éveil tchèque comme catégorie culturelle], Prague, Český spisovatel, 1983, 14.

Introduction

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'Europe des Lumières débat de questions d'éducation et d'enseignement. Tous les auteurs majeurs, et avec eux une foule d'auteurs mineurs, se sont prononcés sur l'importance de l'éducation pour le bonheur des individus, la santé des États et le « progrès des peuples ». C'est un sujet que l'on aborde dans tous les genres et tous les milieux : dans les traités, les revues, les romans, les mémoires, dans les salons ou les loges maçonniques ; la correspondance privée liée à l'éducation est elle aussi luxuriante. Les auteurs français du milieu du siècle souhaitent la reconnaissance du caractère public et général que devrait avoir l'enseignement, et sa séparation de la sphère religieuse. Ils répètent l'intérêt que les souverains ou les États ne peuvent manquer de manifester pour l'éducation des sujets puis des « citoyens »³.

La monarchie des Habsbourg, en phase avec ce mouvement, mais placée dans l'urgence de se réformer pour maintenir son rang, lança une réforme d'une ampleur inédite qui obligea ses souverains à mettre en place les outils indispensables à la réalisation de cette ambition. Aujourd'hui encore, les enfants des anciens pays de la monarchie apprennent à l'école que Marie-Thérèse, à la fin de son règne, publia l'acte qui instituait l'école obligatoire pour les enfants de 6 à 12 ans. Entre Vienne, Prague et Budapest, la date de promulgation de l'ordonnance sur les écoles (*Schulordnung*, *Ratio Educationis*) varie néanmoins, puisque l'acte est promulgué en 1774 dans les pays autrichiens et tchèques, en 1777 dans le Royaume de Hongrie⁴.

³ Paul HAZARD, *La pensée européenne au XVIII^e siècle. De Montesquieu à Lessing*, Paris, Hachette, 1995 (1^e éd. 1963), 191–199 chapitre sur l'éducation.

⁴ L'école obligatoire est un principe et un objectif à atteindre et la *Schulordnung* a une force persuasive puisqu'elle est désormais invocable dès

Quelques grands principes caractéristiques de cette réforme phare du despotisme éclairé sont inscrits dans les manuels eux-mêmes. L'État s'empare de la question de l'enseignement et affirme explicitement qu'elle est de son ressort. Suscitée dans les faits par la suppression de l'ordre des jésuites, il est prévu par exemple dès le départ d'appointer des enseignants et de publier des manuels. La réforme se veut uniforme ; le maître mot de *Gleichförmigkeit* est récurrent dans les sources. Elle est destinée à atteindre tous les enfants : l'accent est mis sur ceux qui n'ont pas encore accès à l'éducation mais, à l'autre bout de l'échelle sociale, les précepteurs privés ne sont pas exclus du système et doivent désormais obtenir un certificat délivré par les écoles normales. La réforme cherche en outre à mettre en place les méthodes pédagogiques les plus modernes, largement inspirées des expériences des pays allemands protestants et des courants piétistes⁵. Elle est guidée

que son non-respect est constaté. Elle énonce les principes d'un enseignement primaire et secondaire et organise très précisément les cursus et l'administration des écoles « triviales », au niveau de chaque paroisse (en Bohême, 2264 en 1792), des *Hauptschule* dans les villes capitales de cercles (20 en 1792, pour 16 cercles), quelques plus rares *Gymnasien* en nombre décroissant, une École normale par province pour la formation des maîtres et les enseignements courants. Pour une présentation en français de la réforme : Marie-Elizabeth DUCREUX, « Nation, État, éducation. L'enseignement de l'histoire en Europe centrale et orientale », in: *Id.* (dir.) *Histoire et Nation en Europe centrale et orientale XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Institut national de recherche pédagogique (Histoire de l'éducation, n° 86), 2000, 5–36, en particulier 5–22. Bien que centré sur l'Autriche, l'ouvrage de J. A. von HELFERT reste indispensable : *Die Gründung der österreichischen Volksschule durch Maria Theresia*. I. Band, Prague, Verl. von Friedrich Tempsky, 1860, reproduit le texte de l'ordonnance 323 et suiv.

⁵ James VAN HORN MELTON, *Absolutism and the eighteenth-century origins of compulsory schooling in Prussia and Austria*, Cambridge, Cambridge

par le principe d'adaptation de la méthode et du contenu des enseignements aux enfants et à leur milieu social d'origine, mettant l'accent sur le développement de leur capacité de compréhension et de mémorisation. L'objectif est de former des sujets pieux, travailleurs et honnêtes, conscients et satisfaits de leur état et respectueux des autorités. Pour l'État, elle est un moyen incomparable d'être en prise sur la société⁶. Le but urgent poursuivi par la réforme de l'enseignement secondaire est en outre de générer un vivier d'employés de bureaux aptes à améliorer l'efficacité de l'appareil de l'État.

Le succès de la mise en place de ce que les sources elles-mêmes qualifient parfois de « *Schulmaschine* » est inégal mais avec la Bohême, qui est au centre de cette étude, nous disposons d'un cas où il semble indiscutable. Les historiens estiment, à partir de l'analyse des rapports des enseignants, que 70 % des enfants (garçons et filles) allaient à l'école en 1792 et 90 % en 1832⁷.

Venons-en aux livres ! La restructuration de l'école élémentaire est portée par une ample politique de publications de manuels. C'est à leur propos que se cristallisèrent les enjeux de l'enseignement liés à la langue. En effet, avec l'édition de manuels officiels appelés à être diffusés dans les pays de la monarchie, l'apprentissage de l'allemand fut considéré par la plupart des auteurs de la réforme comme le moyen

University Press, 1988, 91–105 : « The Catholic appropriation of Pietist pedagogy: Johann Ignaz Felbiger ».

⁶ C'est la problématique la plus explorée par l'ouvrage cité ci-dessus et par les travaux récents, cf. par exemple Pavel BĚLINA, Milan HLAVÁČKA, Daniela TINKOVÁ, *Velké dějiny zemí koruny české* [Grande histoire des pays de la couronne de Bohême]. XI.a. 1792–1860, Prague – Litomyšl, Paseka, 2013, 167–171.

⁷ Milan HLAVÁČKA, Jiří KAŠE, Jan P. KUČERA, Daniela TINKOVÁ, *Velké dějiny zemí koruny české* [Grande histoire des pays de la couronne de Bohême] XI.b. 1792–1860, Prague – Litomyšl, Paseka, 2013, 140.

d'atteindre l'uniformité. Sur cette voie, la diversité effective des langues maternelles en usage dans la monarchie des Habsbourg ne pouvait apparaître que comme un handicap.

En Bohême, on estime qu'environ les deux tiers de la population avait le tchèque comme langue maternelle, l'autre tiers l'allemand. Tandis que les germanophones sachant lire avaient accès à la production de tous les pays allemands, les tchécophones disposaient d'ouvrages, soit relativement anciens, soit relevant de l'usage courant seulement, car le tchèque avait pratiquement quitté le domaine de la haute culture au cours du processus de recatholicisation du pays aux XVII^e et XVIII^e siècles – bien qu'il fût demeuré la langue officielle du royaume. Dans la lignée de la revalorisation des langues vernaculaires, tel l'allemand, une poignée d'érudits se penche à la fin du XVIII^e siècle sur le tchèque dans le cadre de travaux philologiques et historiques. Mais la langue de l'appareil étatique est désormais l'allemand et les érudits eux-mêmes abandonnent progressivement le latin pour communiquer en allemand avec leurs collègues des universités de l'Empire. Comme nous l'avons dit, l'historiographie des pays tchèques considère ainsi la réforme de l'enseignement des années 1775 comme la mesure qui fut la plus efficace pour la germanisation de la population tchécophone, ayant conduit *in fine* à une réaction.

Mais dès avant que la langue ne fût investie par les programmes de l'éveil national, elle le fut par les acteurs de la publication pédagogique selon trois aspects sur lesquels je me pencherai. Tout d'abord, la question de la langue révéla les contradictions entre deux principes de la diffusion de l'alphabétisation : la nécessité de s'adapter aux élèves d'un côté et l'effort d'uniformité de l'autre. Publier des manuels dans une langue ou l'autre devint ensuite pour les acteurs locaux du marché du livre un enjeu économique qui exacerba leur confrontation aux autorités centrales qui cherchèrent à appliquer une centralisation absolue des processus de décision et de production des manuels. Le fait de publier des manuels en tchèque conduisit enfin leurs auteurs à

tenter une première normalisation de la langue, bien avant que ne soient forcés de le faire les linguistes érudits.

Des manuels en tchèqu : une concession au nom de la popularisation et au détriment de l'uniformité

La lettre de la loi : die « überaleinzuführend[e] deutsch[e] Sprache »

Certaines réformes des écoles lancées dans l'Europe moderne, en particulier celles menées dans un souci de conformité dogmatique des enseignements⁸ ou celles qui introduisaient un enseignement collectif nécessitant l'utilisation de manuels homogènes, avaient mis en place des moyens de contrôle plus ou moins incitatifs ou coercitifs des manuels utilisés dans les classes⁹. Dans la monarchie des Habsbourg du dernier quart du XVIII^e siècle, les auteurs de la réforme, principalement l'abbé silésien Johann Ignaz Felbiger (1724–1788), rédigèrent en allemand un lot de manuels dont l'utilisation fut décrétée obligatoire et exclusive – les manuels officiels des écoles impériales et royales¹⁰. Ils

⁸ Voir par exemple : Jean-Luc LE CAM, « Schulbücher zwischen Vorschrift, Angebot und Gebrauch. Das Beispiel des braunschweigischen Gelehrtenschulwesens im 17. Jahrhundert », *Zeitschrift für Erziehungswissenschaft*, 15, 2012, 121–152, en particulier 129–139.

⁹ Émanuelle CHAPRON, « Écoles charitables et économie du livre au XVIII^e siècle. Les livres à l'usage des élèves des ursulines », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 59, n° 4, 2012, 33–50, 36.

¹⁰ Outre les ouvrages généraux cités précédemment : Ingeborg JAKLIN, *Das österreichische Schulbuch im 18. Jahrhundert aus dem Wiener Verlag Trattner und dem Schulbuchverlag*, Vienne, Praesens, 2003 ; Vladimír ŠTVERÁK, Jan MRZENA, *Felbiger a Kindermann. Reformatoři lidového školství* [F & K réformateurs de l'école élémentaire], Prague, Státní pedagogické nakladatelství, 1986 ; V. ŠTVERÁK, *Pedagogická literatura na přelomu 18. a 19. století, op. cit.*

introduisaient une nouvelle méthode d'enseignement collectif et pour la lecture leurs auteurs y avaient remplacé certaines prières jugées surabondantes par de courtes histoires au contenu moral. Les manuels des écoles élémentaires étaient édités par la Commission des écoles de Basse-Autriche (*Schulkommission*), qui en possédait le privilège exclusif, et imprimés par des imprimeurs viennois avec lesquels la Commission avait conclu un contrat, prévoyant que les bénéfices des ventes revenaient à cette dernière. L'imprimeur Johann Thomas Trattner possédait en outre le privilège sur les manuels des *Gymnasien*¹¹. Durant les préparatifs de la mise en place de la réforme en Bohême, le grand burgrave Karl Egon Fürstenberg souligna qu'une majorité d'enfants étant tchécophone, on ne pouvait pas ne pas faire traduire les manuels¹². C'était même selon lui la garantie que les Tchèques

¹¹ Le privilège de la Commission date de 1772, cf. J. HELFERT, *Die österreichische Volksschule, op. cit.*, 491. Des copies des contrats signés plus tard avec les imprimeurs Joseph Kurzböck et Jakob Anton Ghelen se trouvent à Národní archiv (Archives nationales NA), Prague, Komise pro normální školy (Commission pour les écoles normales KNŠ), cart. 1, n° inv. 6a, dossier n° 8 du 30.7.1775, les deux contrats datent du 22.11.1774. Voir Peter R. FRANK, Johannes FRIMMEL, *Buchwesen in Wien 1750–1850. Kommentiertes Verzeichnis der Buchdrucker, Buchhändler und Verleger*, Wiesbaden, Harrassowitz (Buchforschung 4), 2008, 254. I. JAKLIN, *Das österreichische Schulbuch im 18. Jahrhundert, op. cit.*, 114 indique que Trattner imprimait aussi pour le *Normalschulverlag* sans mentionner aucun contrat. Le privilège de Trattner pour les livres des Lycées date de 1776.

¹² C'est dans un premier temps lors de la mise en place d'écoles sur les domaines de Fürstenberg que la discussion entre Felbiger et Fürstenberg fut entamée : NA, Prague, České Gubernium, Prezidium Gubernia (Gouvernement de Bohême, Présidence) 1771–1781, cart. 18, fasc. 16, n° inv. 18. Voir aussi : Josef HANZAL, « Přispěvek k dějinám školství a jeho správy v Čechách v letech 1775–1848 » [Contribution à une histoire de

recevraient une éducation identique à celle diffusée ailleurs dans la monarchie. Felbiger lui-même ne pensait pas autrement et longtemps Marie-Thérèse avait répété la nécessité d'améliorer l'enseignement primaire dans la langue maternelle. Pourtant, dans un premier temps, c'est la nécessité de diffuser l'allemand qui se vit donner la priorité, selon le modèle assimilatoire mis en place par la Prusse en Silésie¹³. L'allemand fut en outre considéré comme la langue qui permettait le meilleur accès à la connaissance.

Le programme insistait donc sur la nécessité de diffuser l'allemand, en particulier auprès des futurs enseignants qui sont de fait au centre des préoccupations de la réforme¹⁴. La rature du secrétaire de Marie-Thérèse faisant précéder la mention de la « langue allemande » par l'adjectif « *überaleinzuführend* » (à introduire partout) est assez éloquente¹⁵. En janvier 1777, un nouveau décret répétait que l'acquisition de l'allemand était le but de l'éducation élémentaire – signe que cela demeurerait sans doute « non acquis », selon la formule des instituteurs d'aujourd'hui¹⁶.

l'enseignement et de son administration en Bohême dans les années 1775–1848], *Sborník archivních prací*, 26, 1976, 221–260, ici 223.

¹³ Anna M. DRABEK, „Die Frage der Unterrichtssprache“, *op. cit.* 339. Voir cette étude pour l'abondante littérature concernant la réforme des écoles en Bohême.

¹⁴ J. VAN HORN MELTON, *Absolutism and the eighteenth-century origins of compulsory schooling*, *op. cit.* 13–22.

¹⁵ « auf alle Land- und Stadt-Schulen überaleinzuführend[e] deutsch[e] Sprache », AVA, Vienne, Unterricht, StHK Teil 1 (1760–1791), cart. 1, fasc. 1., 162 ex 1774, f. 196v. Marie-Thérèse à Heinrich Kajetan Blümegen (1715–1788), président de la Chancellerie de Bohême et d'Autriche, 25.1.1774.

¹⁶ KABÁT, K[arel], « Významná účast knihtiskárny Státního nakladatelství na vytvoření knihy české » [L'imprimerie des Éditions d'État et l'invention du livre tchèque], dans A. DOLENSKÝ (dir.) *Knížní kultura doby staré i nové*

Cette politique du manuel officiel fut expérimentée dès avant 1775 avec l'introduction d'une adaptation du catéchisme de Felbiger décliné en six versions correspondant à six niveaux de complexité. Il apparut au grand jour que le problème de la langue se posait à différents niveaux puisqu'en 1776, sollicités pour donner leur avis sur le contenu du catéchisme, des évêques des provinces italiennes de la monarchie durent faire remarquer aux autorités qu'ils ne pouvaient répondre, faute de comprendre l'allemand¹⁷.

Des manuels en tchèque. Une concession à l'impact ambigu

Dès février 1775, lors de la deuxième session de la Commission de l'École normale nouvellement créée à Prague pour mener à bien la réforme, les objections du grand burgrave mentionnées ci-dessus furent reprises et il fut décidé de les présenter officiellement à la tutelle viennoise, la Commission aulique des études, avec une demande d'autorisation pour imprimer à Prague des traductions des manuels de lecture (*Vorlesbücher*) viennois¹⁸. La constatation de la langue maternelle du public visé est la seule argumentation fournie. Elle

[Histoire du livre aux temps anciens et modernes], Prague, [s.n.], 1926, 218–224, 220.

¹⁷ AVA, Vienne, Unterricht, StHK, Teil 1 (1772–1790), cart 107, fasc. 11 Katechismen, 26 ex 1777, ff. 51–57.

¹⁸ NA, Prague, KNŠ, cart. 1, n° inv. 2, session du 25.2.1775, dossier 8. Il s'agit de : *Lesebuch für Schüler der deutschen Schule*. Suivront les autres manuels des écoles élémentaires (seuls les manuels de calcul et d'allemand n'ont pas été traduits en tchèque) : *Methodenbuch für Lehrer der deutschen Schulen in den kaiserlich-königlichen Erbländern ; Kern des Methodenbuches, besonders für die Landesschulmeister in den k. k. Staaten ; Schulordnung ; A B C oder Namenbüchlein ; Anleitung zur Rechenkunst ; Deutsche Sprachlehre*. Cf. V. ŠTVERÁK, *Pedagogická literatura na přelomu 18. a 19. s., op. cit.*

ressortit néanmoins au principe de l'adaptation de l'enseignement aux enfants. La Commission de Vienne donna son accord en avril, se réservant néanmoins l'autorité exclusive de certifier la conformité des traductions affirmant ainsi le mode centralisé d'administration et de gouvernement qu'elle entendait mettre en place¹⁹.

Cette concession n'en était pas moins un très efficace moyen d'exclusion car les écoles secondaires le plus souvent urbaines, les « lycées » (*Gymnasien*), et l'École normale de Prague ne devaient dispenser d'enseignement qu'en allemand²⁰. Le tchèque devenait progressivement un marqueur social qui, lorsqu'il n'était pas combiné avec une connaissance de l'allemand, fermait les portes de tout enseignement secondaire. Il est de même notable que les écoles « de campagne » constituèrent une catégorie informelle souvent invoquée, et c'est à elles uniquement que sont formellement destinés les manuels en tchèque. La proportion d'élèves de langue tchèque dans les écoles allemandes secondaires constatée dans la seconde moitié du XIX^e siècle témoigne de l'attractivité de l'allemand²¹.

¹⁹ NA, Prague, KNŠ, 1775–1784, cart. 1, n° inv. 1, 24.4.1775 extrait du décret du 12.4.1775 autorisant la traduction tchèque du livre de lecture : « womit die Übersetzung der Vorleßbücher in die böhmische Sprache mit der größten Genauigkeit in Anbetracht des Grund Textes besorget werden (...) »

²⁰ Une véritable politique restrictive de l'accès à l'enseignement secondaire et à l'université est en effet mise en place parallèlement à la généralisation de l'enseignement primaire, cf. J. VAN HORN MELTON, *Absolutism and the eighteenth-century origins of compulsory schooling*, *op. cit.* 115–119. La suppression des écoles religieuses secondaires où un enseignement en tchèque était pratiqué accentue la marginalisation du tchèque : A. M. DRABEK, „Die Frage der Unterrichtssprache“, *op. cit.* 339–342.

²¹ S. M. NEWERKLA, *Intendierte und tatsächliche Sprachwirklichkeit*, *op. cit.* 76–170.

Le lourd héritage des manuels pré-réforme

Les manuels officiels n'étaient pas lancés sur un terrain vierge et un certain nombre d'abécédaires et de manuels de lecture étaient vendus mais aussi imprimés dans le pays, en allemand et en tchèque. Ce point apparaît aujourd'hui comme un des atouts de la réforme de l'éducation en Bohême car il témoigne de l'existence d'une demande, d'une pratique de l'édition pédagogique et d'un réseau de diffusion sur lequel la réforme pouvait s'appuyer avec efficacité. Dans un premier temps toutefois, cet héritage se transforma au contraire en un handicap. L'emploi des manuels officiels s'accompagnait en effet de l'interdiction des « anciens » manuels dont des inspections répétées veillaient à assurer la mise au rebut.

À Prague, la Commission de l'École normale était chargée de gérer les stocks de livres de l'ancienne imprimerie des jésuites désormais dans sa régie. En juin 1777, le grand burgrave de Bohême objectait ainsi à l'impression en tchèque et en allemand d'un manuel de latin, que ces stocks contenaient plusieurs centaines de volumes d'un manuel du même auteur, semblable au nouveau, édité à la veille de la réforme. Était-il raisonnable d'investir dans une nouvelle traduction ? L'inventaire du stock fut joint en appui du rapport. À Vienne, cette objection ne fut pas du meilleur effet. La réponse est emplie de suspicion :

« On ne sait que répondre ! Simplement que ce rapport semble émaner d'une Monarchie tout à fait étrangère. Cela fait deux ans que différentes instructions concernant l'enseignement ont été envoyées en Bohême. De toute apparence, très peu, peut-être rien, n'a été suivi d'effets²². »

²² AVA, Vienne, Unterrichts, StHK Teil 1, cart. 107, fasc. 1, 200 ex 1777, ff. 6–9, (lettres de Fürstenberg 21.6.1777 et 4.7.1777, brouillon de réponse du 1.8.1777 et 9.8.1777). Le livre recommandé à Vienne d'après le programme des études est *Anleitung zur lateinischen Sprache*, éditée par Trattner en 1776 et 1777, tandis que Fürstenberg mentionne un ouvrage plus ancien ayant

Que la Commission vende ces manuels comme elle le peut, mais pas dans les écoles ! Trattner, qui avait reçu en 1776 un privilège pour l'édition des manuels des lycées, fut moins critique, édita l'*Introduction* à la langue latine voulue par les programmes et se chargea même de l'édition de la version tchèque²³.

Si les manuels existants risquaient d'empêcher la Schulmaschine de tourner d'un mouvement uniforme, leur poids était aussi de nature économique.

Opportunité et impact économique de l'introduction des manuels officiels

Un impact négatif?

L'introduction des manuels officiels toucha directement l'activité des imprimeurs et des libraires de Bohême pour lesquels les petits abécédaires et autres catéchismes courants constituaient un produit de base au sein de leur assortiment, quelle que soit leur spécialité ou leur clientèle²⁴. On

cours dans les écoles secondaires (*Kurtze Einleitung zur lateinischen Sprache zum Gebrauch der Österreichischen Schulen* par Andreas FRIZ, par exemple : Grätz, Lechner, 1770, ou Freiburg im Breisgau, Wagner, plusieurs éditions entre 1768 and 1792) et qui est couramment nommé dans les sources « Nogherisch Schulbuch » ou « Fritzisch Schulbuch ». Or les jésuites en avaient fait imprimer entre 1768 et 1772 (les titres sont notés en allemand dans l'inventaire mais Fürstenberg mentionne des traductions tchèques). Selon Fürstenberg, on utilisait plus couramment les *Institutiones oratoriae et poeticae* de Herrmann Goldhagen (édité par exemple à Vienne en 1779) mais on ne les avait pas en traduction tchèque. C'est ce dernier ouvrage que Fürstenberg semble proposer de faire traduire.

²³ *Vvedenij k latinské ržeči* (Vienne, Trattner, 1779).

²⁴ Dans les années 1790, les libraires créent une section consacrée aux ouvrages pédagogiques dans leurs catalogues. Kaspar Widtmann propose,

trouve des ouvrages pédagogiques élémentaires aussi bien dans les catalogues imprimés des grands libraires qu'en foire, chez les libraires étalant²⁵. L'interdiction de ces ouvrages dans toutes les écoles mettait en danger la capacité des professionnels du livre à écouler leurs stocks.

En juin 1775, le Gouvernement de Prague transmet ainsi à la Commission aulique la plainte qu'il avait reçue des imprimeurs pragois. Ceux-ci sollicitaient une compensation pour leurs pertes²⁶. Le gouvernement de Prague, en appuyant leur requête ne faisait que jouer son rôle de soutien aux acteurs économiques de la Bohême et au développement de cette dernière. L'on conçoit néanmoins que l'effort de centralisation des souverains plaçait les autorités locales dans une position inconfortable voire ambiguë. Le cas de l'introduction des manuels est particulièrement éclairant par son exceptionnalité même. La Commission des études de Basse Autriche s'était vu attribuer le monopole pour l'édition des manuels des écoles élémentaires des pays héréditaires des Habsbourg qui devaient être pleinement vendus aux autres commissions provinciales, chargées à leur tour de revendre ou de distribuer gratuitement les manuels. Le gouvernement de Prague se voyait ainsi dans l'obligation de mettre en place une réforme qui allait causer des pertes à un secteur économique qu'il était censé soutenir.

en 1791, 4 abécédaires, 6 livres de lecture et 1 manuel de calcul ; en 1799 son offre double avec 8 abécédaires, 15 livres de lecture et 5 de calcul ; en 1817, Carl Wilhelm Enders a respectivement 16, 19 et 6 de ces manuels (tout en allemand).

²⁵ Michael WÖGERBAUER, « Bücher in der böhmischen Provinz 1782. Ein Archivfund und Überlegungen zur Erforschung abseits gelegener literarischer Felder », contribution à la conférence organisée à l'occasion de l'inauguration de la Kurt Krolop Forschungsstelle, Prague, 29.5.2016.

²⁶ La demande est signée conjointement par Sophia Klauser, Franz Augustin Höhenberger, Joanna et Vinzenz Pruscha : NA, Prague, KNŠ, 1775–1784, cart. 1, n° inv. 1, 30.7.1775, dossier n° 4.

Il apparut néanmoins, dès les premiers mois de l'introduction de la réforme dans les pays autrichiens et tchèques, que les frais de port n'étaient pas négligeables et surtout que les besoins étaient bien trop élevés pour que les imprimeurs viennois sélectionnés fussent à la tâche²⁷. La question des tirages permet en effet de mesurer l'enjeu économique et l'ampleur de la réforme. S'il est aujourd'hui difficile de travailler avec les exemplaires de ces manuels, leur conservation étant très lacunaire, ce n'est aucunement un effet de la faiblesse des tirages. Un rapport comptable du nombre des différentes versions du catéchisme dit de Sagan (car son auteur, Felbiger, l'avait introduit en premier lieu dans le duché de Sagan où il officiait), imprimés et distribués entre 1773 et 1778, donne la mesure du nombre de volumes de ces impressions.

N° des versions du <i>Catéchisme</i>	Nombre d'exemplaires	Nombre de cahiers composant un ouvrage
N° 1	7000	9
N° 2	10 000	16
N° 3	13 000	11
N° 4	10 000	5
N° 5	33 000	7
N° 6	10 000	1 ½
Total	83 000	49 ½

*Tirages des 6 versions du Catéchisme de Felbiger entre 1773 et 1778*²⁸

²⁷ Le fait est exposé par Felbiger à Marie-Thérèse en 1778 à propos des catéchismes : AVA, Vienne, Unterrichts, StHK Teil 1, cart. 107, fasc. 11 (Katechismen), Felbiger à Marie-Thérèse 13.1.1778, ff. 140–141.

²⁸ Sources : AVA, Vienne, Unterrichts, StHK Teil 1, cart. 107, fasc. 11, cote 24, ff. 140–142, Felbiger, 13.1.1778.

Avec plus de 80 000 volumes imprimés en cinq années, il semble que les autorités tentaient d'atteindre une production de masse avant de disposer des moyens techniques pour ce faire. Il devint ainsi indispensable d'atténuer les contraintes de la centralisation et la Commission des écoles normales de Prague fut finalement autorisée à faire imprimer dans sa province, outre des traductions, tous les manuels de l'école élémentaire – et ceux-ci seulement²⁹.

Initiatives des professionnels de l'édition

Dès avant que la décision n'ait été prise, les professionnels du livre avaient adressé leur demande pour réaliser l'impression des manuels scolaires approuvés par la Commission des écoles normales, sur le modèle du système qui fonctionnait en Autriche. Leur demande collégiale témoigne que le marché semblait suffisamment porteur pour être partagé³⁰. L'introduction de « nouveaux » manuels « obligatoires » pouvait en effet sembler une opportunité commerciale unique.

Dans le cadre de cette « commande publique », sans qu'aucun « appel d'offre » n'ait été diffusé, l'imprimeur qui proposa ses services à des tarifs nettement inférieurs à ceux de ses concurrents remporta le marché³¹. Il s'agit de Johann Ferdinand Schönfeld (1750–1821) qui

²⁹ V. ŠTVERÁK, *Pedagogická literatura na přelomu 18. a 19. s., op. cit.*, 31–32. L'autorisation concerne toutes les commissions des écoles des pays héréditaires pour les ouvrages suivants : l'abécédaire, le livre de lecture, le manuel de calcul, le livre d'écriture, le catéchisme pour les parents et les maîtres. NA, Prague, KNŠ, 1775–1784, cart. 1, n° inv. 1, copie du décret du 15.6.1775.

³⁰ NA, Prague, KNŠ, 1775–1784, cart. 1, n° inv. 1, 30.7.1775, Decretum Guberniale du 27 juin. La demande émane de Johanna Pruscha, Franz Augustin Höchenberger et Sophia Klauer.

³¹ NA, Praha, KNŠ, 1775–1784, cart. 1, n° inv. 4, 6.5.1775, dossier 2. Neuf imprimeurs libraires font connaître leur intérêt pour le marché, soit

tentait dans ses années-là de s'intégrer à toute force au marché pragois et avait déjà obtenu des autorités l'impression des formulaires nécessaires à l'établissement des cadastres³². La révision de son contrat lancée dès l'automne 1775 puis sa résiliation en raison de retards de livraison et du non-respect des termes qualitatifs du contrat, et finalement les protestations et aveux mêmes de Schönfeld, laissent penser que, dans ce marché, le vice de procédure eut été invocable³³. Schönfeld ternit sa réputation dans cette affaire et exacerba la rancœur de ses concurrents qui demandèrent à être dédommagés de leurs pertes sur les stocks. Dès le mois de mai 1776, la Commission des écoles normales de Prague fut établie en maison d'édition et imprimerie, recevant les locaux, le matériel et le personnel de l'imprimerie « héritée » des jésuites. La Commission bénéficiait en outre du revenu de certaines fondations jésuites et d'une subvention des États de Bohême avec lesquels elle rétribuait ou gratifiait certains enseignants,

individuellement avec des devis précis (Felizian Mangold & fils, Wolfgang Gerle, Johann Ferdinand Schönfeld) soit en associés (Johanna et Vincentz Pruscha, Franz Geržabek, Sophia Klause, Johann Karl Hraba, Franz Augustin Höchenberger).

³² Michael WÖGERBAUER, « Johann Nepomuk Ferdinand Schönfeld. Ein Buchdrucker und Sammler im josephinischen Zeitalter », in : Reinhard BUCHBERGER, Gerhard RENNER, Isabella WASNER-PETER (dir.) *Portheim. Sammeln & verzetteln. Die Bibliothek und der Zettelkatalog des Sammlers Max von Portheim in der Wienbibliothek*, Vienne, Wienbibliothek in Rathaus/Sonderzahl, 2007, 180–201.

³³ *Ibid.* 184 Schönfeld mentionne ses « amis haut placés » dans une plainte suivant la résiliation de son contrat. Voir aussi : NA, Prague, KNŠ, cart. 1, n° inv. 1 et suiv. 26.11.1775. Le contrat n'est résilié qu'au printemps 1776 lorsqu'il est décidé que l'imprimerie des jésuites sera attribuée à la Commission des écoles normales : *ibid.* cart. 3, n° inv. 20, 1.6.1776.

mais aussi le gestionnaire et le chef de l'imprimerie qui prit le nom d'Imprimerie de l'École normale *Normalschulbuchdruckerei*³⁴.

La conformité de chaque nouvelle édition de manuel était vérifiée par la Commission aulique des études et de même, tout projet d'édition au nom de la Commission de Prague devait être approuvé au préalable (mais pas les travaux de l'imprimerie seule). Ainsi pouvons-nous précisément suivre les initiatives et la capacité d'action de cette nouvelle maison d'édition.

Éditer des manuels tchèques, une entreprise profitable ?

Il était aisé d'imprimer à Prague les manuels allemands : il s'agissait de réaliser de simples copies. Produire des manuels en tchèque représentait au contraire un véritable investissement. On rétribua des traducteurs et des correcteurs, on investit aussi dans des fontes neuves. Or, le prix des manuels était unique et fixé au plus bas dans un souci d'accessibilité³⁵. En outre, un quart des tirages devait être relié et distribué gratuitement pour que chaque école dispose de manuels à prêter aux enfants dont les parents n'avaient pas les moyens d'acheter de livres. En 1786, la charge annuelle représentée par ces livres gratuits est évaluée à 1200 florins pour la Bohême, ce qui pourrait représenter 2500 manuels environ³⁶. Générer des bénéfices était donc relativement difficile.

³⁴ La mention signalée sur les livres est variable *Normalschulbuchdruckerey* – traduit en tchèque et en latin –, plus tard *Normalschulbücher-Verschleiss*.

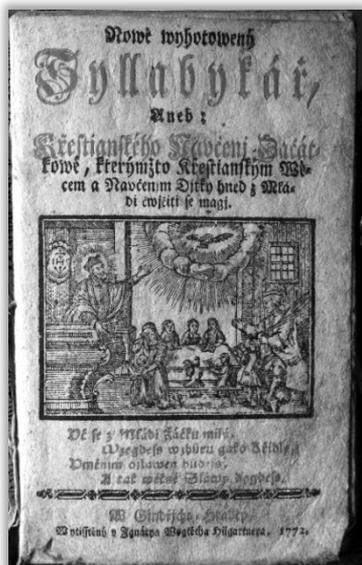
³⁵ Seuls les livres destinés aux enseignants ou aux parents dépassent 20 Kreuzer : NA, Prague, KNŠ, cart. 3, n° inv. 20, 25, 1.6.1776, dossier 16 : tableau imprimé des prix des livres au détail, reliés et en feuilles.

³⁶ AVA, Vienne, Unterricht, StHK Teil 1, cart. 108, fasc. 21, n° 231 ex 1789. Il s'agit d'une évaluation globale dont on ne sait pas si elle tient compte ou non du prix de la reliure ce qui rend toute approximation du nombre de manuels très incertaine malgré la base de calcul fournie par les tarifs des ouvrages mentionnés ci-dessus.

Le premier résultat de cette pression financière est la piètre qualité des premiers manuels imprimés. Sans doute pour entrer dans les tarifs promis dans son devis, Schönfeld ne put respecter la qualité du papier exigée, ce qui constitua un des arguments pour lui retirer le marché dès 1776. Un ABC totalement disloqué, grossièrement recousu, aux pages rognées et froissées, fut rapporté d'une tournée d'inspection pour présenter à la Commission de Prague les raisons pour lesquelles, en 1780 encore, les écoles préféraient les anciens manuels, nettement plus résistants aux manipulations des élèves (voir ill° ci-après)³⁷. L'ouvrage apporté en comparaison du manuel imprimé par Schönfeld est, non seulement plus solide, grâce à son fort papier et sa reliure plus résistante, mais il est bien plus attractif³⁸. Son frontispice porte une gravure et un titre imprimé en rouge et noir. Il est agrémenté de vignettes marquant le début de chaque prière donnée à lire et apprendre par cœur. La représentation de l'enfer que l'on y voit encore ne pouvait laisser indifférent et celle de la mort à même était effacée par un lecteur sans doute trop impressionnable – à moins que l'ennui ne lui ait donné l'audace de son geste. Le manuel impérial et royal ne possède rien de tel. Les textes s'y suivent au plus près, resserrés dans une page aux marges réduites et l'amélioration de la qualité du papier ne s'accompagna pas de celle de l'attractivité.

³⁷ NA, Prague, KNŠ, cart. 21, n° inv. 74, fasc. 3, 24.5.1780 : *Slabikář* [Abécédaire], Prague, w Nakladu sskolnjho Včenj, 1775.

³⁸ *Syllabykár* [Abécédaire], Jindřichův Hradec, Hilgartner, 1772.



Le second impact de la pression financière exercée par les contraintes du système des manuels officiels est la mise en place d'un programme éditorial autonome, destiné à générer quelque profit. Nombre de propositions furent refusées par la Commission aulique, notamment les projets qui risquaient de porter préjudice aux initiatives viennoises qui avaient reçu sa protection³⁹. En 1777, par exemple, tandis que la Commission des écoles normales de Prague se vit interdire de diffuser dans les écoles la *Janua Linguarum* de Ioannes Amos Comenius (Jan

³⁹ Huit propositions sont refusées entre 1775 et 1781, dont une première proposition de traduction du *Methodenbuch* de Felbiger dès 1776 (AVA, Vienne, Unterricht, StHK, Teil 1, cart. 108, fasc. 21, 194 ex 1776, 5.1.1776), puis les demandes de privilèges qui suivirent la mort de la veuve Klausner (en 1779–1780), mais aussi des manuels proposés par les enseignants de l'École normale, un manuel d'anglais, une histoire de la Hongrie, etc.

Amos Komenský) qu'elle avait en stock, l'imprimeur viennois Johann Thomas Trattner utilisait son privilège pour faire imprimer une nouvelle traduction en tchèque d'un autre ouvrage pédagogique classique de Comenius, l'*Orbis pictus*. Trattner s'adressa à la Commission des écoles normales de Prague, par l'intermédiaire de ses tutelles, pour obtenir son expertise sur différentes difficultés grammaticales. Il n'est guère étonnant que la Commission de Prague se soit gardé de répondre et d'aider ainsi son concurrent, se contentant d'envoyer un exemplaire de la *Janua Linguarum*⁴⁰. Trattner, après avoir protesté, publia effectivement l'*Orbis pictus* en tchèque, dont le succès ne se démentit pas⁴¹.

Il apparut assez rapidement que les ouvrages en tchèque à intérêt pédagogique sans être destinés à remplacer les manuels officiels recevaient l'accord des autorités viennoises. Les entreprises les plus lucratives de la maison d'édition des écoles à Prague furent lancées dès les premières années d'activité. On trouve, sans grande originalité, une traduction tchèque du traité *De la véritable dévotion* de Muratori⁴² et une série de Bibles d'usage courant (*Hand-Bibeln*) qui furent même publiées en allemand⁴³.

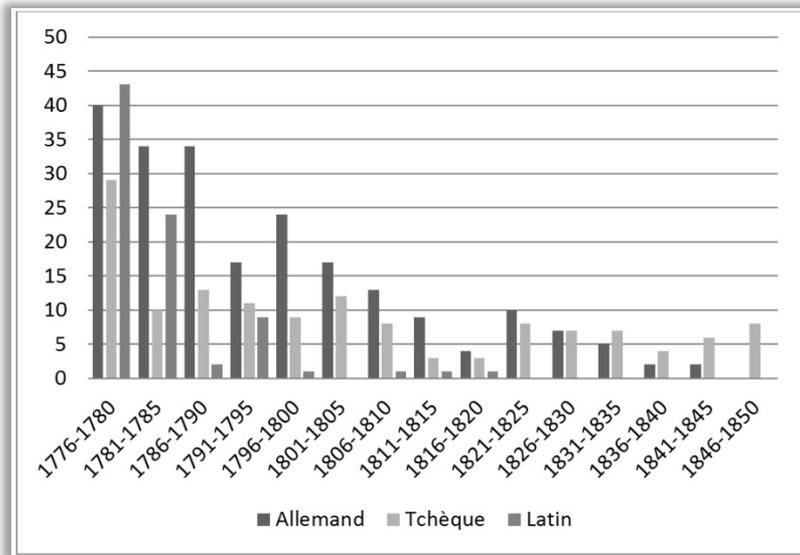
⁴⁰ AVA, Vienne, Unterricht StHK Teil 1, cart. 107, 202 ex 1777, ff. 4 & 6 Trattner à Marie-Thérèse 22.8.1777.

⁴¹ *Orbis pictus. Swět w Obrázkách* (Vienne, Trattner, 1779), édité en allemand aussi en 1776.

⁴² *O pravé křestianské pobožnosti*, (1778).

⁴³ Pour la Bible, le privilège est accordé le 16 août 1777 et reconduit en 1782. *Biblj Česká, to gest. Celé Swaté Pjsmo Starého y Nowého Zákona* [Bible tchèque, c'est-à-dire toutes les Saintes Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament] (1781), *Die gantze H. Schriffi* (1781), *Episstoly a Ewangelia na Neděle a Swátky přes celý rok* [Épîtres et Évangiles du dimanche et des fêtes pour toute l'année] (1784), *Nowý Zákon Pána a Spasytele nasseho Gežjsse Krysta* [Le Nouveau Testament de notre Seigneur et Rédempteur Jésus

L'imprimerie de l'École normale devint au final l'une des maisons actives sur le marché du livre en tchèque. De 1775 à 1848, d'après les données disponibles – et incomplètes en l'absence de bibliographie exhaustive des pays tchèques – un tiers des livres qu'elle publia étaient en tchèque. En outre, une spécialisation semble apparaître au fil du temps.



Production de l'imprimerie de l'École normale (nombre de titres) ⁴⁴

Christ], (1785), *Die Lektionen, Episteln und Evangelien* (1801), etc. Les dates ici données sont celles d'exemplaires conservés.

⁴⁴ Ce graphe étant réalisé à partir des catalogues numériques des fonds conservés, il mérite la plus grande réserve. D'une part, la production du XIX^e siècle n'est pas traitée de façon exhaustive par les catalogues électroniques tandis que celle précédant 1800 peut être considérée comme satisfaisante. D'autre part, le traitement des ouvrages tchèques y est

Avec un traducteur à sa tête à partir d'octobre 1785, la maison d'édition, et plus encore l'imprimerie, s'attirèrent une clientèle d'auteurs professeurs, enseignants ou ecclésiastiques dans une certaine continuité avec l'activité de l'imprimerie jésuite mais portée par l'épanouissement de la vie scientifique et intellectuelle de Prague dans les années 1770–1780. Si bien qu'au total, l'édition des manuels ne constituerait pas plus d'un tiers de la production portant l'adresse de l'Imprimerie de l'École normale.

Nous ne disposons pas des comptes détaillés de cette entreprise hybride, à la fois orientée vers le profit et instrument d'une politique sociale, pour la période précédant 1814. Elle parvint néanmoins à générer un bénéfice régulièrement versé au trésor de la Chambre de Bohême⁴⁵. Entre 1777 et 1786, ce bénéfice représente annuellement l'équivalent des revenus réguliers de la Commission des écoles normales qui était composés de 2000 florins de rentes touchés sur les fondations « ex-jésuites » et 2000 fl. de subvention versés par les États de Bohême. Un modèle économique viable semblait donc avoir été établi et les sarcasmes émis par l'inspecteur du trésor de Vienne sur le faible revenu généré par l'imprimerie en

toujours relativement surévalué. Il reste néanmoins probable que les années de guerre et la mainmise de l'Église sur le ressort des écoles, dès la loi du 11 août 1805, ne favorisèrent pas le dynamisme de la maison d'édition.

⁴⁵ AVA, Vienne, Unterrichts-Hilfs-Kommission Teil 1, cart. 108 fasc. 21 (Böhmen), Acte n° 231 ex 1789 : à la suite de la mort du gérant (*Factor*) Anton Elsenwanger, sa veuve demanda à être dédommagée des biens et investissements de son mari. On constitua alors un rapport de comptabilité très approximatif, car l'inventaire des stocks et les mouvements de caisse n'avaient pas été précisément enregistrés. C'est sur ces rapports et leur commentaire que je me fonde ici. Ils confirment les états de caisse et les versements à la Chambre de Bohême régulièrement enregistrés à Prague et dont on trouve la trace dans le fonds de la Commission des écoles normales aux Archives nationales à Prague.

comparaison de celui de la Commission de Basse-Autriche semblent relativement déplacés puisque cette dernière avait le privilège exclusif sur un certain nombre de manuels que devait lui acheter la Commission de Prague⁴⁶.

Malgré un réseau de diffusion tous azimuts s'appuyant sur les écoles elles-mêmes, les conseils des villes, l'administration des cercles, les institutions religieuses (évêchés en tête), les libraires et les colporteurs, plusieurs faits témoignent de ce que les autorités ne parvinrent pas à satisfaire la totalité de la demande. D'une part, les importations ne cessèrent pas. D'autre part, des éditeurs tentèrent d'imprimer des copies des manuels – arguant de leur ignorance du privilège de la Commission des écoles normales. La notion de manuel officiel mit ainsi au moins une décennie à se mettre en place⁴⁷.

⁴⁶ Sur les profits confortables de la Commission de Basse Autriche, voir : I. Jaklin, *Das österreichische Schulbuch im 18. Jahrhundert, op. cit.*, 112.

⁴⁷ Johann Michael SAMM ayant lancé la traduction de l'ouvrage *Die Religion der Unmündigen* dut faire la preuve qu'il ne s'agissait pas d'un manuel à proprement parler (NA, Prague, KNŠ, cart. 18, n° inv. 67, 22.12.1779, dossier 18). Il fut ainsi utile de préciser en 1784 que les libraires et colporteurs (*Krämere*) avaient « bien évidemment » le droit de vendre d'autres manuels que les manuels officiels (AVA, Vienne, Unterricht StHK Teil 1, cart. 108, fasc. 21 (Böhmen), 206 ex 1784). En revanche, les imprimeurs de province Karl Laube à Litoměřice/Leitmeritz en 1782, Wenzel Fuhr de Most/Brüx en 1782 et 1783, Joseph Hirschberger de Klatovy/Klattau se virent confisquer les manuels qu'ils avaient contrefaits : NA, Prague, České Gubernium [Gouvernement de Bohême ČG], Publicum, 1786–1795, cart. 2361, cote 115/181–195 : 16.9.1790.

Les manuels tchèques, lieu d'expérimentation linguistique

Où les usages typographiques deviennent un handicap à la généralisation de l'alphabétisation

Publier des manuels en tchèque pour l'enseignement collectif et une alphabétisation de masse efficace soulevait quelques questions d'ordre linguistique. Un petit nombre d'érudits, souvent des orientalistes, des historiens et des bibliothécaires, se penchaient sur les langues slaves, examinaient des sources en tchèque et s'intéressaient pour ce faire à l'histoire de l'orthographe et de la codification du tchèque écrit. Outre des variations orthographiques d'ordre général, les pratiques des imprimeurs s'étaient adaptées à des contingences qui leur étaient propres. À la fin du XVIII^e siècle, l'impression du tchèque suivait ainsi traditionnellement des codes différents de ceux du manuscrit⁴⁸. Certains signes diacritiques présents dans le manuscrit, étaient à l'impression, régulièrement ou partiellement remplacés par d'autres : les « crochets », présents par exemple sur les lettres *č* *ě* *ř* *š* *ž*, étaient remplacés par de simples points, ou bien les lettres avec leur crochet étaient remplacées par des digrammes (en particulier *š* par *fs*). Dans un contexte où l'impression en tchèque était minoritaire, et où le public qui lisait était restreint, ces caractères de remplacement avaient l'avantage de figurer dans les fontes générales (gothiques) et pouvaient être utilisés pour l'impression d'autres langues, en général l'allemand. Si le système semblait raisonnable d'un point de vue économique, les explications fournies à son sujet dans l'abécédaire des écoles par le traducteur tchèque responsable de la maison d'édition des Écoles normales, František Jan

⁴⁸ Alena ANDRLOVÁ FIDLEROVÁ, « Orthography not suited for books? The Differences between the orthography of manuscript and printed books in early modern Bohemia » intervention orale au *Congrès Society for History of Authorship Reading and Publishing (SHARP)*, Paris, 20.7.2016.

Tomsa⁴⁹, n'en semblent pas moins fastidieuses pour de jeunes enfants⁵⁰. L'enseignement de la lecture en lettres cursives, gothiques et latines exigeait de la part des enfants d'apprendre, non seulement trois formes de lettres, mais trois transcriptions différentes du tchèque⁵¹.

La langue objet de connaissance et véhicule pédagogique

Pour un érudit rompu au jeu de la transcription et du décryptage, cette codification relevait d'un sujet théorique relatif à la phonétique et à l'orthographe. Mais pour un maître d'école face à un banc de jeunes enfants, ces irrégularités représentaient un handicap réel à l'apprentissage de la lecture, et « autant qu'il est possible⁵² » de l'écriture, sur l'acquisition desquelles il était pourtant évalué par les inspecteurs.

⁴⁹ František Jan ou Franz Johann Tomsa (1753–1814) est nommé traducteur et correcteur pour la Commission des écoles normales en 1777 ; puis il remplace, informellement d'abord, le responsable de l'imprimerie pour enfin prendre la tête de la Commission en 1790. Outre la « traduction », et donc l'adaptation de l'abécédaire et du livre de lecture, Tomsa est l'auteur du premier manuel de tchèque de cette génération : Johann Franz Tomsa, *Böhmische Sprachlehre*, Prague, im Verl. der k. k. Normalschule, 1782. Mais aussi: *Naučenj, gak se má dobře česky psát. pro české sskoly* [Manuel pour bien écrire le tchèque à l'usage des écoles tchèques], Prague, nákl. cýs. král. normálnj sskoly, 1800. *Über die čechische Rechtschreibung mit einem Anhang, welcher dreizehn čechische Gedichte enthält*, Prague, Auf Kosten des Verfassers, 1802.

⁵⁰ *Slabikář* [Abécédaire], Prague, Nákladem Cýs. Kr. pravidelnj sskolské Kněhotiskárny, 1781, 28.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² AVA, Vienne, Unterricht StHK Teil 1, cart. 1, 162 ex 1774, Marie-Thérèse à Heinrich Kajetan Blümegen, 25.1.1774, f. 197r.

Ainsi le traducteur Tomsa commença-t-il à élaborer une rationalisation de la transcription du tchèque, rénovant les codes utilisés dès le XVI^e siècle par des imprimés considérés par les linguistes de son temps comme présentant le canon de la langue tchèque. Pour lui, le problème semblait urgent. Tout d'abord, les textes qu'il traduisait et éditait étaient partiellement d'un contenu courant puisque les premières lectures contenaient désormais, outre les prières principales connues ou apprises par cœur, de petites histoires morales mettant en scène des enfants dans un environnement quotidien⁵³. L'objectif était en outre de transmettre un ensemble de règles d'écriture susceptibles d'être utilisées uniformément en classe et dans la vie courante. La langue de l'alphabétisation de masse était de fait, moins l'objet de connaissance ou le patrimoine des linguistes et des historiens, qu'un instrument de communication. Il apparaissait ainsi clairement qu'une standardisation, en particulier l'adéquation entre l'orthographe manuscrite et imprimée, aurait grandement simplifié les apprentissages, toujours précaires au demeurant. Tandis que le linguiste Josef Dobrovský (1753–1829) donnait de simples « recommandations » et

⁵³ Le modèle explicitement revendiqué sont les courts récits, poèmes et chants de l'écrivain installé à Leipzig Christian Felix Weisse (1726–1804), recueillis par exemple dans l'hebdomadaire *Der Kinderfreund* (Leipzig, Crusius, 1775–1782). Voir : *Slabikář* [Abécédaire], Prague, Nákladem Cýs. Kr. pravidelnj sskolské Kněhotiskárny, 1781, 6. La littérature secondaire renvoie en revanche aux ouvrages du pédagogue et philanthrope prussien Friedrich Eberhard von Rochow (1734–1808), auteur de textes semblables : *Der Bauernfreund*, Brandebourg, 1773, puis *Der Kinderfreund. Ein Lesebuch zum Gebrauch in Landschulen*, Brandebourg & Leipzig, Gebrüder Halle, 1776. Voir : Vladimír ŠTVERAK, *Pedagogická literatura, op. cit.*, p 79. Une analyse précise des textes serait ici nécessaire.

laissait ses collègues libres d'adopter tel ou tel système orthographique, les écoles tendaient en pratique, à ériger des normes⁵⁴.

De même, Tomsa fut plus sensible à la langue orale et il nota les divergences entre cette dernière et la langue écrite, chargeant son manuel précurseur de considérations sur les variantes orthographiques⁵⁵. La langue orale était de fait le point de départ de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture et il n'était pas possible de la repousser d'un revers de main dédaigneux, comme le faisaient les linguistes dans leur effort pour construire une langue « classique ». Les considérations de Tomsa sur la transcription des diphtongues longues sont par exemple empreintes de cette nécessité⁵⁶.

Ses réformes furent fort décriées et elles ne purent être introduites dans les manuels eux-mêmes mais plutôt dans les ouvrages que Tomsa publia hors de ce cadre, en particulier son premier manuel de tchèque⁵⁷. Dans son souci d'imprimer le tchèque de façon cohérente, il parvint néanmoins à convaincre ses supérieurs de faire réaliser en 1799–1800 de nouvelles fontes, plus nettes et plus complètes que celles qui avaient été livrées dans les années 1776–1779 par le fondeur pragois Václav Jan Krbat⁵⁸.

⁵⁴ Ondřej ŠEFCÍK, « Vývoj pravopisu od národního obrození do současnosti » [L'évolution de l'orthographe de l'éveil national à aujourd'hui], in : *Kapitoly z dějin české jazykovědné bohemistiky* [Chapitres de l'histoire de la bohémistique tchèque], Prague, Academia, 2007, 516–539, ici 516.

⁵⁵ Par exemple : *Naučenj, gak se má dobře česky psát, op. cit.*, 7.

⁵⁶ *Slabikář, op. cit.*, 1781, 28, cette question sera récurrente dans les discussions des intellectuels au XIX^e s., et même objet d'autodérision puisque dénoncée comme étant la manie d'une « nation abécédaire » : V. MACURA, *Znamení zrodu, op. cit.*, 44.

⁵⁷ F. J. TOMSA, *Böhmische Sprachlehre*, 1782.

⁵⁸ Le fondeur de caractères viennois Johann Georg Mansfeld, fournisseur de Kurzböck et Trattner entre autres, fut sollicité ; voir P. R. FRANK, J. FRIMMEL, *Buchwesen in Wien, op. cit.*, 175–176. Le recueil de prières de

Tomsa introduisit aussi l'impression du tchèque en lettres latines, solution qui s'imposera au milieu du XIX^e siècle. Il le fit néanmoins semble-t-il pour de petits imprimés solennels et non pour des ouvrages pédagogiques, ce qui relève moins d'un souci de clarté à destination d'un lectorat populaire que d'une stratégie de distinction de la langue⁵⁹. Le fait qu'il ait été contraint d'ajouter à la main les signes diacritiques tchèques jette néanmoins quelque peu le discrédit sur ces ambitions. Beaucoup des éléments de ses innovations seront finalement adoptés lorsque, 25 ans plus tard, les érudits furent mis au défi d'imprimer en tchèque pour une population de plus en plus nombreuse. Symptomatiquement, les « recommandations » de Dobrovský furent alors « publiées »⁶⁰.

Conclusion

La politique de la langue appliquée dans l'édition scolaire témoigne des négociations auxquelles les auteurs de la réforme de l'enseignement durent se livrer avec des acteurs aux contraintes divergentes. Elle permet une première approche de pratiques que masque la documentation règlementaire et que l'on connaît, pour la période postérieure seulement, grâce au matériau statistique produit par les

1803 est certainement imprimé avec ces lettres, aux soins et frais de TOMSA : *Modlitby pro Křesťany katolické* [Prières pour les chrétiens catholiques], Prague, 1803.

⁵⁹ *Na den narození (...) císaře (...) Františka II.* [Au jour anniversaire de l'empereur François II] (1805), *Terezi, Alžbětě Appollonyi, hraběnkám Wratislawkám z Mitrowic (...)* [À Thérèse Elisabeth et Appolonie, comtesses Wratislaw de Mitrowice] (Prague, 1798).

⁶⁰ Hynek TEŠNAR, « K pravopisným polemikám v 1. polovině 19. století » [Les polémiques orthographiques de la 1^e moitié du XIX^e siècle], *Naše řeč*, vol. 83, n° 5, 2000, 243–252.

écoles⁶¹. La question de la langue locale, survenue après l'impulsion donnée par les autorités centrales, fut bien une réaction fondée sur un désaccord sur les moyens à utiliser pour la diffusion de l'instruction dans l'esprit des Lumières sans être encore le véhicule d'un programme politique de construction d'une communauté. Elle mit en lumière une contradiction des principes mêmes de cette réforme. D'un côté, la volonté d'une popularisation de l'enseignement et de son adaptation au public ciblé souhaitait développer chez ce dernier compréhension et assimilation des contenus transmis. D'un autre côté, l'effort d'uniformisation de l'enseignement correspondait non seulement à une volonté politique d'unité mais aussi à un souci d'efficacité pour imposer de nouvelles méthodes d'enseignement très codifiées.

Dans la chronologie séquentielle des mouvements nationaux esquissée par Miroslav Hroch⁶², l'édition des manuels de la réforme des écoles trouve difficilement sa place car elle est véritablement affaire de communication de masse à l'époque où la langue n'est encore qu'objet de recherche d'un cercle étroit d'érudits. Ainsi le défi que représentait l'enseignement de masse engagea-t-il certains acteurs sur la voie d'expériences linguistiques que les érudits rejetèrent dans un premier temps car leur regard portait ailleurs. Ils les reprendront lorsqu'ils se trouveront engagés eux-mêmes dans la diffusion élargie de leurs travaux et de leurs idées.

⁶¹ L'étude de S. M. NEWERKLA (*Intendierte und tatsächliche Sprachwirklichkeit op. cit.*) est ainsi nettement concentrée sur la réglementation pour la période précédant 1850 et ne peut analyser les pratiques linguistiques à l'école que pour la période suivant 1850. La bibliographie des manuels court en revanche sur l'ensemble de la période.

⁶² Miroslav HROCH, *Social preconditions of national revival in Europe. A comparative analysis of the social composition of patriotic groups among the Smaller nation*, New York, Columbia University Press, 2000 (1985), 22 et suiv.

Dès sa création, l'institution qui œuvra le plus à la diffusion de l'usage de l'allemand, l'imprimerie de l'École normale, se trouva ainsi aux avant-postes pour la publication des travaux d'une génération « d'intellectuels » soucieux d'agir sur la société au moyen de l'imprimé⁶³.

Claire Madl

Institut de littérature tchèque de l'Académie des sciences de la République
tchèque / Centre français de recherche en sciences sociales, Prague

DOI 10.14755/BARBIER.2017.9

⁶³ Cette étude a été réalisée dans le cadre d'un projet de recherche intitulé « La construction d'une nation de lecteurs » de l'Agence de la recherche de la République tchèque (GA15-22253S).

6979

Nro. 8.

Achte Fortsetzung
des
Verzeichniß von Büchern,

welche bey

Anton Löwe

Buchdrucker und Buchhändler in Pressburg

um beygesetzte Preise verkauft werden.



I 7 8 8.



26979/A/1788/2

balforabbin, der weisse; eine Sammlung neuer
morgenländischer Erzählungen. 8. Frankf. 1788.

20 fr.

Handlung vom Tobacksbau, 2te Fortsetzung mit
1 Kupf. gr. 8. Frankf. 1787.

24 fr.

Handlungen, neue, und Nachrichten der Königl.
Großbr. Churfürstl. Braunschweig. Lüneburgischen
Landwirthschaftsgesellschaft zu Celle, 1. Bandes
1. und 2tes Stück. 8. Celle, 1787.

1 fl. 15 fr.

neue, der k. Schwed. Akademie der Wissenschaften,
aus der Naturlehre, Haushaltungskunst und
Mechanik, aus dem Schwed. übersetzt, v. Kästner.
2. Bandes 1te Hälfte, gr. 8. Leipzig, 1788.

45 fr.

21

Abz

Catalogue des livres disponibles chez Anton Löwe
Presbourg (Posonium, Pressburg, Pozsony, Bratislava), 1788

« Éloge du roi de Prusse »

Les connotations politiques d'un succès de librairie.

La Prusse et la Hongrie entre 1780 et 1790

Olga Granasztói

La mort de Frédéric le Grand, le roi de Prusse décédé en 1786 après plus de quarante ans de règne, eut un grand retentissement en Europe : son héritage littéraire fut immédiatement édité et conformément aux habitudes de l'époque, le marché du livre européen fut envahi par des éditions de toute sortes publiées avec peu de soin. Une littérature inédite sur la vie de Frédéric II ou sur certains épisodes de sa vie, ainsi que différents recueils de correspondance aux thèmes variés abondèrent. Comme Frédéric II écrivait uniquement en français et que la littérature spécialisée sur sa vie et sur son règne – entre autres les œuvres de Mirabeau – furent écrites aussi en français, on commença tout de suite à éditer ses ouvrages en allemand. La popularité croissante de Frédéric en Europe s'explique en grande partie par le fait que grâce à sa fécondité et à sa productivité littéraires, un grand nombre de ses livres et des ouvrages écrits sur lui furent à la disposition des lecteurs dès sa mort. Cependant, son succès sur le marché du livre varie selon les pays européens. La Prusse, élevée au rang de grande puissance continentale s'était appauvrie et la situation laissée en héritage rendit le souverain impopulaire auprès de son propre peuple. Dans la capitale prussienne, on ne déplora guère la mort de Frédéric. Les Prussiens

éprouvaient peu de compassion pour leur roi, pourtant si célèbre et admiré au-delà des frontières¹.

En Hongrie, entre 1787 et 1790, les lecteurs s'intéressèrent particulièrement à ce corpus quasi inextricable et très riche, publié par des maisons d'édition allemandes, suisses, anglaises et hollandaises. Ailleurs dans l'empire des Habsbourg, on peut observer que la sympathie éprouvée pour le roi Prusse et les jugements portés sur sa personne étaient diverses. Les relations entre l'Autriche et la Prusse étaient tendues. La plupart des représentants de la nation hongroise en revanche faisaient appel depuis plus d'un siècle aux souverains prussiens à propos de leurs griefs envers les Habsbourg quant à leurs manquements constitutionnels. Selon les archives secrètes de Berlin, pratiquement chaque année, des plaintes arrivaient de Hongrie depuis les grandes persécutions de Léopold I^{er}. Les plaintes émanaient de particuliers ou d'organisations et demandaient aux princes électeurs de Brandebourg, plus tard aux rois de Prusse, d'intercéder en leur faveur auprès de l'empereur. Frédéric le Grand lui-même recevait avec plaisir ces demandes et ces plaintes pensant ainsi acquérir des fidélités en Hongrie². Malgré son irréligiosité, il considérait la protection des protestants comme une cause de premier plan et les protestants étaient par ailleurs attachés par des liens multiples à la Prusse, spécialement aux universités allemandes où de nombreux étudiants poursuivaient leurs études. D'un autre côté, Frédéric le Grand avait grand intérêt à suivre avec attention les événements de Hongrie, car, pour mener à bien sa politique de grande puissance, il considérait comme un facteur important la progression du mécontentement dans l'un des pays des

¹ Bernt ENGELMANN, *Poroszország. A lehetőségek hazája* [La Prusse, pays des possibilités illimitées] Budapest, Gondolat, 1986, 132.

² Henrik MARCZALI, *A porosz magyar viszonyok 1789–90-ben* [Les relations entre la Prusse et la Hongrie entre 1789 et 1790], *Századok* (12) n° 4 1878, 309.

Habsbourg ennemis. De plus, Frédéric était franc-maçon, tandis que Joseph II avait centralisé en 1785 l'organisation maçonnique de la monarchie des Habsbourg en limitant le nombre de loges à une époque où cette société secrète vivait son âge d'or en Hongrie. Les années précédant sa mort, Frédéric le Grand avait fixé son attention sur les difficultés croissantes que l'Autriche rencontrait avec les Turcs, avec ses provinces des Pays-Bas et avec la Hongrie. Sa mort soulagea donc Joseph II qui crut pendant un certain temps qu'il pourrait désormais nouer une alliance avec les Prussiens. Bientôt toutefois, une autre conception devait l'emporter, selon laquelle les deux grandes puissances étaient des ennemis naturels³. Après l'avènement au pouvoir de Frédéric Guillaume successeur de Frédéric le Grand, la situation intérieure et extérieure de la monarchie des Habsbourg devint si tendue que ce dernier décida d'en profiter pour œuvrer à l'expansion de la Prusse au détriment des Habsbourg. Il ne se gêna pas pour fomenter la discorde contre Joseph II, soutenant en Hongrie la montée du mouvement secret dont l'objectif était de faire de ce pays un royaume autonome et indépendant par sécession avec la maison d'Autriche et d'installer sur le trône une nouvelle dynastie. Pour la réalisation de leur projet, les membres de l'organisation secrète considéraient le roi de Prusse comme leur principal allié.

Les livres sur la Prusse et la librairie hongroise

Les sources du commerce du livre en Hongrie sont particulièrement riches pour les années 1780, et ce phénomène est en rapport étroit avec la conjoncture induite par les réformes de Joseph II. Les dix années pendant lesquelles Joseph II régna furent la période où l'importation

³ Robert GRAGGER, *Preussen, Weimar und die ungarische Königskrone.* (Ungarische Bibliothek, Erste Reihe 6.) Berlin, Leipzig, 1923, 6, 12–13.

des livres fut la plus intense. Les années 1785–1790 sont ainsi la période pour laquelle nous possédons le plus de catalogues imprimés. Ils témoignent également du renforcement du commerce hongrois. Des trois marchands de livres de Presbourg (Anton Löwe, Philipp Ulrich Mahler et les frères Doll) ainsi que des deux marchands de livres de Pest (Johann Michael Weingand et Ignatz Anton Strohmayer) subsistent au total plus d'une douzaine de catalogues. De surcroît, chacun de ces libraires publiait un catalogue autonome en français. Les sources d'archives sont également très riches sur cette période⁴ en particulier les sources concernant la culture des nobles francophones, acheteurs et lecteurs de livres étrangers⁵.

L'ensemble des cinq marchands de livres d'origine allemande utilisaient les mêmes canaux d'acquisition. Ils se différencient par le nombre de leurs partenaires qui varient selon leur arrière-plan financier et selon le temps qu'ils restèrent en activité. Ces libraires commandaient des livres à Vienne et surtout à la foire du livre de Leipzig. Or à partir de 1788 apparaît l'offre de la Société typographique de Neuchâtel (STN), grâce au séjour viennois de Victor Durand, commis voyageur de la société. Tous les marchands de livres de Presbourg et de Pest passaient des commissions sur la base du

⁴ Certains résultats de cette recherche réalisée dans le cadre de la bourse Bolyai de l'Académie hongroise des sciences entre 2011–2014 ont été publiés : Olga GRANASZTÓI, « The Road of Forbidden French Books to Bratislava » In : *Kniha. Zborník o problémoch a dejinách knižnej kultúry Slovenská Národná Knížnica* 2015, Martin, 307–315.

⁵ Olga GRANASZTÓI, *Francia könyvek magyar olvasói. A tiltott irodalom fogadtatása Magyarországon 1770–1810* [Lecteurs hongrois de livres français. La réception de la littérature interdite en Hongrie] Budapest, OSZK, Universitas, 2009.

catalogue d'assortiment de la STN, mais aussi et surtout demandaient des nouveautés et s'abonnaient à des publications à paraître⁶.

Nous pouvons faire une analyse comparative en étudiant les six catalogues d'assortiment français de trois marchands de livres de Presbourg publiés entre 1787 et 1790. C'est un excellent terrain d'analyse pour observer les facteurs qui influençaient la demande et comment les catalogues reflétaient les exigences des lecteurs locaux. Dans les six catalogues, il y a au total 329 nouveautés en langue française. La ville de Presbourg comptait 25 000 habitants et se trouvait à une trentaine de kilomètres seulement de la capitale de l'Empire où une douzaine de marchands vendaient aussi des livres français. Ils s'approvisionnaient quasiment aux mêmes centres de distribution mais l'offre immense du marché du livre français en Europe permettait aux magasins de fonctionner avec leur propre clientèle malgré les interférences. 80 % des livres analysés de la période en question comprennent des ouvrages publiés la même année ou seulement quelques années plus tôt. Les exigences et les intérêts accrus des lecteurs pour les actualités se manifestent avant tout dans le domaine des ouvrages littéraires, historiques (politiques) ainsi que dans le domaine des publications scientifiques.

Anton Löwe, le doyen des marchands de livres de Presbourg qui avait ouvert un magasin dans la ville au début des années 1770, présenta en 1788 un nouveau catalogue indépendant composé de 103

⁶ Olga GRANASZTÓI, « Adalékok a francia könyv európai terjesztési hálózatának feltárásához II., A Société Typographique de Neuchâtel bécsi kapcsolatai 1785–1789 », *Magyar Könyvszemle*, 129:(2) 2013, 165–177. ; Olga GRANASZTÓI, « Presbourg, Pest, Vienne, réseaux de diffusion de l'imprimé français 1770–1800 », *Cornova*, 3: (2–3) 2013, 77–85.

nouveaux titres de livres français⁷. L'examen thématique des livres montre que 14 publications (des ouvrages français parus entre 1787 et 1789) constituent un groupe à part et ont pour sujet principal la Prusse et le règne de Frédéric le Grand.

Les ouvrages de Frédéric II éveillèrent, du vivant même de l'auteur, un puissant intérêt, bien que le public n'eût alors connaissance que des moins importants de ses ouvrages historiques, les *Mémoires de Brandebourg* et les *Éloges*, des poésies de jeunesse, et de quelques traités isolés, imprimés en partie seulement pour les personnes qui formaient le cercle intime du roi⁸. Après la mort du roi, les manuscrits, livrés à des mains peu dignes, furent traités avec une légèreté impardonnable : on négligea la correction du texte et les soins que réclamait l'exécution matérielle. La distribution des manuscrits en *Œuvres publiées du vivant de l'Auteur* et en *Œuvres posthumes* fut particulièrement critiquée : cette édition, toute défectueuse qu'elle était, fut cependant accueillie avec tant d'enthousiasme, que la compagnie des libraires éditeurs semble avoir été obligée de réimprimer les *Œuvres posthumes* l'année même de leur parution, en 1788, avant que la première édition n'eût été achevée.

Löwe à Presbourg et Strohmayer à Pest-Buda vendaient les œuvres de Frédéric (*Œuvres de Frédéric II*, *Œuvres posthumes de Frédéric II*) dans des éditions différentes⁹. Ils pouvaient faire l'acquisition des premières éditions qui étaient fort chères (les *Œuvres* en 4 volumes

⁷ *Catalogue des livres françois, italiens anglois et d'autres langues étrangères, qui se trouvent chez Antoine Loewe imprimeur et libraire. A Presbourg 1788.* [Esztergom Főszékesegyházi Könyvtár]

⁸ J.-D.-E. PREUSS, *Préface de l'éditeur*. In: *Oeuvres de Frédéric le Grand*. Tome I. Decker, Berlin 1846–1856.

⁹ LÖWE, *Catalogue 1788; Verzeichniss der Bücher welche bey Anton Löwe Buchhaendler in Pressburg mit beygesetzte preise zu haben sind*. 1790, 470–474. ; *Catalogue des livres françois, qui se trouvent chez Ign. Ant. de Strohmaier, libraire, a Pest, Bude, et Caschau*. 1792.

coûtaient 9 florins et les *Œuvres posthumes* en 5 volumes 5 florins 30) à la foire du livre de Leipzig chez plusieurs éditeurs berlinois, mais l'incomplétude des descriptions nous empêche de savoir de quelle édition il s'agissait précisément. Le marchand de livres de Pest, Strohmayer, dont le livre de commission subsiste, fit parvenir à partir de 1788 une commande de trois exemplaires à trois éditeurs berlinois (Preussische Academische Buchhandlung, Voss, Wewer) et à un éditeur viennois (Rudolph Graeffe)¹⁰.

La traduction en allemand et l'édition des œuvres de Frédéric furent entamées dès son vivant. Ses œuvres parurent en français en 3 volumes en 1785 sous le titre *Œuvres du philosophe de Sans Souci* et les versions allemandes de ces ouvrages parurent également du vivant de l'auteur sous le titre : *Des Philosophen von Sans Souci saemmtliche Werke*. On commanda les deux versions intégrales chez le marchand de Pest Strohmayer qui envoya à plusieurs reprises des demandes aux éditeurs berlinois, notamment à Wewer et à Decker. Parallèlement apparaît un autre canal d'acquisition : celui de la Société typographique de Neuchâtel grâce à la publicité de son offre effectuée à partir de 1788 par son commis voyageur¹¹. Sur la commande passée de Presbourg par ce commis figure en grande quantité la version suisse éditée probablement en contrefaçon des *Œuvres de Frédéric II* en français (12 exemplaires et le treizième exemplaire gratuit)¹². Il semble que les

¹⁰ Archives de la Ville de Budapest. Pesti tanácsi iratok (Documents du conseil de Pest). IV. 1202c. Intimata a.m. 272. annexes.

¹¹ Voir Olga GRANASZTÓI, « Egy pesti könyvkereskedés nyugat-európai kapcsolatai a XVIII. század végén. Weingand és Köpff könyvkereskedők levelei a neuchâтели levéltárban (1781–1788) », *Magyar Könyvszemle*, (119.) 2003. 166–186 : Olga GRANASZTÓI, *Adalékok ... op. cit. Magyar Könyvszemle*, 165–177.

¹² BPUN STN Ms. 1145 ff. 269–376 Durand l'aîné, voyageur de la S.T.N. II. 1788 ff. 324v, 345v

Suisses aient espéré faire une bonne affaire en éditant à bon marché des ouvrages du roi de Prusse puisque le commis voyageur Durand prit une souscription pour ce livre. Il semble néanmoins que l'édition contrefaite ne fut finalement pas réalisée. Parmi les livres de Neuchâtel, nous pouvons trouver cependant d'autres ouvrages sur Frédéric II qui suscitèrent un vif intérêt en Hongrie, notamment l'ouvrage de Mirabeau intitulé *De la Monarchie prussienne sous Frédéric le Grand, avec un appendice contenant des recherches sur la situation actuelle des contrées de l'Allemagne. Par le comte de Mirabeau* (Londres (Neuchâtel), 1788). Mahler et Löwe en commandèrent plusieurs par l'intermédiaire de Durand¹³. Dans son livre, Mirabeau, peu de temps après la mort de Frédéric, dresse une sorte de résumé de la situation du pays léguée par le roi en Prusse, du point de vue géographique, historique, économique, agricole, industriel et financier.

Le livre édité en Suisse, publié en 1787 et intitulé *Correspondance familière et amicale de Frédéric second, roi de Prusse, avec U. F. de Suhm* (Lausanne : J. P. Heubach, 1787) que l'on pouvait trouver également dans l'offre de la STN, était en vente chez chacun des trois libraires. Le conseiller intime et envoyé extraordinaire du prince électeur de Saxe Suhm était lié par une étroite amitié avec le roi de Prusse. Ils échangèrent plus de 100 lettres amicales ; leur correspondance devint très populaire parmi les publications sur la vie du grand roi. C'est peut-être le livre de son ministre Ewald Friedrich Hertzberg intitulé *Mémoires historiques sur la dernière année de la vie de Frédéric II roi de Prusse* (Neuchâtel, 1787) qui fut vendu en un plus grand nombre d'exemplaires, tout aussi bien à Vienne qu'en Hongrie. Sur la liste de vente viennoise de la STN, il figure au troisième rang parmi les livres les plus populaires avec 32 exemplaires vendus¹⁴. Les sources conservées dans les archives de la STN nous apprennent qu'on en avait commandé

¹³ BPUN STN Ms. 1145, Ms 1177 fol.102

¹⁴ <http://fbtee.uws.edu.au/stn/interface/>

10 exemplaires à Presbourg, mais l'ouvrage se trouvait également dans tous les catalogues des marchands hongrois revendeurs de livres français. L'ouvrage écrit en toute hâte est le travail du ministre de Frédéric qui, fidèle au Roi, mena une politique hostile envers l'Autriche. Sous le règne de Frédéric Guillaume II, il dirigea les affaires étrangères et joua un rôle décisif au cours des négociations avec les Hongrois. Il voulait non seulement utiliser les Hongrois sur le plan diplomatique contre l'Autriche, mais il était prêt à déjouer la tentative hongroise de créer un royaume autonome dans l'intérêt de sa politique de grande puissance. Cependant, tout ceci n'était pas encore visible entre 1787 et 1789 où il était plutôt considéré comme un allié de la Hongrie. Il n'est donc pas surprenant que d'autres de ses ouvrages aient été aussi accessibles chez les libraires (*Recueil des déductions manifestes etc., rédigés et publiés par la cour de Prusse, 1756–1790* Berlin, 1789–91, *Abhandlungen über das 3.4.u. 5te Jahr der Regierung Königs Fr. Wilh II.* Berlin, Rottmann).

Parmi les livres écrits sur Frédéric, l'ouvrage de Guibert intitulé *Éloge du roi de Prusse* se distingue. Il s'agit d'un abrégé de la vie du roi de Prusse, principalement de sa vie militaire. Cette biographie préparée avec précipitation donne une image partielle du souverain, mais il eut du succès car, bien qu'il parût en 1787, on pouvait l'acheter chez Löwe et chez Weingand encore en 1790¹⁵. Le livre d'Anton Friedrich Büsching intitulé *Caractère de Frédéric II* (Berne, Haller, 1788) est un ouvrage d'un niveau plus élevé. Ce livre était répandu en Hongrie, par exemple Ferenc Kazinczy, « le Goethe de la vie littéraire hongroise », fer de lance de la rénovation de la langue et un des condamnés du complot

¹⁵ *Catalogue des livres françois, anglois, italiens. Qui se trouvent en vente, à un prix raisonnable chez Jean Michel Weingand, dans ses Librairies à Pest et Ofen.* 1789.

jacobin de 1795, lut ce livre également pendant sa captivité (entre 1795 et 1801)¹⁶.

Parmi les ouvrages populaires, nous pouvons trouver encore deux livres qui ont pour sujet principal le règne de Frédéric Guillaume. Mirabeau publia en 1787 une brochure dans laquelle il attirait l'attention du prince sur les dangers et les conditions de l'art de bien gouverner (*Lettre remise à Frédéric Guillaume II Roi de Prusse*). Dans ce livre, Mirabeau dessine un portrait insolent de Joseph II, qui a probablement beaucoup plu aux Hongrois. Finalement, nous devons encore mentionner un ouvrage satyrique anonyme (*Correspondance Secrète concernant la Constitution de la Prusse, depuis le règne de Frédéric-Guillaume II*, Potsdam, 1788), dans lequel l'auteur souhaite jeter le discrédit sur les personnes formant le cercle rapproché du roi, en particulier sur les relations engagées par le roi avec les rosicruciens. Frédéric Guillaume II créa une situation particulière au sein de sa cour, non seulement en raison de sa vie de débauche entraînant des intrigues parmi les courtisans et la discorde au sein de sa famille, mais aussi par son goût pour le mysticisme, le rosicrucianisme et le spiritisme.

Ses trois ministres les plus importants, Hertzberg, Wöllner et Bischofsweder, étaient tous membres de l'ordre des Rose-Croix¹⁷. Ils ont largement contribué à rendre populaire à la cour prussienne ainsi qu'au sein du peuple, l'alchimie, la cabbale et la théosophie. Wöllner était le grand-maître de l'ordre des Rose-Croix. C'est lui qui initia Frédéric Guillaume et qui l'éleva de rang en rang à l'intérieur de l'ordre. C'est un publiciste et aventurier allemand originaire de Komárom qui informa la cour autrichienne de l'importance du rôle joué par les rosicruciens. Franz Rudolf Grossing entretenait des relations avec plusieurs loges maçonniques et rosicruciennes

¹⁶ VACZY János (red.), *Kazinczy Ferenc levelezése* [Correspondance de Ferenc Kazinczy] V. 1392. Kazinczy au baron Prónay, 1808. máj. 12.

¹⁷ GRAGGER, *op. cit.* 30.

hongroises, abusant de la bienveillance des membres des loges¹⁸. Dans son rapport rédigé pour la cour, il écrit que la cour prussienne peut influencer la Hongrie en utilisant les réseaux franc-maçons¹⁹. Il affirme encore que les loges maçonniques ont toutes reçu leur constitution de Berlin. Il mentionne le nom de quelques magnats hongrois qu'il accuse d'entretenir une correspondance avec la cour prussienne sous le couvert d'envoi de vin de Tokaj. Il nomme deux personnes qui jouèrent selon lui un rôle médiateur à Berlin : outre un conseiller à la cour, il cite le nom d'un homme d'origine transylvaine travaillant dans la librairie berlinoise de la maison d'édition de la Maison des orphelins (Waisenhaus) de Halle.

Il est vrai qu'un cercle formé de la noblesse moyenne et de magnats qui voulaient profiter de la colère grandissante à l'encontre de Joseph II, dans l'objectif de conquérir l'indépendance du pays, se rassemblait dans des loges étroitement liées entre elles. À l'intérieur des loges maçonniques, la noblesse moyenne jouait un rôle de premier plan car elle comptait nombre de patriotes ardents. C'est pourquoi l'aspect cosmopolite qui, ailleurs, caractérisait en général la franc-maçonnerie, ne se trouve pas dominer ici ; les loges de Hongrie ne devinrent pas des filiales de celles du centre de l'Allemagne. De plus, une autre branche de type hongrois naquit, nommée l'observance Draskovich, dont la

¹⁸ Grossing fut d'abord au service de la cour des Habsbourg, mais à la suite de ses escroqueries il fut emprisonné. Après sa libération, il alla à Berlin, où il adhéra à l'ordre des rosicruciens, mais bientôt il eut de nombreux conflits à l'intérieur de l'ordre. Il retourna à Vienne, et se présenta bientôt au service de la cour. Il écrivait des rapports sur les relations entre la Prusse et la Hongrie. GRAGGER, *op. cit.*, 30–35

¹⁹ En réalité il ne s'agissait que de quelques loges.

marque la plus déterminante était le patriotisme²⁰. Les magnats qui ne parlaient guère le hongrois et qui s'étaient liés par mariage à des familles autrichiennes ne purent pas décrocher de positions importantes dans ces loges. À partir de la dernière année du règne de Joseph II, la noblesse moyenne put utiliser les cadres de l'organisation franc-maçonnique pour se tailler une place de choix dans la vie politique²¹. Les participants au complot se réunissaient principalement dans trois loges. À Buda, ils se retrouvaient dans la loge intitulée « À la première Innocence » qui suivait le rite de la grande loge berlinoise. Parmi les membres de cette loge, il faut mentionner le nom du baron József Podmaniczky, conseiller de lieutenance, l'un des chefs du complot, et Péter Ócsai Balogh, protestant d'origine noble et l'un des leaders du mouvement de réforme²². La deuxième loge se trouvait également à Buda et s'appelait la loge „À la Taciturnité”. Cette loge suivait l'observance Draskovich de type hongrois. Parmi ses membres, on trouvait le baron catholique László Orczy, l'un des chargés d'affaires dans les négociations poursuivies avec les Prussiens. Le troisième centre se trouvait à Miskolc, où la loge „Au Citoyen du Monde vertueux” provenait de la loge rosicrucienne d'Eperjes (Prešov), tout comme celles de Kassa (Košice), Besztercebánya (Banská Bystrica), Selmec (Banská Štiavnica) et Balassagyarmat.²³ Il n'est peut-être pas surprenant que les adeptes de l'accord secret avec le roi de Prusse se recrutaient

²⁰ Éva H. BALAZS, *A szabadkőművesség a 18. században* [La franc-maçonnerie au XVIIIe siècle], In.: H. BALAZS Éva, *Életek és korok, Válogatott írások*, Budapest, MTA Történettudományi Intézete, 2005, 149.

²¹ Kálmán BENDA, *A magyar jakobinus mozgalom iratai* [Les actes du mouvement jacobin hongrois] I., Budapest, 1957, LI-LIV.

²² Lajos ABAFI, *A szabadkőművesség története Magyarországon* [Histoire de la franc-maçonnerie en Hongrie], Hasonmás kiadás (1900), Budapest, Tarandus kiadó, 2012, 106–107, 164, 181.

²³ Lajos ABAFI, *op. cit.* 2012, 195–199.

surtout parmi les membres des loges rosicruciennes. Il y avait parmi eux des protestants et des catholiques, des aristocrates et des nobles (Pál Beck, le baron József Vay et le comte István Máriássy faisaient partie de la loge de Miskolc, tandis que Mihály Sztáray de celle d'Eperjes et Tamás Tihanyi de celle de Balassagyarmat.)

Le livre de commissions du libraire Ignác Antal Strohmayer conserve une trace importante concernant l'engagement politique des franc-maçons membres du complot. Strohmayer était lui-même franc-maçon, mais adepte de l'ordre des Templiers ; il était de surcroît agent de la police secrète de Joseph II et de Léopold II²⁴. À partir de l'année 1787, ayant acquis le magasin de la veuve du libraire Köpff (héritière de la moitié de l'entreprise de Weingand et Köpff à Pest-Buda à la mort de son mari en 1785), il réussit à accroître considérablement sa clientèle parmi les membres des loges maçonniques avec lesquelles il entretenait des rapports étroits. Mais comme son magasin n'était qu'un prétexte, une couverture de son activité d'observation des intellectuels, des nobles et des magnats rebelles surveillés avec une nervosité grandissante, Strohmayer faisait tout pour satisfaire ses clients. Ainsi put-il obtenir des informations sur les « traîtres ». Ces circonstances apportent un éclairage complémentaire sur les lectures de la noblesse franc-maçonne impliquée dans le mouvement politique des années 1790 à l'époque des négociations secrètes avec la Prusse. L'un des fervents acheteurs des œuvres de Frédéric le Grand était le membre de la loge de Miskolc, József Kiscsoltói Ragályi, fils du sous-préfet du comitat de Borsod, qui aimait Voltaire, Montesquieu, Holbach, mais aussi la littérature pornographique. Deux membres de la loge « À la Taciturnité » de Buda, le baron Gedeon Ráday et Ferenc

²⁴ Olga GRANASZTÓI, « Trapped in networks, The activity of Ignác Anton Strohmayer, freemason, informant, and bookseller, between 1782 and 1793 », In: *Studia Bibliographica Posoniensis, Univerzitná knižnica v Bratislave*, 2016, 25-33.

Darvas, commandaient également des ouvrages de Frédéric II. Le conseiller de lieutenantance Ferenc Darvas était l'un des membres actifs de l'opposition de la noblesse patriote. Strohmayer édita même un de ses pamphlets, dans lequel l'auteur critiquait Joseph II d'un ton modérément patriotique²⁵. Mihály Párnitzky, le notaire principal de Gömör qui était l'ami de Grossing—le référent de la cour autrichienne sur les relations entre la Prusse et la Hongrie — s'intéressait aux ouvrages du ministre prussien Hertzberg (*Recueil des déductions, Saemmtliche Abhandlungen*). Párnitzky faisait partie aussi du mouvement secret des rosicruciens.

La bibliothèque ou les restes de la bibliothèque de quelques personnalités importantes du mouvement secret subsistent également. Les catalogues de ces bibliothèques reflètent le vif intérêt que portaient les nobles à la cour et à la politique de Frédéric II.

L'une des bibliothèques les plus intactes est celle de la famille Orczy qui possédait une importante collection de livres français. Les domaines particulièrement représentés parmi ces 2500 livres français sont l'histoire et la politique européenne de l'époque. Le baron László Orczy, déjà mentionné, est le propriétaire qui a le plus enrichi ce fonds²⁶. Il remplissait des fonctions importantes lorsqu'il s'impliqua

²⁵ *In den Ignatz Anton von Strohmeyerschen Buchhandlungen zu Pest in der Schlangengassr, zu Ofen naechst der Pfarrkirche und zu Kaschau[...] sind nebst vielen anderen alt und neuen guten Büchern, Landkarten, Atlasen, Globis auch nachstehende ganz neue Bücher zu haben...* Pest, [1790]. BALLAGI Géza, *A politikai irodalom Magyarországon 1825-ig, [La littérature politique en Hongrie jusqu'en 1825]* Budapest, Franklin-Társulat, 1888, 469.

²⁶ Olga GRANASZTÓI, Fragments de l'histoire d'une bibliothèque. Les livres français des Orczy In: GYIMESI Tímea, KONCZ Beatrix, KÖRÖS Anikó, KOVÁCS Katalin, PÁLFY Miklós (red.) „*Prismes irisées*” *textes recueillis sur les littératures classiques et modernes pour Olga Penke qui fêtes ses soixante années*, Szeged, Klebersberg Kúnó Egyetemi Kiadó, 2006. 265–277.

dans le mouvement des nobles « réformateurs »²⁷. À l'interdiction de certaines loges par Joseph II en 1785, la maison de Pest de ce fervent franc-maçon devint l'un des centres réformistes²⁸. À partir de 1790, les rapports de police le considèrent comme l'un des chefs de la noblesse rebelle. Lui et son frère figurent parmi ceux qui entrèrent en contact avec Frédéric II. Son frère était prêt à se présenter en personne à la cour de Berlin, afin de convaincre le ministre Hertzberg. László Orczy avait une si grande admiration pour les Français qui s'étaient élevés contre leur souverain, que dans sa chambre, le portrait de Philippe Égalité était accroché au mur. Sa maison de Pest restait un lieu de rencontre de l'opposition radicale. Son secrétaire Ferenc Szentmarjay est l'un des « jacobins » exécutés en 1795. Il dut jouer un rôle important dans l'engagement politique de son maître. La collection d'ouvrages historiques couvre quasiment tous les événements importants du XVIII^e siècle²⁹. À l'intérieur de cette collection, les ouvrages concernant Frédéric II et la Prusse constituent un groupe à part³⁰.

²⁷ Né en 1750, il devient conseiller secret et conseiller de lieutenant à partir de 1787, puis général des bannières en 1790 accompagnant la couronne, symbole de la royauté libre, de retour de Vienne. La même année, il succède à son père au titre de préfet du comitat d'Abaúj et devient vice-président de la Chambre royale de Hongrie.

²⁸ BENDA, Kálmán, *Emberbarát vagy hazafi?*, Budapest, Gondolat, 1978, 141.

²⁹ De la guerre de Sept Ans ou la guerre de succession d'Autriche (1^{ère} guerre de Marie-Thérèse avec la Prusse) des affaires de la Pologne et de la Russie, du règne de Louis XV jusqu'aux premières années de celui de Louis XVI et les guerres coloniales, nous avons un tableau complet de l'état politique du monde, et en particulier de l'Europe jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

³⁰ Frédéric II. *Hinterlassene Werke* Berlin, Voss, Decker 1788

Lettres familières et amicales du roi de Prusse, Genève, 1787, Barde, Manget et Comp.

Lettres secrètes touchant la dernière guerre, Francfort 1789

Matinées du roi de Prusse, 1801

Nous trouvons une collection de livres également très impressionnante dans la bibliothèque du baron József Podmaniczky³¹. L'historiographie considère Podmaniczky comme l'un des chefs du mouvement secret, bien que la police secrète de Léopold II n'ait pas réussi à le dénoncer. Au cours des siècles, sa bibliothèque a probablement perdu de sa richesse. On y trouve néanmoins une petite douzaine de livres ayant pour sujet principal les affaires de Prusse et Frédéric le Grand. Cependant, contrairement à Orczy, Podmaniczky lisait la plupart de ces livres en allemand, car vraisemblablement il ne parlait pas assez bien français³².

Finalement, n'oublions pas de mentionner la bibliothèque de Madame la comtesse Csáky, née Júlia Erdődy, qui était l'une des

Œuvres posthumes I–XII, 1789

Poésies du philosophe de Sans Souci, 1760

Recueil des lettres de S.–M. le roi de Prusse. Liepsic, 1773

Recueil des œuvres du philosophe de Sans Souci qui ont paru jusqu'à ce jour, 1762.

Laveaux, Lettres sur Frédéric II roi de Prusse. Ouvrage destiné à servir de supplément et de correctif en 4 tomes

³¹ Aujourd'hui dans la Bibliothèque de l'Église luthérienne de Budapest.

³² Friedrich der Grossen Briefe an seinen Vater

Friedrich II. Des Königs von Preussen unterricht von der Kriegs-Kunst
(deux éditions)

Hinterlassene Werke

König von Preussen geheime Unterricht

Mirabeau, Lexikon aller Anstössigkeiten und Prahlereyen, welche in denen
zu Berlin in funfzehn Bänden erschienenen sogenannten Schriften
Friedrichs des Zweyten vorkommen (1789)

Frédéric II de Prusse, Mémoire pour servir á l'histoire de la maison de
Brandebourg

Tischreden

Mirabeau, Schreiben an Friedrich Wilhelm II.

représentantes les plus originales des aristocrates hongrois se passionnant pour la philosophie et la littérature des Lumières³³. La collection de 5000 livres français de cette comtesse extravagante est unique en son genre dans toute l'Europe centrale, non seulement en ce qui concerne sa richesse, mais aussi en ce qui concerne sa composition. La comtesse menait une vie libertine, avait une liaison tendre avec le comte Mihály Sztáray qui professait l'opinion la plus radicale concernant la question de la séparation de la Hongrie de la maison d'Autriche. Au milieu des années 1770, Mme Csáky se passionna tellement pour les Lumières qu'avec son mari, elle aménagea près de Lőcse (Levoča) dans la région de Szepesun un « jardin de divertissement » au nom évocateur de « Novum Sans Souci ». Derrière ce nom, qui fait allusion au célèbre château de Frédéric II à Potsdam, il faut voir, plutôt qu'un effet de mode, une tentative de mettre en œuvre le programme philosophique des Lumières tout en réalisant un mode de vie et un lieu de vie unique dans la Hongrie de l'époque. Les écrits du souverain admiré ne manquent pas dans la bibliothèque de la comtesse Csáky³⁴.

³³ Olga GRANASZTOI, « Diffusion du livre en français en Hongrie, bilan et perspectives des recherches sur les bibliothèques privées de l'aristocratie (1770–1810) », *Histoire et civilisation du livre. Revue internationale*, 2014, 200–205.

³⁴ Mirabeau, De la Monarchie prussienne sous Frédéric le Grand
Atlas de la monarchie Prussienne
Mémoires historiques sur la dernière année de la vie de Frederic II roi de Prusse, par Mr. Hertzberg. In 8, (Neuchâtel, 1787?)
Laveaux : Vie de Frédéric II, Roi de Prusse, accompagnée de remarques etc trois vol. Strasbourg, (1788)
Mémoires secrets de la cour de Berlin par Mirabeau
Mémoires par le Roi de Prusse Frédéric le Grand
Frédéric le Grand(?)

Le complot

Peu après être monté sur le trône, Frédéric Guillaume II était déjà prêt à se brouiller avec l'Autriche. Simultanément en Hongrie, la politique de centralisation et d'assimilation de Joseph II poussa à son paroxysme la méfiance envers le souverain. À la mi-mai, en 1789, les Hongrois remirent au baron Jacobi-Koest, ambassadeur de Prusse à Vienne, et personnage-clé des négociations secrètes entre La Prusse et la Hongrie, des mémoires écrits contre Joseph II. Cet écrit était une réponse à la déclaration de Joseph II où, offensant les Hongrois, l'empereur affirmait que « dans dix ans il faudra chercher les Hongrois en Hongrie avec une lampe, mais on n'en trouvera aucun³⁵. » Pour justifier la réalité de cette thèse, les Hongrois énumèrent dans cet écrit 87 griefs, parmi lesquels : les Habsbourg voudraient anéantir pour toujours l'indépendance de la Hongrie ; la Hongrie est traitée comme si elle était une province autrichienne ; Joseph II n'assemble plus les membres de la diète ; il ne s'est pas fait couronner et il a fait sortir du pays la couronne de Saint-Étienne.

Le mécontentement des Hongrois tombait à point nommé pour le roi de Prusse qui voulait mener une politique d'expansion aux dépens des Habsbourg. Par l'intermédiaire de l'ambassadeur de Prusse à Vienne, il entra donc en relation avec les Hongrois rebelles. Nous ne savons pas exactement quand les Hongrois firent les premières démarches pour entrer en relation avec les diplomates prussiens de Vienne. La cour berlinoise suivit les événements de Hongrie à partir de 1787. En 1787, à l'époque de la guerre contre les Turcs, on pouvait lire, dans les rapports secrets informant la cour berlinoise, que la situation en Hongrie était explosive et qu'il ne manquait qu'une

³⁵ WERTHEIMER Ede, « Báró Hompesch és II. József » [Le baron Hompesch et Joseph II], *Budapest Szemle*, 24 (1896), n° 229, 17–18.

personnalité de premier plan pour rassembler les mécontents³⁶. Le résultat désastreux de la campagne turque menaça la Hongrie d'une nouvelle destruction. C'est pour cela que les Hongrois conjurés demandèrent aux Prussiens d'obtenir de la Porte que les Turcs se comportent envers la Hongrie en libérateurs et non en oppresseurs. Jacobi fut alors sommé par Frédéric Guillaume II de faire des adeptes parmi les Hongrois et de persuader les Hongrois de demander à la Prusse de se porter garant de leur constitution. En effet, la constitution hongroise énoncée par le Traité de Vienne en 1606, était garantie par la Bohême, la Moravie, la Silésie et la Lusace. Frédéric Guillaume régnant en Silésie était ainsi en droit de la garantir³⁷. À ce-moment-là, Frédéric Guillaume chargea Jacobi de menacer la cour de Vienne d'une proclamation de l'indépendance hongroise et d'une éventuelle alliance avec les Turcs. L'intérêt porté par les Prussiens envers les Hongrois ne resta pas inaperçu à Vienne. Joseph II faisait surveiller l'ambassade de Prusse à Vienne (et sa correspondance) depuis 1786. Il savait depuis l'été 1788 que les Hongrois rebelles communiquaient avec Jacobi. Mais les pourparlers étaient oraux et les messages échangés grâce à un intermédiaire. La police secrète de Joseph II ne trouva aucune piste. Selon les rapports, c'est le baron József Podmaniczky qui devait entrer en relation avec les Anglais et József Orczy avec les Prussiens³⁸. C'est toutefois une autre personne qui se rendit finalement en Prusse, probablement parce qu'Orczy et Podmaniczky étaient déjà surveillés. Au printemps 1789, Pál Beck entra en relation avec la Prusse en tant que chargé de mission envoyé par les membres du complot. Beck

³⁶ WERTHEIMER Ede, « Magyarország és II. Frigyes Vilmos porosz király » [La Hongrie et le roi de prusse Frédéric Wilhelm II.] *Budapesti Szemle*, 30 (1902), n° 301. 7–9.

³⁷ R. GRAGGER, *op. cit.* 69.

³⁸ Les Hongrois rebelles espéraient obtenir le soutien de l'Angleterre. Leur démarche auprès des Anglais était connue des Prussiens.

venait d'une famille modeste (il poursuivait des études pour devenir ingénieur). En 1784, il figurait parmi les membres fondateurs de la loge rosicrucienne de Miskolc et c'est probablement à cette époque qu'il avait fait la connaissance des mécontents³⁹. Bien que quasiment inconnu, Beck fut accueilli chaleureusement par le souverain prussien le 20 novembre 1789⁴⁰. Il lui déclara que la nation hongroise attendait de lui de mettre sur le trône un roi de Hongrie. Les personnes présentes à ces négociations se mirent d'accord sur la personne de Karl August, prince de Saxe et de Weimar, et Frédéric Guillaume promit à Beck de lancer une campagne militaire contre les Habsbourg au printemps 1790⁴¹. Que Frédéric Guillaume eut placé toute sa confiance en un petit noble hongrois inconnu et qu'il eut « décidé » avec lui de la personne du futur roi de Hongrie surprit même les diplomates prussiens.

Un événement inattendu survint alors. L'état de santé de Joseph II, qui n'avait pas atteint les 48 ans, s'aggrava subitement et le 26 janvier 1790, il révoqua ses édits (excepté l'édit de tolérance et les édits concernant le servage et le bas-clergé). Il rétablissait ainsi la situation de 1780 et la couronne de Saint Étienne retourna en Hongrie. C'est sans doute la peur de l'intervention de la Prusse et de ses alliés qui amena l'empereur à révoquer ses édits⁴². Tous ces événements déclenchèrent un enthousiasme vif en Hongrie et quand Joseph II décéda le 20 février, la situation changea complètement du point de vue du mouvement secret. Tout dépendait désormais des dispositions du nouvel empereur Léopold II. Avec la mort de Joseph II, les relations se détendirent mais les Prussiens continuèrent à réaliser leur projet. Les Hongrois rebelles voulurent à tout prix faire de Léopold II un roi

³⁹ L. ABAFI, *op. cit.* 198.

⁴⁰ GRAGGER, *op. cit.* 49–53.

⁴¹ GRAGGER, *op. cit.* 52.

⁴² H. MARCZALI, *Porosz- magyar viszonyok, op. cit.* 41.

fantôme⁴³. Beck assura le roi de Prusse que les Hongrois comptaient toujours sur lui. Mais les Prussiens décidèrent d'entamer des négociations avec Léopold II qui souhaitait conclure avec eux un accord. Voyant l'hésitation des Prussiens, Beck indiqua à Jacobi que les conjurés étaient très inquiets, mais Jacobi les rassura affirmant que le roi de Prusse était en train de rassembler ses troupes et d'assembler sa cavalerie en Silésie. Comme l'intervention n'eut finalement pas lieu, Pál Beck informa Jacobi qu'en Hongrie on pensait que les hongrois n'étaient plus que les instruments de la politique prussienne. Le roi de Prusse déclara le 2 juin 1790 que les Hongrois pouvaient compter sur lui. Fin juin 1790, les négociations commencèrent entre la Prusse et l'Autriche à Reichenbach en Silésie. L'objectif principal de l'Autriche était d'éviter la guerre⁴⁴. Du point de vue diplomatique, on peut dire que Hertzberg et Frédéric se servirent des Hongrois qui voulaient obtenir la garantie de leur constitution de la part de la Prusse. Profitant de cette situation, les Prussiens pouvaient contraindre les Autrichiens à reculer. Dès que l'Autriche eut renoncé à son expansion vers l'Est, Frédéric sut que ses intentions pourraient se réaliser et il abandonna les Hongrois. Le 27 juillet 1790 fut signée la convention selon laquelle l'Autriche s'engageait à renoncer aux territoires turcs, à mettre fin à la guerre orientale, rompant l'alliance avec la Russie, en échange de quoi la Prusse s'engageait à rétablir la souveraineté de Léopold aux Pays-Bas. En effet, cette convention n'apporta rien à la Prusse ; en revanche l'Autriche regagna son intégrité bien qu'ayant moralement subi un échec⁴⁵. Le ministre Hertzberg était conscient des inconvénients de la

⁴³ E. WERTHEIMER, *Magyarország...op. cit.* 19–21.

⁴⁴ H. MARCZALI, *op.cit.* 319–322.

⁴⁵ H. MARCZALI, *op.cit.* 324.

convention et restait insatisfait, estimant que la Prusse avait laissé échapper une bonne occasion de vaincre l'Autriche⁴⁶.

La convention de Reichenbach dressait des barrières infranchissables devant la noblesse hongroise. Même les opposants les plus radicaux durent admettre que, une guerre extérieure étant devenue impossible et les principes d'une paix avec les Turcs étant établis, l'Autriche pouvait utiliser à tout moment l'armée impériale pour « pacifier » le pays. Léopold II se comporta prudemment envers les membres du complot : au lieu de s'abattre sur eux, on déclara que les Prussiens les avaient livrés d'une manière indiscreète, et on menaça les conjurés de les juger pour haute trahison et de confisquer leurs biens⁴⁷. Plusieurs conjurés se rétractèrent et, à la suite d'une habile manipulation du souverain, plusieurs d'entre eux embrassèrent la cause de la cour autrichienne. La crise se termina avec l'édition de la charte des libertés de 1791, selon laquelle la Hongrie pouvait être gouvernée uniquement par ses propres lois et coutumes et non selon celles des États de la maison d'Autriche. La Hongrie devenait un royaume indépendant et perpétuel, et sortait affermie de sa lutte avec Joseph II.

Olga Granasztói

Académie Hongroise des Sciences – Université de Debrecen

Groupe de recherches scientifiques en textologie de la littérature classique hongroise

DOI 10.14755/BARBIER.2017.10

⁴⁶ Hertzberg après le Traité de Reichenbach le 10 août 1790, «Je trouve cette paix plus favorable pour l'Autriche que pour la Prusse. Celle-ci perd tous les frais d'une campagne et toute espérance de consolidation pendant qu'elle rend à l'Autriche trois royaumes, la Galicie, la Hongrie et la Belgique qu'elle était presque sûre de perdre dans le cas d'une guerre». WERTHEIMER, *Magyarország... op.cit.* 23.

⁴⁷ E. WERTHEIMER, *Magyarország... op.cit.* 24–25 ; GRAGGER, *op.cit.* 69–71.

La traduction hongroise de *La Nouvelle Héloïse*.

Un transfert culturel manqué

Olga Penke

En Hongrie, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* séduisit beaucoup de lecteurs dès sa parution (1761) et son influence immédiate sur les écrivains est évidente. À ce jour, le roman n'a cependant été traduit qu'une seule fois, en 1882. Le traducteur y modifia considérablement le texte de Rousseau : il raccourcit le roman et y adjoignit des textes littéraires hongrois, parmi lesquels plus de quatre cents vers de différents poètes du XIX^e siècle, en particulier de Sándor Petőfi qui jouissait en Hongrie, au moment de la traduction, d'une aura véritablement mythique. Le roman y gagna un sens nouveau que participent encore à construire des épigraphes, des notes infrapaginales, une typographie raffinée et des illustrations. Ces modifications reflètent l'intention du traducteur hongrois de rendre hommage à la fois à Rousseau et à Petőfi, tous deux « poètes » de l'amour, tous deux objets de légendes tous deux poètes mal aimés par la critique officielle hongroise de cette fin du XIX^e siècle.

Dans la première partie de notre étude, nous retraçons brièvement l'accueil que reçut *La Nouvelle Héloïse* aux XVIII^e et XIX^e siècles en Hongrie. Nous cherchons ensuite à éclairer la façon dont le traducteur tenta de susciter chez ses lecteurs des émotions semblables à celles

provoquées par le « roman-poème¹ » de Rousseau, enfin comment sa traduction tenta de réaliser un transfert culturel².

Les lecteurs hongrois de *La Nouvelle Héloïse* aux XVIII^e et XIX^e siècles

La Nouvelle Héloïse est connue très tôt des lecteurs hongrois. Le comte József Teleki, durant son voyage en Europe de 1759 à 1761, signale la parution du roman à Amsterdam à un ami resté en Hongrie. Quoiqu'il n'ait pas encore lu le roman, il parle déjà de ses « beautés »³. Dans son journal, écrit au cours de ce voyage, il présente en détail sa rencontre avec Rousseau. Il raconte encore, à propos de sa visite à Lunéville, que le roi Stanislas se fait lire le roman de Rousseau tous les soirs. Teleki achète ainsi le roman cette année-là⁴.

¹ Jean-Paul SERMAIN, « La Nouvelle Héloïse du roman-poème », in *Modernité et pérennité de Jean-Jacques Rousseau. Mélanges de Jean-Louis Lecercle*, Paris, Champion, 2002, 227–240.

² Voir sur le sujet : Christine DURIEUX, « La traduction : transfert linguistique ou transfert culturel ? », *Revue des lettres et de traduction*, n° 4 (1998), 13–29 ; Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 2013, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 11 avril 2016. URL : <http://rsl.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/rsl.219

³ Cité par Dóra F. CSANAK, *Két korszak határán. Teleki József a hagyományörző és a felvilágosult gondolkodó* [À la charnière de deux époques. J. T., penseur traditionnel et éclairé], Budapest, Akadémiai K., 1983, 85. Lettre du 21 janvier 1761 à Gedeon Ráday, son oncle.

⁴ *La cour de Louis XV. Le journal de voyage de József Teleki*, publ. par Gabriel TOLNAI, Paris, PUF, 1943, 118–133. Il est invité du 16 au 18 mars aux déjeuners du roi et participe aux autres occupations de sa cour. Voir sur le rapport entre Teleki et Rousseau récemment : Péter BALAZS, « Teleki József

Les collections de livres du XVIII^e siècle témoignent aussi de l'intérêt des lecteurs hongrois pour le livre de Rousseau. Il suffit d'évoquer l'exemple de la bibliothèque d'un couple noble de Haute-Hongrie (István Csáky et Júlia Erdődy) qui se distingue des autres collections hongroises de l'époque par sa richesse en romans. Dans cette collection, *La Nouvelle Héloïse* n'est pas rangée parmi les romans mais cataloguée, d'après son sous-titre *Lettres de deux amants, habitants d'une petite ville au pied des Alpes*, sous la rubrique des « Lettres » où se côtoient en grand nombre les correspondances fictives et réelles⁵.

L'histoire du genre romanesque commence en Hongrie vers la fin du XVIII^e siècle avec seulement deux fictions originales publiées à cette époque. Même parmi les traductions, ce sont des ouvrages au contenu politique ou moral que les traducteurs choisissent⁶. La littérature épistolaire est en revanche florissante, grâce aux héroïdes et aux recueils de lettres. L'histoire d'Héloïse et d'Abélard est ainsi présentée par les poètes hongrois à la fin du XVIII^e siècle dans des traductions⁷.

Essai-je és az apologetika nehézségei » [L'Essai de J. T. et les difficultés de l'apologétique], *Magyar Filozófiai Szemle*, 2014/14, 87–105.

- ⁵ Voir sur le sujet : Olga GRANASZTÓI, *Francia könyvek magyar olvasói. A tiltott irodalom fogadtatása Magyarországon. 1770–1810* [Lecteurs hongrois de livres français. Réception de la littérature interdite en Hongrie], Budapest, Universitas, 2009, 217, 223. Le livre se trouve à côté des *Lettres véritables d'Abelard et d'Héloïse* de Dom Gervaise (1723) et du *Nouvel Abelard ou lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus* de Claude-Joseph Dorat (1779).
- ⁶ András DUGONICS, *Etelka* (1788), József KÁRMÁN, *Fanni hagyományai* (1794). Les auteurs français traduits sont par exemple Fénelon, La Calprenède ou Marmontel. Voir la bibliographie de Lajos GYÖRGY, *A magyar regény előzményei* [Les antécédants du roman hongrois], Budapest, MTA K., 1941, 217–225, 245, 320, 380–381.
- ⁷ Mihály CZIRJÉK, *Érzékeny levelek* [Lettres sensibles], traduit du français, Vienne, 1785, contient les héroïdes de Colardeau : *Lettres d'Héloïse et*

Le roman de Rousseau inspire les écrivains hongrois de différentes manières. Il sert de modèle pour un roman épistolaire de 1796 (sous le titre *Két szerető szívnek története*) où Sándor Kisfaludy écrit l'histoire de deux amants sous la forme d'un échange épistolaire quelque peu autobiographique, afin d'exprimer son amour à l'égard d'une jeune fille qui deviendra plus tard sa femme. Traducteur du Tasse, de Pétrarque, de trois « chants » du *Temple de Gnide* de Montesquieu, il ne cherche pas à adapter le roman de Rousseau en hongrois, mais en fait un point de référence⁸. Dès la première lettre, son jeune héros compare ses sentiments à ceux qu'éprouve Saint-Preux : « Je vous conjure – écrit-il en français – lisez la nouvelle Héloïse de Rousseau » (sic! p. 119). Son amoureuse accepte la suggestion, achète le livre et se propose de devenir semblable à Julie : « Je tâche d'imiter ses vertus, sans approuver ses faiblesses » (p. 134). Mais le protagoniste masculin hongrois diffère de son modèle français par sa profession militaire, par sa situation sociale et par le rôle actif qu'il joue dans la relation amoureuse, puisqu'il n'est pas tenu de subir une « position de soumission »⁹. Il admire Julie et recommande à son amie de poursuivre la vertu « céleste » et « naturelle » (p. 147–148) qu'elle hésite à partager. Juger

d'Abélard et de Dorat : *Abailard à Héloïse*, la source en est un recueil français : *Collection d'héroïdes et pièces fugitives* de Dorat, Colardeau, Pezay, Blin de Sainmore et autres, Francfort et Leipzig, 1769. Voir sur le sujet Katalin BODI, *Könny és tinta. A magyar levélregény és heroida történeti és poétikai háttere* [Larmes et encre. L'arrière-fond historique du roman épistolaire et de l'héroïde hongrois], Debrecen, 2010.

⁸ Le roman reste en manuscrit jusqu'à 1871. L'édition moderne est la suivante : Sándor KISFALUDY, *Szép prózai művek. Két szerető szívnek története* [Œuvres en prose. Histoire de deux amants], éd. par Attila DEBRECZENI, Debrecen, 1997, 119–185.

⁹ Cf. Laure CHALLANDE, « D'Abélard à Julie : un héritage renversé », in *L'amour dans la Nouvelle Héloïse. Texte et intertexte*, éd. par Jacques BERCHTOLD et Françoise ROSSET, Genève, Droz, 2002, 61–68.

convenablement du roman semble ainsi devenir la pierre de touche de leur amour. L'auteur se plaît à exprimer ses idées aussi bien que ses passions par l'intermédiaire de ses personnages qui citent également Rousseau pour exprimer leur bonheur, car le roman hongrois se termine par l'accomplissement de l'amour des jeunes amoureux, grâce à leur projet de mariage¹⁰. Le romancier hongrois s'écarte fondamentalement de son modèle, puisque chez Rousseau Julie renonce à son amour sous la pression de son père et juge inadmissible que Saint-Preux continue à aimer Julie devenue Mme de Wolmar. Selon Kisfaludy, l'intensité de l'amour est inconciliable avec ce compromis (p. 148). *La Nouvelle Héloïse* dont s'inspire le jeune romancier, l'accompagnera pendant toute sa carrière. Dans sa poésie en particulier, il cite la préface du roman en épigraphe pour susciter chez ses lecteurs un véritable enthousiasme¹¹.

Dans l'introduction de son périodique *Orpheus* en 1790, Ferenc Kazinczy, l'un des premiers organisateurs de la vie littéraire hongroise, cite en traduction une autre phrase fameuse de la préface du roman : « Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie », situant ainsi son engagement littéraire dans la continuité de celui de Rousseau¹². Sa correspondance témoigne du fait que son admiration s'étend aux « vérités philosophiques » énoncées dans *La Nouvelle*

¹⁰ KISFALUDY, *op. cit.*, 182.

¹¹ « Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde et convient à très peu de lecteurs. Il doit déplaire aux dévots, aux libertains, aux philosophes, il doit choquer les femmes galantes, – mais à coup sûr, il ne plaira médiocrement à personne. » Sándor, KISFALUDY, *Himfy szerelmei* [Les amours de Himfy], Veszprém, Pannon Pantheon, 1990, 7.

¹² *Első folyóirataink : Orpheus* [Nos premiers périodiques : O.], éd. par Attila DEBRECZENI, Debrecen, Kossuth Egyetemi K., 2001, 10.

Héloïse, en particulier celles qui touchent sa sensibilité : « Ses mots ont du feu ! » écrit-il¹³.

Les écrivains hongrois de la première moitié du XIX^e siècle continuent à lire le roman en français, s'en inspirent dans les textes en prose et en vers. Mentionnons parmi eux József Bajza, Ferenc Kölcsey, József Eötvös et Sándor Petőfi dont le nom apparaîtra dans les notes de la traduction de 1882. Eötvös adopte dans son roman *A karthauzi* [Le Chartreux] la forme mélangée d'un journal croisé avec des lettres. Bajza et Kölcsey évoquent le philosophe qui prépara le romantisme. Sándor Petőfi s'inspire du roman dans son poème épique intitulé *Az Apostol* [L'Apôtre] et composé en 1848, en pleine période révolutionnaire en Hongrie. La figure centrale de ce poème ressemble à Saint-Preux par sa naissance, sa profession et son caractère passionné. Contrairement à lui néanmoins, il se marie avec la fille du seigneur du village, devient révolutionnaire et même anarchiste et sacrifie sa vie privée sur l'autel de sa mission humanitaire. Par une référence explicite, Petőfi établit aussi un parallélisme entre Rousseau et son héros poète-prophète : « son ouvrage dépasse même les plus belles pages de Rousseau¹⁴ ».

Si l'amour passionnel et exalté, la réunion des âmes semblables et le style enflammé séduisent les auteurs hongrois du XVIII^e siècle, c'est la moralité du roman qui saisit le traducteur du premier extrait de *La Nouvelle Héloïse* publié au XIX^e siècle. Il s'agit d'un extrait de la 57^e lettre de la première partie du roman qui paraît en 1832 dans un

¹³ Lettre à Farkas et à Miklós Cseréi, le 24 janvier 1807 et le 12 septembre 1811. Ferenc KAZINCZY *Levelezése* [Correspondance], éd. par István HARSANYI, Budapest, Akadémiai K., 1927, IV. 468 et IX. 78–79. Il écrit, lui aussi un roman épistolaire en 1789 : *Bácsmezeinek öszveszedett levelei* [Recueil de lettres de Bácsmezei].

¹⁴ « Ennél különbet még Rousseau sem írt », Sándor PETŐFI, « Az Apostol » *Összes Költeményei* [Poésies complètes], Budapest, Szépirodalmi K., 1960, 438–465. L'allusion à Rousseau : XIV. 456.

périodique sous le titre « A kettős viadal » [Le duel], sans aucune référence ni au roman, ni à son auteur, et sans le nom du traducteur. Le texte, centré sur la question du vrai et du faux honneur, présente les réflexions de Julie concernant le duel qu'elle juge être le produit archaïque de préjugés et qu'elle condamne donc. La traduction est lourde ; le style et le vocabulaire de Rousseau sont au traducteur une épreuve qu'il ne parvient pas à surmonter¹⁵.

Le moment de la traduction de 1882

Dans les années 1880, la critique littéraire hongroise est hostile à Rousseau. L'Académie hongroise soutient la traduction des auteurs du clacissisme français, mais critique fortement la littérature des Lumières et du romantisme. Ces avis négatifs sont renforcés par la traduction en hongrois de l'histoire de la littérature de Désiré Nisard, publiée en 1880, qui aura une influence profonde et durable sur la critique officielle¹⁶. Le genre romanesque séduit néanmoins aussi bien les traducteurs que le public ; Jules Verne, Victor Hugo, George Sand et Zola sont à la mode. Les nombreuses traductions, souvent peu soignées, provoquent des discussions véhémentes. On observe une véritable rupture entre les critiques littéraires et les traducteurs hongrois, entre le goût académique, cherchant à former un public cultivé, et le goût populaire, séduisant nombre de lecteurs. C'est dans ce contexte que *La Nouvelle Héloïse* est traduite. Parmi les œuvres de Rousseau, le *Contrat social* et l'*Émile* sont traduits et publiés avant le roman, en 1875.

¹⁵ « A kettős viadal », *Sas*, 1832. XI. 133–135.

¹⁶ Désiré NISARD, *A francia irodalom története* [*Histoire de la littérature française*], I–IV, traduit par Károly SZÁSZ, Budapest, MTA K., 1880.

Le traducteur signalé sur la page de titre, Árpád Miháلكovics, est un véritable amateur dans le domaine des lettres. Juriste de profession, c'est la seule traduction qu'il n'ait jamais publiée. Le livre paraît dans une ville de province. Il est dédié à un ami du traducteur, « protecteur des lettres et des arts ». Le traducteur finance la publication, la belle typographie et les illustrations et se charge aussi de la diffusion¹⁷. Chaque lettre commence par une initiale plaisamment décorée. La mise en page est soignée et la plupart des illustrations sont réalisées par des artistes hongrois et exécutées dans le premier atelier de photolithographie de Hongrie¹⁸.

Préface(s) et sous-titres

L'édition hongroise de *La Nouvelle Héloïse* est précédée de la traduction de la préface du roman. Nous apprenons de la première note infrapaginale que le traducteur avait également l'intention de traduire la « Seconde préface » de Rousseau, mais qu'il s'est finalement contenté d'en traduire l'« Avertissement » qui se trouve à la dernière page de la traduction hongroise¹⁹. Le titre hongrois modifie légèrement l'original :

¹⁷ János Jakab ROUSSEAU, *Júlia, a második Héloïse* [Julie ou la seconde Héloïse], traduit par Árpád MIHÁLKOVICS, Pécs, imprimerie Ramazetter, 1882. (ci-après noté : ROUSSEAU 1882) Un compte rendu publié dans un périodique hongrois nous apprend que le livre paraît en feuilleton aussi (en 15 parties), à partir de 1883 (*Vasárnapi Újság*, 1885. XXXII. 43. sz. 695). Le livre a dû être publié en peu d'exemplaires, au fil des commandes, et probablement entre 1882 et 1885.

¹⁸ Károly Divald utilise ce procédé à partir de 1879.

¹⁹ ROUSSEAU 1882, 578. Nos références renvoient à l'édition de Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes. II. La Nouvelle Héloïse*, éd. par Henri COULET, Bernard GUYON, annoté par Bernard GAGNEBIN, Paris, Gallimard, 1964 (Désormais : ROUSSEAU 1964), 9.

« Julie ou la seconde [második] Héloïse », suggérant ainsi aux lecteurs hongrois, comme aux lecteurs français, de penser à l'histoire d'Héloïse et d'Abélard qui leur était familière grâce aux héroïdes. Le traducteur conserve la division en six parties de Rousseau mais, suivant la norme de la prose narrative du XIX^e siècle, il met à la tête de chaque partie un titre et des sous-titres qui étioient quelque peu la forme du roman épistolaire²⁰. Les sous-titres structurent le roman, mettant en relief les étapes de l'histoire tragique des deux amoureux : « Le destin des yeux brûlants », « Les ruines de l'amour », « L'amour assassiné », « Le naufrage », « Le songe funeste », « Aux frontières de la vie et de la mort ». Ils soulignent qu'éviter la catastrophe est impossible et dramatisent les événements, leur assurant une interprétation métaphorique et philosophique. Mais ils servent surtout une nouvelle pratique de lecture qui n'est pas sans rapport avec la publication en feuilleton.

Les lettres omises

Le traducteur abandonne tendancieusement certaines lettres, réduisant ainsi la thématique à l'histoire tragique d'un amour-passion dont l'accomplissement se heurte aux obstacles sociaux. Au total, vingt-deux lettres du roman sont entièrement omises. La première, la troisième et la quatrième parties sont intégralement traduites ; quatre lettres de la deuxième manquent. Mais les deux dernières parties sont fortement raccourcies : dix lettres manquent à la cinquième et huit à la sixième. Toutes les lettres qui se rapportent directement à l'amour des deux jeunes amants sont retenues, aucune des lettres de Julie ne manquent. L'omission réduit l'importance à la fois de l'amitié entre Milord Édouard Bomston et Saint-Preux et de celle existant entre Claire et

²⁰ Voir sur le sujet : Gérard GENETTE, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, 297-320.

Julie. La description des mœurs de Paris et de Genève ainsi que les réflexions sur le théâtre – n’ayant plus d’actualité – sont abandonnées. La cinquième partie se réduit à quatre lettres : le lecteur hongrois ne peut lire que celles qui causent les chagrins de Julie, celles où elle confie l’éducation de ses enfants à Saint-Preux et qui présente le songe « funeste » de son amoureux. La réconciliation de Saint-Preux avec le baron d’Étange et la lettre sur les vendanges qui illustre le mieux le bonheur utopique de Clarens manquent également. La sixième partie commence par la neuvième lettre du roman original mais n’en omet aucune par la suite ; ainsi tout est concentré autour de la mort de Julie. Les omissions renforcent le rôle instigateur de Saint-Preux et modifient la conception de la destinée féminine. En effet, dans la traduction hongroise, Julie devient exceptionnelle par sa révolte contre son père.

Les notes infrapaginales de Rousseau et celles du traducteur

Dans ce roman dont le texte est radicalement abrégé, que reste-t-il des notes infrapaginales de Rousseau, si nombreuses et si variées, et qui exploitent – selon Yannick Séité – « toutes les virtualités » de cette « forme »²¹ ? Il faut tout d’abord constater que la traduction hongroise comprend un grand nombre de notes de Rousseau. Le traducteur renonce rarement à ces suppléments quand ceux-ci éclairent la manière d’écrire du philosophe français, présentent l’auteur dans le rôle de l’éditeur, complètent le texte ou en soutiennent l’argumentation²². Il traduit surtout soigneusement les notes quand elles expriment l’affinité

²¹ Y. SEITE, « La note infrapaginale est-elle une forme brève ? Le cas de Rousseau „éditeur” de Julie », *La forme brève*, Paris, Champion, 1996, 179–193.

²² Par exemple : ROUSSEAU 1882, 71 et 322 ; ROUSSEAU 1964, 85 (I/24) et 411. (IV/ 2).

de l'auteur avec ses personnages et les références croisées à ses pensées dans ses différentes œuvres²³.

Soulignons qu'il ajoute également ses commentaires propres : les doubles notes sont fréquentes dans les deux premières parties et se raréfient dans les parties abrégées.

La note la plus longue et la plus curieuse est liée à la traduction de cette phrase de Julie : « Tu n'as pas bien dit, ce me semble : vivons pour nous aimer. Ah ! Il fallait dire : aimons-nous pour vivre ». L'amour y est qualifié à la fois de « maladie », de « grâce », d'« exigence de l'esprit et de la chair », de « source d'exaltation et de libération » et d'« exigence d'éternité » d'un être « périssable »²⁴. Le traducteur rectifie et complète l'avis de Julie par une trentaine de brèves « définitions » de l'amour chez les auteurs français du XVII^e au XIX^e siècle, pour accorder finalement la préférence à celle de Victor Hugo²⁵.

Il interprète en note les intentions de l'auteur français : « si Rousseau ici ne donne pas plus d'information, c'est pour permettre à tous les lecteurs de se forger une interprétation personnelle »²⁶. La traduction est chargée également de renvois aux auteurs latins ou

²³ Ainsi par exemple quand Rousseau énonce un avis différent de celui de son personnage à propos du théâtre : ROUSSEAU 1882, 241–242; ROUSSEAU 1964, 221 (II/9). Le traducteur y ajoute deux notes pour montrer aux lecteurs hongrois que l'auteur français exprime une opinion identique dans ses *Confessions* (se référant au volume et à la page de l'édition française).

²⁴ ROUSSEAU 1964, 167, I/61; Voir l'analyse de ce sujet dans les riches notes de Bernard GUYON, *ibid.*, 1355–1364.

²⁵ ROUSSEAU 1882, 176–178. Les citations proviennent probablement d'une anthologie et vont de Ronsard, Mlle Scudéry, Bussy-Rabutin, La Fontaine, Voltaire, jusqu'à Napoléon, Mme de Staël, etc. ; la dernière citation est celle de Victor Hugo.

²⁶ ROUSSEAU 1882, 134–135. I/50.

contemporains dont la lecture peut compléter la réflexion du public sur certains sujets moraux ; suivent des notes parfois pédantes²⁷.

Le traducteur se sert aussi de ce paratexte pour responsabiliser l'auteur face à ses propres inconséquences. Ainsi, pour s'excuser de la lourdeur de sa traduction, il cite un passage des *Confessions* où Rousseau avoue qu'il avait beaucoup de mal à écrire des lettres, car ses émotions l'empêchaient de s'exprimer de manière bien ordonnée²⁸.

Une autre série de notes cherche à parfaire les connaissances du public hongrois qui ignorait les ouvrages de Rousseau qui n'avaient pas encore été traduits. Les concordances entre l'ouvrage de fiction et les écrits autobiographiques sont mises en relief²⁹. Des notes informent également le lecteur de l'accueil contemporain du roman de Rousseau, de l'édition qui sert de base pour la traduction, et de quelques critiques utilisées par le traducteur au cours de son travail³⁰. Enfin de longues notes du traducteur insèrent dans le roman de Rousseau des textes hongrois qui lui semblent similaires par leur thème, leur style ou leur philosophie, mettant en œuvre une curieuse intertextualité. Parmi ces insertions signalons en premier lieu des citations des vers de Sándor Petőfi³¹.

²⁷ ROUSSEAU 1882, 415. IV/2. Quand Rousseau se réfère à Plutarque, le traducteur ne se contente pas de traduire la phrase, mais précise le titre, le volume et la page de la traduction hongroise de l'auteur antique.

²⁸ ROUSSEAU 1882, 201. I/65, 234. II/6.

²⁹ ROUSSEAU 1882, 242. II/9, 253, II/11, 273. II/18.

³⁰ *Œuvres complètes* de Jean-Jacques ROUSSEAU, éd. et notes historiques par Louis Germain PETITAIN, Paris, Crapelet-Levèvre, 1819. (en 22 vol. in-8, *La Nouvelle Héloïse* : vol. 6–8).

³¹ ROUSSEAU 1882, 134. I/50.

Les citations

Sur la page de titre, Rousseau avait mis en épigraphe une citation de Pétrarque. La pratique de la citation placée en exergue marque fortement le roman. Dans son texte, nous trouvons d'ailleurs exclusivement des citations de poètes italiens conformément au goût que l'on connaît à Rousseau pour la langue et la musique italienne qu'il oppose à la française. Certaines citations ne se trouvent pas dans la première variante du roman de Rousseau. Ce procédé rhétorique a des fonctions multiples. Selon Daniel Mornet, il correspond à la recherche d'une musicalité et d'un lyrisme. Il permet d'exprimer la passion indomptable, mais peut devenir aussi la source de certaines scènes³². Gérard Genette met en relief deux particularités de ce paratexte de *La Nouvelle Héloïse*. Il souligne tout d'abord la rareté de la citation sur la page de titre puis l'ambiguïté de l'« épigrapheur », puisque Rousseau s'exprime ainsi dans sa préface dialoguée : « ...qui peut savoir si j'ai trouvé cette épigraphe dans le manuscrit, ou si c'est moi qui l'y ai mise ? »³³. Selon Antoine Compagnon, la « citation représente un enjeu capital, un lieu stratégique et même politique dans toute pratique du langage » ; il souligne son « pouvoir mobilisateur » et ses fonctions persuasive et ornementale³⁴. En dehors des citations de l'original, transmises dans la traduction hongroise, le traducteur ajoute de nombreuses citations de sa propre initiative. Elles vivent, pour ainsi

³² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *La Nouvelle Héloïse*, éd. par D. Mornet, Paris, Mellottée, 1929, III, 110–111.

³³ Cette pratique est considérée par Gérard GENETTE comme un procédé qui n'existe pas avant le XVII^e, se répand au XVIII^e et devient une véritable mode au XIX^e siècle (« débauche épigraphique ») : *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, 147, 149, 159.

³⁴ Antoine COMPAGNON, *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979. 42, 49, 120–121.

dire, une vie à part, dès le début du roman. Le nombre total de poèmes cités est impressionnant : 36 citations en exergue, 9 en note et 3 à la fin ou en *post scriptum* d'une lettre, soit en tout 428 vers (dont 188 en épigraphe) !

L'utilisation de ce procédé témoigne bien d'une stratégie singulière : certaines pensées exprimées dans le roman épistolaire sont modifiées, tantôt amplifiées, tantôt diminuées, suivant les sentiments que le traducteur cherche à aviver chez les lecteurs hongrois en « [intégrant] le roman dans [leur] tradition culturelle »³⁵.

Les exergues en vers ornent la page de titre de chacune des six parties. La première est un extrait d'*Un tendre baiser* de Robert Burns, les quatre suivantes proviennent des poèmes de Sándor Petöfi, enfin celle de la sixième partie est tirée d'un texte en prose poétique de Ferenc Kölcsey. Cette dernière mérite une attention particulière, car elle donne une interprétation du dénouement du roman : « La science de l'immortalité est la poésie de la philosophie³⁶ ». Kölcsey y pleure la mort de sa jeune amie, une femme mariée, en se référant dans son texte à Sterne et à Raynal et à leur éloge d'Eliza Draper. L'association de l'amour et de l'immortalité, ainsi que l'évocation du leitmotiv littéraire que constitue l'amour platonique à l'égard de la femme de son ami et la mort prématurée de cette femme idéalisée (Héloïse est Eliza), sont livrés par le traducteur en supplément au roman afin d'émouvoir le lecteur cultivé hongrois.

La longueur des citations varie. Nombreux sont les textes de deux à quatre vers, mais certains poèmes ont 18 à 36 vers, en particulier dans

³⁵ Selon GENETTE, cette utilisation de la citation caractérise l'époque romantique : *op. cit.*, 159.

³⁶ ROUSSEAU 1882, 549. Ferenc KÖLCSEY, *Vilma* (1829). L'auteur se réfère aux *Letters from Yorick to Eliza* de Sterne et à l'éloge d'Eliza dans l'*Histoire des deux Indes*, de RAYNAL, tous les deux bien connus au XVIII^e siècle en Hongrie.

la seconde partie du roman. Les poètes cités en italien par Rousseau (et traduits en note) sont présentés en traduction dans le texte hongrois : Pétrarque, Métastase, Tasse et Marini. Le traducteur s'écarte une seule fois de cette pratique en remplaçant les vers de Métastase par ceux de Petőfi et en déplaçant la citation originale en note avec ce commentaire : « je ne pense pas avoir commis un sacrilège contre Rousseau³⁷ ».

Parmi les citations ajoutées se trouvent celles d'auteurs anglais (Burns, Byron), allemands (Schiller), et surtout de poètes hongrois (Ferenc Kölcsey, Mihály Vörösmarty). Quelques citations sont en prose (József Bajza, József Eötvös) mais les plus remarquables sont les extraits des poèmes de Sándor Petőfi qui parsèment l'ensemble du roman.

Le culte de Petőfi, mort dans des circonstances tragiques en 1849, à la fin de la révolution, atteint en effet un sommet dans les années 1880 lorsque la censure, après une longue interdiction, permet enfin la publication de ses poèmes. Dans une note, le traducteur qualifie Petőfi, de « titan des poètes, le peintre le plus illustre de l'amour³⁸ ». Le texte intégral de son poème épique *Az Apostol* [L'Apôtre] n'est pas édité avant 1874. Douze citations proviennent de ce poème épique, et quatorze de ses poèmes amoureux sont également cités. Par ces textes, le traducteur établit un parallèle entre Rousseau et Petőfi. Il recourt aux poèmes de Petőfi pour parler des mystères de l'amour, de l'harmonie des âmes, des rêveries amoureuses, du malheur et du désespoir de l'amour et des passions, mais il cite aussi le poète hongrois pour exprimer la beauté de la nature ou les souffrances du mal du pays. En citant le plus fameux poète hongrois de l'amour, le traducteur, poète amateur, tente finalement de surmonter l'obstacle que traduire la prose poétique de Rousseau représente pour lui.

³⁷ ROUSSEAU 1882, 259–261. II/12.

³⁸ ROUSSEAU 1882, 134. I/50.

De nouveaux types de héros romanesques : ce que suggèrent les illustrations

La traduction hongroise modifie la forme et le contenu du roman épistolaire par des transformations plus ou moins spectaculaires. L'amour exceptionnel des protagonistes, fondé sur une affinité des âmes qui ne connaît pas de frontières sociales, reste le sujet central. Néanmoins, la confrontation des générations et des couches sociales est exacerbée, tandis que le mariage de Julie et la présentation d'une société idéale formée autour d'elle et de son mari (l'idylle de Clarens) perd de son importance. La philosophie morale et sociale de Rousseau disparaît en faveur de la représentation littéraire de l'amour fatal.

Le traducteur recherche les effets romantiques et mystiques : quand Julie est accablée par des crises de conscience et par le sentiment de la culpabilité, l'idée de la toute-puissance de Dieu, de l'origine du mal, du crime et du châtement la préoccupent. Cet effet est souligné par les illustrations réalisées par des graveurs hongrois exclusivement pour cette édition. Elles mettent en image certains personnages et certaines scènes du roman³⁹. Deux images pathétiques représentent Julie accablée, veillant auprès du lit de mort de sa mère, désespérée et priant à genoux devant « le Rédempteur⁴⁰ » ou encore Saint-Preux en délire. Cette dernière illustration est dotée d'un texte qui ne se trouve nulle part dans le roman⁴¹. Le portrait des personnages représentés par

³⁹ On peut retrouver le livre dans les bibliothèques hongroises en deux variantes où les illustrations diffèrent. Certains exemplaires sont illustrés uniquement par le portrait et le tombeau de Rousseau, empruntés des éditions étrangères, d'autres contiennent des illustrations réalisées par les artistes hongrois (Zsigmond Holló et Gizella Mihálovics, cette dernière étant probablement la sœur du traducteur).

⁴⁰ ROUSSEAU 1882, 536–545. V/2 (illustration 354a).

⁴¹ ROUSSEAU 1882, 546, 547. V/4 (illustration 546a).

certaines illustrations cherche à impressionner les lecteurs. Ceux des deux protagonistes sont accompagnés de citations issues de poèmes de Petőfi. Julie devient ainsi « une fée de rêve »⁴², Saint-Preux un prophète dont le « front est tout un livre sur lequel la misère de mille souffrants est peinte » et dont « les yeux brillants ressemblent à des étoiles »⁴³. Les portraits suggèrent donc une interprétation qui s'écarte largement du roman de Rousseau.

Roman lyrique – roman-poème

Le traducteur manque de pratique et de talent pour parvenir à mettre en valeur la poésie du texte. Rousseau concentre dans ce roman des « expressions lyriques » dont les images, l'éloquence et le rythme font la valeur⁴⁴. Ces qualités sont anéanties par la traduction souvent lourde et bouleversée par ses omissions ou ses ajouts paratextuels. La langue et le style de Rousseau transparaissent à peine dans le texte hongrois ; les phrases poétiques du roman français deviennent grandiloquentes. Conscient de ses faiblesses, le traducteur va jusqu'à remplacer sa traduction d'un passage par une citation du poème d'un Petőfi,

⁴² Le titre du poème de PETŐFI cité est *Tündérlom* [Rêve féérique].

⁴³ « E homlok egy egész könyv... / E homlok egy kép, melyre miljom élet / Insége és fájdalom van lefestve. ... / Alatta a sötét homloknak / Két fényes szem lobog / Mint két bolyongó üstökös » – cité du poème épique *Apostol* de Petőfi : ROUSSEAU 1882, 205.a.

⁴⁴ Les critiques soulignent que la subjectivité du roman « se constitue comme totalité par l'autoréférentialité progressive ». Voir : Jean-Louis LECERCLE, *Rousseau et l'art du roman*, Paris, Colin, 1969. 267–306 ; J.-P. Sermain, *op. cit.*, 238.

ajoutant : « Petőfi exprime de manière poétique cette pensée »⁴⁵. Il tente de pallier ses déficiences par des effets superficiels : l'accumulation des points de suspension, par exemple, saccage le rythme des phrases. Les poèmes insérés par le traducteur, les notes infrapaginales, les illustrations peuvent être interprétés comme autant d'efforts (vains) du traducteur pour offrir au lecteur hongrois une expérience lyrique.

Conclusion

L'écho de *La Nouvelle Héloïse* est aussi varié que durable en Hongrie. Le roman contribue à la formation de la réflexion des intellectuels hongrois des Lumières, de l'époque des réformes et du romantisme. Ils apprécient particulièrement la poésie du texte, l'expression de l'amour passionnel et les idées morales que cette fiction transmet. En 1882, quand la traduction du roman est enfin réalisée, les lecteurs ne semblent plus s'intéresser à la forme du roman épistolaire, aux types de héros présentés par le romancier français, ni à la philosophie morale de Rousseau. C'est probablement pour satisfaire ce nouveau goût que le traducteur laisse tomber entièrement l'utopie champêtre égalitaire de Clarens, seul extrait traduit en hongrois et publié depuis 1882, dans les années 1950⁴⁶. Le traducteur-éditeur cherche à atteindre son public par d'autres effets que ne l'avait fait l'auteur français. Il choisit ceux qui semblent correspondre aux traditions culturelles hongroises de

⁴⁵ Il s'agit de la consolation de Saint-Preux qui veut se suicider : « Ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger. » ROUSSEAU 1964, 389. III/22, ROUSSEAU 1882, 379.

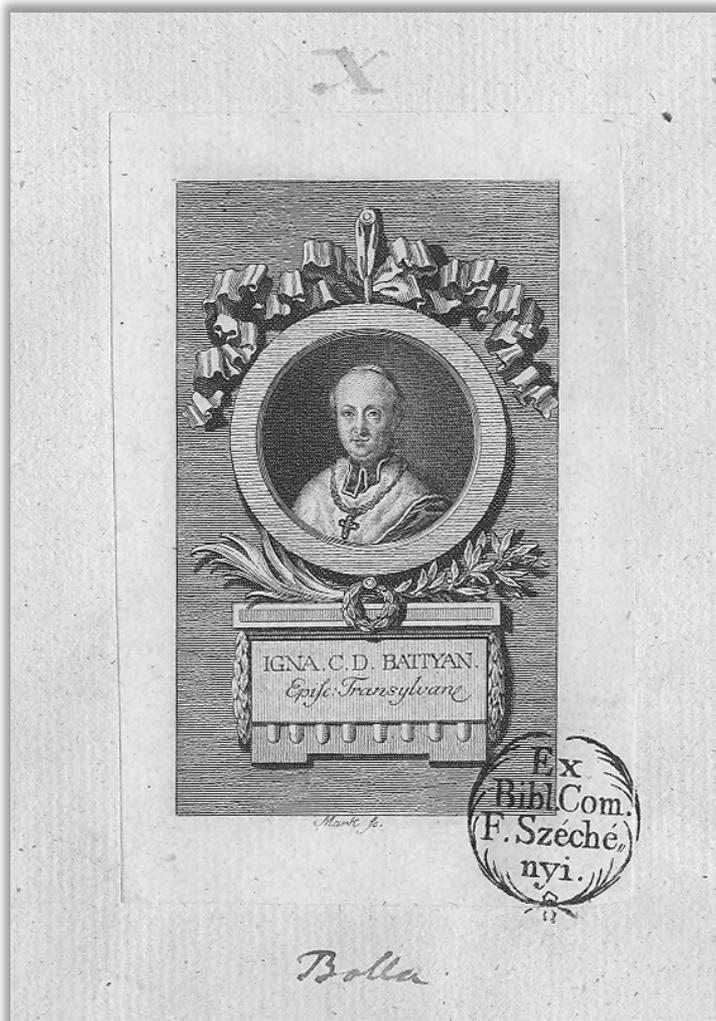
⁴⁶ La lettre évoque le bonheur de Clarens, les vendanges et les plaisirs champêtres. *A francia felvilágosodás* [Anthologie de textes du siècle des Lumières], choix de textes, introduction par Albert GYERGYAI, Budapest, Művelt Nép K., 1954, 1706–1708 ; ROUSSEAU 1964, 602–611, V/7.

l'époque. Il évoque le mythe de Rousseau dans des notes où il mentionne la traduction d'extraits de plusieurs autres ouvrages du philosophe français, en particulier celle de longs passages de ses textes autobiographiques. Il s'adresse à ses contemporains lorsqu'il présente l'accueil du roman en France et en Hongrie depuis sa parution, puis lorsqu'il établit un parallèle entre Rousseau et Petőfi, ce dernier étant considéré à l'époque en Hongrie comme le poète de l'amour et de la liberté. Les procédés que le traducteur utilise pour transmettre le style et la poésie du roman rousseauiste, demeurent toutefois inopérants : un discours d'accompagnement, un appareil paratextuel, une typographie recherchée, des illustrations et des citations de poèmes supposés connus du public. Ce transfert culturel deffectueux demeure néanmoins la seule traduction du roman en hongrois dont nous disposions encore aujourd'hui.

Olga Penke

Université de Szeged, Szeged

DOI 10.14755/BARBIER.2017.11



Portrait d'Ignác Batthyány, évêque de Transylvanie
Quirin Mark, cca.1800

Le contexte politique et les conditions d'achat de l'ancienne imprimerie des jésuites par Ignace Batthyány, évêque de Transylvanie

Doina Hendre Bíró

Plus connue sous le nom de « *Typographia episcopalis* », l'imprimerie de l'évêque de Transylvanie, Ignace Batthyány (1741–1798) a été assez peu étudiée jusqu'à présent. Aussi espérons nous que ce travail contribuera à approfondir la connaissance que les chercheurs possèdent sur ce sujet de grand intérêt. Nous présentons tout d'abord les informations concernant les conditions de l'achat (1784), le premier inventaire et les consignes fixées par l'évêque pour le bon fonctionnement de l'imprimerie, que nous livrent les documents des archives du Chapitre cathédral de Transylvanie, conservées dans la Bibliothèque du Batthyaneum d'Alba Iulia. Il s'agit de lettres inédites, des manuscrits personnels de l'évêque et de différents écrits. Nous verrons comment le fonctionnement de l'imprimerie dans deux villes transylvaines, Claudiopolis¹ et Alba Carolina², révèle les préoccupations scientifiques et financières d'Ignace Batthyány qui accompagnèrent ses projets éditoriaux audacieux et dont témoigne une

¹ Claudiopolis (Clausenburg, Kolozsvár, Cluj, Cluj-Napoca) : capitale de la Transylvanie à la fin du XVIII^e siècle.

² Alba Carolina (Weissenburg, Karlsburg, Gyulafehérvár, Alba Iulia) : siège du diocèse catholique de Transylvanie et de sa cathédrale.

production typographique relativement importante puisque l'on compte plus de quarante livres édités en moins de quinze ans.³

Le parcours scientifique et religieux d'Ignace Batthyány constitue le point de départ de ces recherches. Ses connaissances s'étendaient aux domaines de l'histoire, de l'histoire de l'Église et de la codicologie, de l'édition et du traitement des textes. Il ne manquait pas des compétences particulières pour faire fonctionner l'imprimerie. S'y ajoutent ses exigences en tant qu'unique censeur des ouvrages publiés. Ainsi, avant même que l'achat de l'imprimerie n'ait été réalisé, il avait décrété que pas un mot ne serait imprimé qu'il n'ait été lu et approuvé par lui-même⁴. L'imprimerie s'inscrit en outre dans son projet de fondation d'une société savante⁵.

Batthyány dut toutefois mettre en place une véritable stratégie économique dans son diocèse afin d'accomplir tous ces projets. C'est ce que reflète sa correspondance avec de grandes personnalités scientifiques de son époque, ainsi que les papiers de ses proviseurs et chanoines. Les documents nous informent précisément sur la chronologie de l'histoire de l'officine, sur le matériel typographique qui s'y trouvait, sur les prix d'achat, le nom des fournisseurs et des

³ Cette étude s'appuie aussi sur les travaux de Zoltán Ferenczi, Zsigmond Jakó, Judit Ecsedy et plus récemment de Melinda Simon et Rita Csala Bernád, ainsi que sur les catalogues de Károly Szabó, de Géza Petrik et de József Szinnyei, tout comme sur les catalogues et les livres imprimés dans l'imprimerie épiscopale.

⁴ Ms. 1759, p. 5, Archives de la Bibliothèque Batthyaneum, ci-après en abrégé ABB.

⁵ *Societas Litteraria Assiduorum*. Voir à ce sujet les études de Béla BARÁTH, *A Batthyány Ignác-féle akadémiai tervvezetek*. (Les plans académiques d'Ignace Batthyány), in Erdélyi Museum, 1934 et de Zsigmond JAKÓ, *Batthyány Ignác, a tudós és a tudományszervező* [Ignace Batthyány, Homme de sciences et organisateur de la vie scientifique], in: Erdélyi Múzeum, 1991, nr. 53, 76–99.

employés et la rémunération des typographes et des collaborateurs, ainsi que sur l'achat et le fonctionnement d'un moulin à papier. Nous envisageons de poursuivre nos recherches pour élucider les aspects qui touchent à la production typographique proprement dite, à savoir les moyens et les outils de réalisation des livres, les caractères et les ornements, les livres publiés, les projets échoués, ou encore les moyens de diffusion des imprimés en Transylvanie et au-delà. Inventorier les livres écrits et édités par l'évêque ou par ses collaborateurs n'est pas la dernière des tâches à accomplir.

L'activité de la *Typographia episcopalis* était en outre en lien direct avec l'essor de l'enseignement et l'aménagement des bibliothèques et renvoie donc aux conditions politiques, religieuses et culturelles de l'Europe dans lesquelles la principauté de Transylvanie était parfaitement inscrite, comme en témoigne le nombre de livres issus des presses européennes qui côtoient ceux imprimés en Transylvanie dans le Batthyaneum d'Alba Carolina.

La Typographie des Jésuites et son nouveau propriétaire

Après la Paix de Szatmár (Satu Mare), de 1711, qui coïncide avec l'installation des Habsbourg en Transylvanie, la principauté devenue « grande-principauté » fut placée sous l'autorité d'un gouverneur nommé. La capitale fut au départ fixée à Cibinium⁶, avant d'être transférée à Claudiopolis à la demande de l'empereur Joseph II. Elle abritait les principales institutions, telles l'armée, la diète, l'administration financière nommée *Thesauriatus*. De même, l'évêque, en tant qu'inspecteur des Écoles, était tenu d'y siéger. Cette prise en main s'accompagna d'une hausse considérable du nombre de fonctionnaires, d'officiers et d'étudiants et par conséquent de l'activité

⁶ Hermannstadt, Nagyszeben, Sibiu.

typographique. Les presses étaient, tout d'abord, au service de cet appareil bureaucratique, elles assuraient ensuite la production des livres scolaires mais aussi des lectures de loisirs des nouveaux arrivants.

Le potentiel d'impression se modifia. On assista à la fois à une diversification des métiers du livre, car le métier d'imprimeur évolua vers celui d'imprimeur-libraire qui mettait l'accent non seulement sur la production des livres mais aussi sur la vente à réaliser par tous les moyens. Une nouvelle forme de commerce du livre était assurée par les vendeurs ambulants et les colporteurs. Les foires de livres devinrent un lieu privilégié pour faire connaître les livres et diffuser la pratique de la lecture. Les lecteurs avertis et raffinés s'orientaient plutôt vers les sciences et les arts, adoptant l'esprit encyclopédique du siècle lorsqu'ils constituaient des bibliothèques personnelles.

Selon les historiens de l'imprimerie en Transylvanie⁷, l'Église catholique détenait deux imprimeries : celle bien connue de la maison franciscaine de Csíksomlyó (Șumuleu Ciuc), toujours en activité au XVIII^e siècle, et celle de l'Académie des jésuites de Claudiopolis, qui avait auparavant appartenu aux franciscains, puis aux unitariens, et qui fonctionna entre 1727 et 1774. Dans la même période, une imprimerie fonctionnait à Varadinum⁸, assurant la production des livres nécessaires aux régions du Partium regni Hungariae.

Le premier document attestant de l'existence de l'imprimerie dont il sera ici question est la lettre de 16 mars 1772 par laquelle Marie

⁷ FERENCZI Zoltán, *A kolozsvári nyomdászat története* [Histoire de l'imprimerie de Claudiopolis], Kolozsvár, 1896.; V. ECSEDY Judit, *A könyvnyomtatás Magyarországon a kéziszajtó korában 1473–1800* [Histoire du livre en Hongrie, 1473–1800], Budapest, Balassi, 1999.; V. ECSEDY Judit, SIMON Melinda, *Kiadói és nyomdászjelvények Magyarországon (1488–1800)*, [Les marques d'imprimeurs et d'éditeurs hongrois, 1488–1800], Budapest, Balassi-OSZK, 2009.

⁸ Grosswardein, Nagyvárad, Oradea.

Thérèse annonçait une enquête sur l'état des biens détenus par les jésuites. Elle demande entre autres au gouverneur de Transylvanie des informations sur le fonctionnement des imprimeries de l'Église catholique en Transylvanie et s'il existait des actes attestant de leur statut. Le gouverneur répondit le 16 septembre 1773, que les catholiques détenaient une seule imprimerie, administrée par les jésuites : « ...elle fonctionne selon la recommandation faite le 17 mars 1727, par l'évêque de Transylvanie, János Antalfi de Csik-Szentmárton, qui avait demandé et reçu l'avis de fonctionnement du général Tamburinus⁹. »

La date est celle de la réception de l'imprimerie par les jésuites auxquels était concédé le droit d'utiliser les caractères typographiques de l'imprimerie financée par l'évêque¹⁰. Par la suite, elle fut exploitée sous plusieurs enseignes : « *Az Akadémiai betűkkel* » [sous les presses de l'Académie], « *Kolosvártt a J.T. akadémiai betűkkel* » [Claudiopoli sous les presses de la Société académique des jésuites], ou encore, « *Typis acad[emicis] Soc[ietatis] Jesu*¹¹ ». Bien que le responsable fût un jésuite, la direction était assurée par un facteur (*factor*). Zoltán Ferenczi a publié le nom du premier *factor* qui était issu de la famille des typographes viennois Kollmann. Lui succédèrent János Rein et Ádam Kereskényi. En 1768, Josef Franz Kollmann était le prote de l'imprimerie de l'Académie des jésuites de Claudiopolis.

Judit Ecsedy a montré que l'imprimerie fonctionna sans arrêt entre 1727 et 1774 et mentionné l'adresse imprimée sur un livre paru en 1774, c'est-à-dire juste après son changement de propriétaire : « *Avec les lettres de l'Université, anno 1774* ». Elle constate que la plupart des

⁹ Michel Angelo Tamburini (1648–1730), *praepositus generalis Societatis Jesu*, à Rome.

¹⁰ « *certum quemdam typum alphabeticum* ».

¹¹ FERENCZI Zoltán, *A kolozsvári ... op. cit.* 93–94.

livres imprimés dans cette période sont des manuels scolaires et des ouvrages pédagogiques en latin puis, à partir du 1750, en hongrois.

La suppression de l'ordre des jésuites entraîna la fermeture des imprimeries dans les grandes villes, ainsi celle de Nagyszombat¹² passa sous la direction de l'université de Buda, celle de Kassa¹³ fut rachetée par la famille Landerer, tandis que les Kollmann rachetaient celle de Claudiopolis. C'est dans ce contexte, qu'au-delà des décisions prises par la cour, les piaristes, qui avaient été placés à la direction des écoles catholiques de Claudiopolis, tentèrent de s'emparer de l'imprimerie. L'ordonnance du 23 octobre 1773 de la cour de Vienne fait figurer l'imprimerie de Claudiopolis parmi les biens matériels accumulés par les jésuites. Or, une deuxième ordonnance, celle du 29 avril 1774, accordait à l'Église catholique le droit de concession de cette imprimerie pour une durée de dix ans, au terme desquels le propriétaire temporaire recevait le droit de la vendre aux enchères¹⁴. Elle fut donc louée pour dix ans à Joseph Franz Kollmann, l'ancien *factor*, pour un loyer annuel de 30 florins rhénans dus au *Thesauriatus* (fisc). Selon le rapport d'inspection effectué le 3 décembre 1774, par Dénes Bánffy, l'inspecteur des écoles catholiques, le revenu annuel de l'imprimerie s'élevait à 1000 florins rhénans¹⁵. Néanmoins, entre 1774 et 1783, Kollmann préféra louer l'officine tout en confiant la supervision du

¹² Tyrnavia, Tyrnau, Trnava (en Slovaquie actuelle)

¹³ Cassovia, Kaschau, Košice (en Slovaquie actuelle)

¹⁴ V. ECSEDY Judit, *Batthyány Ignác erdélyi püspök nyomdája: a gyulafehérvári Püspöki nyomda (1785–1798)* In: *Ezeréves múltunk. Tanulmányok az Erdélyi egyházmegye történelméről*. Szerk.: MARTON József, BODÓ Márta. Budapest–Kolozsvár, 2009, Szent István Társulat, Verbum, 90–92. [L'imprimerie d'Ignace Batthyány évêque de Transylvanie : l'imprimerie épiscopale d'Alba Carolina (1785–1798) In : Mille ans de notre passé. Études d'histoire de l'Église transylvaine]

¹⁵ FERENCZI Zoltán, *A kolozsvári ... op. cit.* 94, information reprise par Judit ECSEDY dans l'étude mentionnée dans la note précédente.

travail à un nouveau gérant. D'après Ferenczi Zoltán, ne parlant pas hongrois, Kollmann n'était pas capable de gérer l'imprimerie. Ferenczi a publié l'inventaire de l'imprimerie des jésuites dont les outils et le matériel furent estimés à 808 florins rhénans et 34 kreutzers. Il y avait deux presses à imprimer, une pour le cuivre, pour les frontispices et les vignettes, l'autre avec les caractères métalliques pour les textes écrits. Des études plus récentes effectuées à partir des inventaires de 1773 notent que l'imprimerie détenait trois cents plaques gravées et cinq presses¹⁶. Le poids total des fontes et de l'ensemble des caractères typographiques rangés dans les 67 tiroirs, était de 104,82 quintaux, tandis que leur valeur totale se chiffrait à 1331 florins. Il y avait en outre 50 quintaux de caractères non utilisés, bien qu'on ignore pourquoi. Les fontes enregistrées étaient : *Petit, Garmond, Cicero, Media, Tertia, Text, Duplex media antiqua et Duplex media fractur*, avec les sous-classes *Antiqua, Cursiv, Fraktur, Schwabacher et Graeca*¹⁷.

Contrairement à Ferenczi, Melinda Simon fournit des informations sur l'activité viennoise du *factor* Kollmann. Dans une étude comparée des livres viennois et transylvains, elle examine dans un premier temps les livres imprimés par Kollmann à Claudiopolis, observant qu'ils comportent soit les initiales « *IF K* », soit « *Typis Josephi Francisci Kollmann privil. Typographus et bibliopola* », du fait qu'il était non seulement imprimeur mais aussi libraire d'assortiment. On sait ainsi que plus de la moitié des livres de Claudiopolis sont en latin, viennent ensuite le hongrois et l'allemand, quelques livres en français enfin. Ce qui surprend toutefois, c'est l'emploi de fontes anciennes qui témoigne

¹⁶ SIMON Melinda, *Josef Franz Kollmann eddig ismeretlen kiadói jelvényei* [Les marques typographiques gravé de Josef Franz Kollmann, méconnues jusqu'à présent], in : Magyar Grafika, Budapest, 2/ 2010, 76–77.

¹⁷ FERENCZI Zoltán, *A kolozsvári ... op. cit.*, 93–94.

de la qualité moyenne de ces livres¹⁸. Il semble en outre que, pour des raisons matérielles, la marque de l'imprimeur est une gravure sur bois. L'étude parallèle menée par la chercheuse qui a examiné des livres issus de diverses presses viennoises a montré les similitudes existant entre le décor des frontispices et les vignettes employées par l'imprimeur et graveur viennois Georg Ludwig Schulz et ceux employés par Kollmann : les bois encrés de couleur ocre et les ornements sont identiques. On peut supposer que Kollmann, qui avait travaillé auparavant dans l'officine de Schulz, avait emporté en Transylvanie les bois et les cuivres de son maître. Toutefois il avait pris la précaution de les rendre méconnaissables en enlevant les initiales et la devise de leur premier propriétaire, « *Audax et providus* » (audacieux et clairvoyant). Ainsi sur les livres de Kollmann, les ornements apparaissent en négatif, en miroir. Les ornements utilisés par Schulz en 1761 se retrouvent sur les livres imprimés par Kollmann jusqu'en 1783–1784. De façon plus surprenante, trois ans après l'achat de l'imprimerie par Batthyány, en 1787, la « *Typographia episcopalis* » les utilisait toujours.

Cette découverte en ouvre d'autres. Parmi les documents concernant le décor de l'observatoire astronomique et de la bibliothèque d'Alba Carolina, nous avons trouvé une commande de Batthyány pour un produit colorant intitulé « *bolium Schultzum* ». L'examen des livres de Schulz et de Kollmann, montre que les xylogravures ocre ont la même nuance que celle des allégories peintes dans la bibliothèque ; il est donc possible que l'ocre employé par l'imprimerie ait été demandée par Batthyány pour cet usage¹⁹.

¹⁸ Liste des livres stockés dans la librairie de Kollmann, vendus en même temps que la typographie. Document 163, 3 février 1784, ladula XXIII, ABB.

¹⁹ Bol ou Bolus : « Terme de pharmacie. Terre argileuse colorée, qui était employée autrefois en médecine comme tonique et astringente... Argile

L'achat de l'ancienne imprimerie des Jésuites par Ignace Batthyány

Dix ans après l'obtention du bail, en 1784, couvert de dettes et poursuivi en justice, Kollmann fut contraint de vendre l'imprimerie et la librairie²⁰. Le premier à se porter acquéreur fut Martin Hochmeister, le célèbre imprimeur-libraire de Cibinium, ses négociations échouèrent. En effet, sous le prétexte que l'imprimerie avait été administrée auparavant par les jésuites et que le diocèse et les écoles catholiques avaient en permanence besoin de manuels scolaires et autres livres et imprimés, l'évêque catholique avait la priorité.

C'est Ignace Batthyány qui entama des négociations avec les représentants du *Thesauriatus* de Transylvanie qui avaient imposé la clause selon laquelle l'achat devait englober une partie de la dette accumulée par Kollmann. L'acheteur était censé acquérir en même temps l'imprimerie et le fonds de livres du gérant. Par la lettre du nonce apostolique Giuseppe Garampi du 22 novembre 1783, Batthyány reçut l'accord formel de la nonciature pour la transaction selon ces critères d'achat²¹. Auparavant, la note du 4 novembre 1783, signée par les magistrats Samuel Pál et le secrétaire János Bethlen, avait expressément demandé à l'évêque de répertorier tous les livres appartenant à l'imprimerie de Kollmann, selon leur état : livres reliés, livres en feuilles et livres en cours d'impression. L'assortiment de la librairie devait lui aussi être répertorié. Le produit de sa vente serait

ocreuse rouge (couleur due à l'oxyde de fer), grasse au toucher... », voir le *Dictionnaire de Littré*, Paris, 1800.

²⁰ Doc. 148, de 23 juillet 1777. Lad. XXIII, ABB.

²¹ Cibinium, 22 novembre 1783, document signé par le nonce Giuseppe Garampi. Lad. XXIII, Doc. 112, ABB.

versé en partie au *Thesauriatus*, en partie dans les caisses de l'évêché catholique de Transylvanie²².

Au début de l'année suivante, l'administration réitéra sa demande d'inventaire « de l'imprimerie achetée par Kollmann en 1776 »²³. Cette fois, on exigeait non seulement la liste des livres trouvés, mais aussi une liste des matériels, fontes et biens mobiliers acquis par Kollmann en 1777. Ce document atteste entre autres, que l'achat de l'imprimerie des jésuites avait eu lieu en 1776.

Tandis que l'on pensait que l'achat de l'imprimerie par l'évêque transylvain avait eu lieu le 20 novembre 1783²⁴, le compte-rendu du 2 janvier 1784 montre qu'à cette date les transactions étaient toujours en cours. La cause en est certainement la nouvelle condition imposée par le fisc, selon laquelle l'acheteur devait accepter le paiement de 100 florins et 15 kreutzers, représentant les intérêts sur l'impôt dû par Kollmann²⁵.

Désormais, les documents consultés récemment dans les archives de la Bibliothèque Batthyaneum nous ont permis d'établir la date exacte de l'acquisition de l'imprimerie : le 24 janvier 1784. À cette date en effet, l'évêque informe le Chapitre qu'il vient de recevoir par la poste l'acte d'achat signé par le gouverneur. Il ajoute qu'il a fêté l'événement dans un cadre intime avec les membres de la *Commissio in Publicis Ecclesiasticis*²⁶. Par la même occasion, il demande au chanoine lecteur Etienne Fang d'interrompre son séjour à Marosvásárhely (Târgu Mureș) et de partir à Claudiopolis pour visiter l'imprimerie²⁷.

²² Doc. 104, du 4 novembre 1783. Lad. XXIII, ABB.

²³ Doc. du 2 janvier 1784, Cibinium, Lad. XXIII, ABB.

²⁴ V. ECSÉDY Judit, *Batthyány Ignác erdélyi püspök nyomdája ... op. cit.*, 93.

²⁵ Compte rendu, Ladislao Fabian : Ms. 1759, ABB.

²⁶ Lettre d'Ignace Batthyány, datée du 24 janvier 1784. Document 138, ladula XXIII, ABB.

²⁷ Ms. 1759, ABB.

Mission accomplie : Fang confirme son arrivée dans une lettre où il demande des consignes à son évêque²⁸. Nous présentons ici les recommandations détaillées, arrivées le jour même²⁹ car elles mettent en évidence les qualités de négociateur et d'entrepreneur de Batthyány, tout comme la stratégie par laquelle il comptait se servir de l'imprimerie sans demander, ni l'accord du *Thesauriatus*, ni celui de la nonciature. Dès cette lettre, le lien entre cette acquisition et les projets scientifiques de Batthyány est visible, bien qu'il apparaisse au grand jour l'année suivante seulement. Telles sont les recommandations faites au chanoine Fang :

1. Qu'il accorde toute son attention aux livres de la librairie de Kollmann et accepte seulement ceux déjà inscrits sur la liste du trésorier général de Cibinium.

2. Que les livres acceptés et inscrits restent sur place, pour être vendus ultérieurement.

3. Qu'il évite toute dissension avec Kollmann, pour ne pas provoquer par la suite de querelles inutiles.

4. Le prote doit arriver d'un jour à l'autre de Temesvár (Timișoara). Cependant tout doit rester en place, « *in statu quo* ».

5. Qu'il examine bien les livres achetés avec l'imprimerie : il ne suffit pas d'en connaître la quantité en mètres linéaires mais ils doivent être inventoriés unité par unité, titre par titre.

6. Que l'imprimerie soit enregistrée à son titre « comme si c'était la mienne » (« *mint ha sajátom volna* ») pour que pas une lettre ne puisse être imprimée sans son accord.

²⁸ Dans sa réponse, Fang assure que malgré la neige abondante et après un voyage difficile, il est bien arrivé à Claudiopolis, où il attend les dispositions à prendre pour vérifier l'état de l'imprimerie. Ms. 1759, ABB.

²⁹ Lettre d'Ignace Batthyány, adressée le 28 janvier 1784 à M. Étienne Fang, archidiacre et chanoine cathédrale, Cibinium, Doc. 160, Lad. XXIII, ABB.

7. Qu'il se renseigne auprès de Kollmann concernant l'adresse de son imprimerie viennoise et demande à quelle hauteur elle est hypothéquée.

8. Toutefois, qu'il reste discret, « *nihil ei dixerit* », car deux choses sont indispensables dans l'acquisition de cette imprimerie : disposer de la somme et de la diplomatie nécessaires.

Un aspect tout aussi intéressant de l'analyse des inventaires de la typographie concerne la diversité des matériels employés par Kollmann dans l'ancienne officine des Jésuites, notamment ceux qui servaient aux relieurs comme aux imprimeurs : des ais, des outils, des machines, des fontes et des presses typographiques ainsi que diverses presses de relieur.

Les livres de la librairie sont enregistrés sur les 6 pages d'un inventaire, inclus dans un document de 18 pages, classés selon s'ils sont inachevés, achevés, en feuilles ou appartenant à des clients et déposés pour être reliés. Dans cette dernière catégorie, comprenant plusieurs dizaines de livres, notons un lot de vingt livres appartenant à un membre de la famille des comtes de Kálnoky. Cette information pourrait être utile pour l'étude des bibliothèques des aristocrates en général et celle de cette famille en particulier.

La liste d'Étienne Fang permet une autre analyse, celle des domaines ou des catégories d'intérêts couverts par les livres de Kollmann. Il s'agit d'une étude longue au vu des milliers de livres en plusieurs langues qu'elle contient. Nous avons considéré ici les livres scolaires, les cursus universitaires, les usuels (dictionnaires de langues plurilingues, petits guides de conduite, de jardinage, conseils de santé, etc.), entre 5 et 50 exemplaires de chaque titre. Figurent des livres d'éducation religieuse, des catéchismes, des vies de saints, mais aussi des livres pour les « professionnels » de la religion, couvrant le domaine de la patristique, du dogme et des sciences bibliques. Les livres d'histoire sont eux aussi assez bien représentés, complétés par quelques classiques, tels Eutropius ou Cornelius Nepos. Par quatre fois, une adresse associée à une

indication de langue attirent l'attention : « *Officium Rakocziam, ungar.* » Il s'agit d'un livre de prière, appelé après Ferenc I Rákóczi (1645–1676), fils converti au catholicisme du prince transylvain calviniste György II Rákóczi.³⁰

Quant à la valeur totale de ces livres donnée par le fisc, elle s'élève à 509 florins rhénans et 57 kreutzers³¹ – outre les 100 florins rhénans et 15 kreutzers d'intérêts mentionnés.

Reste à éclaircir le prix d'achat exact de l'imprimerie et la forme de paiement choisie, sachant qu'il s'agissait d'une grosse somme et que les ressources financières de Batthyány étaient restreintes. Batthyány sut certes se procurer l'argent nécessaires, en empruntant avec intérêts l'argent appartenant à diverses fondations, ici à la fondation des Orphelins, mais il sut surtout profiter à chaque instant de son statut d'évêque pour régler son achat. En particulier, il suggéra que l'acquisition était faite, certes au nom de l'Église, mais que c'était lui qui pouvait, en sa qualité d'aristocrate, garantir ces emprunts avec les biens de sa famille. Il devenait ainsi le propriétaire de l'imprimerie pour la période du remboursement de la somme prêtée.

Batthyány fournit par exemple une reconnaissance de dette de 1100 florins et 20 kreutzers à 5 % d'intérêt, pour laquelle il présentait en garantie les domaines familiaux de Beba et l'imprimerie qu'il était en train d'acheter. Ultérieurement, les documents datés du 1^{er} mai 1799, après sa mort survenue le 17 novembre 1798, établissent que ce montant n'avait été que partiellement acquitté, puisque le montant de la dette s'élevait encore à 749 florins rhénans et 25 kreutzers. La même

³⁰ KNAPP Éva, *Officium Rákóczianum. Az I. Rákóczi Ferencről elnevezett imádságoskönyv története és nyomtatott kiadásai* [Histoire du livre de prière appelé suivant Ferenc I Rákóczi et ses éditions imprimés], Zebegény, 2000, Borda Antikvárium.

³¹ Le document qui contient la liste des livres de Kollmann achetés avec l'imprimerie est du 3 février 1784, Cibinium. Doc. 165, Lad. XXIII, ABB.

tactique a été employée pour un prêt de 16 500 florins, contracté auprès du Chapitre à 5,5 % d'intérêts et garanti cette fois par les maisons familiales de Hongrie³². Il s'agit vraisemblablement d'un prêt lié à l'achat des livres de la bibliothèque du cardinal Christophore Migazzi.

Concernant le prix d'achat de l'imprimerie, nous avons trouvé deux chiffres : 3700 et 3637 florins rhénans et 20 kreutzers. Le plus crédible pourrait être celui donné par Batthyány lui-même dans une lettre adressée à son bibliothécaire Dániel Imre (1754–1804) alors à Rome, par laquelle il l'informe de l'achat de l'imprimerie : après de longues négociations, écrit-il, la somme de 3700 florins rhénans a été acceptée (*tribus millibus rehn. septingentis accipiunt*). Il semble que le grand prévôt Antonius Szeredai indique au bibliothécaire le même montant dans sa lettre du 14 février 1784. C'est encore ce prix qui figure dans la lettre de György Lászlóffi³³, professeur du *Seminarium Cleri Junioris Claudiopoli*, adressée à Dániel Imre encore. Entre les deux chiffres, les différences sont minimes. Il est possible que le montant arrondi de 3700 florins comprenne les 100 florins et 15 kreutzers d'intérêts dus par Kollmann et les 509 florins et 57 kreutzers correspondant au stock de livres, qui figuraient toujours comme dette, le 31 mai 1785 dans un document adressé au *Thesauriatus*³⁴.

³² Documents 168 et 169 du 8 février 1784, Alba Carolina : lettre de Joseph Gabri, Lad. XXIII, Doc. 170 et le Ms. 1759. ABB.

³³ Doc. 71 Lad. LXX, ABB : „... *hinc discessit R(everendissimus) D(omi)nus Fangh qui antea duabus septimanis Typographiam pro parta Suae Excellentiae tribus millibus Rh(enanorum) fl(orenorum) et septingentis accepit... Claudiopoli 1^{ma} Martii 1784.*”

³⁴ Doc. 115, Lad. XXIV, ABB.

Le moulin à papier

L'aménagement et le fonctionnement du moulin à papier, en lien direct avec l'imprimerie, est une des questions sur lesquelles nous savons peu de choses. Le premier à avoir travaillé sur ce sujet a été Zsigmond Jakó qui mentionne que pour diminuer les frais d'impression, Batthyány avait fait construire « pour ses besoins personnels » un moulin à papier à Alvinc³⁵, plus exactement à Sebeşeni (Sibisán) sur la rivière Strungari (*Sztrungár-patak*)³⁶. Les quelques documents trouvés indiquent que le moulin a été fondé en 1785, juste après l'impression du premier tome de son ouvrage *Leges ecclesiasticae [...]* sur du papier de Cibinium³⁷, et que le moulin a commencé à produire dès 1786. Judit Ecsedy estime toutefois que le moulin à papier a commencé à produire plus tard, étant donné que le papier d'Alvinc est utilisé dans la seconde étape du fonctionnement de l'imprimerie.

Cette supposition a récemment été infirmée par les résultats publiés par József Horváth³⁸. Après l'étude du filigrane des Batthyány entamée aux Archives nationales à Budapest, le chercheur a poursuivi ses recherches dans la Bibliothèque Batthyaneum à Alba Carolina examinant les livres issus de l'imprimerie épiscopale et certains manuscrits des archives d'Alba Carolina et de Budapest. Il a pu établir

³⁵ Binstum, Unterwinz/Winzendorf, Vințu de Jos

³⁶ Zsigmond JAKÓ, *Az erdélyi papirmalmok feudalizmuskori történetének vázlat, II, 1712–1848*, [L'histoire des moulins à papier en Transylvanie à l'époque du féodalisme], in : *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Seria Historica*, fasc.1, 1964, Cluj, 66–67. Information publiée aussi in : L'annuaire *Apulum*, Alba Iulia, 2000, 244.

³⁷ Ignatius BATTHYÁNY, *Leges ecclesiasticae Regni Hungariae et provinciarum ei adiacentium*, Typis episcopalibus, Claudiopolis et Alba Carolina, tome I, 1785.

³⁸ József Horváth a présenté ces résultats en 2012, à la Conférence de Bibliologie de l'Université « 1^{er} Décembre 1918 » d'Alba Iulia.

ainsi que le papier artisanal d'Alvinc correspondait aux normes typographiques par la dimension de la feuille et par sa qualité spécifique, même si le grain du papier n'était pas aussi fin que celui du papier d'importation. De couleur beige très clair, jusqu'à jaune paille, à l'exception des marges plus foncées, ce papier était complété par un filigrane aux marques formées de chiffres et de lettres. Le chercheur a repéré quatre séries de filigranes d'Alvinc comportant le blason de l'évêque Batthyány et ses initiales ainsi que les marques du moulin, composées de sept lettres (Alvinc) et de chiffres allant de 1 à 4.

Deux des titres parus sous les presses de l'imprimerie épiscopale ou ayant un rapport direct avec Ignace Batthyány, ont été examinés. Si le premier volume des *Leges ecclesiasticae* a été imprimé sur du papier de Cibinum, Batthyány avait réservé le papier filigrané de son moulin aux deux autres volumes, parus en 1827, par les soins de l'évêque Ignác Szepesy.

Une statistique partielle indique qu'entre 1785 et 1798, six livres ont été imprimés à Alba Carolina, dix-sept à Claudiopolis et trois à Cibinium mais on ignore encore lesquels de ces livres ont été imprimés sur le papier provenant du moulin d'Alvinc, à l'exception de l'ouvrage *Initia astronomica* du premier chanoine astronome Antal Mártonffy paru à Alba Carolina en 1798, qui est entièrement imprimé sur du papier d'Alvinc. Les commentaires et notes d'Ignace Batthyány pour une nouvelle édition de la Bible du jésuite György Káldi (1570–1634)³⁹, sont bien écrits sur du papier d'Alvinc 1⁴⁰, tandis que le projet typographique l'accompagnant rédigé par le facteur József Béla l'est sur du papier provenant du moulin à papier du couvent de Cluj Mănăstur (Kolozsmonostor).

³⁹ On lui doit la première traduction catholique complète de la Bible en hongrois, en 1626.

⁴⁰ Ms. IX 34, ABB.

Batthyány utilisait rarement le papier d'Alvinc pour sa correspondance quotidienne. Nous avons néanmoins constaté que sur cent documents, onze sont écrits sur du papier qui porte son filigrane. La plupart datent des années 1790–1794 : sept documents sur papier Alvinc 3, dont un de 1790, cinq de 1793, un de 1794⁴¹ ; trois documents sur papier Alvinc 2, tous de 1795⁴². Il y a un seul cas de papier comportant le filigrane Alvinc 4 in octavo⁴³. Sur un inventaire des biens ayant appartenu à Ignace Batthyány intitulé *Miscellanea: Alvincii in Mola papyracea*⁴⁴, nous avons trouvé le nom du contremaître Hans Michael Szamet qui administrait le moulin en 1790, tandis qu'une lettre autographe d'Ignace Batthyány en hongrois livre le nom des facteurs du moulin, Max Franck et György Erdődy. Ceux-ci devaient assurer la production du papier par tous les moyens. Cette insistance témoigne du manque de chiffons, matière première d'un moulin à papier, car les fidèles catholiques devaient fournir sans la moindre exception des linges de corps, des draps et des cordages usagés⁴⁵.

En guise de *conclusion*, mentionnons que l'étude n'est pas complète et qu'il nous reste encore à préciser le fonctionnement, le rôle et la place de cette imprimerie de taille moyenne, pour l'histoire de l'imprimerie

⁴¹ Lad. XXVIII, Doc. 174, le 15 août 1793, Doc. 185, le 21 septembre 1793, Doc. 197, le 21 novembre 1793, Doc. 205, le 17 décembre 1793, Doc. 206, le 18 décembre 1793, Doc. 246, 11 janvier 1794. Lad. XXX, Doc. 144, 1790.

⁴² Lad. XXVII, Doc. 112, 1790. Lad. XXIX, Doc. 90, 12 janvier 1795, Doc. 96, 9 février, 1795.

⁴³ Lad. XXVIII, Doc. 249. Lettre de 23 janvier 1794, d'Ignace Batthyány à son astronome Antal Mártonffy

⁴⁴ Lad. XXXII, Doc. 173.

⁴⁵ Lad. XXVII, Doc. 112, moulin à papier d'Alvinc, 28 mai 1790.

et du livre en Transylvanie et dans le royaume de Hongrie. Pendant les quinze ans où Ignace Batthyány l'exploita, la production augmenta et des activités spécifiques furent mises en place dans les ateliers typographiques situés dans deux villes différentes, Claudiopolis et Alba Carolina. Ne disposant pas des capitaux suffisants pour mettre en œuvre ses grands projets, il maintint le niveau de l'imprimerie qui demeura au service des chercheurs et des historiens consacrés, sans réduire l'activité à celle d'un libraire de fonds ou d'entrepreneurs à façon⁴⁶. Rappelons que l'inventaire de la librairie de Kollmann, qu'il avait achetée avec l'imprimerie, était presque intact à sa mort, signe qu'il n'était pas trop préoccupé par la vente de ses livres. Il eut l'adresse de proposer une production typographique diversifiée, tout en privilégiant certaines disciplines comme l'histoire, l'astronomie, mais aussi l'histoire de l'Église, la religion, l'instruction et l'éducation de la jeunesse, autant de souhaits que l'on retrouve dans le projet initial de la société savante qui le préoccupa toute sa vie, la *Societas Litteraria Assiduorum*.

Doina Hendre Bíró

Bibliothèque Batthyaneum, Alba Iulia, Roumanie

DOI 10.14755/BARBIER.2017.12

⁴⁶ Frédéric BARBIER « Aux XIII^e–XV^e siècles : l'invention du marché du livre », In: *Revista portuguesa de história do livro*, 2006, n° 20 (Lisboa, 2007), 69–95.

Aufbruchstimmung: Die Gründung des preßburgischen Ungrischen Magazins (1781–1787)

Versuch einer Dokumentation

Andrea Seidler

Karl Gottlieb Windisch¹, dem Privatgelehrten, Herausgeber einer Reihe namhafter Zeitungen und Zeitschriften, Senator und Bürgermeister der

¹ Bislang einzige umfassende Biographie zur Person K.G. Windisch: VALJAVEC, Fritz: *Karl Gottlieb Windisch*. Das Lebensbild eines südostdeutschen Bürgers der Aufklärungszeit. Budapest 1936. Zum Briefwechsel des Karl Gottlieb Windisch siehe auch: SEIDLER, Andrea: Formen privater Bildung: Die Korrespondenzen des Karl Gottlieb von Windisch. In: Südostdeutsches Archiv, Bd. XXXIV–XXXV., 1991/92, 170–180 sowie SEIDLER, Andrea: Briefe jenseits der Privatheit? Der Briefwechsel zwischen Karl Gottlieb Windisch und Daniel Cornides (1781–1787). In: WEB-FU [Wiener elektronische Beiträge des Instituts für Finno-Ugristik], 10/2001, URL: <http://webfu.univie.ac.at>). Vereinzelt Darstellungen seiner Tätigkeit auch bei Béla PUKÁNSZKY und György KÓKAY in seiner umfassenden Geschichte der ungarischen Presse sowie in einigen Einzelbeiträgen. Umfassende Publikation zu Windischs Tätigkeit als Herausgeber: TANCER, Jozef: *Im Schatten Wiens*. Zur deutschsprachigen Presse und Literatur im Pressburg des 18. Jahrhunderts. Bremen: Edition Lumière 2008. Weiterführende Texte in der Internetplattform des Projektes „Hungarus Digitalis“ <http://univie.ac.at/digihung> – einer Datenbank deutschsprachiger Presseprodukte des Karl Gottlieb Windisch. Weiters: BERNÁD, Ágoston Zénó, BLASKÓ, Katalin, SEIDLER, Andrea, SEIDLER,

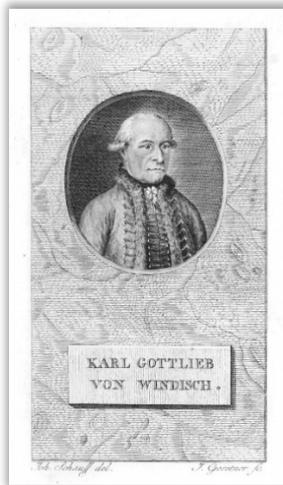
Stadt Preßburg eröffnete sich in den sechziger und siebziger Jahren des 18. Jahrhunderts eine Vielfalt an Möglichkeiten, sich journalistisch zu betätigen. Er hatte seine Laufbahn in den fünfziger Jahren mit dem Verfassen von kleineren literarischen Abhandlungen und Gelegenheitsgedichten begonnen, zeigte aber bereits während seiner zeitweiligen Mitarbeit an der Augsburger Zeitschrift *Gedoppelte Probe einer neuen Zeitung*² und später als einer der engagiertesten Mitarbeiter der Wiener *K.K. Allergnädigst privilegierten Anzeigen*³ sowie während der Edition

Wolfram: *Hungarus Digitalis. Die digitale Erfassung der deutschsprachigen Presse im Königreich Ungarn in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts. Ein Forschungsbericht*. In: BLOME, Astrid / BÖNING, Holger (Hg.): *Presse und Geschichte. Leistungen und Perspektiven der historischen Presseforschung*. Bremen: Ed. Lumière 2008. S. 435–446. Zur Gesamtproblematik der Entwicklung der deutschsprachigen Presse in Ungarn siehe SEIDLER, Andrea: *The Long Road of Hungarian Media to Multilingualism: On the Replacement of Latin in the Kingdom of Hungary in the Course of the Eighteenth Century*. In: *Latin at the Crossroads of Identity. The Evolution of Linguistic Nationalism in the Kingdom of Hungary*. SUBARIC, Lav and GÁBOR ALMÁSI (Hrsg.), Brill, 2015, S. 152–165. Dieser Beitrag stützt sich auf die Forschungen, die in der meiner Habilitationsschrift veröffentlicht wurden: SEIDLER, Andrea: „*Stolz bin ich auf den Einfall, ein Ungarisches Magazin herauszugeben...*“ Die Korrespondenzen des Karl Gottlieb Windisch. Wien: Habil. 2003.

² *Gedoppelte Probe einer neue Zeitung*. Augsburg 1764.

³ *Allergnädigst privilegierte Anzeigen aus sämtlich-kaiserlich-königlichen Erbländern*. Hrsg. von einer Gesellschaft [d.i. Daniel TERSZTYÁNSZKY]. Wien: Ghelen, 1771–1776. Inhaltliches: SEIDLER, Andrea und SEIDLER, Wolfram: *Das Zeitschriftenwesen im Donauraum zwischen 1740 und 1809*. Kommentierte Bibliographie der deutsch- und ungarischsprachigen Zeitschriften in Wien, Pressburg und Pest-Buda. Wien: Böhlau, 1988 (Schriftenreihe der Österreichischen Gesellschaft zur Erforschung des 18. Jahrhunderts 1), Nr. 28. Siehe auch: Internetplattform des Projektes „Hungarus Digitalis“ <http://univie.ac.at/digihung> -

eigenständiger Periodika, der *Pressburger Zeitung*⁴ und deren Beiblätter, dem *Preßburgischen Wochenblatt zur Ausbreitung der Wissenschaften und Künste*, dem *Freund der Tugend* und dem *Verbesserer*⁵ Interesse an humanwissenschaftlichen, vor allem aber an historischen und geographischen Themen. Diese frühe Phase seines Schaffens galt der Etablierung einer als die Krönung seiner journalistischen Tätigkeit zu bezeichnenden Form: der eines aufgeklärten wissenschaftlichen Journals.⁶ Keine hybride Publikation, kein Mittelding aus gelehrtem Blatt und *Moralischer Wochenschrift* sollte es mehr sein, sondern diesmal ein reifes Beispiel von zeitgemäßem ungarischen Wissenschaftsjournalismus.



⁴ *Preßburger Zeitung*, Preßburg, Landerer et al., ab 1764

⁵ Siehe dazu sämtliche Texte auf der Internetplattform des Projektes „Hungarus Digitalis“ <http://univie.ac.at/digihung> -

⁶ *Ungarisches Magazin*. Pressburg: Löwe, 1781–1787. Hg. von Karl Gottlieb WINDISCH. Siehe dazu in SEIDLER, Andrea: „*Stolz bin ich auf den Einfall.*“, 2003; weiters SEIDLER / SEIDLER, *Das Zeitschriftenwesen*, Nr. 164.

Die Anfänge

Als Windisch am 6. März 1781 ein Rundschreiben drucken ließ, um darin die Gelehrten des Königreichs Ungarn aufzufordern, an der Herausgabe dieses wissenschaftlichen Magazins mitzuwirken, war er also längst kein Unbekannter mehr. Er schrieb:

„Die vielen Vorzüge, welche das Königreich Ungarn vor andern Ländern mit allem Rechte behauptet, sind so erheblich, und so bestimmt, daß es überflüssig wäre, sie hier zu wiederholen. Nur von Seiten der Gelehrsamkeit ist es den Ausländern, ja einem großen Theile der Einwohner selbst, noch ziemlich unbekannt; denn man hat es bisher versäumt, ihnen Nachrichten davon mitzutheilen, und man hat den Weg nie eingeschlagen, welchen andere Nationen gewählt, sich auch in diesem Fache berühmt zu machen.“⁷

Windisch stand mit dieser Feststellung in einer langen Tradition, hatte doch bereits der Zipser Theologe und Schuldirektor Mathias Belius zu Beginn des 18. Jahrhunderts darauf aufmerksam gemacht, dass Ungarn für das restliche Europa eine *terra incognita* sei, nicht nur in sprachlicher Hinsicht, sondern auch, was den Stand der Wissenschaften in diesem Königreich angehe.⁸ Belius war Direktor der Anstalt gewesen, die auch Windisch als Schüler besucht hatte: dem Preßburger Evangelischem Lyceum. Windischs ausformuliertes Programm sah die Einbeziehung der Geschichte, Geographie und auch der Naturgeschichte vor, die geographische Ausbreitung sollte sich nicht auf das Königreich Ungarn beschränken, sondern sei „im

⁷ Zitiert nach SEIDLER, Andrea: *Briefwechsel des Karl Gottlieb Windisch*. Budapest, Universitas 2008, S. 259

⁸ Mathias Belius (1664–1749)

weitläufigen Verstande“ zu sehen, sie erstreckte sich auch auf Dalmatien, Kroatien, Slawonien, *Galizien*, Lodomerien, Siebenbürgen, Bosnien, *Serwien* und die Walachei. Er konnte mit diesem Plan einen Kreis von Wissenschaftlern und Privatgelehrten im Land, die bislang nahezu unter Ausschluss der Öffentlichkeit vor sich hingeforscht und Manuskripte angehäuft hatten, motivieren, die unveröffentlichten Werke auszugsweise oder zur Gänze zu publizieren. „Es gibt Männer in unserer Vaterlande, deren Gelehrsamkeit, und Stärke in den Wissenschaften, bekannt ist. Sie machen die nützlichsten Erfindungen, und brauchbarsten Beobachtungen; aber es fehlet ihnen meistens an Gelegenheiten, sie bekannt und Gemeinnützig zu machen... Man biethet daher ihren Schriften in diesen Blättern einen Platz an, und man schmeichelt sich mit der Hoffnung, daß sie den Absichten der Verfasser beytreten, und sie mit ihren Beyträgen beehren werden,“⁹ so das Rundschreiben.

In Bezug auf die Sprache der eingereichten Beiträge zeigte sich der Herausgeber, der zwar ein deutschsprachiges Magazin herausgeben wollte, ebenfalls großzügig: „Aufsätze, welche ungarisch, lateinisch, oder deutsch geschrieben seyn können“ waren ihm willkommen.¹⁰ Der Plan wurde selbst durch die 1780 in Preßburg gegründete, erste ungarischsprachige Zeitung des Königreichs, den *Magyar Hírmondó* (Ungarischer Kurier) beworben: „Ugyan itt Posenbann a jövő esztendőbenn fertályesztendőként, Magyar Magazin vagy Tárház nevezetű Német könyv fog darabonként világra jődögelni; melybenn Magyar Ország Históriajára, Geográfiajára és természeti esméretére tartozó dolgok lesznek meg írva. Minden Túdós Hazafinak szabad, a

⁹ SEIDLER, *Briefwechsel*, S. 259

¹⁰ Sämtliche Beiträge erschienen zwar in deutscher Sprache, aus der Korrespondenz zwischen Windisch und Cornides geht allerdings hervor, dass lateinische und ungarische Texte für das *Magazin* übersetzt worden waren.

megnevezett tudományoknak világosodására intézett írásaikat, abban lejendő kinyomtatás végett, békülden. Sőt, ugyan kéretnek is, hogy azt megtsелеkedjék.“¹¹

Die in dem Rundschreiben angesprochenen eingeschränkten Publikationsmöglichkeiten hatten sich übrigens zahlreichen bekannten Faktoren zu verdanken: An erster Stelle seien zu wenige finanzkräftige Verleger und Drucker, ein sehr kleiner Absatzmarkt, Sprachhindernisse, ein noch nicht wesentlich ausdifferenziertes Schulwesen genannt.¹²

¹¹ *Magyar Hírmondó*, 23. Dezember 1780. Das Erscheinen des 1. Stückes wurde vom *Hírmondó* gemeldet, für gut geheißen und der Hoffnung auf Langlebigkeit des Blattes Ausdruck verliehen, *Magyar Hírmondó*; 32. Brief, 1781.

¹² Siehe dazu die umfassendste Darstellung von KOSÁRY, Domokos: *Művelődés a XVIII. századi Magyarországon*. (Ungarn im 18. Jahrhundert – eine Kulturgeschichte) Budapest: Akadémiai kiadó, 1983, der von einem Aufschwung des Druckereiwesens in den städtischen Zentren schreibt. Die Buchproduktion sei demnach zwischen 1781 und 1790 bei landesweit 3663 Titeln gelegen (im Vergleich dazu zwischen 1712 und 1720 459 Titel). Kosárys Werk erschien auch in englischer Übersetzung: *Culture and society in eighteenth century Hungary*. Budapest: Corvina 1987. Auch KÓKAY, György: *A könyvkereskedelem Magyarországon*. (Der Buchhandel in Ungarn) Budapest: Balassi 1997 sowie zeitgenössische Quellen zu diesem Thema, die den Ergebnissen der heutigen Forschung allerdings oft widersprechen. Weiters: WITTMANN, Reinhardt: *Der deutsche Buchmarkt in Osteuropa im 18. Jahrhundert – Voraussetzungen und Probleme*. In: DERS.: *Buchmarkt und Lektüre im 18. und 19. Jahrhundert. Beiträge zum literarischen Leben 1750–1880*. Tübingen 1982, S.93–110. Diverse Reiseschriftsteller des späten 18. Jhdts., z.B.: *Reise von Preßburg durch Mähren, beyde Schlesien und Ungarn nach Siebenbürgen und von da zurück nach Preßburg*. In drey Abtheilungen. Frankfurt und Leipzig 1793: „So lange Preß- und Lesezwang den siebenbürgische Gelehrten zurückgehalten, sich mittheilen zu können, ist die Buchdruckerkunst daselbst wenig in Übung gewesen. Die Gelehrten haben gedacht und geschrieben, ohne dieselbe zu

Windischs Aufruf erreichte tatsächlich einen weiten Kreis von ungarischen Gelehrten, die auf die ihnen hier angebotenen Perspektiven gewartet zu haben scheinen. Die erste Kontaktaufnahme mit dem späteren Netzwerk ist durch einen umfassenden, auch heute noch erhaltenen Briefwechsel belegbar. Diese Korrespondenz, die Karl Gottlieb Windisch mit zahlreichen Gelehrten seiner Zeit – nicht nur solchen, die schließlich in seinem Magazin publizierten – führte, wurde 2004 ediert. Anhand der vorliegenden handschriftlichen Dokumente und des Printmediums selbst lässt sich die Genese der Zeitschrift nahezu lückenlos rekonstruieren und ihre Anfänge, nationalen und internationalen Erfolge wie auch Niederlagen analysieren. So soll in diesem Beitrag beides – Korrespondenz und Journal – herangezogen werden, um einen Bogen von den Anfängen 1781 bis zum Scheitern des Unternehmens an der Umorientierung des Verlags, aber auch anderer dafür verantwortlicher Faktoren wie das Ableben der wichtigsten Mitarbeiter, zu spannen.

Die bislang erste belegbare Antwort auf Windischs Rundschreiben stammt von dem Zipser Historiker Daniel Cornides¹³, der 1732 in Sankt Nikolas in der Liptau geboren worden war, in Erlangen studiert hatte, als

beschäftigen. Es besteht wohl kein Land, welches so viele Manuskripte, keine Nation, welche so ausführliche Darstellungen und Auseinandersetzungen ihres ganzen Körpers und dessen einzelner Theile aufbewahrt. –" S. 233; zum Buchmarkt in Siebenbürgen: „Der Ausbreitung der gelehrten siebenbürgischen Arbeiten stehen auch sehr schwere Hindernisse im Wege. Sowohl Papier als Druckerlohn ist dem weitentlegenen Lande in gar kein Verhältniß zu stellen, mit dem Preis, den diese Erfordernisse anderwärts haben. So ists auch die Uebermachung zur Messe mit solchen Kosten verknüpft, daß der siebenbürgische Verleger nicht gleichen Kauf und Tausch mit andern halten kann. Dieß hindert den Verkehr so, daß Schriftsteller sowohl als Verleger beynabe bloß aus Nationalliebe arbeiten. Eben diese Schwierigkeiten sind, welche die Büchersammlungen der Gelehrten in Siebenbürgen über alles Verhältniß mit den andern Ländern haben.“ S. 233f.

¹³ Daniel Cornides (1732–1787)

Sekretär des Grafen Josef Teleki¹⁴ Europa bereiste und in den 80-er Jahren vor allem zwischen Wien und Neumarkt (in Siebenbürgen) pendelte. Cornides war ebenfalls kein Unbekannter: Er hatte bereits bei der Gründung der erwähnten *Allergnädigst Privilegierten Anzeigen*, deren inhaltliche Ausrichtung die Berichterstattung über wissenschaftliche und politische Neuigkeiten auf dem Gebiet des Königreichs Ungarn gewesen war, eine beratende Funktion ausgeübt. 1784 wurde er an der Universität von Pest zum Professor für Diplomatie und Heraldik ernannt. Das Jahr 1785 verbrachte Cornides als Begleiter der Söhne des Grafen Josef Teleki an der Universität von Göttingen. Cornides ließ also Windisch wissen, dass er an der Mitarbeit am Magazin interessiert sei, legte diesem ersten Schreiben einen ersten Beitrag bei und nannte gleich seine editionstechnischen Wünsche und Bedingungen:

„Einige ganz billige Punkte muß ich mir vorläufig bedingen. Der erste ist, daß mein Name meinen Arbeiten beygesetzt werde, weil ich keine Ursache habe, mich meines ehrlichen Namens zu schämen, und ich nichts Anstößiges vorzutragen gesonnen bin. Der zweyte Punct besteht darinnen, daß ich von jedem herauskommenden Heft des Ungrischen Magazins ein Exemplar unentgeltlich bekomme. Es wird wohl nicht nöthig seyn zu erinnern, daß wo ich einige Stellen aus irgend einem Geschichtsschreiber anführe, nur das unterstrichene

¹⁴ Josef Teleki, Graf (1738–1796), besuchte die Universitäten von Leyden und Basel, unternahm zahlreiche Reisen durch Europa. Kaufte nach Daniel Cornides Tod dessen Nachlass auf. Verfügte selbst über eine reiche Büchersammlung. Zu seiner Person siehe auch *Egy erdélyi gróf a felvilágosult Euróában. (Teleki József utazásai 1759–1761)*. (Ein Graf aus Siebenbürgen im aufgeklärten Europa. Die Reisen des Josef Teleki 1759–1761.) Hg. von Gábor TOLNAI. Budapest: Akadémiai kiadó 1987. (Reisetagebuch). F. CSANAK Dóra: *Két korszak határán. Teleki József, a hagyományörző és felvilágosult gondolkodó*. (An der Grenze zweier Zeitalter. J.T. der Hüter der Tradition und der aufklärerische Denker.) Budapest: Akadémiai Kiadó 1983.

cursiv, hingegen aber das andere, weiterer Erläuterungen halber, von mir selbst eingeschaltete, und deswegen in die gewöhnlichen Klammern einer Parenthese eingeschlossene, mit so genannten Ciceroletern müße gedruckt werden. Das mit Capital-Buchstaben geschriebene muß gleichfalls mit Capital-Lettern im Drucke erscheinen.“¹⁵

Aus Windischs umgehenden Antwortschreiben ist auch die Höhe des Autorenhonorars ersichtlich: die Verfasser der Beiträge sollten pro Bogen einen Dukaten¹⁶ und jeweils ein Exemplar der Zeitschrift erhalten. Windisch plante zu diesem Zeitpunkt zunächst jährlich vier, später acht Stücke des Magazins herauszugeben. Über den Umfang und den Inhalt der einzusendenden Abhandlungen schrieb Windisch im selben Brief an Cornides: „Diese Beyträge können groß oder klein seyn; auch kurze Anekdoten, und oft nur hingeworfene Gedanken, sind uns willkommen. Letztere, und ihnen ähnliche ganz kleine Bemerkungen, Erfindungen, etc. werden unter der Rubrik „Auszüge aus Briefen“ eingerückt; auch Anzeigen, und Auszüge aus Briefen, die für das Magazin bestimmten Materien erhalten ihren Platz.“¹⁷

¹⁵ Cornides an Windisch, 18. Februar 1782. Sämtliche hier zitierten Briefe wurden in Seidler, *Briefwechsel* herausgegeben.

¹⁶ Zu Geld und Geldeswert siehe BODI, Leslie: *Tauwetter in Wien. Zur Prosa der österreichischen Aufklärung in Wien 1781–1795*. Wien: Böhlau 1995, S. 441ff. Demnach entsprach ein Dukat 4 ½ Gulden sowie 1 Gulden 60 Kreuzer. Dukaten wurden aus Gold, Kreuzer aus Kupfer geprägt. Sollte das Honorar tatsächlich einen Dukaten betragen, so war dies eine beachtlich Summe. Ein Universitätsprofessor verdiente 600 Gulden im Jahr, ein Gymnasiallehrer 300 Gulden im Jahr, wobei lt. Bodi die Armutsgrenze bereits bei einem jährlichen Einkommen von 300 Gulden lag. Beamte waren demnach nicht allzu gut bezahlt.

¹⁷ Windisch an Cornides, 6. März 1781.

Windisch hatte, so lesen wir im Brief an Cornides, im März 1782 bereits eine Anzahl von Beiträgen gesammelt, die er im ersten Stück des Blattes erscheinen lassen wollte.¹⁸ Seiner Korrespondenz mit Cornides waren also bereits Briefe und Abmachungen mit weiteren vermeintlichen Mitarbeitern des Magazins vorausgegangen, die bis heute verschollen geblieben sind.¹⁹

Modellfall Privilegierte Anzeigen

Im 4. Stück des ersten Jahrgangs des *Ungrischen Magazins* fasste Windisch seine Erfolge, Tätigkeit und Ziele noch einmal zusammen. Er bekannte sich darin zum Programm der *Allernädigst Privilegirten Anzeigen*, an denen Windisch selbst mitgearbeitet hatte, als seinem Vorbild und verstand seine eigene Zeitschrift als eine Fortsetzung dessen– freilich unter einem strafferen, wissenschaftlich ausgerichteten Konzept. „Der Wunsch so vieler Patrioten bey dem Schlusse der K.K. Anzeigen, welcher noch im Jahre 1776 erfolgte; und das Verlangen einiger Mitarbeiter derselben, ein neues Werk zu unternehmen, das wegen der Gegenstände mehr eingeschränkt, Abhandlungen im Zusammenhange enthalten, und mit der Herausgabe an keine

¹⁸ „In dem ersten Hefte werden nebst Ihrer Schrift von den Kutschen, auch die Abhandlungen, über den Menschen in Ungarn nach seiner physischen Beschaffenheit, Von der Zertheilung des Temescher Banats; Von der merkwürdigen Höhle bey Agtelek; Von den Klementinern in Syrmien, nebst einem Kupfer; Beytrag zur Lebensbeschreibung des Nikolaus Ischtwánfi; Von dem Aufenthalte des gefangenen Herzogs von Sachsen Friedrich III. in dem Schlosse zu Preßburg, etc. vorkommen, wenn diese letztere nicht von einlaufenden wichtigen Aufsätzen zum Theil verdränget werden. Denn, ich habe es mir zur Schuldigkeit gemacht, fremden Arbeiten vor den Meinigen den Platz zu lassen.“ Windisch an Cornides, 6. März 1781.

¹⁹ Die Verfasser der in diesem Schreiben erwähnten Beiträge waren Zacharias Huszty, Josef Conrád, Johann Seivert, Windisch, sowie anonyme Verfasser.

gesetzten Tage gebunden seyn möchte ist nun erfüllet,“ schrieb er und bedauerte, dass in den siebziger Jahren nur wenige Exemplare des Periodikums in Umlauf gebracht worden und auch diese seither innerhalb der Leserschaft „wegen ihres unschicklichen Kleides“ in Vergessenheit geraten worden seien. Die *Privilegirten Anzeigen* galten neben der *Realzeitung*²⁰ als das größte Zeitschriftenunternehmen der siebziger Jahre in Wien.²¹ Der geistige Urheber des Blattes dürfte Adam Kollar²² gewesen sein, der ab 1772 Direktor der Hofbibliothek in Wien war. Seit 1762 hatte sich dieser mit dem Gedanken der Gründung einer *Societas litteraria* getragen, die sich der Erforschung der

²⁰ (K.k.allernädigst privilegierte) Realzeitung der Wissenschaften, Künste und der Commerzien. Alois Blumauer, Friedrich Hegrad, Ignaz de Luca, J.v.Sonnenfels u.a. 17 Jgg. Wien: Kurzböck; Schulz [1772–1773] 1770–1786.

²¹ Siehe dazu Domokos KOSÁRY, S.537f sowie SEIDLER/SEIDLER, *Das Zeitschriftenwesen*, S. 38f. Zu den Umständen, die zur Gründung der *Privilegierten Anzeigen* führten, siehe unter anderem: SZELESTEI NAGY, László: *A 18. századi tudós világ III. Kollár Ádám, Tersztyánszky Dániel és a magyarországi tudós társaság ügye (1763–1776)*. (Die Gelehrtenwelt des 18. Jhdts. III. Ádám Kollár und Dániel Tersztyánszkys Gelehrte Gesellschaft.) In: Országos Széchényi könyvtár évkönyve, S. 415–447 sowie Beiträge auf „Hungarus Digitalis“ <http://univie.ac.at/digihung> - Weiters SEIDLER, Andrea: *Die Anfänge der ungarischen Presse in Wien: das gelehrte Netzwerk um die Allernädigst privilegirten Anzeigen des Daniel Tersztyánszky, 1771–1776*. In: Kommunikation und Information im 18. Jahrhundert. Das Beispiel der Habsburgermonarchie. Hrsg. v. Johannes FRIMMEL und Michael WÖGERBAUER. Wiesbaden: Harrassowitz 2009. (Buchforschung. Beiträge zum Buchwesen in Österreich, 5.)

²² Adam KOLLAR (Kollár Ádám), Historiker und Bibliothekar. Zu Kollars Tätigkeit siehe auch: *Kollár Ádám levelezése*. (Die Korrespondenz des Adam Kollar). Hg. von István SOÓS. Budapest: Universitas 2000; TIBENSKÝ, Jan: *A Királynő könyvtárosa*. (Der Bibliothekar der Königin). Bratislava: Madách kiadó 1983.



Geschichte und Kulturgeschichte Ungarns hätte widmen sollen. Dieser Plan blieb unverwirklicht. 1771 aber erschien ein Entwurf zu den *Anzeigen aus sämtlichen k.k. Erbländern* bei Ghelen in Wien, der die bevorstehende Blattgründung ankündigte. Geistes- und Naturwissenschaften, Praktisches über nützliche Erfindungen, ökonomische Nachrichten, landwirtschaftliche Berichte, pädagogische Nachrichten und Varia sollten im Journal gedruckt werden. Die *Buchnachrichten* der *Anzeigen* beobachteten in- und ausländische Neuerscheinungen auf literarischem und wissenschaftlichem Gebiet und boten ausführliche Rezensionen der Werke. Eine ähnliche Rubrik kam trotz formulierter Pläne Windischs im *Ungrischen Magazin* nie zustande, die Buchnachrichten beschränkten sich auf Verkaufsnachrichten auf dem hellblauen Einband (*Blauer Mantel* genannt) der Zeitschrift selbst. Auch der Kreis von Mitarbeitern ist annähernd derselbe, der später Windisch mit Beiträgen beliefern sollte: Johann Seivert²³, Stephan Weszprémi²⁴, Jonas Czirbesz²⁵, Samuel Augustini Ab Hortis²⁶ und Windisch selbst – der sehr kleine Kreis von Gelehrten, die sich um die Mitte des 18. Jahrhunderts in Ungarn wissenschaftlich betätigten und den der Wunsch nach Publizität verband. Die angeführte Liste der Mitarbeiter ist allerdings unvollständig: Die Artikel der *Privilegirten Anzeigen* waren – für das Zeitalter nicht ungewöhnlich und auch für das *Ungrische Magazin* durchaus charakteristisch – meist unsigniert, weshalb deren Zuordnung zu einzelnen Verfassern oft schwierig ist.²⁷ Windisch selbst

²³ Johann Seifert (auch Seivert) (1735–1785)

²⁴ Stephan Weszprémi (1723–1799), Arzt in Debrecen.

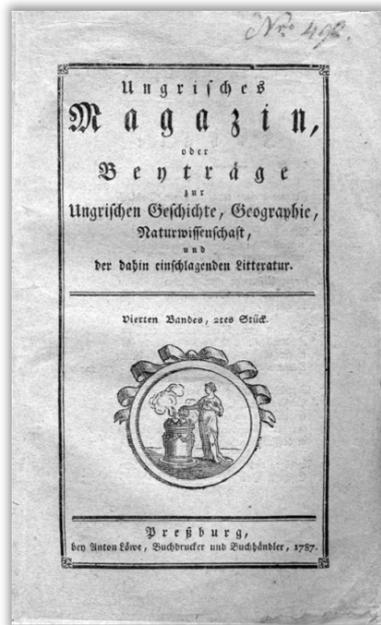
²⁵ Jonas Andreas Czirbesz (1732–1813), Naturforscher und Archäologe.

²⁶ Augustini Samuel Ab Hortis (1729–1792), evangelischer Pastor in Georgenberg.

²⁷ Versuche, die Siglien aufzulösen unter anderem von KÓKAY, *A magyar sajtó...*, und auch ZUBER, Marianne: *A hazai német nyelvű folyóiratok*

zeigte sich in den Jahren seiner Mitarbeit am Wiener Blatt von vielfältigsten Seiten. Seine Beiträge beschäftigten sich mit Kunstgeschichte und Literaturkritik, mit Landwirtschaft, Verordnungen und historischen Themen. Im *Ungrischen Magazin* publizierte er viele Beiträge aus den Anzeigen ein zweites Mal. Sie hatten an Aktualität von seiner Warte aus besehen offensichtlich nichts eingebüßt. Vor allem Johann Seiverts Arbeiten über das geographisch entlegene Siebenbürgen waren ihm wichtig.²⁸

Maria Theresia hatte 1779 die Restexemplare der *Anzeigen* übrigens für schulische Zwecke aufkaufen lassen.



története 1810–ig. (Die Geschichte der in Ungarn erschienenen deutschsprachigen Zeitschriften bis 1810.) Budapest 1915.

²⁸ Seiverts Beiträge über Siebenbürgen siehe in SEIDLER, *Briefwechsel*, S. 260 ff.

Alte und neue Akteure – das Netzwerk des Karl Gottlieb Windisch

1. Siebenbürgen

Die Mitarbeiter des *Ungrischen Magazins* setzen sich in erster Linie aus Historikern, darunter Lokalhistoriker, Kirchenhistoriker und Archäologen, aus Numismatikern, Heraldikern, Sprachforschern und Vertretern naturwissenschaftlicher Disziplinen (Medizin, Naturkunde, Geographie) zusammen. Den Nucleus bildeten Daniel Cornides und der protestantische Pastor aus Hamersdorf in Siebenbürgen, Johann Seivert. Seivert stammte aus Hermannstadt, hatte in Helmstädt Theologie studiert, um zunächst Lehrer am Gymnasium seiner Heimatstadt und schließlich 1765 Pfarrer in Hamersdorf zu werden. Sein privates Forschungsgebiet war die siebenbürgische Geschichte und Geographie, insbesondere Kirchengeschichte sowie Sprachgeschichte. Seivert verfasste für jedes Stück des Magazins mindestens einen Beitrag und betreute bis zu seinem Tod im Jahre 1785 die Rubrik *Siebenbürgische Briefe*, die in jedem Stück des Magazins ihren Platz fand und meist aus vier inhaltlich voneinander unabhängigen, kurzen Beiträgen, häufig zur Geschichte Siebenbürgens, bestand. Ein Großteil der zur Belustigung dienenden Anekdoten stammte ebenfalls von dem literarisch interessierten Seivert, der selbst auch Lyrikbände – Gelegenheitsdichtung – herausgab.²⁹ Windisch verwendete Seiverts Aufsätze auch nach dessen frühem Tod weiter.

²⁹ Beispielsweise Trevies, Johann (d.i. Johann SEIVERT): *Hypochondrische Einfälle*. Preszburg: Weber & Korabinszky, 1784. Siehe dazu auch Windisch an Cornides, 14. Mai 1781, über Seiverts Gedicht anlässlich des Ablebens Maria Theresias: „*Sein Gedicht auf den Tod der Kaiserinn haben Sie gelesen, das weis ich; und ich weis, daß Sie es nicht ungerührt weggelegt haben werden. Er schickte mirs brühwarm, und eben als ich es von der Post erhielt, war der Feldmarschallieutnant von Miltitz bey mir, der es sogleich der*

Das Nahverhältnis dieser beiden Mitarbeiter – Cornides und Seivert – zu Windisch sowie deren meinungsbildende Funktion in Bezug auf den Inhalt des Magazins lässt sich durch den vorliegenden Briefwechsel eindeutig belegen. Johann Seivert war der zentrale Ratgeber in allen historischen und geographischen Themenbereichen, die Siebenbürgen betrafen. Cornides verfasste hauptsächlich kulturgeschichtlich bedeutende Beiträge, schien allerdings in nahezu allen historischen Hilfsdisziplinen bewandert gewesen zu sein und versorgte den auf geographischem Gebiet interessierten Windisch mit Nachrichten zu diesem Themenbereich. Er war der entschiedenste inhaltliche Kritiker des Magazins und machte aus seiner ablehnenden Haltung manchen Arbeiten und Gelehrten gegenüber keinen Hehl. Ich gehe davon aus, dass er auf Windischs Tätigkeit bedeutenden Einfluss ausgeübt hat.

Außer Johann Seivert lebten auch die Mitarbeiter Joseph Benkő³⁰, Martin Schech³¹ und Daniel Cornides selbst – dieser allerdings berufsbedingt – in Siebenbürgen. Alle vier Männer waren Protestanten, drei davon deutscher Muttersprache, Benkő war reformierter Geistlicher und Ungar, korrespondierte allerdings in lateinischer Sprache mit Windisch. Drei von ihnen hatten aufgrund ihrer

Erzherzoginn Christina zubrachte. Er las Ihr dasselbe vor, gut vor, und die Thränen rollten über die Wangen der menschenfreundlichen Christina. Sie behielt es, ließ mich darum bitten, und sprach davon mit mir noch nach etlichen Wochen mit Thränen!– Weitere Werke Seiverts: *Siebenbürgische Kleinigkeiten*. Coburg 1758 sowie die vielbeachtete Sammlung römischer Inschriften in Siebenbürgen: *Inscriptiones Monumentorum Romanorum in Dacia mediteranea*. Wien: 1773. Bei der Herausgabe seines Werkes über Siebenbürgische Gelehrte war ihm Windisch behilflich: *Nachricht von Siebenbürgischen Gelehrten und ihren Schriften*. Preßburg 1785. Seivert erlebte die Edition dieses Bandes nicht mehr.

³⁰ József Benkő (1740–1814), reformierter Pfarrer in Kőzépajta.

³¹ Martin Schech (1724–1807), Lehrer, Königsrichter in Siebenbürgen.

protestantischen Religion im deutschsprachigen Ausland studiert – Seivert in Helmstädt, Cornides in Erlangen, Schech in Frankfurt an der Oder und Leipzig. Benkő hatte die theologische Fakultät in Straßburg am Mieresch besucht.

Von der Korrespondenz zwischen Windisch und Schech ist lediglich ein Brief erhalten, in dem Schech von einem Territorialprozess in Siebenbürgen berichtet. Aus dem Briefwechsel Windisch – Cornides geht allerdings hervor, dass vor allem Cornides die Arbeiten dieses Kollegen wenig schätzte und Windisch ihm gegenüber deren Aufnahme seiner Texte ins Magazin verteidigen musste. Im April 1782 schrieb er an Cornides: „Schech ist Königsrichter zu Schäßburg, und seine Abhandlung von d[em] Alterthume der Sächsischen Nation in 7bürgen – hm! hätte nicht sollen ins Magazin kommen? Ja! Warum nicht? Wenigstens andere zu ermuntern, es besser zu machen!“³² Und an anderer Stelle, ebenfalls im April 1782: „Ja Schech – der ehrliche Mann baht so dringend – und ich bin ein so gutherziger Narr, der keinem etwas abschlagen kann. Von dem Alterthume der Sachs[en] in 7bürgen, o! das ist noch ganz erträglich; wenn man seine Gedanken von den Gewohnheiten dieser Nation gelesen hat! – Und heut höre ich durch Sie, und von ihm, selbst, daß er uns mit einer Geschichte von 7bürg heimsuchen will.“³³

Schechs historische Arbeiten über Siebenbürgen genossen in der zeitgenössischen Fachwelt einen schlechten Ruf, dennoch publizierte er nicht nur im *Ungrischen Magazin*, sondern auch in einer Zeitschrift ähnlicher Ausrichtung, der *Siebenbürger Quartalschrift*, die ab 1790 in Hermannstadt erschien³⁴. Windisch selbst hatte ihn ermuntert, auch

³² Windisch an Cornides, 03. April 1784.

³³ Windisch an Cornides, 15. April 1782. Es handelt sich um den Beitrag: *Das Alterthum der Sächsischen Nation in Siebenbürgen, und derselben Schicksale*. In: UM II/2, 201–243. Verfasser: Martin SCHECH.

³⁴ *Siebenbürgische Quartalschrift*. Hrsg.: J. FILTSCH, J.K. EDER, J. BINDER,

Beiträge an Dominik Bartsch und seine *Wiener Zeitung* zu senden.³⁵ Ein Großteil von Schechs Arbeiten blieb allerdings unveröffentlicht in Manuskriptform liegen.³⁶ Damit stand er, was die Möglichkeiten wissenschaftlicher Publikationen in Ungarn im späten 18. Jahrhundert betrifft, allerdings nicht allein da.

2. Die Oberungarischen Komitate

Das wissenschaftliche Netzwerk, dessen sich Windisch bediente, umfasste auch die oberungarischen Komitate. Zu seinen dortigen Mitarbeitern zählte Samuel Ab Hortis, evangelischer Pfarrer in Georgenberg, der als Privatgelehrter naturgeschichtlichen Forschungen betrieb, sowie der Protestant Jonas Andreas Czirbesz, ein Naturforscher, Archäologe und Pfarrer in Zipser Neudorf, der in Jena studiert hatte. Beide Männer hatten zahlreiche Beiträge aus dem Gebiet der Numismatik, Geographie und Mineralogie in den *Privilegirten Anzeigen* publiziert³⁷. Einige der in der Zips geborenen Mitarbeiter Windischs schlugen im Laufe ihres Lebens eine akademische Laufbahn ein. So der in Preschau geborene spätere Jesuit Stephan Schönwisner, der an der Universität Ofen zunächst als Bibliothekar, ab 1780 als Professor für Archäologie tätig war, der Jesuit Karl Wagner, der in Tyrnau studiert hatte und später Direktor des Archivs von Pressburg, Bibliothekar der Universität Ofen und schließlich Professor für Heraldik an dieser Universität wurde. Zur Zeit ihrer Mitarbeit am *Ungarischen Magazin* befanden sie sich bereits

Hermannstadt Jg. 1–7 (je 4 H.). 1790–1801.

³⁵ Schech an Windisch, 26. August 1782.

³⁶ Siehe dazu den Eintrag bei SZINNYEI, József: *Magyar írók élete és munkái*. (Leben und Werke ungarischer Schriftsteller.) Budapest 1891. (Faksimileausgabe aus dem Jahr 1980–1981).

³⁷ Beiträge in den *Privilegirten Anzeigen*, „Hungarus Digitalis“ <http://univie.ac.at/digihung> -

in Ofen und hatten Posten an der 1777 von Tyrnau übersiedelten Universität inne. Pater Franz Schweitzer aus Kaschau (slow. Košice, ung. Kassa), dessen Biographie unbekannt ist, sandte Windisch ebenfalls umfassende heraldische Abhandlungen. Einer dieser Texte, der die Entstehung und das Wappen des Drachenordens beschreibt, löste innerhalb der Zeitschrift, aber noch mehr innerhalb des Korrespondenzkreises, eine große Kontroverse aus.³⁸

Samuel Ab Hortis verfasste mehrere Beiträge über die Topographie des Flusses Poprad (Popper) sowie einen Beitrag über den Königsberg Kralowa Hora, Stephan Schönwisner archäologische, Karl Wagner genealogische Abhandlungen über ausgestorbene ungarische Familien.³⁹

Windischs Briefwechsel enthält zwei Schreiben von Stephan Schönwisner sowie leider nur anhand von vorliegenden Brieft Dokumenten inhaltlich rekonstruierte Briefe Karl Wagners. Jonas Czirbesz Antwort auf einen an ihn gerichteten Brief Windischs ist unauffindbar,⁴⁰ ja möglicher Weise auch nie verfasst worden. Im Juni des Jahres 1782 beklagte sich Windisch bei Cornides: „Czirbesz ist so still, wie ein Kartheuser“, und er erwähnte die mangelnde Kooperationsbereitschaft des Natur- und Geschichtsforschers auch noch in einem der letzten Briefe an Cornides im Jahr 1787: „Der vertrat Czirbesz, wie wird er es verantworten, daß er mir seit dem Anfange des Ungrischen Magazins nicht einmal auf so viele Briefe geantwortet hat. Doch vielleicht erkennt er seine Sünde, und zur Busse mag er wohl 2/3 der Aufsätze über die nur gütigst angetragenen

³⁸ UM II/1.

³⁹ UM IV/3.

⁴⁰ Windisch an Czirbesz, 10. Jänner 1782. In der Handschriftensammlung der Ungarischen Nationalbibliothek (OSZK) finden sich zahlreiche Briefe diverser Gelehrter an Czirbesz, allerdings kein einziger von Windisch an Czirbesz oder umgekehrt.

Ungerländischen Münzen machen! Ehestens werde ich an Ihn schreiben, und sehen, ob ihm seine Bekehrung ein Ernst sey!⁴¹

Ob der briefliche Kontakt mit Czirbesz jemals zustande kam, kann aufgrund der vorliegenden Quellen nicht beantwortet werden.⁴² Ein anonymer Beitrag mit dem Titel „Beschreibung des Karpathischen Gebirges aus der Handschrift eines Unbekannten“ erschien im dritten Band des *Ungrischen Magazins*⁴³, vermutlich stammte dieser aber von dem Zipser Jakob Buchholtz.⁴⁴ Czirbesz hatte nämlich im Jahr 1772 in den *Privilegirten Anzeigen* Beiträge über das Karpathische Gebirge verfasst, sich dabei auf Mathias Belius und David Fröhlich⁴⁵ als Quelle bezogen, nicht aber auf Jakob Buchholtz.⁴⁶ Er erwähnte lediglich dessen Vater Georg lobend für die Einrichtung eines ersten Naturalienkabinetts im Jahre 1726 in Breslau. Auf die Arbeiten des Jakob Buchholtz nahm er in den Anzeigen keinen Bezug. Doch Windisch scheint sich für die Berichte von Buchholtz interessiert zu haben. Dieser hatte dem kaiserlichen Hof 1746 eine umfangreiche

⁴¹ Windisch an Cornides, 30. März 1787.

⁴² Der Briefwechsel zwischen Cornides und Czirbesz in der Handschriften-sammlung der Ungarischen Akademie der Wissenschaften könnte Aufschluss über das Verhältnis zwischen Czirbesz und Windisch geben.

⁴³ UM III/1 *Beschreibung des Karpathischen Gebirges aus der Handschrift eines Unbekannten*. Verfasser: Unbekannt. (d.i. Jakob Buchholtz.)

⁴⁴ Jakob Buchholtz, (1696–1758), lebte in Käsmark, erforschte die Karpaten zunächst privat, später im Auftrag des Wiener Hofes.

⁴⁵ David Fröhlich (Frölich), Protestant, Rektor, kaiserl. Mathematiker. In Kesmark geboren, studierte er in Frankfurt an der Oder Mathematik, Astronomie und Medizin. Verfasste ein Werk über die Herkunft der Zipser und Siebenbürger Deutschen (Leutschau 1641). Belius publizierte diese Arbeit auf Lateinisch.

⁴⁶ *Anzeigen*, II. XXVII, 1. 7. 72, *Kurzgefaßte Beschreibung des kapathischen Gebirges*, gezeichnet Cz. d.i. Czirbesz, in mehreren Fortsetzungen erschienen. Quelle Mathias Belius und David Fröhlich.

Mineraliensammlung zugesandt, die die Aufmerksamkeit der Verantwortlichen weckte und ihm 1752 den Auftrag zur Erforschung des Gesteins der Karpaten einbrachte. Zu der dafür zusammengestellten Expertenkommission zählten Joseph A. Nagel, Ludwig de Baillon und der Mathematiker Joseph Liesganig.⁴⁷ Buchholtz selbst war zur Zeit des Erscheinens seiner Beiträge im *Ungrischen Magazin* bereits verstorben.

Briefe des erwähnten Franz Schweitzer an Windisch sind ebenfalls erhalten und geben wertvolle Aufschlüsse rund um den Streit über Schweitzers Analyse der Wappengeschichte des Drachenordens.⁴⁸

Dieser oberungarische Mitarbeiterkreis war – wie auch der Siebenbürger – in erster Linie deutschsprachig und konfessionell gemischt. Die Korrespondenzsprache war dessen ungeachtet häufig Latein.

3. Westungarn

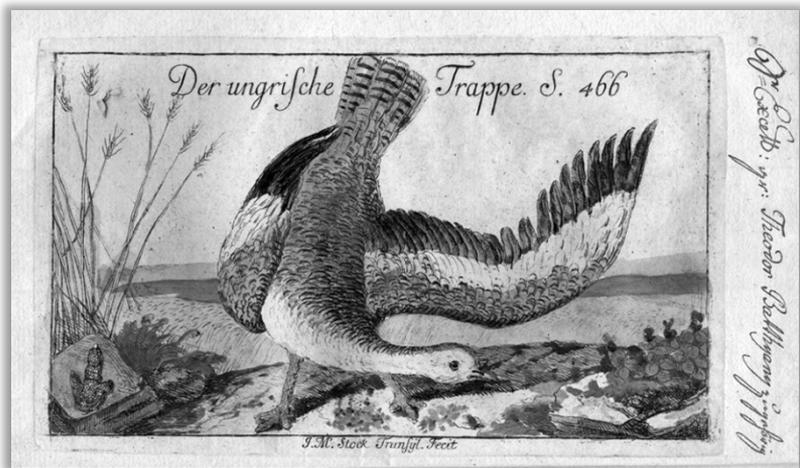
Bei den westungarischen Gelehrten, die am *Ungrischen Magazin* beteiligt waren, handelte es sich zunächst um den Mediziner Zacharias Huszty von Rázsinyai,⁴⁹ einem gebürtigen Ruster, der in Ödenburg (ung. Sopron) die Schule absolviert und dann an den

⁴⁷ Siehe dazu auch Z. RADWANSKA–PARYSKA, W.H. PARYSKI: *Wielka encyklopedia tatrzańska*, Wydawnictwo górskie. Poronin 1995, S. 119 sowie Nagel, Joseph Anton, (1717–1800), Mathematiker und Naturforscher; Ludwig de Baillon und der Mathematiker Joseph Liesganig; zu Letzterem keine weiteren Angaben verfügbar.

⁴⁸ Mai, Juni und Herbst 1783, Schweitzer an Windisch.

⁴⁹ Zu Huszty siehe: Eine in Ungarn erschienene Dissertation geht unter anderem auch auf dessen Tätigkeit als Mediziner und Forscher im Rahmen der Umgestaltung des Gesundheitswesens im Königreich Ungarn ein: HAY, Diana: *Orvosértelmiség a XVIII. század második felében*. (Mediziner in Ungarn in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts). Budapest: ELTE 1984. Diss. Masch.

Universitäten Wien und Tyrnau studiert hatte.⁵⁰ Er praktizierte in der Folge in Pressburg und verfasste für das *Ungrische Magazin* von Beginn an medizinwissenschaftliche Beiträge. Huszty scheint allerdings auch auf dem Gebiet der Ornithologie kompetent gewesen zu sein, denn 1782 erschien seine vogelkundlicher Beitrag mit dem Titel „Die ungarische Trappe“, versehen mit einem farbigen Kupferstich, im *Ungrischen Magazin*.



Es handelte sich dabei um die erste publizierte ornithologische Abhandlung in Ungarn.⁵¹ Sein „Versuch über den Menschen in Ungarn“ erschien in mehreren Teilen im ersten Band des Blattes.⁵²

⁵⁰ Thema seiner Dissertation: *Dissertatio inauguralis medica de phlebotome in acutis*, Tyrnau 1777.

⁵¹ THOMSEN, Peter: *Die erste deutsche ornithologische Reise nach Ungarn*. In: UJB, XII, 1932, S. 235.

⁵² *Versuch über den Menschen in Ungarn, nach seiner physischen Beschaffenheit*. In: UM I/1, I/2, I/3, I/4, Verfasser: Zacharias Huszty. Siehe dazu SEIDLER,

Huszy gab einige eigenständige Werke heraus, die sich vor allem auf die Verbesserung des Medizin- und Apothekerwesens innerhalb der Monarchie bezogen.⁵³

Ein weiterer westungarischer Mediziner, der im *Ungrischen Magazin* publizierte, war Josef Conrád, der in Wien studiert hatte und in Ödenburg praktizierte. Er war der erste protestantische Medizinstudent überhaupt, der in Wien dissertierte.⁵⁴ Über seine wissenschaftliche Betätigung ist wenig bekannt. Er verfasste für das Magazin Beiträge über die Systematisierung der Naturgeschichte sowie über Fragen der Entomologie.⁵⁵ Wie Conrád den Kontakt zu Windisch gefunden hatte, lässt sich aus den Briefen nicht rekonstruieren. Es existieren keinerlei Dokumente, die nähere Hinweise zu deren Bekanntschaft gäben.

4. Die Hauptstadt Preßburg

Die engsten Mitarbeiter, die zumindest zeitweise in Preßburg lebten, waren Georg Pray (1723–1801), Gottfried Kéler und Mathias Korabinszky. Von Mathias Rát (der ursprünglich aus Raab stammte), als dem Herausgeber des *Magyar Hírmondó*, ist eingangs schon die

Andrea: *Naturforscherkräfte sind selten denen der Staatsklugheit gewachsen: Zacharias Huszty's medizinwissenschaftliche Abhandlungen im Ungrischen Magazin (1781–1787)*. In: *Die Lust an der Kultur/Theorie*. Transdisziplinäre Interventionen für Wolfgang Müller-Funk. Hg. von Anna BABKA et al. Wien: Turia + Kant 2013, S. 367–378.

⁵³ Beispielsweise *Kritischer Kommentar über die österreichische Provincial Pharmacopoe ...*, Preßburg und Leipzig 1785; *Diskurs über die medizinische Polizei*. Preßburg 1786; *Gekrönte Preisschrift über die Verbesserung der k.k. Feldapotheken und des Studienwesens an der Josephs Academie zu Wien*. Preßburg 1795. u.a.

⁵⁴ Dissertationsthema: *Philosophia historiae naturalis specimen inauguralis*, Wien 1779. Siehe dazu auch HAY, a.a.O., S. 113.

⁵⁵ Conrád im UM I/1, II/1.

Rede gewesen. Der Jesuit Pray war Tiroler Herkunft, jedoch in Ungarn geboren. Bereits in seiner Schulzeit im Tyrnauer Jesuitenkolleg beschäftigte er sich, unterstützt durch den Orden, mit der Erfassung alter Urkunden – zunächst Dokumente der Sammlung Hevenesi⁵⁶ und nahm seine Sammler- und Forschungstätigkeit auf.⁵⁷ Pray unterrichtete später am Wiener Theresianum, wo ihn Erasmus Fröhlich⁵⁸ eindringlich zum Studium der Geschichte drängte.⁵⁹ Nach Auflösung des Jesuitenordens erhielt er 1777 in Ofen eine Stelle als Bibliothekar und Professor für Diplomatie. Seine berufliche Laufbahn verlief allerdings nicht reibungslos, scheint er doch in Pest und Ofen zahlreiche Widersacher gehabt zu haben.⁶⁰ Pray beschäftigte sich vor allem mit der Herkunft der Ungarn und hielt in seinen Arbeiten an der Kontinuitätstheorie der Hunnen–Awaren–Ungarn fest.⁶¹ Er

⁵⁶ Sammlung Hevenesi befindet sich in der Handschriftensammlung der Budapester Universitätsbibliothek.

⁵⁷ Dazu ausführlich V. WINDISCH, Éva: *Kovachich Márton György és a magyar tudományszervezés első kísérletei*. (M.G.K. und die ersten Versuche der Organisierung des ungarländischen Wissenschaftslebens). In: *Századok*, S. 90 – 143.

⁵⁸ Fröhlich (Frölich), Erasmus (1700–1758), Jesuit, Geschichtsforscher, Bibliothekar und Priester, Lehrer an der Theresianischen Ritterakademie für Geschichte, Archäologie, Diplomatie und Wappenkunde.

⁵⁹ Siehe dazu KOSÁRY, *Művelődés*, S. 574.

⁶⁰ Siehe dazu die Briefe Windisch an Cornides, 10. April 1781, 14. Mai 1781, Seivert an Windisch, 24. August 1782.

⁶¹ Geschichte der Ungarn: *Annales veteres*, 1761. Der Arbeit Chretien DEGUIGNES: *Allgemeine Geschichte der Hunnen und Türken, der Mongols und anderer occidentalischer Tatarn...*, Greifswald 1768 (aus dem Französischen, in Paris erstmals 1756–1758 erschienen), entnahm er allerdings, dass die Hunnen aus der Gegend um China nach Europa gekommen seien und hielt die Ungarn für ein Turkvolk. Siehe zu der Gesamtproblematik SZÖRÉNYI, László: *Philologica Hungarolatina*.

beschäftigte sich mit der Geschichte der frühneuzeitlichen ungarischen Könige von der Staatsgründung bis zum Tod Ferdinands I.,⁶² mit der Herausgabe früher Schriftdenkmäler wie die durch ihn entdeckte Totenrede, *Halotti Beszéd*, und die Legende der Hl. Margarete, *Margit legenda* (1770),⁶³ mit der Geschichte der ungarischen Erzbischöfe und Bischöfe, sowie noch vor dem Krieg gegen die *Pforte* mit den Rechten der ungarischen Könige im Falle einer eventuellen Ausbreitung der habsburgischen Hoheitsgebiete. Diese Forschungstätigkeit⁶⁴ wurde im staatlichen Auftrag durchgeführt.

Durch Pray gelangte die Sammlung Hevenesi und Kaprinai an die Universitätsbibliothek Ofen. Er stellte zusätzliche 60 Bände mit Urkunden etc. zusammen, durchforstete das Archiv der Ungarischen Kammer. Weiters verfügte er über eine umfassende Brief-⁶⁵ sowie eine Sigelsammlung.⁶⁶

Prays schriftlicher Nachlass, der seine Manuskripte sowie eine Reihe von Urkunden und Briefen umfasst, befindet sich heute zum Großteil an der Universitätsbibliothek in Budapest.⁶⁷ Den eingeschränkten

Tanulmányok a magyarországi neolatin irodalomról. Budapest: Kortárs, 2002; auch GÖRÖMBEI, András: *Az ősmagyarság képe felvilágosodás és reformkori történetírásunkban.* (Das Bild der alten Ungarn im Aufklärungs- und Reformzeitalter) Studia Litteraria 9, Debrecen 1971. Pray stellte sich in Fragen des frühen Ungarntums gegen den Piaristen Benedetto Cetto.

⁶² *Annales Regnum*, 1763–1770; enthält die Geschichte der frühneuzeitlichen ungarischen Könige von der Staatsgründung bis zum Tod Ferdinands I. 1564, Fortsetzung *Historia Regnum Hungariae* erst 1801 erschienen.

⁶³ Der sogenannte Pray-Kódex, der diese Denkmäler enthält, wird in der Ungarischen Nationalbibliothek (OSZK) aufbewahrt.

⁶⁴ *De jure regum Hungariae in Bosniam, Serviam et Bulgariam*, 1787.

⁶⁵ *Epistolae Procerum*, 1806.

⁶⁶ *Syntagma historicum de sigillis*, 1805.

⁶⁷ Neben Prays Nachlass an der Universitätsbibliothek von Budapest finden sich auch vereinzelt Briefe an der slowakischen Nationalbibliothek.

Publikationsmöglichkeiten für wissenschaftliche Arbeiten im Königreich Ungarn im 18. Jahrhunderts entsprechend, blieben die meisten Arbeiten Prays unveröffentlicht als Handschriften erhalten.

Die freundschaftliche Beziehung zwischen Windisch und Pray dürfte lange vor dem ersten nachweisbaren Brief, den Pray 1778 an Windisch geschrieben hatte, bestanden haben. Der vertraute Ton, der zuweilen auch zynische Bemerkungen hinsichtlich politischer und religiöser Fragen zuließ, weist auf einen intensiven privaten Kontakt und Vertrautheit der beiden Männer hin. So beschwerte sich Pray im erwähnten ersten Brief über die Zustände an der Bibliothek, die ihm anvertraut worden war: „Wo fehlt es denn? Etwa am Gelde? Es ist genug da, wann man es nur hergäbe – Jammer Schade, dass man die Besten und für das Vatterlande nützlichsten Absichten unserer weisesten Landesmutter so schläfrig befolget: ich wünschte einen Hungarischen Colbert – *dificile est – non scribere*, Sie wissen schon – und diese soll mit der Zeit eine öffentliche Bibliothek werden?“⁶⁸

Prays Zugang zu den Urkunden und Dokumenten der Ofener Bibliothek war für Windisch in Preßburg von unschätzbarem Wert.

Dieser erste Brief enthält zahlreiche Informationen zur historischen Kartographie sowie über die Geschichte und Geographie einiger ungarischer Komitate. Es ist anzunehmen, dass Windisch diese Angaben für seine *Geographie des Königreichs Ungern* benötigte.⁶⁹ In einem Brief aus dem Jahr 1782 schickt Pray Berichtigungen zu Alexius Horányis Beitrag über den Temescher Banat, der im *Ungrischen Magazin*, laut Pray, in Band II/4 erschienen war. Das angegebene Stück enthält allerdings keinen derartigen Beitrag, wohl aber der Band

⁶⁸ Pray an Windisch, 21. November 1778.

⁶⁹ WINDISCH, Karl Gottlieb: *Geographie des Königreichs Ungern*. Preßburg: 1780, 2 Tle.

III/1.⁷⁰ Darauf dürfte sich Prays Bemerkung beziehen. Er sandte Windisch eine Auflistung der Temescher (Temscher) und der Pressburger Grafen, die nach eigener Aussage seiner Sammlung von Urkunden entnommen worden waren. „Können Sie dieses Wirrwarr brauchen, so steht es Ihnen zu Diensten, nur müssen Sie es verdeutlichen, und meinen Namen verschweigen“⁷¹, schrieb er an Windisch. Es handelt sich dabei um den nahezu wortgleichen Text des Beitrags *Von den Temscher, und Preßburger Grafen. Schreiben an den Herausgeber.*⁷²

Im selben Brief bot Pray Windisch einen der interessantesten Beiträge des *Ungrischen Magazins* an, die Beschreibung einer Reise an die Moldau, verfasst von einem Siebenbürger Geistlichen namens Peter Zöld. „Mir ist ein Aufsatz eines Franziskaners in die Hände gekommen, der 1767 in die Moldau und Crimea eine Reise gethan, um die Seelen der hin und her zerstreuten Hungarn zu besorgen. Er ist etwas geographisch, aber mehr geistlich. Wollen Sie ihn? E bien! Sie sollen ihn haben. – aber man wird sie für einen Predikanten halten: – hat nichts zu sagen. A Dieu encore.“⁷³ Es handelt sich dabei um die Zusammenfassung der Eindrücke, die Peter Zöld anlässlich eines vierjährigen Aufenthaltes bei der ungarischen Bevölkerung dieses fernen Landesteiles erwarb. Seine Aufzeichnungen beziehen sich in

⁷⁰ Es ist unklar, um welchen Beitrag es sich handelt. Das vierte Stück des 2. Bandes enthält keine Arbeit über den Temescher Banat. Das erste Stück des 3. Bandes aber einen Beitrag *Von den Temscher, und Preßburger Grafen*. Ein Schreiben an den Herausgeber. Verfasser: unbekannt. Glaubt man Pray, so handelte es sich dabei um Horányi.

⁷¹ Pray an Windisch, 7. Oktober 1782.

⁷² *Von den Temscher, und Preßburger Grafen*, UM III/1, 1783. Verfasser: unbekannt (d.i. Pray)

⁷³ Das ist der im UM III/1 erschienen Beitrag: *Reise nach der Moldau* Verfasser: Unbekannt [d.i. Peter ZÖLD].

erster Linie auf die mangelnde ungarischsprachige Seelsorge, aber auch auf ethnographische Beobachtungen.

Pray war neben Cornides und Seivert vermutlich der aktivste Mitgestalter des Magazins, und wohl auch der bescheidenste. Keiner seiner Beiträge ist namentlich gekennzeichnet. Ergänzungen und Berichtigungen lassen sich nur aus wenigen Briefen an Windisch nachvollziehen. Windisch drückte in seinen Briefen an Cornides wiederholt seine Verehrung für Pray und dessen Tätigkeit aus. In diesem Zusammenhang stand auch die Kontroverse, die Pray mit dem deutschen Reisenden und Historiker Franz Joseph Sulzer austrug, an der sich Windisch heftig beteiligte. Sulzer bereiste Ungarn in den frühen achtziger Jahren und fasste seine Eindrücke in einer umfangreichen Reisebeschreibung zusammen.⁷⁴ Darin beschrieb er ein Treffen mit dem Jesuiten Pray und legte ihm kompromittierende politische und religiöse Aussagen in den Mund, die der bei dem Gespräch ebenfalls anwesende Windisch in seinem Magazin, aber auch in seinen Briefen an Cornides und Seivert dementierte. Pray selbst wehrte sich mittels einer Broschüre, die er unter dem Pseudonym Gideon Szolga herausgab.⁷⁵ Auch dabei war ihm Windisch behilflich.

⁷⁴ SULZER, Franz Joseph: *Altes und neues oder dessen litterarische Reise durch Siebenbürgen, den Temscher Banat, Ungarn, Österreich, Bayern, Schwaben, Schweiz und Elsas in 3 Sendschreiben* an Th. Lange. Ulm 1782.

⁷⁵ Siehe dazu SEIDLER, Andrea: *Die Affäre Sulzer-Pray. Eine gelehrte Querelle aus dem späten achtzehnten Jahrhundert*. In: Wynfried KRIEGLER, Andrea SEIDLER, Jozef TANCER (Hrsg.): *Deutsche Sprache und Kultur im Raum Pest, Ofen und Budapest. Studien zur Geschichte, Presse, Literatur und Theater, sprachlichen Verhältnissen, Wissenschafts-, Kultur- und Buchgeschichte, Kulturkontakten und Identitäten*. Bremen: Ed. Lumière 2011; Band 63 der Reihe „Presse und Geschichte – Neue Beiträge“

Disziplinenvielfalt

Das erste Stück des *Ungrischen Magazins* war bereits von der avisierten Vielfalt geprägt. In insgesamt sechzehn Beiträgen und Sammelbeiträgen befasste sich das Blatt mit den Gebieten der Medizin, Naturgeschichte, Agrarwissenschaften, Demographie, Sprachgeschichte, Kulturgeschichte, Geschichte, Heraldik, Archäologie, Geographie, Stadtgeschichte, Zeitgeschichte und Numismatik. Anekdoten sorgten für die Unterhaltung der Leser. Die Verfasser der Artikel waren Cornides, Huszty, Conrád, Seivert, Gottfried Kéler. Neun der sechzehn Artikel stammten von Windisch selbst. Die im Laufe der Existenz des *Ungrischen Magazins* erschienenen Beiträge umfassten zusammen genommen folgende Forschungs- und Unterhaltungsgebiete:

- a) Geisteswissenschaften und deren Hilfsdisziplinen: Historische Forschungen, Archäologie, Heraldik, Numismatik, Genealogie, Kulturwissenschaften, Ethnologie, Sprachgeschichte
- b) Naturwissenschaften: Erdwissenschaften (Geographie), Botanik, Zoologie (Ornithologie und Entomologie), Medizinwissenschaften.⁷⁶
- c) Gebrauchsprosa: Anekdoten
- d) Rezensionen und Buchankündigungen

Geschichte, Kulturwissenschaften und Geographie standen als Wissensgebiete programmatisch von Beginn an im Fokus des *Ungarischen Magazins*. Die Bevorzugung dieser Themenkreise ist einerseits auf das vorrangige Interesse des Herausgebers und seiner

⁷⁶ Siehe beispielsweise ein Angebot Karl Richters, einen Aufsatz die Geometrie betreffend: Windisch an Cornides, 12. März 1787, Windisch bedankt sich schließlich am 30. März 1787 bei Cornides für dessen Information an Richter, dass Mathematik für das *Ungrische Magazin* uninteressant sei.

wichtigsten Mitarbeiter zurückzuführen, andererseits auf das Angebot, nach dem sich Windisch laut seiner Briefe notgedrungen zu richten hatte.⁷⁷ Er beklagte sich bei Cornides wiederholt über die mangelnde Bereitschaft der Naturwissenschaftler, in seinem Magazin zu publizieren: „Die Beyträge, die Sie mir von Herrn D[oktor] v[on] Richter zu versprechen die Gütigkeit hatten, erwarte ich mit vieler Sehnsucht. Vielleicht vermögen Sie diesen Gelehrten zu mehreren, da ohnehin das Physikalische Fach bisher noch ziemlich mager aussieht.“⁷⁸ Windisch bezieht sich hier auf die Medizinwissenschaften, die allerdings durch die Ärzte Zacharias Huszty und Josef Conrád von Beginn an im Magazin vertreten waren. Zwei Monate später: „Die Naturwissenschaft ist in unserm Magazin noch sehr schlecht besetzt. Dürfte ich nicht an die Herrn Piller und Mitterbacher schreiben, und sie um ihre gütigen Beyträge ersuchen? Ihre Empfehlung würde meinen Wünschen entsprechen.“⁷⁹ Ludwig Mitterbacher war um jene Zeit Professor für Technologie und Landwirtschaft an der Universität von Ofen.⁸⁰ Er hatte bereits am Wiener Theresianum Technologie und Landwirtschaft unterrichtet und stützte sich in seinen Vorlesungen auf

⁷⁷ Zum Stand der Wissenschaften im Königreich Ungarn im 18. Jahrhundert noch immer am vollständigsten KOSÁRY, *Művelődés*, eine nach Wissenschaftsdisziplinen gegliederte Darstellung unter Berücksichtigung der Geistes- und Naturwissenschaften. Zu einzelnen Disziplinen an ungarischen Universitäten auch im 18. Jhd. siehe unter anderem zusammenfassend *Universitas Budensis 1395–1995*. Hg. von László SZÖGI und Júlia VARGA. Budapest 1997.

⁷⁸ RICHTER, Karl Gottfried, (Daten unbekannt), dissertierte 1743 in Halle über die Unfruchtbarkeit der gelehrten Weibs–Person. Stammt aus Selmecbánya. Er könnte hier gemeint sein. Windisch an Cornides, Februar 1783.

⁷⁹ Windisch an Cornides, 04. April 1783.

⁸⁰ Über Mitterbacher siehe z.B.

<http://www2.onb.ac.at/sammlungen/siawd/archiv/erwerb/maulbeer.htm>

die Arbeiten des Göttinger Professors Johann Beckmann.⁸¹ Mathias Piller, ein in Graz gebürtiger vormaliger Jesuit unterrichtete an der Universität von Ofen – später Pest – naturwissenschaftliche Fächer, vor allem Veterinärkunde und Mineralogie.⁸² Weder Mitterpacher noch Piller sandten Windisch die erwünschten Beiträge. Windisch wollte den Begriff der Naturwissenschaften – wie aus einem Brief an Cornides ersichtlich – einschränken: Das Gebiet der Mathematik beispielsweise wollte er trotz eines Angebotes nicht im Magazin vertreten wissen: „Der Herr D[oktor] von Richter schreibt mir unter dem 20ten März, wünscht sich mit mir in Korrespondenz zu setzen, und schickt mir ein geometrisches Probeblatt für das Ungrische Magazin. Da aber die Mathematik außer dem Plane dieses Journals ist, so werde ich wohl schwerlich Gebrauch davon machen.“⁸³

Rezensionen und Buchhändlernachrichten

In einem Brief an Cornides erwähnt Windisch seinen Plan, in jedem Stück des *Ungrischen Magazins* Bücheranzeigen erscheinen zu lassen. Darunter verstand er allerdings nicht Verkaufsanzeigen, sondern Rezensionen von in Ungarn erschienen wissenschaftlichen Werken, die zum Profil der Zeitschrift passten. „Noch habe ich die Bücheranzeigen, welche künftighin in jedem Stücke erscheinen sollen. Alle einheimischen Schriften, die nicht außerhalb unsern Plan sind, sollen nach und nach recensiret, doch mehr ausziehend

⁸¹ Siehe dazu: KOSÁRY, *Müvelődés*, und ENDREI, Walter: *Johannes Beckmann und seine ungarischen Studenten*. In: Universitas Budensis 1395–1995. Budapest 1997, S. 276.

⁸² Piller, Mathias (1733–1788), Jesuit, Professor an der Universität Ofen und Pest. Naturwissenschaftler, Mineraloge.

⁸³ Windisch an Cornides, 30. März 1787. Der Brief Richters ist nicht erhalten.

und erzählend, als kritisierend erscheinen,⁸⁴ schrieb er im November 1781 an seinen Mitarbeiter. Es ging Windisch demnach nicht darum, Kritik an den einzelnen Neuerscheinungen zu üben, sondern den Lesern deren Inhalt zu eröffnen. Die benachteiligte Lage einiger Gebiete des Königreichs Ungarn und Siebenbürgens in Hinblick auf das Buchhandlungswesen ist bekannt: Windischs Briefpartner – vor allem Cornides, aber auch Johann Seivert – baten in nahezu sämtlichen Briefen um Nachrichten aus dem Bereich der Buchedition und auch um Ankauf und Zusendung diverser Druckwerke. So ist vor allem der späte Briefwechsel zwischen Windisch und Cornides (die Jahre 1786 und 1787) geprägt von Angaben zu neuer Literatur, von Beschreibungen der Werke und von Angeboten von Seiten Windischs, Cornides die Bücher zuzusenden. Diesem Informationsmangel innerhalb des Königreichs Ungarn wollte Windisch schon bei der Planung zur Herausgabe seines Magazins entgegenwirken. Letztendlich beschloss er, die Buchkritik erst ab dem zweiten Band einzuführen: „In diesem Stücke, welches itzt schon unter der Presse ist, [d.i. der zweite Band, Stück 1, Anm. d. Verf.] werde ich den Anfang machen, mit Schönvisneri Itineris Taurunum ad Leg. XXX Budae 1780–81. Salagy Comment. de Columna miliari nuper Budae reperta. 5eccl. 1781. Eiusdem de statu Eccl. Pann. 4 Th. Papanek Hist. Gentis Slavae. 5eccl. 1780.“⁸⁵ schrieb er an Cornides. Erstaunlicherweise

⁸⁴ Windisch an Cornides, 04. November 1781.

⁸⁵ Windisch an Cornides, 04. November 1781; darüber hatte Windisch auch im *Vorbericht* zu Stück 5, Band I des *Magazins* geschrieben. Das sind die Werke SCHÖNWISNER, Stephanus: *In Romanorum iter per Pannoniae ripam a Tauruno in Gallias ad Leg. XXX. Usque, ut illud in Antonii Itinerario postremis Wesselingi curis edito edescribitur, commentarius geographicus etc.* pars I./II., Budae, 1780–1781, Salagius, Stephanus: *De columna romana milliaria ad Budam nuper reperta dissertatio*. Quinque Ecclesiis, 1780.

finden sich weder in der erwähnten Ausgabe, noch in den späteren Jahrgängen Buchbesprechungen. Vermutlich verzichtete Windisch aus Platzgründen darauf, bekam er doch vor allem in den ersten drei Erscheinungsjahren genug Beiträge, um das Magazin zu füllen. Die Verwirklichung dieser von ihm geplanten Rubrik kann also letztlich am Platzmangel gescheitert sein.

Der *Blaue Mantel* als Werbeträger

Der Verleger der Zeitschrift, Anton Löwe, nützte den sogenannten *Blauen Mantel*, den hellblauen weichen Einband der Zeitschrift, für Buchhändler- und Verkaufsnachrichten. Das Magazin war zu Beginn seines Erscheinens im Jahre 1781 an 22 Verkaufsstellen des Königreichs Ungarn erhältlich, wovon vier in Siebenbürgen lagen.⁸⁶ Beziehen konnte man das Blatt nicht nur bei Buchhändlern, sondern auch bei Buchbindern, in Apotheken, bei Kaufleuten und Privatpersonen – letzteres vor allem in Siebenbürgen. Unter den verzeichneten Buchhandlungen und Verkaufsstellen befand sich keine einzige *ausländische*.

Die erste Verkaufsnachricht bezog sich auf das Werk „*Memoria Hungarorum*“ des Alexius Horányi, das bei Löwe in Pressburg herausgegeben worden war und nunmehr mit einem Preisnachlass von drei Gulden um 4 Gulden und 18 Kreuzer angeboten wurde. Im Vergleich dazu kostete *ein Stück* des *Ungarischen Magazins* 30 Kreuzer.

(Szalágyi, István) PAPANÉK, Georg: *De regno, regibusque Slavorum, atque cum prisci civilis, et ecclesiastici, tum hujus aevi statu gentis Slavae*. Quinque-Ecclesiis: Engel 1780.

⁸⁶ Hermannstadt bei Gromer und Compagnon, Klausenburg bei Mauksch, der gleichzeitig Apotheker war, in Kronstadt bei Michael Madátsch, einem Kaufmann sowie in Schäßburg im Hause des dortigen Schulrektors Melas.

Löwe wollte offenbar durch den Preisnachlass nicht bewirken, dass die Käufer an einen Abverkauf der vorhandenen Auflage dachten, denn er vermerkte: „Das Gerücht jedoch, als ob eine neue vermehrte Auflage ehestens erscheinen würde, ist völlig unbegründet“. Die Einbände der ersten Stücke enthalten zudem die Inhaltsverzeichnisse der jeweiligen Stücke sowie den Werbetext, den Windisch vor der Herausgabe des ersten Stückes der Zeitschrift verfasst, verteilt, beziehungsweise versendet hatte. Dieser *Blaue Mantel* wurde übrigens durch den Buchbinder entfernt, sobald vier Stück der Zeitschrift zu einem Band zusammengefasst wurden.⁸⁷ Daher lassen sich jene Informationen, die auf diesen – offenbar als provisorisch erachteten – Einband gedruckt wurden, heutzutage vor allem im Falle von Bibliotheksexemplaren nicht lückenlos rekonstruieren. Es befindet sich allerdings ein (leider unvollständiges), ungebundenes Exemplar des *Ungrischen Magazins* in meinem Privatbesitz, wodurch zumindest der Inhalt von zehn *Blauen Mänteln* erfasst werden kann.⁸⁸

Die ersten beiden *Blauen Mäntel* sind bis auf das Inhaltsverzeichnis identisch, der des dritten Stückes bringt eine Auswahl der bei Anton Löwe erhältlichen Bücher, allem voran die *Geschichte und die Geographie Ungarns* von Windisch, Horányis *Memoria Hungarorum* in zwei verschieden ausgestatteten Ausgaben, eine ungarische Ausgabe der Bibel, Fuckers medizinisches Werk über den *Morbus Hungariae*, Kleins *Phrasenbuch*, Raulins *Beobachtungen aus der Arzneykunst, Anleithungen für das Landvolk, in Absicht auf die Bienenwirthschaft*, eine *Biographie Maria Theresias*, Michael Kleins *Naturseltenheiten des Königreichs Ungern* sowie eine *Glaubens- und Sittenlehre für Frauenzimmer*.⁸⁹

⁸⁷ Dem für diese Arbeit herangezogenen Exemplar der Wiener Stadt- und Landesbibliothek beispielsweise fehlt der blaue Mantel.

⁸⁸ *Ungrisches Magazin*, Privatbesitz Andrea Seidler, 10 Stück davon.

⁸⁹ UM I/3

Der vierte *Mantel* enthält statt der Buchhandelsanzeigen einen Plagiatsvorwurf gegen den Verfasser eines *Wienerischen Wochenblattes*,⁹⁰ wonach dieser verschiedene Texte des *Ungrischen Magazins* nachgedruckt habe, und dies „zu melden vergessen [hat]“. Stück vier des ersten Bandes gibt Nachricht von einer Aufstockung der Verkaufsstellen, in denen das *Magazin* zu erwerben war. Demnach war Johann Georg Schwächer aus Warasdin (im von Czidery'schen Hause) im Königreich Kroatien hinzugekommen. Dies könnte einer Initiative von Conrad Dominik Bartsch zufolge geschehen sein, denn Bartsch, der selbst Beiträge aus Warasdin an das *Magazin* sandte war Lehrer im Hause Czindery und sein Schüler hatte eine Übersetzung für das *Ungrische Magazin* verfasst. Zu den Buchanzeigen gesellte sich auf dem ersten Stück des zweiten Bandes ein durchaus praktisches Verkaufsangebot für Tusche, die in mehreren Farben erhältlich war, aber auch ein Angebot Johann Schaufs – Zeichenmeister an der Königlichen Haupt- und Normalschule in Pressburg – hinsichtlich in Kupfer gestochener Musiknoten, die der Zeitschrift als Probe beigelegt wurden. Den Anfang seiner eigentlichen Arbeit bildet ein Musikstück – 12 Variationen für Klavier – dessen Komponist laut Werbetext Graf Johann Ludwig Csáky von Keresztszeg war. Der Zeitschrift beigelegt wurde als Exempel ein Menuett. Windisch erwähnt dieses Musikstück in zwei Briefen an Cornides, zunächst vom Februar 1782: „Der blaue Mantel ist auch noch nicht fertig, weil der Menuet auch noch nicht fertig ist, der dem Stück beygelegt werden soll, indem auf diesem Mantel eine Ankündigung einer in Kupfer gestochenen Notenfabrik gedruckt, und dieser Menuet als Muster dienen soll.“⁹¹ Cornides schien nicht einzusehen, weshalb Windisch im *Ungrischen Magazin* nun auch

⁹⁰ *Wienerisches Wochenblatt* – bei der Fülle von Möglichkeiten nahezu unmöglich, die Zeitschrift zu identifizieren, zumal Löwe keinen genauen Titel angibt.

⁹¹ Windisch an Cornides, 21. Februar 1782.

der Musik Platz machte und wurde daher zweifach beschwichtigt: „Lassen Sie sich von der Menuet nicht irre machen, sie hat nichts mit dem Magazin zu thun, sie gehört nur zum Mantel,“ schrieb Windisch am 2. März 1782 sowie zehn Tage später in der Hoffnung, Cornides könne sich mit dem Musikstück anfreunden: „Auch folget hiermit der blaue Mantel zum 1 Stück nebst ... einem Menuet. Sie sind doch musikalisch? Und, wenn Sie es auch nicht wären: so sind es doch andere Leute die Ihnen das Ding aufmachen (preßburgerisch) können. Er hebt unvergleichlich und macht seine Wirkung auch auf Leute bis 60 Jahre und drüber. Der Virtuos auf der Violine von der Kapelle unsers Kardinals, Herr Zistler, ein Männchen von ungefähr 2 ½ Schuh lang, nach äsopischen Wuchs, ist der Verfasser.“⁹² Dies blieb die einzige musikalische Anzeige auf den nachweisbaren *Blauen Mänteln* des *Ungrischen Magazins*. Der Mantel des zweiten Stücks bewarb französisch- und italienischsprachige Werke, die bei Anton Löwe erhältlich waren, Diderot, D’Alembert, Palossot, Molière, Tasso, aber auch Pope in einer Übersetzung aus dem Jahre 1779. Alois Blumauer rückte schließlich auf dem dritten Stück des zweiten Bandes eine ganzseitige Anzeige zur Pränumeration seiner Ausgabe sämtlicher Gedichte, ein. Weshalb Blumauers Anzeige auf dem Einband des *Ungrischen Magazins* erschien, lässt sich nicht schlüssig nachweisen. Anzumerken wäre allerdings, dass Blumauer ein enger Freund Conrad Dominik Bartschs war (beide Männer gehörten der Wiener Freimaurerloge *Zur wahren Eintracht* an und arbeiteten an der *Realzeitung* mit), der wiederum mit Windisch und Cornides in engem Kontakt stand. Vielleicht kam es daher zu dieser Unterstützungsaufforderung.⁹³

⁹² Das ist vermutlich der Dirigent des Orchesters des Kardinal Batthyány, Josef Zistler.

⁹³ Siehe dazu: Edith ROSENSTRAUCH-KÖNIGSBERG: *Freimaurerei im Josephinischen Wien*. Wien: Braumüller 1975, S. 39f und auch György

Auf dem dritten Stück des dritten Bandes steht schließlich die Nachricht Löwes zu lesen, wonach er nunmehr mit allerhöchster Erlaubnis neben dem Verlag auch eine Buchdruckerei in Preßburg errichten dürfe: „Da ich überdieß jede Gelegenheit, Werke von Erheblichkeit und bestimmter Güte, so, wie bisher in meinen Verlag zu nehmen, mit vielem Vergnügen ergreifen werde, so fordere ich hiemit alle Gelehrte, welche durch ihre Schriften, Wahrheit und Kenntnisse zu verbreiten suchen, öffentlich auf, sich mit ihren Arbeiten an mich zu wenden, und versichert zu seyn, daß sie sowohl mit dem gewöhnlichen Honorario, als der Zierlichkeit der Auflage, nie zu klagen Ursache finden werden.“⁹⁴

Windisch berichtete sowohl Cornides als auch Georg Pray über diese neue Einrichtung, zunächst erfreut: „Löwe der Buchhändler hat die Freyheit, eine Druckerey hier zu errichten erhalten. Itzt wollen wir tapfer drucken.“⁹⁵ Einige Tage später äußerte er sich Cornides gegenüber skeptisch, was die Notwendigkeit einer weiteren Druckerei in Preßburg betraf, gäbe es in der Stadt doch bloß „1 7/8 Authores.“⁹⁶

KÓKAY, *Könyv, Sajtó...*, S. 179ff. Mantel II/4: Aufforderung zur Pränumeration der deutschen Übersetzung von Martin Luthers ungedruckten Briefen und Urkunden sowie eine längere Besprechung des Werkes „Naturgeschichte des Niederdeutschlandes und anderer Gegenden des Johann Freyherrn von Hüpsch, 1781 in Nürnberg herausgegeben. Das Werk war – laut Werbetext – nur in den „vornehmsten Buchhandlungen Deutschlands“ sowie bei Anton Löwe in Preßburg erhältlich.

⁹⁴ Preßburg, 22. April 1783. Anton Löwes Unternehmen hatte zwischen 1771 und 1793 als Verlag, 1783 bis 1791 als Druckerei bestanden. Darüber hinaus gab es zeitgleich in Preßburg die Druckereien Weber, Patzkó und Landerer.

⁹⁵ Windisch an Cornides, 12. März 1783.

⁹⁶ „Der Buchhändler Löwe, hat die Allerhöchste Erlaubniß erhalten, eine Buchdruckerey hier zu errichten. Und nun hätten wir vier Druckereyen in Preßburg, und 1 7/8 Authores“. Windisch an Cornides, 28. März 1783.

Auch Pray gegenüber formulierte er ähnlich zynisch, es gäbe in der Stadt allmählich mehr Drucker als Schriftsteller.⁹⁷ Einige Monate später machte Windisch die Errichtung des neuen Betriebes für das ins Stocken geratende *Magazin*, dessen Stücke in jener Zeit ausblieben, verantwortlich: „Von unsrem Magazine wäre gewiß schon ein neues Stück erschienen, wenn nicht die Umstände des Verlegers es bisher gehindert hätten. Löwe hat die Erlaubniß erhalten, eine eigene Druckerey in Preßburg zu errichten, und itzt erst ist er mit der Einrichtung derselben fertig geworden.“⁹⁸ Die Buch- und Verlagsforschung widerspricht Windisch in diesem Punkt. György Kókey nennt gerade diese Periode die Blütezeit des literarischen Lebens, „der Buchdruck zeigte steigende Produktionszahlen. Zeitungen und Zeitschriften in ungarischer Sprache wurden gegründet.“⁹⁹ Löwes Unternehmen ließ sich allerdings schleppend an. Zwischen 1780 und 1790 wurden 54 Werke in vornehmlich deutscher Sprache gedruckt (32), gefolgt von lateinischen, meist religiösen Erbauungswerken (13), ungarischen (19), slowakischen (3), französischen (1). Vergleicht man die Zahlen mit jenen des Verlegers und Druckers Patzkó, der im selben Zeitraum 214 Titel auflegte, nehmen sie sich verhältnismäßig gering aus.¹⁰⁰ Windisch selbst war

⁹⁷ „Ich weiß nicht ob ich Ihnen schon geschrieben habe, daß Löwe eine Druckerey hier aufrichtet? Nun wird es mehr Drucker als Schriftsteller in Preßburg geben; den außer ihm, hat auch ein gewisser Weber diese Erlaubnis erhalten.“
Windisch an Pray, 12. März 1783.

⁹⁸ Windisch an Cornides, 29. Juli 1783.

⁹⁹ György KÓKEY: *Geschichte des Buchhandels in Ungarn*. Wiesbaden: Harrasowitz 1990, S. 80.

¹⁰⁰ Die Daten dazu wurden erhoben aus: *Magyarország bibliográfiája 1712–1860*. (Bibliographie Ungarns 1712–1860) Band VI. Nyomda és kiadástörténeti mutató az 1–5. kötetben közreadott 1712–1800 között megjelent magyarországi és külföldi magyar nyelvű nyomtatványokhoz.

einer der aktivsten Autoren des Verlages: 10 der 32 deutschsprachigen Werke des Beobachtungszeitraumes hatte er verfasst, hinzu zähle ich auch die vier Bände des *Ungrischen Magazins* als jeweils eigenständige Publikation. Nach dem Scheitern des *Magazins*, das ab 1787 vermutlich gegen den Willen Windischs und ausschließlich aufgrund verlegerischen Kalküls nicht mehr erschien, brachte Windisch seine Werke nicht mehr bei Anton Löwe heraus. Verleger des *Neuen Ungrischen Magazins* (1791–1793) war Alberti und Schauff in Pressburg und Wien. Auf Band vier des Magazins, also im letzte Erscheinungsjahr 1787, machte Löwe erneut Werbung für Horányis Werk *Memoria Hungarorum*, das bereits auf dem allerersten Mantel als Sonderangebot angepriesen worden war und von dem Löwe nunmehr behauptete, es bisher zu teuer verkauft zu haben. Nun wolle er den Preis senken, um dieses nützliche Werk dem Publikum leichter zugänglich zu machen, und zwar von 7 Gulden 30 Kreuzer auf 4 Gulden 30 Kreuzer. Sollte ein Interessent sieben Ausgaben kaufen, müssen nur sechs davon bezahlt werden: eine könne unentgeltlich mitgenommen werden. Löwe wollte auch das Gerücht, es erscheine bald schon eine Neuauflage des Werkes, durch die Anzeige entkräften: Horányi plane lediglich einen Supplementband, schrieb er am 12. Juli 1787. Dasselbe Werk war bereits zu Beginn – also sechs Jahre zuvor – um 4 Gulden 18 Kreuzer auf dem blauen Mantel des ersten Stückes des *Ungrischen Magazins* angeboten worden. Auch Windisch informierte Cornides bereits im November 1781 über Horányis Plan, einen Ergänzungsband zur *Memoria* herauszugeben: „Zu seiner *Memoria Hungarorum* gedenkt er bald ein Supplement herauszugeben, welches, wenn er dazu auch alles nach ihrer Gewohnheit *aufrafft*, leicht stärker als das Werk selbst werden kann. Zu diesem Bande habe

Budapest: OSZK 1972. Landerer liegt mit 221 Titeln ähnlich wie Patzkó, Weber gab – mit steigender Tendenz – 172 Titel heraus.

*ich ihm Stoff genug gegeben.*¹⁰¹ Zwei Jahre später – 1783 – informierte Cornides Windisch schließlich über den Plan Horányis, doch eine *Nova Memoria* zu verfassen – das Gerücht, das Löwe anscheinend noch Jahre danach auf dem Einband des *Ungrischen Magazins* zu entkräften versuchte. Windisch zeigte sich 1783 über das Vorhaben ebenfalls verwundert: „Horányi will eine Novam Mem[oria] Hung[arorum] der Welt ankündigen? Das sollte er nicht thun, denn gedruckt wird sie doch nicht werden. Von 1000 Exemplaren die von der alten Mem[oria] gedruckt worden, liegen noch über 750 Stücke da, die niemand auch um den herabgesetzten Preis von 1,- Gulden kaufen mag.“¹⁰²

Eine Neuauflage des Werkes von Alexius Horányi erschien unvollendet (lediglich Teil 1) erst 1792 bei Trattner in Pest.

Das Verhältnis des Redakteurs des Ungrischen Magazins zur Druckerei Anton Löwe

Neben Landerer war Anton Löwe der Pressburger Verleger, später Drucker, den Windisch mit seinen Publikationen am meisten beschäftigte. Sämtliche Auflagen seiner wichtigsten geographischen und historischen Werke waren bei Löwe erschienen und auch die Edition des *Ungrischen Magazins* hatte er ihm anvertraut. Die ersten Beiträge sollten – so die Aufforderung der Herausgeber (siehe Anhang) – noch an den Verleger selbst geschickt werden, der sie nicht nur

¹⁰¹ Windisch an Cornides, 04. November 1781.

¹⁰² Windisch an Cornides, 01. März 1783. Die Neuauflage: HORANYI, Alexius: *Nova memoria hungarorum*....par I. A.–C. Pestini: M. Trattner, 1792. Siehe dazu auch: KÓKAY, *Könyv, sajtó*, S. 201. Kókay schreibt gegenteilig, das Werk habe sich großer Beliebtheit erfreut und ungeheure Anerkennung erwirkt.

herausgeben, sondern den Verfassern sogar zwei Freixemplare sowie ein Honorar in Höhe von einem Dukaten pro gedruckten Bogen auszuzahlen versprach. Bereits kurze Zeit nach den ersten gewechselten Briefen zwischen Cornides und Windisch forderte dieser den Historiker auf, Löwe zu umgehen und die Zusendungen direkt an seine Privatadresse zu schicken, damit diese nicht verloren gingen: „Wenn Sie einige Beyträge zu unserm Magazine einzuschicken die Gütigkeit haben: so bitte ich unter meiner Adresse zu thun, denn in der Ankündigung sind nur diejenigen an unsern Löwe gewiesen, die mich nicht kennen. Und von eines Cornides Arbeiten würde ich es am wenigsten vertragen, wenn sie unheilige Hände betasteten.“¹⁰³

Zu Beginn dürfte Windisch eine Menge Zuschriften erhalten haben, er hatte stets mehr Material zur Verfügung, als das Magazin fassen konnte. Löwe gab im ersten Jahr vier Stücke des Magazins heraus, auch 1782 begann als ein gutes Jahr: „Zu Ende des Märzmonats müssen 2 Stücke unseres Magazins fertig seyn, denn Löwe will soviel davon auf die Leipziger Ostermesse schleppen.“¹⁰⁴ Auch in

¹⁰³ Windisch an Cornides, 14. Mai 1781.

¹⁰⁴ Windisch an Cornides, 22. Januar 1782.

Chronologie des UM:

1. Band, 1 – 4. Stück, alle 1781
2. Band, 1. Stück: erwähnt bereits Herbst 1781, erschienen kurz nach dem 7. Februar 1782 und vor dem 21. Februar 1782; geplant war das Erscheinen zusammen mit Stück 2
2. Band, 2. Stück: vor dem 29. März 1782
2. Band, 3. Stück 1782: vermutlich August 1782
2. Band 4. Stück: „4te Stk[ück] des 2ten Bandes wird mit Anfange des Augusts angefangen zu drucken“, vermutlich erst später erschienen!
3. Band 1. Stück 1783, vermutlich Februar oder März
3. Band 2. Stück 1783, Ende März
3. Band 3. Stück, laut Angaben auf dem Blauen Mantel April 1783

diesem Jahr gab er vier Stücke der Zeitschrift heraus. Der Verleger schien auch finanziell in der Lage gewesen zu sein, das Magazin durch Abbildungen ansehnlicher zu gestalten, wobei Löwe – laut Windisch – Vertrauen in den Kupferstecher Jakob Adam gelegt hatte, wohingegen Windisch selbst Junkers¹⁰⁵ Arbeiten den Vorzug gab. Windisch hatte bereits in den fünfziger Jahren Kupferstiche gesammelt – er bat damals seinen Briefpartner Daniel Herz aus Augsburg um den Ankauf und die Zusendung nicht allzu teurer Exemplare, und behielt diese Sammlerleidenschaft bei.¹⁰⁶ Notfalls war er auch persönlich bereit, für Abbildungen im Magazin aufzukommen: „Ob Löwe die Kosten für den Kupferstich tragen wird, lassen Sie mich sorgen; und wenn ers nicht thäte, so würde ich es gewiß mit Freude thun. Junker, dessen Anlage zu einem großen Künstler ich vollkommen kenne, und der es vielleicht auch überzeugt ist, daß ich für ihn alles thue was sein Fleiß verdient, – kann, wenn die Zeichnung Ihrer Erwartung entspricht, auch sogleich zum Stiche anfangen. Nur bähte ich, mir vorher die Zeichnung aus, weil ich glaube, auch etwas von der Zeichnung zu verstehen. – Löwe hatte sein Vertrauen in Herrn Adam gesetzt, der ihm etliche Sachen besser, als Stock den Trappen geliefert hat, und ich wollte ihn nicht irre machen. Sonst aber ist Adam kein schlechter Meister“, versicherte Windisch Cornides im März des Jahres 1782. Erst als Anton Löwe in Pressburg eine zusätzliche Druckerei errichtete, kam das *Magazin* langsam ins Stocken. Im Juli 1783 beklagte sich

3. Band 4. Stück, eventuell erst 1785

4. Band 1. Stück Mai 1787

4. Band 2. Stück, laut Angaben auf dem Blauen Mantel Juli 1787

4. Band 3. Stück, keine Angaben in den Briefen

4. Band 4. Stück, keine Angaben in den Briefe

¹⁰⁵ Vielleicht Sohn des Justus Junker, (1703–1767), Maler und Kupferstecher in Frankfurt/Main.

¹⁰⁶ Z.B. Windisch an Herz, 25. September 1758

Windisch bei Cornides über die verlangsamte Herausgabe des *Ungrischen Magazins*, die sich vor allem der verzögerten Einrichtung des Druckereibetriebes verdankte. Löwe hatte nicht nur heimische Aufträge zu erfüllen, sondern offenbar auch Aufträge aus Leipzig übernommen, denen er nachzukommen hatte: „Er hat seine meisten Schriften aus Leipzig verschrieben, die sehr niedlich, und gewiß die schönsten im Lande sind. Künftige Woche gedenkt er den Anfang mit dem Magazine, und dem Conspectus Hist[oricae] Litt[erariae] des Herrn Walaßky zu machen.“¹⁰⁷

Ab 1784 war Windisch allerdings mit den Dienstleistungen Löwes – zumindest was das *Magazin* anging – nicht mehr zufrieden. Wegen offizieller Aufträge musste Löwe beispielsweise im August den Druck des Blattes – neben allen anderen Werken – für mehrere Wochen unterbrechen.¹⁰⁸ Windisch warf ihm damals bereits indirekt Desinteresse an der Distribution der Zeitschrift vor. Er schrieb im Juli 1785 an Cornides: „Unser Magazin kömmt ins Stocken. Der Verleger klagt über Schaden; die Ursache des geringen Absatzes aber ist sicher seine Gemächlichkeit, indem er zu faul ist, es an die Buchhandlungen zu schicken: so wie man in ganz Mähren kein Exemplar davon hat.“ Die Auflistung der Buchhändler, zu deren Sortiment das *Magazin* gehörte, fand sich wie erwähnt auf dem *Blauen Mantel* früherer Jahrgänge abgedruckt. Aus dieser stockenden Phase der Herausgabe steht allerdings kein ungebundenes Exemplar zur Verfügung, das es ermöglicht, Windischs Behauptung zu verifizieren. Die letzte bekannte Quelle hinsichtlich der Verkaufsstellen bietet das zweite Stück des zweiten Bandes aus dem Jahr 1782, das Händler im Königreich Ungarn, Kroatien und Siebenbürgen nennt.

Im Winter 1786 vermeint man erneut einen Vorwurf hinsichtlich der schleppenden Drucklegung des *Magazins* aus den Briefen

¹⁰⁷ Windisch an Cornides, 29. Juli 1783.

¹⁰⁸ Windisch an Cornides, 09. August 1784.

Windischs herauszulesen: „Löwe gedenkt, wenn er seine Presse zu nichts bessern braucht, wieder an dem *Ungrischen Magazin* arbeiten zu lassen.“¹⁰⁹ Dies lässt erneut darauf schließen, dass es Windisch nicht so sehr an Beiträgen für die Zeitschrift mangelte, wenngleich der Tod eines seiner wichtigsten Mitarbeiter, Johann Seivert im Jahr 1785 eine große Lücke hinterlassen hatte. Auch Cornides, der zum Professor an der Universität Ofen berufen worden war und sich auch eine Zeit lang in Göttingen aufgehalten hatte, vermochte nicht mehr wie früher viel Energien für das Blatt aufzuwenden. „Ey Potz Tausend! Das Ungrische Magazin soll nicht aufhören. Löwe wird diesen Winter wieder ein par Stücke drucken.– Darf ich auf Ihre Beyträge rechnen? Ey freylich! Denn, wann ich das nicht könnte, adieu Magazin! – Was macht denn mein lieber alter Freund, Land- und Stadtmann Pray?“ drängte Windisch Cornides im Sommer 1786, neue Beiträge zu übermitteln. Löwe schien auch bereit, erneut daran zu drucken, allerdings erst ein halbes Jahr nach dem Datum dieses Briefes an Cornides. Nicht nur die Herausgabe des Blattes verzögerte sich, auch die Korrespondenz zwischen Windisch und Cornides erfuhr eine Pause. Erst ein halbes Jahr später, im Februar 1787 hörte Windisch wieder von Cornides.

Die späte Phase des Briefwechsels ist gekennzeichnet durch Nachrichten aus dem Bereich der Neuerscheinungen auf dem Buchmarkt sowie der Freimaurerei. Windisch hatte sich Cornides gegenüber im Jahr 1785 als Bruder deklariert und berichtete seither gerne über die Aktivitäten seiner Loge in Pressburg.¹¹⁰ Das *Magazin*

¹⁰⁹ Windisch an Cornides, 14. Februar 1786.

¹¹⁰ Windisch an Cornides, Preßburg, 05. Juli 1785: „*Ehrwürdiger Bruder, Endlich kann ich die Maske abnehmen, und Sie mein Theurester, auch meinen Bruder nennen! – Wie hart war es bisher meinem Herzen, es Ihnen zu verschweigen, Ihnen! – Doch so mußte es seyn! Fragen Sie mich nicht um die Ursache dieses Stillschweigens, es muß vergraben bleiben. Genug, seit 30 Jahren bin ich schon ein Mäurer.*“

blieb ihm dennoch ein Anliegen. Neben seinen Beschwerden hinsichtlich ausbleibender Beiträge häuften sich die Klagen über Löwe. Was das Desinteresse der Druckerei an der regelmäßigen Herausgabe des Magazins bewirkt hatte, ist aus den Quellen nicht ersichtlich. Vermutlich verkaufte sich das Blatt nicht mehr so gut wie in den ersten, florierenden Jahren 1781/1782, als jährlich immerhin vier Hefte erschienen waren. Auch Windischs Tätigkeit als Kommunalpolitiker ließ ihm nicht mehr genügend Zeit, sich seiner Passion, der Wissenschaft, beziehungsweise der redaktionellen Arbeit zu widmen, wie er wiederholt beklagte. Im Februar 1787 sollten nun weitere Hefte des *Magazins* erscheinen. Der Verleger hatte sie wieder hintangestellt und bestellten Arbeiten den Vortritt gegeben: „Nun, unser armes verwaistes Magazin betreffend so hat der eigensinnige Verleger desselben nichts eher drucken wollen, als bis er in seiner Druckerey mit bestellten Arbeiten fertig geworden. Eben bringt man mir den 3ten Bogen des IVten Bandes. Zwey Hefte werden bis Ostern erscheinen, aber freylich ohne Ihre Beyträge“, schrieb Windisch am 7. Februar 1787 an Cornides. Cornides, Pray und Schönwisner und die Leser des Blattes erhielten die beiden fertigen Stücke erst im August des Jahres – laut *Blauem Mantel* war es bereits im Juli erschienen. Windisch bedauerte, dass Cornides keine Zeit für die Einsendung von Beiträgen gefunden hatte: „Ich übersicke Ihnen die beyden fertig gewordenen Stücke unsers Magazins, und bitte, Herrn P[ater] Pray und Schönwisner, jedem ein Exemplar übergeben zu lassen; freylich werden die Leser die Meisterhand eines Cornides vermissen; und ich wäre untröstlich, wenn ich nicht etwas von unsrem Dreymann zu geben gehabt hätte!– Am dritten Stücke wurd wohl auch, aber nur, wenn der Verleger sonst nichts zu drucken hat, fortgesetzt, und daher mag es der Himmel wissen, wann wieder acht Bogen fertig werden!“¹¹¹

¹¹¹ Windisch an Cornides, 20. August 1787.

Es erschienen in der Folge noch zwei weitere Stücke des *Ungrischen Magazins* – vermutlich im Herbst 1787, bevor es endgültig eingestellt wurde.

Windisch begann nach dem Tod des Daniel Cornides eine neue Generation von Mitarbeitern für das *Magazin* zu gewinnen und schrieb diesbezüglich an Jakob Miller und Carl Richter.¹¹² Nach einer Unterbrechung und Vorbereitungsphase von zwei Jahren gab Windisch schließlich das *Neue Ungrische Magazin* heraus, das bis zu seinem Tod im Frühjahr 1793 existieren sollte. Er wählte diesmal andere Verleger: Johann Schauff in Preßburg und Ignaz Alberti in Wien. Sein produktivster Mitarbeiter war diesmal Johann Christian Engel¹¹³ sowie Windisch selbst. Er hatte auch Beiträge Seiverts aufbewahrt und im *Neuen Ungrischen Magazin* abgedruckt. Auch Andreas Fabricius aus der Zips und Anton Okolicsányi sowie Michael Wagner versprachen Windisch laufend, zuletzt noch im Februar und März 1793, Materialien für das Blatt zu senden. Zu einer Zusammenarbeit in dem neuen Netzwerk kam es allerdings nicht mehr. Karl Gottlieb Windisch verstarb am 31. März 1793 im Alter von 62 Jahren in Preßburg.¹¹⁴

Andrea Seidler

Universität Wien

Institut für Europäische vergleichende Sprach- und Literaturwissenschaft (EVSL)

DOI 10.14755/BARBIER.2017.13

¹¹² Windisch an Miller, 20. Februar 1787: „*Ich weiß nicht, ob Ihnen das Ungrische Magazin, wovon ich der Herausgeber bin, bekannt ist? Nach einer Pause von zwei Jahren, wird nun wieder an der Fortsetzung desselben gedruckt, und ich wünschte, dazu, auch von Ihnen einige Beyträge zu erhalten.*“

¹¹³ Johann Christian Engel (1770–1814)

¹¹⁴ VALJAVEC, *a.a O.*, S. 17.

Die österreichische Zensur 1751–1848*

Norbert Bachleitner

Ein wenig Theorie: ‚Old‘ oder ‚New Censorship‘?

Wie Klaus Kanzog in einem grundlegenden Eintrag im *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte* ausführt, umfasst der Terminus Zensur ein breites Spektrum an Maßnahmen, die die Entstehung und Verbreitung von Texten be- oder verhindern; es reicht von der Selbstzensur der Verfasser und Verfasserinnen und Maßnahmen informeller Zensur (ökonomischer Druck, Pressionen durch Interessensgruppen u. ä.) bis hin zu formeller Zensur durch eigens zu diesem Zweck eingerichtete Institutionen, die feststellen, ob ein Werk publiziert oder gelesen werden darf.¹ Im angelsächsischen Raum hat sich neuerdings unter dem Schlagwort *New Censorship* eine Betrachtungsweise etabliert, die

* Der Beitrag fasst wesentliche Ergebnisse einer im Druck befindlichen Monographie zum Thema zusammen (Norbert BACHLEITNER: *Die literarische Zensur in Österreich von 1751 bis 1848*. Köln, Weimar, Wien: Böhlau 2017). Die statistischen Berechnungen in den Tabellen beruhen auf der Auswertung der im Rahmen von durch "FWF Der Wissenschaftsfonds" geförderten Projekten erstellten Datenbank "Verpönt, Verdrängt – Vergessen? Eine Datenbank zur Erfassung der in Österreich zwischen 1750 und 1848 verbotenen Bücher" (<http://www.univie.ac.at/zensur>).

¹ Klaus KANZOG: *Art. Zensur, literarische*. In: *Reallexikon der deutschen Literaturgeschichte*. 2. Aufl. Berlin, New York: de Gruyter 1984, Bd. 4, S. 998–1049.

den Zensurbegriff noch weiter fasst. Der Begriff wird dort auf alle bei Sprechakten stattfindenden Vorgänge der Selektion und Unterdrückung möglicher Äußerungen angewendet, die, z. B. in Formen der Selbstzensur, sogar kreativ-produktiv wirken können. Zensur bedarf in diesem Konzept keiner Akteure oder Institutionen, sie ist ein automatisch wirkender diskursiver oder psychischer Mechanismus.²

Die Engführung von Zensur und Diskurs geht natürlich auf Michel Foucaults Studie *L'ordre du discours* zurück, in der er diskursinterne Prozeduren der Kontrolle und Beschränkungen des Zugangs zu Diskursen unterschieden hatte. Auf dem Spiel steht aus dieser Perspektive die (symbolische) Deutungsmacht von historisch-gesellschaftlichen Vorgängen. Wie Metternich einmal ausführte, mussten publizistische Äußerungen bekämpft werden, die die Macht des „ewigen Rechts“ angriffen.³ Der österreichische Staatskanzler Metternich vertrat in einer Denkschrift von 1830 auch die Theorie, dass subversive Gedanken wie eine Seuche zu wirken vermögen.⁴ Das Denken stehe jedem Menschen frei, aber mit dem Schreiben verkörpere sich der Gedanke und durch den Druck werde er zur verkäuflichen Ware, die wegen ihrer großen Verbreitung überwacht werden müsse.

Die Ausweitung des Zensurbegriffs auf sämtliche Vorgänge der Selektion, Behinderung oder Beschränkung von Textproduktion und -

² Vgl. Robert C. POST: *Censorship and Silencing*. In: *Censorship and Silencing. Practices of Cultural Regulation*. Ed. by Robert C. POST. Los Angeles: The Getty Research Institute 1998, S. 1–12.

³ Vgl. *Literarische Geheimberichte. Protokolle der Metternich-Agenten. Band II: 1844–1848*. Hg. v. Hans ADLER. Köln: informationspresse – c. w. leske 1981, S. 13.

⁴ Zit. in Ludwig August FRANKL: *Erinnerungen*. Hg. v. St. HOCK. Prag: Calve (Josef Koch) 1910, S. 200.

rezeption macht ihn meines Erachtens wissenschaftlich inoperabel, vor allem, wenn man es mit älteren, nicht demokratischen Gesellschaften zu tun hat. Hier war Zensur eindeutig institutionell organisierte „autoritäre Fremdbestimmung“,⁵ ein Herrschaftsinstrument, das versucht, vermeintlich Schädliches und Bedrohliches von einer Gesellschaft fernzuhalten und ‚Fehlentwicklungen‘ im psychischen, politischen und sozialen Bereich zu verhindern. Die Zensur oszilliert dabei zwischen Garantie der Sicherheit und Anleitung zu einem glücklicheren Leben bzw. Aufklärung (das ist die Sicht der Zensoren und ihrer Auftraggeber) und intellektueller Disziplinierung der als unmündig gedachten Untertanen (das ist die Sicht der Zensurvorgängen Unterworfenen). Den sozialen Charakter der Zensur bestätigt die von den Zensurmächtigen meist getroffene Unterscheidung zwischen Gebildeten und der lesenden ‚Masse‘. Erinnert sei nur an die Karlsbader Beschlüsse von 1819, die alle Werke über 20 Bogen (d. i. 320 Seiten) Umfang von der Vorzensur befreiten, weil solche Werke nur für die gebildete und begüterte Schicht erreichbar waren. Auch das Instrument der Sondergenehmigungen (der sogenannten ‚Scheden‘) zum Bezug verbotener Bücher an sozial arrivierte Leser (Adel, Gelehrte, Politiker) unterstreicht die soziale Klausel der Zensur in Österreich. Von dieser Schicht nahm man an, dass sie nicht an einer Veränderung der gesellschaftlichen Struktur interessiert war. Es kommt zu einem Konflikt zwischen zwei widerstrebenden Prinzipien: „transparency versus opacity“,⁶ oder, mit anderen Worten, Zugänglichkeit des Wissens für alle oder Beschränkung auf die *happy few*.

⁵ Beate MÜLLER: *Über Zensur: Wort, Öffentlichkeit, Macht. Eine Einführung*. In: Beate MÜLLER (Hg.): *Zensur im modernen deutschen Kulturraum*. Tübingen: Niemeyer 2003, S. 1–30, hier S. 6.

⁶ Peter BURKE: *A Social History of Knowledge revisited*. In: *Modern Intellectual History* 4,3 (2007), S. 521–535, hier S. 532.

Ein Blick auf die Geschichte der Zensur erhärtet den Eindruck, dass Zensur mit Machtkrisen einhergeht. Sie taucht stets auf, wenn alte Gewissheiten und Normen infrage gestellt werden, so in der Renaissance: Buchdruck und Verbreitung des Lesens implizierten eine Pluralisierung der ‚Wahrheit‘. Dabei sollte Zensur nicht ein für allemal als Instrument der Unterdrückung betrachtet werden, sondern als eine wandelbare Instanz der Überwachung der (literarischen) Kommunikation in einer historisch bestimmaren Gesellschaft, die einem wandelbaren Set von Normen folgt. So herrschte zwischen ca. 1760 und 1790 in Österreich die Förderung der Aufklärung bei gleichzeitiger Unterdrückung des Obskurantentums vor, Zensur erscheint hiermit in dieser Epoche als geradezu fortschrittliche Kraft. Nach der Erfahrung der Französischen Revolution versuchte die Zensur dagegen den politischen *status quo* einzufrieren und Veränderungen möglichst zu verhindern.

Die Befürchtungen der Zensur werfen die Frage nach dem Wirkungspotential von Literatur und von Texten im Allgemeinen auf. Über weite Strecken folgt die Zensur und später auch die Justiz der Lern- bzw. Nachahmungstheorie, die davon ausgeht, dass fiktional vorgeführte Verhaltensweisen und Appelle zu Nachahmungstaten führen. Als zeitgenössisches Beispiel aus Österreich soll ein Gutachten des Zensors Johann Gabriel Seidl, selbst Lyriker, über Moritz Hartmanns Gedichtsammlung *Kelch und Schwert* (1845) dienen, in dem er seine Befürchtungen über die Wirkung der Texte detailliert offenlegt:

Der Verfasser leiht nicht nur seinen eigenen Freiheitsträumen Worte, verrät nicht nur sein inneres Hussitentum mit unvorsichtiger Offenheit, sprudelt nicht nur seinen Unwillen gegen das Bestehende rückhaltlos heraus, was man allenthalben einem jungen, phantasievollen, vulkanisch-tobenden Dichtergeiste als erste Eruption zu Gute halten könnte –

sondern er tritt auch aus der Sphäre der Subjektivität heraus und legt es darauf an, aufzustacheln, mitzureißen, zu entflammen, was ihm, wo Elemente der Unzufriedenheit vorhanden sind, bei der Kraft seines Ausdruckes und der Lebhaftigkeit seines Wortes nicht allzu schwer werden dürfte.⁷

Anleihen kann die Zensurforschung in der Frage der Wirkungsmächtigkeit von Texten bei der Erforschung sozialer Bewegungen nehmen, von Interesse sind insbesondere die *Collective Action Frames*. Solche Handlungsrahmen „are action-oriented sets of beliefs and meanings that inspire and legitimate the activities and campaigns of a social movement organization (SMO)“.⁸ Ungerechtigkeiten werden aufgegriffen, Opfer und Täter, Gut und Böse, Schuld und ihre Auswirkungen festgemacht usw. Wichtig ist die Anschlussfähigkeit an kulturelle Gegebenheiten, Narrative, Mythen und Diskurse. „This means that activists are not able to construct and impose on their intended targets any version of reality they would like“.⁹ Es geht also keine unmittelbare Nachahmungswirkung von Texten aus, sie modellieren aber das Weltbild, schließen an vorhandene Eindrücke und Einstellungen an und bekämpfen antagonistische *frames*, d. h. sie streben danach, *master frames* zu werden. Einzelne (‘einsame’) Lektüreakte haben weniger Konsequenzen als kollektive, womöglich mit Austausch, Diskussion

⁷ Johann Gabriel SEIDL: *Gutachten über Moritz Hartmanns „Kelch und Schwert“*. In: *Jung Österreich. Dokumente und Materialien zur liberalen österreichischen Opposition 1835–1848*. Hg. v. Madeleine RIETRA. Amsterdam: Rodopi 1980, S. 57.

⁸ Robert D. BENFORD, David A. SNOW: *Framing Processes and Social Movements: An Overview and Assessment*. In: *Annual Review of Sociology* 26 (2000), S. 611–639, hier S. 614.

⁹ Ebd., 625.

und der Entwicklung von Handlungskonzepten verbundene Rezeption (zum Beispiel in einer Lesegesellschaft, einem Salon oder im Theater).

Die Zensur zwischen 1751 und 1791: Förderung der Aufklärung

1751 setzte Kaiserin Maria Theresia die Pioniertat der Einrichtung einer permanenten Zensurkommission. Bis dahin waren Verbote je nach Anlass individuell verhängt worden. Als Alternativen zum Verbot wurden missliebige Bücher verbrannt, im Fall ketzerischer Schriften zuweilen auch die Autoren. Unter Maria Theresia wurde die Zensur vergleichsweise straff gehandhabt, bis 1780 war die Verbotstätigkeit intensiv; im josephinischen Jahrzehnt und seinem kurzen Annex der Regierungszeit Kaiser Leopolds II. (bis 1792) wurde die Zensurschraube gelockert. Man kann hier vom Übergang von einem paternalistischen zu einem liberalen Zensursystem sprechen, das in der Folge (unter Franz I.) von einem paternalistisch-autoritären Zensurregime abgelöst wird.

Die Entwicklung von den maria-theresianischen Jahrzehnten zur Epoche Josephs II. lässt sich an der Statistik der Verbote ablesen. In den 1750er Jahren betrug die Summe der Verbote 1726, in den 1760er Jahren 1395 und in den 1770er Jahren 1580, die Zahlen lassen also keine großen Schwankungen erkennen. In den 1780er Jahren sank die Zahl der verbotenen Schriften jedoch – trotz ansteigender Buchproduktion – auf insgesamt 641. Das Französische kommt dem Deutschen im Zeitraum 1754–80 an Bedeutung zumindest sehr nahe. Das Lateinische ist als gelehrte und Kirchensprache noch stark präsent, während das Englische, das zusammen mit dem Französischen wesentliche Literatur der Aufklärung bereithielt, eine untergeordnete Rolle spielt und klar hinter dem Italienischen rangiert. In den Jahren 1783–91 dominieren dann die deutschsprachigen Werke das Feld, das

Französische ist auf ein Drittel der Verbote gesunken, vermutlich infolge des Erstarkens der heimischen Buchproduktion wie auch größerer Toleranz gegenüber der französischen Literatur.

Verbotene Schriften 1754–1791

Jahr	Verbote	Teilsommen
1754	669	
1755	393	
1756	197	
1757	191	
1758	118	
1759	158	1726
1762	411	
1763	150	
1764	118	
1765	166	
1766	146	
1767	94	
1768	122	
1769	188	1395
1770	132	
1771	196	
1774	578	
1776	164	
1777	132	
1778	155	
1780	223	1580
1783	5	
1784	267	

Jahr	Verbote	Teilsummen
1785	47	
1786	36	
1787	42	
1788	37	
1789	54	
1790	68	
1791	85	641
Summe	5342	5342

*Aufteilung der Verbote 1754–1780
und 1783–1791 nach Sprachen*

Deutsch	2203	(= 46,8 %)
Französisch	1506	(= 32,0 %)
Lateinisch	619	(= 13,2 %)
Italienisch	164	(= 3,5 %)
Englisch	111	(= 2,4 %)
Andere	98	(= 2,1 %)
Summe 1754–80	4701	(= 100 %)
Deutsch	491	(= 76,6 %)
Französisch	126	(= 19,7 %)
Lateinisch	15	(= 2,3 %)
Italienisch	1	(= 0,0 %)
Englisch	1	(= 0,0 %)
Mehrsprachig	7	(= 1,1 %)
Summe 1783–91	641	(= 99,9 %)

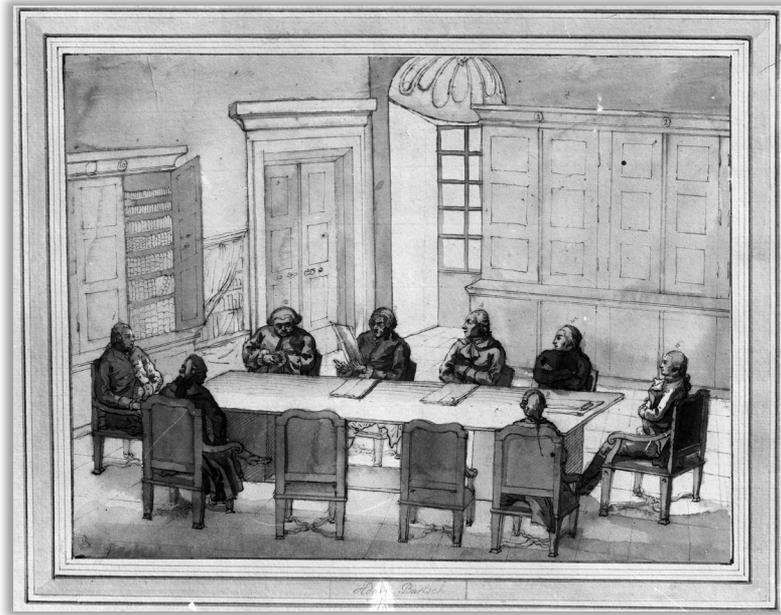
In diesem Zeitraum wurde die Zensurhoheit von der Kirche und den Jesuiten zum Staat, zu Gelehrten und Beamten, verlagert. Der Motor hinter dieser Verweltlichung der Zensur war bekanntlich der kaiserliche Leibarzt Gerard van Swieten, der als Vorsitzender der Kommission bis 1772 auch einen Großteil der Bücher im Alleingang zensurierte, namentlich Naturwissenschaften, Historiographie und Belletristik. Im Geist der Aufklärung sollte das Leben und Denken der Vernunft unterworfen werden. Abgesehen von idealistischen Motiven der Besserung der Menschheit, benötigte der moderne Staat mündige, selbständige und vor allem gut informierte Bürger und ökonomische Subjekte. So wurde ein gemäßigter Reformkatholizismus (der Jansenismus) toleriert bzw. gefördert, die Schriften der Jesuiten wurden dagegen ab 1759 verboten, zumal man ihnen unterstellte, dass sie den Fürstenmord billigten.¹⁰ Verfolgt wurden der Deismus und der Protestantismus, aber auch alle Formen des Aberglaubens. Werke von Autoren, die die Aufklärung zu weit trieben und/oder der Unsittlichkeit verdächtig waren, wie Lessing, Wieland, Fielding, Crébillon, Rousseau oder Voltaire, fanden keine Gnade.

¹⁰ Vgl. dazu das Standardwerk zur maria-theresianischen Zensur von Grete KLINGENSTEIN: *Staatsverwaltung und kirchliche Autorität im 18. Jahrhundert. Das Problem der Zensur in der thesesianischen Reform*. Wien: Verlag für Geschichte und Politik 1970.

Meistverbotene Autoren 1754–1780

1. Voltaire	92
2. Argens, Jean-Baptiste de Boyer d'	24
3. Dorat, Claude Joseph	17
Friedrich II.	17
Meier, Georg Friedrich	17
6. Rétif de La Bretonne, Nicolas-Edme	16
Rousseau, Jean-Baptiste	16
Wieland, Christoph Martin	16
9. Crébillon, Claude Prosper Jolyot de	15
10. Leti, Gregorio	13

Die Kommission trat einmal monatlich, bei Bedarf auch öfter, bei Van Swieten zusammen. Die Mitglieder referierten über die ihnen zur Beurteilung zugesandten noch unbekanntenen Bücher, dann wurde über die Beurteilung abgestimmt. Bei einstimmigem Urteil war der Fall erledigt, Verbote wurden an die Kaiserin (de facto die Hofkanzlei) zur Bestätigung weitergeleitet. Bei unterschiedlichen Urteilen wurde der Fall vertagt, alle Zensoren mussten die fragliche Schrift lesen und sich eine Meinung bilden. Wenn dann noch immer keine einhellige Beurteilung erzielt werden konnte, wurden alle Meinungen zu Protokoll genommen und dieses ebenfalls der Kaiserin zur Entscheidung übergeben.

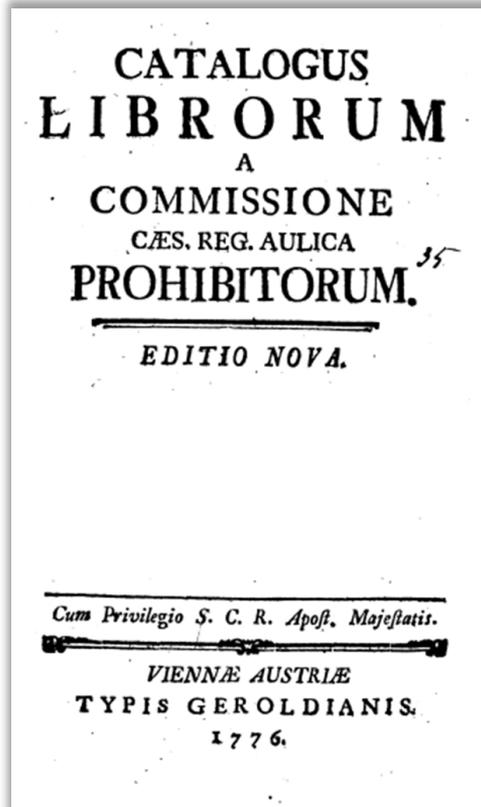


*Eine Sitzung bei Gottfried van Swieten in der Camera praefecti.
Zeichnung von Adam Bartsch
(Österreichische Nationalbibliothek, Bildarchiv und Grafiksammlung)*

Die verbotenen Titel wurden in Form von monatlich zusammengestellten Consignationen in die Provinzen versandt und am Jahresende als jährlicher Nachtrag zum *Catalogus librorum prohibitorum* zusammengefasst. In einem merkwürdigen Ritual wurden in den Kommissionssitzungen zudem die bei Privatpersonen beschlagnahmten verbotenen Bücher „sogleich in Stücke zerrissen und vertilget.“¹¹ Nur theologische und politische Literatur wurde, sofern

¹¹ Aus einem Bericht an die steirische Landesregierung mit dem Titel „Kurze Nachricht von Einrichtung der hiesigen Hofbüchercommission“; zit. bei

noch nicht vorhanden, in die kaiserliche bzw. die erzbischöfliche Bibliothek inkorporiert.



Titelblatt der oft zitierten letzten, 360 Seiten umfassenden Kompilation der Verbote aus der Regierungszeit Maria-Therσίας von 1776

August FOURNIER: *Gerhard van Swieten als Censor*. In: Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse 84 (1876), Heft 3, S. 387–466, hier S. 419.

In die 1760er Jahre reicht die Praxis zurück, Gebildeten bzw. Angehörigen der Oberschicht Scheden zu erteilen, wenn diese nicht ohnehin informelle Kanäle benützten, um sich die gewünschten Bücher zu besorgen. So soll sich Graf Karl von Zinzendorf, wie er in seinem Tagebuch vermerkt, während seiner Zeit als Gouverneur von Triest zwischen 1777 und 1780, kistenweise verbotene Bücher aus Frankfurt, Leipzig oder aus Paris per Schiff über Marseille haben liefern lassen. 1772 wurde das Zensorenamt erstmals professionalisiert, was für die Kommissionsmitglieder bescheidene Zulagen bzw. Besoldung in der Höhe von 300 bis 500 Gulden bedeutete.

Unter Joseph II. wurde die Zensur zwar nicht, wie oft behauptet, abgeschafft, aber stark liberalisiert. Um eine einheitliche Organisation und Praxis zu gewährleisten, wurden die Länderkommissionen kurzerhand abgeschafft, die Zensur sollte, so weit als möglich, für die gesamte Monarchie von Wien aus erledigt werden. Populäre Literatur sollte fortan strenger behandelt werden als wissenschaftliche Werke, die ohnehin nur das gebildete Publikum erreichten. Protestantische Bücher sollten Protestanten erlaubt werden, religionskritische Schriften freigegeben, sofern sie die katholische Religion nicht systematisch infrage stellten. Dasselbe galt für Kritik in anderen Bereichen sowie an Personen „vom Landesfürsten bis zum Untersten“. Die Sondergenehmigungen (Scheden) wurden abgeschafft, ein Buch sollte entweder verboten oder für jedermann zugänglich sein. Ferner ließ Joseph den seit den 1750er Jahren stark angewachsenen *Catalogus librorum prohibitorum* revidieren und Titel, für deren Verbot kein Grund mehr bestand, freigegeben. In dem revidierten Katalog wurden die zuvor verbotenen 4701 Titel auf 845 reduziert.

Die Kirche wurde aus der Zensurtätigkeit ausgeschlossen, damit nicht genug, die staatliche Zensur verbot hin und wieder Schriften des Vatikan, z. B. wenn sie die Rechte des Papstes gegenüber den

weltlichen Landesherren hervorstrichen, was einen permanenten Konflikt mit dem Wiener Erzbischof hervorrief.¹²

Die Zensur als Instrument der Repression:
Die Ära Napoleons und der Vormärz (1792–1848)

*Zwischen Französischer Revolution und
Studentenunruhen (1792–1820)*

Per Hofdekret vom 10. Februar 1792 übernahm die böhmisch-österreichische Hofkanzlei die Zensuragenden von der aufgelassenen Studien- und Zensurhofkommission, die Zensoren lieferten zukünftig ihre individuell erstellten Gutachten ab, auf deren Grundlage ein Beamter der Hofkanzlei die endgültige Entscheidung über Zulassung oder Verbot traf. Ein Hofdekret erinnerte im Februar 1793 daran, dass Bücher, die die Französische Revolution positiv darstellten, weder zum Druck, noch zur Einfuhr zugelassen werden sollten. Am 22. Februar 1795 wurde eine Generalzensurverordnung erlassen, die die bisherigen partiellen Verordnungen zusammenfasste. Kein Manuskript, auch kein Nachdruck und keine Übersetzung, durfte fortan ohne Bewilligung gedruckt, kein im Ausland gedrucktes Buch ohne vorherige Zulassung verkauft werden (das bedeutete strikte Vorzensur). Die Versendung von in Österreich verbotenen Manuskripten zum Druck im Ausland war verboten. Die Verbotszahlen kletterten auf eine Höhe, die auch gegen Ende des Vormärz, trotz stark angestiegener literarischer Produktion, nicht mehr übertroffen wurde.

¹² Siehe zur josephinischen Zensur Oskar SASHEGYI: *Zensur und Geistesfreiheit unter Joseph II. Beitrag zur Kulturgeschichte der habsburgischen Länder*. Budapest: Akadémiai Kiadó 1958.

Jahr	Verbotene Titel
1792	179
1793	226
1794	520
1795	779
1796	744
1797	491
1798	839
1799	792
1800	725
1801	754
1802	741
1803	676
1804	598
1805	375
1806	254
1807	200
1808	255
1809	102
1810	158
1811	94
1812	83
1813	130
1814	118
1815	57
1816	254
1817	240
1818	250
1819	314
1820	469
Summe 1792–1820	11 417

Signifikant ist der Anstieg der Verbote von Druckschriften in den Jahren 1794 und 1795 auf das Dreieinhalbfache des Niveaus von 1793. Das Niveau der Verbote von 1795 wurde bis 1802 beibehalten, ehe die Verbotszahlen bis 1815, dem Jahr des Wiener Kongresses, auf weniger als ein Zehntel des Standes von 1802 absanken. Die Verbotstätigkeit stagniert dann bis 1819, dem ersten Jahr, in dem wieder eine markante Zunahme zu verzeichnen ist. Dieser Anstieg der Verbote markiert das Einsetzen des Vormärz in Österreich. Während die österreichischen Autoren ihre Manuskripte an die Verhältnisse anpassten, also Selbstzensur übten, musste die außerhalb der Monarchie erschienene Literatur immer strenger behandelt werden. Das Deutsche dominierte bei den verbotenen Büchern klar, gefolgt, mit großem Abstand, vom Französischen und Italienischen.

Die meistverbotenen Autoren sind nun fast nur noch Verfasser populärer Belletristik:

1. Sintenis, Christian Friedrich	36
2. Albrecht, Johann Friedrich Ernst	30
3. Voss, Christian Daniel	29
Vulpius, Christian August	29
5. Cramer, Carl Gottlob	28
6. Pigault-Lebrun, Charles Antoine Guillaume	27
7. Arndt, Ernst Moritz	26
Bornschein, Johann Ernst Daniel	26
Kotzebue, August Friedrich Ferdinand von	26
10. Laukhard, Friedrich Christian	22

Die Verbote wurden nun monatlich kompiliert und in Listenform an die Zensurstellen in den Provinzen verschickt, nicht aber an die

auf die Religion, die Geistlichkeit, die monarchistische Regierungsform, den Regenten oder die Verwaltung des Staates, ferner Verletzung der Sittlichkeit und persönliche Beleidigungen). Ernsthaften und innovativen wissenschaftlichen Beiträgen wurde Toleranz versprochen, während wertlose Unterhaltungsliteratur mit der vollen Strenge der Zensur rechnen musste. Speziell wurde die seit dem späten 18. Jahrhundert aufblühende Trivialliteratur, insbesondere Ritter-, Räuber-, Geister- und Geheimbundgeschichten, der Aufmerksamkeit der Zensoren empfohlen, weil sie nur „die Einbildungskraft spannen und beschäftigen, sie mit abenteuerlichen Idealen füllen, oder gar dem Verbrechen den Anstrich von Grösse geben“.¹⁵ Als Majestätsbeleidigung wurde sogar ein im 14. Jahrhundert angesiedelter unbedeutender Roman wie Mme. Barthélemy-Hadots *Clotilde de Hasbourg* (Paris 1810) empfunden, ein Familiendrama um Rudolf den Stifter, in dem „die einen [die Mitglieder der habsburgischen Dynastie] ebenso unnatürlich lasterhaft und verabscheuungswürdig, als die andern, die unterdrückten, tugendhaft und liebenswürdig“ dargestellt werden. Der Zensor fand es „unschicklich, solche gräßliche Charaktere und Personen, wie die angebliche Clotilde, und der angebliche Casimir als die ältesten Geschwister des Kaisers Rudolph sind, als zu den Voreltern und

Publizistik und öffentliche Meinung in den Jahren 1809–1815 in Österreich.
Diss. Wien (masch.) 1926, S. I–XIV.

¹⁴ Vorschrift für die Leitung des Censurwesens und für das Benehmen der Censoren, in Folge a. h. Entschliebung vom 14. September 1810 erlassen; zitiert in Julius MARX: *Die österreichische Zensur im Vormärz*. Wien: Verlag für Geschichte und Politik 1959, S. 73–76.

¹⁵ Zensur-Vorschrift vom 12. September 1803; zitiert in NAGLER: *Regierung, Publizistik und öffentliche Meinung*, S. VII.

Verwandten des Habsburgischen Hauses gehörig vorzustellen, und als solche im Publicum cursiren zu lassen.“¹⁶

Auch ein Heinrich von Kleist war gegen den Vorwurf der Unsittlichkeit nicht gefeit. Der erste Band seiner gesammelten *Erzählungen* (Berlin 1810), der „Michael Kohlhaas“, „Die Marquise von O...“ und „Das Erdbeben in Chili“ enthielt, wurde im Januar 1811 von dem auf Belletristik spezialisierten Zensor Baron Retzer wegen zweier eher unauffälliger Stellen in der letztgenannten Erzählung mit dem strengsten Zensurgrad ‚damnatur‘ beurteilt.

Wenn diese Erzählungen auch nicht ohne allen Werth sind, so kann ihr Gehalt doch die unmoralischen Stellen [nicht] vergessen machen, welche besonders in der Erzählung „das Erdbeben von Chili“ S. 307 und 308 vorkommen. Ein junger Spanier, dem der Vater das Mädchen seines Herzens in ein Kloster gegeben hatte, sucht Gelegenheit sie zu sehen, durch einen unglücklichen Zufall kommt er mit ihr in einer verschwiegenen Nacht zusammen, und macht den Klostergarten zum Zeugen seines vollen körperlichen Glückes. Das Mädchen ist schwanger, und bekommt eben in dem Augenblick die Mutterwehen, als die feierliche Frohnleichnamsp procession der Nonnen beginnt, welcher die Novizinnen folgen sollen. Der Ausgang dieser Erzählung ist in höchstem Grade gräßlich.¹⁷

In den Monaten der Napoleonischen Besetzung Wiens 1805 und 1809 brachten einige Verlage prompt bis dahin verbotene Bücher heraus, zum Beispiel Gesamtausgaben der Werke Voltaires und Wielands, die nach Abzug der Franzosen von Neuem verboten wurden. Das brachte

¹⁶ Allgemeines Verwaltungsarchiv, Polizeihofstelle, Signatur 97k/1811.

¹⁷ Ebd.

Probleme mit den Verlegern, Buchhändlern und Subskribenten, die Schadenersatz forderten.

Die lokalen Bücherrevisionsämter, bei denen alle Büchersendungen aus dem Ausland einlangten und auf Verbotenes kontrolliert wurden, konnten in eigener Verantwortung kleinere, offensichtlich unproblematische und vor allem unpolitische Manuskripte und Bücher zum Druck freigeben bzw. bei Manuskripten kleine Änderungen oder Auslassungen verlangen. Die Bücherrevisoren in den Ländern waren aber grundsätzlich nicht befugt, ein Verbot auszusprechen, dieses musste von der Wiener Zentrale, der Polizeihofstelle, ausgehen. Ausnahmen von diesen eingeschränkten Kompetenzen der Bücherrevisionsämter in den Länderhauptstädten bildeten Lemberg, Mailand und Venedig. In den dortigen Ämtern wurden sämtliche Manuskripte von Neuerscheinungen und von außen einlangende Bücher in polnischer bzw. italienischer Sprache beurteilt. Sowohl die Listen verbotener wie auch die Verzeichnisse der zugelassenen Schriften zeigen, dass die Quantität der Produktion in diesen Sprachen eine solche Vorgangsweise nahelegte; im Fall Lembergs war wohl zudem die Sprache ein Grund für die lokale Abwicklung der Zensur.

Die Bücherrevisionsämter waren ferner für die Ausstellung von Scheden zuständig, was eine sehr hohe Arbeitsbelastung darstellte, weil über jeden Bewerber Informationen über Beruf, Verhalten etc. eingeholt werden mussten. Nicht einmal Mitglieder der kaiserlichen Familie erfreuten sich eines Freibriefs zur Lektüre verbotener Werke. Erzherzog Johann hatte, wie von ihm bestellte anstößige Werke – zum Beispiel über Skandalgeschichten an diversen Höfen (Die geheime Geschichte des Hofes von St. Cloud; Vertraute Briefe über die inneren Verhältnisse am preußischen Hofe) oder Ehehygiene (Die reinmenschliche Ansicht der Ehe) – zeigen, großes Interesse an verpönter Literatur und unterhielt aus diesem Grund enge Beziehungen zum Bücherrevisionsamt. Als ihm ohne Sondergenehmigung das Buch *Napoleon Buonaparte wie er lebt und*

lebt, und das französische Volk unter ihm (Petersburg: Hammer 1806) ausgefolgt worden war, rügte der Kaiser deswegen den Polizeipräsidenten.¹⁸

Die Zensur im Vormärz (1821–1848)

In den 1820er Jahren formierten sich die (deutsch-)nationalen Bewegungen, ähnliche Bestrebungen traten in der Lombardei und in Venetien auf, etwas später wurden auch Ungarn und Galizien bzw. Polen zu Herden nationaler Unabhängigkeitsbewegungen. 1819 wurden als Instrument der Gegensteuerung die restriktiven Karlsbader Beschlüsse verabschiedet, die, wie schon gesagt, unter anderem im gesamten Deutschen Bund Schriften mit weniger als 20 Bogen Umfang zensurpflichtig machten.

Zur Überwachung der schriftlichen Kommunikation gesellte sich die Observierung verdächtiger Personen. Unter anderem zogen die italienischen Geheimbünde die Aufmerksamkeit der österreichischen Regierung auf sich, in den 1820er Jahren rückten zudem die Aktivitäten der Unterstützer des griechischen Befreiungskampfes in den Mittelpunkt. Ein prominentes Opfer der Bespitzelung durch die Polizei war Lord Byron, der aus seinem Abscheu vor den österreichischen „huns“ und „barbarians“, die den liberalen Fortschritt verhinderten, kein Hehl gemacht hatte. Kein Wunder, dass sich Metternich nur allzu leicht von der Gefährlichkeit der Engländer auf der italienischen Halbinsel überzeugen ließ. Am 25. Dezember 1820,

¹⁸ Friedrich Wilhelm SCHEMBOR: *Meinungsbeeinflussung durch Zensur und Druckförderung in der Napoleonischen Zeit. Eine Dokumentation auf Grund der Akten der Obersten Polizei- und Zensurhofstelle*. Wien 2010 (<https://fedora.phaidra.univie.ac.at/fedora/get/o:62678/bdef:Book/view>), S. 98.

ein halbes Jahr nach der Revolution in Neapel, berichtete er dem Kaiser:

Engländer mit solch radicalen Grundsätzen wie sie [...] Lord Biron in Ravenna bethätigt und wie solche [...] von den Lord Kinaird und Hamilton bekannt sind, müssen als die gefährlichsten Independenz- und Revolutionsapostel betrachtet werden, und sollten daher, ohne irgend eine Reklamation der Großbritannischen Regierung wegen Intoleranz gegen ihre Unterthanen zu besorgen durch gemeinsame Maßregeln aller Italienischer Gouvernements von der Halbinsel fernegehalten werden.¹⁹

Ein zweiter Restaurationsschub folgte nach der französischen Julirevolution 1830 mit dem Sturz Karls X. Das Hambacher Fest der nationalen deutschen Studenten im Mai 1832 schürte die Revolutionsängste weiter, die Befürchtungen hinsichtlich einer europaweiten Verschwörung gegen die Monarchien verstärkten sich. Im Fokus der Zensur standen jetzt als revolutionär eingeschätzte Schriften, die mehrheitlich in liberalen Gebieten wie der Hansestadt Hamburg oder in der Schweiz erschienen.

Scheden waren, wie schon angedeutet, im Allgemeinen hochgestellten Personen vorbehalten. Sie ermöglichen so manche überraschende Einsicht in die Lesegewohnheiten. So ist eine lange Liste von Angehörigen der österreichischen Hocharistokratie erhalten, die Gesuche um eine Scheda für Eugène Sues Sensationsroman *Le Juif*

¹⁹ Zitiert nach Karl BRUNNER: *Byron und die österreichische Polizei*. In: Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen 80 (1925), Bd. 148, S. 28–41, hier S. 32.

errant (1843/44) beantragten,²⁰ der in der Literaturgeschichte – zusammen mit *Les Mystères de Paris* desselben Verfassers – als Markstein der Populärliteratur gilt.

Für Angehörige des Mittelstandes waren die Aussichten, eine Scheda zu erhalten, dagegen von vorne herein gering. Zuweilen wurde ihnen trotz Vertrauenswürdigkeit ihre Profession zum Verhängnis. So wurde dem Mailänder Musikalienhändler Ricordi zwar das beste Zeugnis ausgestellt, man befürchtete aber, dass er seinen Kunden in seinem gut besuchten Geschäftslokal die von ihm beantragte verbotene Zeitschrift *L'Illustration* als Attraktion zur Lektüre auslegen könnte.²¹

Eng verbunden mit der Zensur war die Überwachung des Buchhandels durch die Polizei. Es war aber nicht einfach, einen Buchhändler wegen Besitzes bzw. Handels mit verbotenen Büchern zu verurteilen, so auch im Fall der Buchhandlung Santini in Venedig, bei der im Juni 1837 ca. 100 Bände verbotene Bücher gefunden wurden. Unter den beschlagnahmten Werken fanden sich verschiedene historiographische Werke sowie Boccaccios *Decameron* und zeitgenössische Romane von Victor Hugo, George Sand, Balzac, Lamartine, Bulwer und einigen anderen. Die Werke waren von der Buchhandlung Rusconi aus Padua nach Venedig geliefert worden. In der Untersuchung des Falles stellte sich heraus, dass der lokale Zensor bzw. Bücherrevisor die verbotenen Werke für die Buchhandlung freigegeben hatte, weil er sie – wie er zunächst angab – in der großen Menge der zu bearbeitenden, aus dem Ausland eingelangten Bücher übersehen hatte. Dann erinnerte er sich aber, dass er ein Paket aus Bruxelles an den vertrauenswürdig erscheinenden Rusconi mit der

²⁰ Vgl. Norbert BACHLEITNER: *Der englische und französische Sozialroman des 19. Jahrhunderts und seine Rezeption in Deutschland*. Amsterdam, Atlanta/GA: Rodopi 1993, S. 121–124.

²¹ Siehe Julius MARX: *Vormärzliches Schedenwesen*. In: Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs 16 (1963), S. 453–468, hier S. 462.

Auflage ausgefolgt habe, die verbotenen Bücher an den Absender zurückzuschicken. Rusconi gab dagegen an, dass die Auflage des Zensors darin bestand, die Bücher mit Umsicht („con circospezione“), d. h. an vertrauenswürdige Kunden, zu verkaufen, und wurde deshalb freigesprochen.²² Oft kam es aber gar nicht zu Anklagen, die Buchhändler und ihre Gehilfen kannten Tricks, wie man aus dem Ausland im Bücherrevisionsamt eingelangte Bücher unbemerkt in Ballen erlaubter Bücher einschmuggeln und abtransportieren konnte. Solche punktuelle Selbsthilfe ist erklärlich, zumal alle Proteste und Beschwerden der Buchhändler über die geschäftsstörende Wirkung der Bücherverbote ungehört verhallten.

Die Statistik belegt, dass sich das Verhältnis zwischen Bücherproduktion bzw. erlaubten Büchern und Verboten, trotz der Verschärfung der Vorgangsweise der Zensur, immer mehr zugunsten der zugelassenen Schriften verschob. Die Verschärfungen können als verzweifelter Versuch, zu retten, was noch zu retten war, interpretiert werden. Wie man weiß, war er zum Scheitern verurteilt.

Verbotene Schriften 1821–1848

Jahr	Verbotene Bücher
1821	847
1822	939
1823	698
1824	640
1825	751
1826	1 033

²² Marco CALLEGARI: *Produzione e commercio librario nel Veneto durante il periodo della Restaurazione (1815–1848)*. Tesi di Dottorato, Università degli Studi di Udine 2013, S. 343–345.

Jahr	Verbotene Bücher
1827	800
1828	948
1829	1 147
1830	979
1831	934
1832	955
1833	1 049
1834	1 214
1835	928
1836	946
1837	928
1838	1 258
1839	1 240
1840	960
1841	753
1842	791
1843	886
1844	868
1845	1 307
1846	1 324
1847	1 453
1848	225
Summe 1821–48	26 801

Zwischen 1819 (314) und 1822 (939) stiegen die Verbotszahlen um das Dreifache. Bis zum Ende der 1840er Jahre, und damit bis zum Ende des Metternichschen Zensursystems, bewegte sich die Verbotszahl in der Folge um die Marke von 1822. Die Zuwächse der Buchproduktion, die sich in diesem Zeitraum beinahe vervierfachte, bilden sich in der Verbotstätigkeit nicht ab. Die Buchproduktion eilte

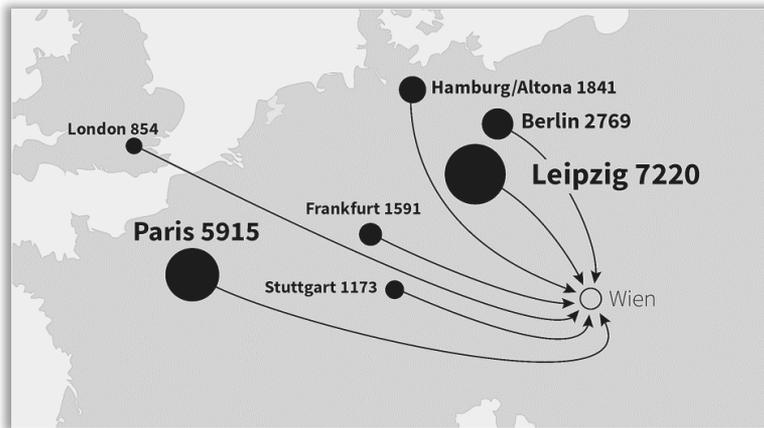
der Zensur gewissermaßen davon, entzog sich zusehends dem Zugriff der Staatsmacht, was eine symbolische Parallele zu den realpolitischen Vorgängen darstellt, die in der Revolution von 1848 gipfelten.

Das Deutsche ist weiterhin konstant die dominierende Sprache auf den Verbotslisten, sein Anteil beträgt im gesamten Zeitraum durchschnittlich 74%. Das Französische hält den Platz der zweitwichtigsten Sprache mit einem Anteil von ca. 13%. Auf den nächsten Plätzen folgen das Italienische und das Polnische, somit Druckschriften aus den beiden durch Unabhängigkeitsbewegungen am stärksten perturbierten Regionen.

Die meistverbotenen Autoren stammen nun wieder aus der ausländischen, vor allem der französischen Romanliteratur, was die Leserevolution in dieser Zeit mit der Folge geradezu industrieller Literaturproduktion bestätigt:

1. Kock, Charles Paul de	73
2. Sue, Eugène	67
3. Krug, Wilhelm Traugott	56
4. Dumas, Alexandre (père)	52
5. Sismondi, Jean Charles Léonard Simonde de	46
6. Balzac, Honoré de	45
7. Lamothe-Langon, Etienne Léon de	43
8. Sand, George	40
9. Scott, Sir Walter	39
10. Byron, George Gordon Noel Lord	38

Hier noch ein Schaubild der wichtigsten Verlagsorte der verbotenen Werke im gesamten Zeitraum 1754–1848, das klar den Strom der Aufklärung und des Liberalismus von Westen nach Osten bzw. den Versuch, diesen Strom zu unterbinden, illustriert.



Die wichtigsten Verlagsorte der in Österreich 1751–1848 verbotenen Bücher und die daran abzulesenden Ströme von Waren bzw. Ideen

Die Theaterzensur

1770 wurde eine von der Bücherzensur unabhängige Theaterzensur eingerichtet. Von 1770 bis 1804 war Franz Carl Hägelin als Theaterzensor tätig und erledigte die Geschäfte praktisch im Alleingang. Anfangs lautete die einzige Direktive für den Zensor, darauf zu achten, „daß auf dem Theater nichts extemporirt werde, keine Prügeleien stattfänden, auch keine schmutzigen Possen und Grobheiten passirt, sondern der Residenzstadt würdige Stücke aufgeführt werden“.²³ Nach der Bücherzensur wurde 1803 auch die Theaterzensur von der Polizeihofstelle übernommen. Sie entschied über die Zulassung oder Ablehnung von Stücken. Die Theater reichten zwei Exemplare des Spieltextes geplanter neuer Stücke bei der Behörde

²³ Zitiert bei Carl GLOSSY: *Zur Geschichte der Wiener Theaterzensur*. In: *Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft* 7 (1897), S. 238–340, hier S. 275.

ein, der Zensor entschied über seine Zulässigkeit und markierte gegebenenfalls Stellen, die wegfallen oder verändert werden mussten. Bei den Aufführungen waren dann Polizeieinspektoren anwesend, die darauf achteten, dass nicht extemporiert wurde.

Gewöhnlich waren Stücke, die für eine Wiener Bühne genehmigt worden waren, automatisch auch für die österreichischen Provinzen zugelassen. Insbesondere die Zulassung für das Burgtheater galt gleichsam als offizielles Unbedenklichkeitssiegel. Andererseits mussten Stücke, die in einer Provinz bereits zugelassen worden waren, in Wien noch einmal die Zensur durchlaufen.

Im Jahr 1795 verfasste Hägelin eine Denkschrift, die in der Folge als inoffizieller Leitfaden für die Theaterzensur innerhalb der Monarchie während der gesamten ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts diente. Hägelin gab eine große Zahl von konkreten Hinweisen für die Arbeit der Zensoren und Bearbeiter. Die Wörter ‚Tyranne‘, ‚Tyrannei‘ und ‚Despotismus‘ durften z. B. nicht auf der Bühne vorkommen, ‚Freyheit‘ und ‚Gleichheit‘ seien Wörter, „mit denen nicht zu schertzen ist“.²⁴ Weder Geistliche oder Mönche noch kaiserliche Beamte durften auf der Bühne auftreten. Die Zensur sorgte sich auch um die Nerven der Zuschauer. Auf kaiserlichen Befehl war „alles Feuern“ auf der Bühne verboten worden, nur „einzelne nicht stark knallende Schüsse aus Pistolen und Flinten in guten Stücken“ waren gestattet.²⁵

Klassiker wie Schiller (*Wilhelm Tell*, *Die Verschwörung des Fiesco zu Genua*. *Ein republikanisches Trauerspiel*, *Maria Stuart* ...) durften wegen der Thematisierung von Revolutionen und Verschwörungen nicht oder nur in zurechtgestutzter Form aufgeführt werden. Weder durfte Nationalismus geschürt noch eine Nation beleidigt werden, da dies den Frieden innerhalb der Monarchie gefährden bzw. diplomatische

²⁴ Ebd., S. 328.

²⁵ Carl GLOSSY: *Zur Geschichte der Theater Wiens I (1801 bis 1820)*. In: *Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft* 25 (1915), S. 1–334, hier S. 144.

Verwicklungen mit anderen Staaten hätte auslösen können.²⁶ In den Jahren der Kriege gegen Frankreich waren Stücke, die Napoleon positiv darstellten, aber auch solche, die ihn kritisierten, verboten. Ein Motiv wie Königsmord durfte nicht einmal im Vorbeigehen erwähnt werden. Auch fast alle Stücke Shakespeares (*King Lear*, *Hamlet*, *The Merchant of Venice* ...) mussten mit der Schere bearbeitet werden.²⁷

Noch schwieriger war es für die volkstümlichen Theater, politische Anspielungen unterzubringen. Sie waren nur durch nicht im schriftlichen Text ersichtliches Extemporieren, Gestik, Intonation und ähnliches möglich. Die Probleme, die Johann Nestroy, ein Spezialist auf diesem Gebiet mit seinen Komödien bekam, sind legendär.²⁸

²⁶ Siehe Franz HADAMOWSKY: *Schiller auf der Wiener Bühne 1783–1959*. Wien: Wiener Bibliophilen-Gesellschaft 1959, S. 69–78; Carl GLOSSY: *Schiller und die Wiener Theaterzensur*. In: Österreichische Rundschau, Bd. II (Febr.-April 1905), S. 645–652.

²⁷ Vgl. dazu Michael R. JONES: *Censorship as an Obstacle to the Production of Shakespeare on the Stage of the Burgtheater in the Nineteenth Century*. In: *German Life & Letters* 27 (1973/74), S. 187–194.

²⁸ Dazu Helmut HERLES: *Nestroy und die Zensur*. In: *Theater und Gesellschaft. Das Volksstück im 19. und 20. Jahrhundert*. Hg. von Jürgen HEIN. Düsseldorf: Bertelsmann 1973, S. 121–132; Johann HÜTTNER: *Vor- und Selbstzensur bei Johann Nestroy*. In: *Maske und Kothurn* 26 (1980), S. 234–48; zur Theaterzensur im gesamten hier behandelten Zeitraum siehe Norbert BACHLEITNER: *Die Theaterzensur in der Habsburgermonarchie im 19. Jahrhundert*. In: *LiTheS. Zeitschrift für Literatur- und Theatersoziologie* 5 (Nov. 2010), S. 71–105 (http://lithes.uni-graz.at/lithes/10_05.html).

Resümee und Ausblick

Wie demonstriert wurde, bewegte sich die Zensur im 18. Jahrhundert im Geist der Aufklärung zwischen Förderung des Nützlichen und Unterdrückung des Unnützen, im 19. Jahrhundert verlagerte sich der Fokus auf die Repression von dem politischen System und der Religion schädlichen Schriften. Von dem paternalistischen System im dritten Viertel des 18. Jahrhunderts über ein liberales Intermezzo unter Joseph II. mündete die Organisation und Praxis der Zensur im Vormärz in ein autoritäres Regime. Der Einfluss der Zensur auf Autoren, Journalisten, Verleger, Buchhändler, Bibliothekare, Kritiker, Theatermacher und all die anderen Angehörigen des Literatur- und Kulturbetriebs ist kaum zu überschätzen. Staat und Kirche, letztere mit zunehmend reduzierten Kompetenzen, gaben die Normen des Erlaubten bzw. Erwünschten im Bereich der Wissenschaftsdisziplinen und Künste vor. Die Frage, ob die Zensur eine Notwendigkeit im Sinn des Schutzes der Religion und der Institutionen des *Ancien régime* oder doch nur eine Schikane darstellte, kann je nach Standort des Betrachters unterschiedlich beantwortet werden. Die Wahrheit liegt wahrscheinlich, wie so oft, in der Mitte – zwischen dem Pathos der Befürworter, die der Zensur den Erhalt von Seelenheil, Frieden und Prosperität zuschrieben, und dem Ingrimme der liberalen Gegner, die in ihr nichts als Obstruktion, Beschränktheit und Stillstand sahen.

Am 31. März 1848 wurde das alte Präventivzensursystem aufgehoben. Ab April 1849 wurden jedoch wieder aus dem Ausland einlangende Bücherballen revidiert und ab Jänner 1851 Listen verbotener Schriften angelegt. Die Press-Ordnung vom Mai 1852 schrieb die Prüfung aller Druckschriften vor ihrer Veröffentlichung durch die Behörde vor. Die Aufmerksamkeit galt fortan verstärkt der Presse, während Bücher vergleichsweise nur noch selten verboten wurden. Erst das Press-Gesetz vom 17. 12. 1862 brachte die

vollständige Verrechtlichung des Verfahrens. Der Staatsanwalt erhob bei Verdacht des Verstoßes gegen Gesetze Anklage gegen eine Druckschrift, in der Folge entschied ein Gericht über den Fall. Da bereits gedruckte Auflagen beurteilt wurden, drohte den Verlegern vor allem wirtschaftlicher Schaden. Jedenfalls verstärkte das Pressgesetz – im Vergleich mit der altvertrauten Präventivzensur – den Druck auf die Buch- und Presseproduzenten, durch die Ausübung von Selbstzensur Schwierigkeiten von vorne herein zu vermeiden.²⁹ Die systematische Untersuchung der Zensuraktivitäten im Zeitraum 1848 bis 1918 auf der Grundlage der (vornehmlich im Wiener *Central-Polizei-Blatt*) verzeichneten Verbote ist ein Desiderat der Forschung, das die vorliegende Darstellung der Zensur in der Habsburgermonarchie von der Mitte des 18. bis zur Mitte des 19. Jahrhunderts ergänzen und komplettieren würde.

Norbert Bachleitner

Universität Wien

Institut für Vergleichende Literaturwissenschaft

DOI 10.14755/BARBIER.2017.14

²⁹ Vgl. zur Zensur nach 1848 Norbert BACHLEITNER, Franz M. EYBL, Ernst FISCHER: *Geschichte des Buchhandels in Österreich*. Wiesbaden: Harrassowitz 2000, S. 165–167 und 202–204.

KATEKIZMUL

KU ÆNTRÆBÆRY,

SI

RÆSZPUNSZURY TOKMIT

PENTRU ÆNVÆÇETURA TINERILOR
A KRESTINO-KATOLICSILOR

Æ N C Æ R I L E

PRÆ ÆNNÆLCZATEJ, SI PRÆALUMINA-
TEJ ÆMPÆRÆTÆASZEJ- KRÆJEASZE
APOSZTOLICSESTY.



Æ N B Ü D A,

KU SZLÓVELE KRÆJESZKULUJ UNIVERZSITÁS

ANNÚL MDCCLXXX.

*Catechisme roumain
publié à Buda, 1780*

Le catalogue de la Bibliothèque des théologiens roumains de Budapest (1890–1891)*

Eva Mârza – Iacob Mârza †

Dans la Transylvanie du XIX^e siècle, l'enseignement roumain se trouvait dans une situation difficile. Les étudiants roumains de cette province appartenant à la monarchie des Habsbourg depuis la fin du XVII^e siècle (puis à partir de 1867 de l'Autriche-Hongrie) pouvaient parachever leur instruction soit dans les écoles peu nombreuses de leur région, soit dans les universités de l'empire, à Vienne, Budapest, Nagyszombat (Trnava), ou ailleurs en Europe centrale. Les sociétés culturelles et les bibliothèques fondées par les roumains de Transylvanie avec l'aide et la contribution des intellectuels de leur pays furent un des moyens employés pour soutenir la vie culturelle nationale dans ces centres d'enseignement¹.

* Une version antérieure de notre recherche a été présentée durant les travaux de la Session de communications scientifiques portant le titre *Bibliologie și Patrimoniu Cultural* [Bibliologie et patrimoine culturel] qui a eu lieu à l'Université du 1^{er} décembre 1918 d'Alba Iulia, en octobre 2015.

¹ Cornel SIGMIREAN, « *Studentii români de la Seminarul Central din Budapesta și Societatea Salba* » [Les étudiants roumains du Séminaire central de Budapest et la Société Salba], in : *Actes du XVII^e symposium des chercheurs roumains de Hongrie (Budapest, les 24–25 novembre 2007)*, 24–31.

C'est dans ce contexte que vit le jour la Bibliothèque des théologiens roumains du Séminaire général de Budapest. La Bibliothèque de l'Académie roumaine de Cluj-Napoca abrite aujourd'hui dans ses collections le catalogue manuscrit de cette bibliothèque datant des années 1890–1891 : *Catalogul cărților ce se află în biblioteca teologilor români alumni ai Seminarului general reg. din B. Pesta la finea anului scol. 1890–91. Compus prin cooperarea tuturor membrilor din același an și descris prin bibliotecariul Elia Dăianu* [Catalogue des livres se trouvant dans la bibliothèque des théologiens roumains anciens élèves du Séminaire général reg. De B. Pest à la fin de l'année scolaire 1890–1891. Composé avec la coopération de tous les membres de cette année-là et rédigé par le bibliothécaire Elia Dăianu]. Comme l'indique le titre inscrit sur la première page, ce catalogue a été rédigé grâce à la collaboration des collègues du bibliothécaire Elia Dăianu². Sa cote est Ms. rom. 277³. Le

² Des renseignements sur ce document sont aussi à trouver chez Nicolae COMSA, *Manuscrisele românești din Biblioteca Centrală de la Blaj* [Les manuscrits roumains de la Bibliothèque centrale de Blaj], Blaj, 1944, n° 285, 194. Les données offertes par Nicolae Comșa sont différentes de la réalité, le chercheur indique l'existence de 22 feuilles, par rapport à celles réelles, 39 plus une qui n'est pas numérotée. Les livres roumains étaient, selon N. Comșa, en nombre de 457, ce nombre représentant en fait le nombre mentionné dans l'*Anexa* [Adausiu] figurant à la fin de la première partie du *Catalogue*, où figurent deux titres enregistrés sous le numéros 284 et 457 qui sont omis de l'ordre naturellement suivi dans les livres. Le nombre réel des livres roumains figurant dans cette partie du *Catalogue* est de 603. Si nous nous permettions une spéculation, nous dirions que cette situation indique le fait que les 284 et 457 ont été laissés de côté par le bibliothécaire au moment où celui-ci avait fait l'inventaire.

³ Nous rectifions la cote de classement du manuscrit que nous avons déjà publiée dans l'article Eva MÂRZA, « *Catalogul Bibliotecii teologilor români din Budapesta (1890–1891)* » [Le catalogue de la Bibliothèque de théologiens roumains de Budapest (1890–1891)], *Transilvania*, 2016,

Catalogue que nous voudrions soumettre à notre analyse reflète les préoccupations de jeunes intellectuels suivant des études, mais aussi celles des érudits de Transylvanie qui cherchaient à offrir à la jeune génération des pièces littéraires utiles pour leur instruction et pour leur divertissement. Certains de ces érudits figurent parmi les donateurs de la bibliothèque.

Nous ne savons pas grand-chose de cette collection de livres précieux hormis ce que nous apprend l'existence du *Catalogue* et de son bibliothécaire Elie/Ilie Dăianu. Au vu de la littérature spécialisée, nous pourrions émettre l'hypothèse que cette bibliothèque appartenait à la société nommée *Salba literară* qui existait à cette époque auprès de la faculté de Théologie de l'Université de Budapest⁴. Néanmoins, le nom de la société n'est pas mentionné dans les pages du *Catalogue*. Ce dernier est divisé en deux sections. La première comprend des livres roumains et la seconde des livres étrangers. Deux informations insérées dans les pages du *Catalogue* nous renseignent sur l'histoire de la bibliothèque. Sur la dernière page, non numérotée, de la première partie du volume, l'auteur de la liste de livres mentionne que « parmi ces livres, figurent 313 titres, reliés en 391 volumes, qui existaient au temps où la bibliothèque était à Vienne au Séminaire de Sainte-Barbara⁵ ». Une seconde mention similaire se trouve sur la page qui clôt la liste des livres en langues étrangères. Elle nous apprend que lorsque la bibliothèque fut déménagée

n° 4–5, 143–154 où est indiquée une information plus ancienne : ms. rom. 271.

⁴ Cornel SIGMIREAN, « Studenții români », 25–26 ; Cornel SIGMIREAN, *Istoria formării intelectualității românești din Transilvania și Banat în epoca modernă* [Histoire de la formation de l'intelligentsia roumaine de la Transylvanie et du Banat à l'époque moderne], Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2000, 80.

⁵ « între aceste din cărțile, cari au fost si când era biblioteca in Viena la Seminariul de S. Varvara sânt 313 în 391 volume »

de Vienne, il y avait déjà 86 livres « étrangers » reliés en 161 volumes. Ces deux constats nous renseignent quelque peu sur les débuts de la bibliothèque qui fonctionnait donc initialement au sein du Séminaire gréco-catholique Sainte-Barbara de Vienne (*Collegium Graeco-Catholicum ad Sanctam Barbaram*) qui avait été fondé à la suite de la suppression de l'ordre des jésuites en 1773 sur la base du collège qui portait le même nom⁶. Le Séminaire fut transféré après 1873 à la faculté de Théologie de Budapest, avec sa bibliothèque dont le contenu est décrit dans le *Catalogue* dont il est ici question⁷.

Le *Catalogue* est écrit d'une belle calligraphie, élégante et soignée en alphabet latin mais selon une orthographe de transition, ce qui suppose un certain mélange des lettres de l'alphabet cyrillique, utilisé sur le territoire de la Roumanie jusque vers la fin du XIX^e siècle, et de l'alphabet latin qui eut des difficultés à remplacer les lettres cyrilliques. L'ouvrage analysé comporte deux parties : I. *Livres écrits en roumain*, (ff. 1–28), [1] ; II. *Livres écrits en langues étrangères*, (ff. 29–39). Le texte est agencé dans des tableaux dont les colonnes correspondent aux rubriques suivantes : numéro courant, titre, nombre d'exemplaires dans la bibliothèque, nombre de volumes et format ; la dernière rubrique est réservée aux observations. Le formulaire ainsi organisé permettait d'élaborer une description jugée rigoureuse des livres et des périodiques. Dans ce contexte, il convient de mentionner que celui qui apposa sa signature à ce catalogue n'était pas un bibliothécaire spécialisé, mais un

⁶ Lucia PROTOPODESCU, *Contribuții la istoria învățământului din Transilvania 1774–1805* [Contributions à l'histoire de l'enseignement en Transylvanie 1774–1805], București, Ed. Didactică și Pedagogică, 1966, 264–265.

⁷ Une autre information récente mentionne un nombre de livres s'élevant à peine à environ 300, que les étudiants de Vienne avaient apporté avec eux. Ce nombre contredit celui inscrit dans le document. Voir pour plus de précisions Cornel SIGMIREAN, « Studenții români », 29.

étudiant en théologie. La numérotation de la première partie du *Catalogue* s'arrête au numéro courant 603 sur le feuillet 28 – s'y ajoutent deux numéros non renseignés. Sur la feuille non-numérotée de la fin de la première partie, Elie Dăianu, le bibliothécaire et auteur du *Catalogue* a réalisé un *Sommaire* des matières contenues dans les livres. D'après ce dernier, la bibliothèque renfermait 89 livres de théologie, 78 d'histoire, 63 de didactique et philologie, 129 de littérature, 45 périodiques et journaux, 17 calendriers parmi lesquels on trouve des livres au contenu varié⁸.

À ces livres et périodiques roumains s'ajoutent ceux composant la deuxième partie du *Catalogue* intitulé *Les livres écrits en langues étrangères*. Avec 179 notices, leur nombre est plus réduit. Comme pour le volume précédent, nous trouvons, à la fin de la première partie, un *Sommaire* précisant le nombre total de livres et une analyse des langues de ces livres : 87 livres en allemand, 49 en hongrois, 31 en latin, 6 en français, 3 en italien, 2 en grec, 1 en hébreu en 2 exemplaires. Les livres ont aussi été divisés selon leur matière. Nous avons, entre autres, 74 livres de théologie, 40 ouvrages didactiques, 65 de littérature. La description des livres est parfois fragmentaire, dans d'autres cas elle présente le titre complet tel que sur la page de titre. Le bibliothécaire utilise beaucoup d'abréviations. Compte tenu de la présentation des notices, nous sommes à même de constater que la bibliothèque semble s'être trouver en bon état, car beaucoup de livres sont décrits d'après le texte figurant sur leur page de titre. La dernière rubrique est aussi très importante puisqu'on y trouve des informations sur les donateurs des livres, lorsqu'ils étaient connus. On constate ici qu'ils étaient originaires de l'ensemble du pays.

⁸ Le bibliothécaire mentionne aussi que plusieurs exemplaires figurent sur la même position.

Dans notre contribution présentée à la *Conférence de Bibliologie* du mois d'octobre 2015⁹, nous avons présenté les livres roumains du *Catalogue* qui sont de nos jours considérés comme des objets ayant une valeur patrimoniale, grâce à leur ancienneté et leur relative rareté¹⁰. Une analyse générale des exemplaires catalogués dans cette première partie du catalogue, de leur contenu et des années d'impression, témoigne de préoccupations contemporaines aux années d'étude des théologiens. Pour une bibliothèque d'étudiants de théologie, le nombre de livres religieux est vraiment curieux. Nous constatons l'existence de guides, de manuels, de dictionnaires, d'ouvrages de connaissances générales écrits par des auteurs roumains, mais aussi des traductions en roumain d'ouvrages de littérature. Le livre roumain le plus ancien est daté de 1733. Parmi les livres les plus anciens figurant dans la bibliothèque, mentionnons la traduction en roumain de la *Bible* parue à Blaj (Balázsfalva) en 1795. Cette traduction avait été réalisée par l'un des représentants principaux des Lumières roumaines de Transylvanie, Samuil Micu. Dans le *Catalogue* qui fait l'objet de notre étude, la *Bible* est cataloguée en deuxième position. Les ouvrages roumains imprimés aux XVIII^e et XIX^e siècles qui se trouvaient dans la bibliothèque des théologiens de Budapest, avaient été édités à Blaj, mais aussi à Buda, Vienne, Braşov¹¹, Oradea¹², Bucarest, Iaşi, etc. Nous avons pu constater que peu de livres ou de périodiques provenaient de Moldavie et de Valachie. Ce phénomène est peut-être dû à des restrictions d'ordre

⁹ *Cartea românească veche în Imperiul Habsburgic (1691–1830). Recuperarea unei identităţi naţionale* [Le livre roumain ancien dans l'Empire Habsbourgeois (1691–1830). Récupération d'une identité nationale], contribution à la IX^e conférence organisée en octobre 2015 à l'Université du 1^{er} décembre 1918 d'Alba Iulia.

¹⁰ Eva MÁRZA, « Catalogul Bibliotecii teologilor români », *op. cit.*, 143–154.

¹¹ Corona, Kronstadt, Brassó

¹² Varadinum, Grosswardein, Nagyvárad

politique puisque le régime de la double monarchie austro-hongroise avait instauré une censure qui s'appliquait à l'importation de livres imprimés outre les frontières de la Transylvanie et de l'Empire et perdurait à l'époque où a été confectionné ce catalogue.

Des périodiques roumains de large diffusion complètent l'horizon de lecture des étudiants de théologie roumains de Budapest. Le catalogue indique précisément les années de parution et même les numéros correspondant. On trouve par exemple : *Gazeta de Transilvania* (imprimé à Braşov), *Telegraful român* (imprimé à Sibiu¹³), *Albina* (publié à Iaşi), *Organul luminării* (publié à Blaj), *Familia* (publié à Oradea), *Transilvania* (publié à Sibiu), tout comme *Archivu* appartenant à l'érudit Timotei Cipariu. La dernière rubrique du *Catalogue* est réservée aux donateurs ou à la provenance des livres. Dans la partie dédiée aux livres roumains, le bibliothécaire a mentionné parmi les donateurs l'érudit transylvain Moise Sora Novac. Lorsque ce dernier fit une donation, 1857¹⁴, la bibliothèque fonctionnait encore dans l'immeuble et dans le cadre du Séminaire gréco-catholique Sainte-Barbara de Vienne. Comme toute la bibliothèque, ses livres ont ensuite été transférés à Budapest avec

¹³ Cibinium, Hermannstadt, Nagyszeben

¹⁴ Doru RADOSAV, *Cărturarul sătmărean Moise Sora Novac și revoluția din 1848*, <http://dspace.bcucuj.ro/bitstream/123456789/25503/1/Radosav%20Doru-Carturarul%20Moise%20Sora-1978.pdf> (23.09.2015). Moise Sora Novac (1806–1863) était un érudit et un homme politique de Transylvanie, auteur de quelques ouvrages imprimés. Sa donation, selon les remarques faites par Elie Dăianu, datée parfois en 1857, pourrait prouver que Moise Sora Novac s'était encore adressé aux étudiants roumains de Vienne. Voir des données plus complètes sur sa vie chez Silviu-Iulian SANA, « *Cărți liturgice și de pietate în parohiile Eparhiei Greco-catolice de Oradea Mare (1850–1900)* » [Livres liturgiques et de piété dans les paroisses du Diocèse Gréco-Catholique d'Oradea Mare (1850–1900)], *Anuarul Institutului de Istorie « George Barițiu »* din Cluj-Napoca, LII, Suppliment, 2013, 107.

le Séminaire où ils constituèrent la base de la bibliothèque dont nous avons l'image entre 1890 et 1891. Parmi les autres donateurs, nous avons identifié certains évêques, des érudits roumains, des sociétés culturelles, comme par exemple la Société Petru Maior de Budapest¹⁵. Un des livres ayant fait l'objet d'une donation de la part de la Société Petru Maior se trouve enregistré sous le n° 108 du *Catalogue*. Il s'agit précisément d'un ouvrage de Petru Maior lui-même, qui fut un des membres du mouvement des Lumières transylvaines : *Istoria pentru începutul Românilor în Dacia* (Histoire des premiers Roumains en Dacie), livre réimprimé à Budapest et à Gherla¹⁶ en 1883¹⁷. Mentionnons que le bibliothécaire, dans le souci scrupuleux d'informer ses lecteurs, a fait des renvois entre les différentes notices du catalogue pour rendre compte des relations existant entre certains volumes.

Les livres écrits en roumain qui se trouvent dans la bibliothèque représentent l'activité littéraire d'auteurs autochtones. Néanmoins,

¹⁵ Eugenia GLODARIU, *Asociațiile culturale ale tineretului studios român din Monarhia Habsburgică 1860–1918* [Les associations culturelles des jeunes étudiants roumains de la Monarchie Habsbourgeoise 1860–1918], Cluj-Napoca, Muzeu Național de Istorie a Transilvaniei, 1998, 51. La société a été fondée à Budapest en 1862. „Societatea de lectură a tinerilor români din Pesta” [Société de lecture des jeunes Roumains de Pest] se consacrait à l'étude du roumain, à l'édition de traductions des langues étrangères en roumain, de création littéraire, de l'étude de l'histoire, etc. Voir aussi Sebastian STANCA, *Contribuția preoșimii române din Ardeal la războiul pentru întregirea neamului (1916–1919)* [La contribution des curés roumains de Ardeal à la guerre pour l'unification du peuple (1916–1919)], Edition par Mihai-Octavian Groza et Mircea-Gheorghe Abrudan, Cluj-Napoca, Ed. Argonaut, 2015, 9.

¹⁶ Armeniopolis, Armenierstadt/Neuschloss, Szamosújvár

¹⁷ Dans la même bibliothèque, il y a encore un exemplaire de ce livre, enregistré au n° 84, qui correspond à l'édition princeps du livre imprimé à Buda en 1812.

puisque cette étude sera diffusée en France, nous présenterons ici des ouvrages écrits sur la France par des auteurs roumains et ceux traduits du français en roumain. Tous témoignent de l'intérêt des intellectuels roumains pour la littérature de ce pays. Nous mentionnons aussi les nombreuses traductions de l'allemand ou du hongrois.

Nous avons identifié, dans la première partie du catalogue, l'ouvrage portant le titre *Napoleon Bonaparte ce a fost și ce este* [*Napoléon Bonaparte. Ce qu'il fut et ce qu'il est*] imprimé à Buda, par l'imprimerie de l'université, en 1815¹⁸, où un auteur anonyme présentait la vie et les exploits de Napoléon et ses campagnes jusqu'à son exil sur l'île d'Elbe (Cat. 154). Toujours à Vienne, en français, sans aucune mention concernant l'année de parution, avait été éditée une carte montée sur toile et reliée en un volume : *Carte de la Valachie et de la Moldavie comprenant aussi la Bassarabie, la Transylvanie et la Bukovine* (Cat. 189). On trouve ensuite toute une série de livres de littérature traduits du français en roumain. Il s'agit tout d'abord de l'auteur consacré Alexandre Dumas, avec le *Contele de Monte Cristo*, édition traduite par G. A. Baronzi et imprimée à Bucarest en 1857 avec des illustrations (Cat. 201). Du même auteur et du même traducteur, il y a encore le roman, plus connu et plus lu à cette époque qu'aujourd'hui, *Les Quarante-cinq* (*Cei patruzeci și cinci* Bucarest, 1857 – Cat. 204). La traduction du roman *Mathilde* d'Eugène Sue a encore été réalisée par G. A. Baronzi et parut en 1853 imprimée en caractères cyrilliques (Cat. 203). Il n'est pas inutile de mentionner que certains titres n'ont pas pu être identifiés car ils sont inventoriés sous une abréviation de leur titre. Ce n'est pas le cas des œuvres célèbres et l'on trouve encore des titres d'Alexandre Dumas, entre autres : au n° 208, *Les blancs et les bleus* traduit toujours par G. A. Baronzi sous le titre *Iacobinii și girondinii*, (Bucarest, 1855), ou encore *Maria Stuart* (Cat. 213), les *Crimes célèbres* (*Din crimele celebre* traduit

¹⁸ *Napoleon Bonaparte ce a fost și ce este*, Buda, Typis Universitatis, 1815 (OSZK : <http://www.mokka.hu/web/guest/record/-/record/bibMOK02536437>)

par le même Baronzi et imprimé à Bucarest en 1858). Le titre enregistré sous le n° 217 est *Maria Tudor* de Victor Hugo, « tragédie en 3 actes traduite par C. A. Negruzzi », Bucarest, 1837. Auguste Anicet-Bourgeois est l'auteur de la pièce *Notre-Dame des Anges* (*Maica Domnului a îngerilor*), un drame en cinq actes que nous avons essayé d'identifier ainsi que *Les Orphelins du pont Notre-Dame* (*Orfelinii de la Puntea Notre Dame*), livre imprimé à Bucarest, en 1852 (Cat. 223). Pour conclure, nous mentionnons aussi l'*Avare* de Molière, qui est présenté sous le titre *Sgârçitul*, comédie en 5 actes, imprimée à Braşov en 1882 (n° 552)¹⁹. En ce qui concerne le domaine de l'histoire, nous avons identifié un traité de l'auteur Francisque Bouvet, *La guerre et la civilisation*, traduit en roumain par Toma Sergiescu et publié à Bucarest, en 1859 (*Rebelulu și civilizațiunea*²⁰). Dans la rubrique contenant des observations au sujet du livre, figure la mention que le livre a été donné en 1887 par la Société des théologiens roumains de Gherla.

Pour conclure sur la première partie du *Catalogue* rassemblant les livres roumains, rappelons que le fonds était formé à la base de 313 titres en 391 volumes tandis que dans les années 1890, l'inventaire de la bibliothèque fait état de deux fois plus d'ouvrages (603 titres de livres et

¹⁹ À part les livres traduits du français en roumain, que nous avons cités ci-dessus, la bibliothèque comptait aussi les œuvres de Shakespeare, Byron, Goethe, des auteurs classiques, grecs et latins. Les dictionnaires et les grammaires étaient aussi nombreux puisqu'il s'agissait d'une bibliothèque pour des étudiants. Les dictionnaires préférés étaient ceux destinés à la traduction du roumain et en roumain, à savoir les dictionnaires de langue allemande, latine, hongroise ; les grammaires ou les manuels de roumain, d'allemand, de latin, du hongrois, concernant divers niveaux d'instruction, étaient tous imprimés pendant le XIX^e siècle.

²⁰ Nous avons identifié l'œuvre ci-dessus mentionnée dans *Bibliografia Românească Modernă (1831–1918)*, I, București, Editura Academiei, 1984, n° 8062 ; le titre original y est indiqué, à savoir *La guerre et la civilisation*. Le texte roumain est rédigé avec des caractères cyrilliques.

de périodiques). La bibliothèque ne comptait qu'un nombre relativement restreint de livres du XVIII^e siècle, la plupart étant des ouvrages imprimés pendant le XIX^e siècle, voire tout à fait contemporains à la période de fonctionnement de la bibliothèque installée à Budapest, comme le montre l'analyse des périodiques.

Pour achever notre présentation des traductions des œuvres littéraires françaises les plus connues auxquelles les étudiants roumains de Budapest avaient accès, nous voudrions nous arrêter maintenant sur la deuxième partie du *Catalogue* comprenant les livres écrits dans des langues autres que le roumain. Nous retiendrons ici à nouveau seulement sur les livres écrits en français dont la présence pourrait témoigner de l'attrait de la littérature française aux yeux des Roumains au XIX^e siècle.

La seconde partie du *Catalogue* commence par la contribution de l'auteur Perietziano-Buzău, *La Transylvanie et son union forcée avec la Hongrie*, (Paris, 1870 – Cat. 4)²¹. Juste après cet article figure un autre ouvrage historique : *Adresse des Archevêques et évêques de l'Autriche à Sa Majesté Imperiale et royale Apostolique [...]* « Seule traduction autorisée » (Paris, 1868. Jos. Albanel Libraire – Cat. 5). Pour la pièce *Norma*, tragédie en 5 actes et en vers que son auteur a dédiée à Jules Lefèvre, le bibliothécaire mentionne que la pièce a été représentée pour la première fois le 6 avril 1801 [1831] au théâtre royal de l'Odéon, omettant d'indiquer l'année et le lieu d'impression (Cat. 28)²². Le catalogue de la

²¹ *La Transylvanie et son union forcée avec la Hongrie*, par S. PERITZIANO-BUZEU, Paris, Pichon-Lamy et Dewez, Libraires-éditeurs (Abbeville, Imprimerie Briez, C. Paillart et Rétaux), 1870. Le titre complet est repris de *Bibliografia Românească Modernă (1831–1918)*, III, București, Editura Academiei, 1989, n° 44856.

²² Nous avons identifié l'œuvre d'Alexandre SOUMET sur <https://books.google.ro/>: *Norma* : tragédie en cinq actes et en vers ; représentée pour la première fois sur le théâtre royal de l'Odéon, par les

bibliothèque atteste des préférences des Roumains de Budapest pour les pièces de théâtre créées dans l'espace français. On trouve ainsi encore une comédie en 5 actes d'Eug[ène] Scribe : *Une chaîne* (Paris, 1841 – Cat. 99), *Marianna* de Jules Sandeau (Bruxelles et Leipzig, 1839 – Cat. 103). Contrairement à ce qu'indique le bibliothécaire, il n'y a pas six ouvrages en français mais seulement cinq, comme énuméré ci-dessus. La comparaison des deux parties du catalogue montre clairement que les lecteurs de cette bibliothèque préféraient lire les œuvres littéraires françaises en roumain. Il faut encore souligner que la plupart des livres de cette section sont en allemand et imprimés en Autriche et en Allemagne, puis viennent des livres en hongrois et en latin. On trouve principalement des ouvrages de théologie, des manuels de langue, de la littérature, de l'histoire, des mathématiques et les œuvres des classiques grecs et latins.

Destinés à contribuer à la formation intellectuelle de la jeune génération qui était en train de se forger, certains ouvrages d'auteurs roumains publiés en allemand méritent notre attention. Il s'agit à l'évidence tout d'abord d'ouvrages de politique, entrés par donation ou selon des modalités que nous ignorons. Voici quelques titres de ces livres : *Die Sprachen und Nationalitäten Frage in Gesammt Oesterreich v. einem Rumänen* (Vienne, 1860 – Cat. 26), *Majestätsgesuch des Georg Baritiu u. Dr. Joh. Ratiu [...] aus dem Grossfürst. Siebenbürgen [...]* (Vienne, 1867 – Cat. 31), *Die Rumänen der oestr. Monarchie*, verfasst v. A. Tr. Laurian (Vienne, 1820 – Cat. 43), *Die Petition der Romanen Siebenbürgens [...] K. K. Majestät in der Audienz am 10. Dez. 1860* (Cat. 82).

Nous n'avons pas encore abordé la question de l'auteur de ce catalogue qui a mentionné son nom dans le titre. Même si Elie/Ilie Dăianu a certainement été aidé dans son projet par d'autres personnes

comédiens ordinaires du roi, le 6 avril 1831. Paris, Barba, 1831. (28.05.2016).

dont le nom ne figure nulle part, nous pensons pouvoir affirmer que ce *Catalogue* présenté assez sommairement dans notre contribution, peut lui être attribué.²³ Ses biographes ne mentionnent pas l'activité de bibliothécaire qu'a dû remplir ce futur érudit transylvain durant ses études. Il est facile de le repérer successivement parmi les enseignants de la petite ville transylvaine de *Dascălii Blajului*²⁴, parmi les étudiants de la faculté de Théologie de l'Université royale hongroise de Budapest²⁵, de l'Université Karl Franzes de Graz, de la faculté des Lettres et de Philosophie y fonctionnant²⁶, en tant que membre aussi de la Société Petru Maior de Budapest²⁷, avec la mention « Doctorat » ès lettres et philosophie obtenue le 30 mai 1895 dans la même Université de Budapest, à la faculté des Lettres et de Philosophie²⁸. Des années plus tard, il devient président de la Commission des monuments historiques, dans la section concernant la Transylvanie²⁹. Il est aussi bien connu en sa qualité d'auteur de certains textes qui ont été recueillis par le chercheur contemporain Ilie Moise³⁰. Les documents de l'époque, les registres scolaires des universités fréquentées, prouvent le fait que le Roumain Ilie Dăianu, dont la forme hongroise du nom est Daianu Illés, a bien été l'un

²³ Nous remercions chaleureusement nos collègues dr. Alexandru Nicolaescu et dr. Bogdan Andriescu pour nous avoir aidés dans notre démarche visant l'identification du manuscrit d'Ilie Dăianu.

²⁴ Nicolae COMSA, Teodor SEICEANU, *Dascălii Blajului [Les enseignants de Blaj]*, Blaj, E. Demiurg, 1994, 132.

²⁵ Cornel SIGMIREAN, *Istoria formării intelectualității*, n° 101, 347 (1888/1892).

²⁶ Cornel SIGMIREAN, *Ibid.*, nr. 7185, 696 (1892/1893).

²⁷ Eugenia GLODARIU, *Asociațiile culturale*, op. cit., 57.

²⁸ Cornel SIGMIREAN, *Istoria formării intelectualității*, op. cit. n° 2210, 433.

²⁹ Mircea PĂCURARU, *Dicționarul teologilor români [Dictionnaire des théologiens roumains]*, București, Univers Enciclopedic, 1996, 144.

³⁰ *Ilie Dăianu, Scrieri [Écrits]*. Ed. par Ilie MOISE, Alba Iulia, Reîntregirea, 2010.

des étudiants de l'Université de Budapest durant les années où le *Catalogue* manuscrit de la Bibliothèque des étudiants en théologie de cet établissement a été rédigé (1890–1891).

Le document analysé ci-dessus nous livre, à cette étape de notre recherche, des renseignements portant sur trois segments, que nous avons pu analyser : la bibliothèque et sa création, le contenu de la bibliothèque grâce aux quelque 790 titres de livres et de périodiques et finalement, quelques informations sur Elie Dăianu, en sa qualité d'étudiant et bibliothécaire. Pour conclure, le fonds de la bibliothèque offre une illustration appréciable du niveau intellectuel des étudiants (et de celui de l'intelligentsia) qui faisaient leurs études à Vienne et à Budapest pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Concernant les relations entre les cultures roumaine et française, notre présentation témoigne de l'intérêt manifesté en Transylvanie, et plus généralement en Roumanie, pour la culture française. La traduction des œuvres littéraires appartenant à des auteurs français l'atteste pleinement. La présence des publications périodiques ayant circulé à l'époque prouve le souci des membres du séminaire de se tenir au courant de la vie culturelle de leur pays. Il nous reste à l'avenir à identifier le cheminement de cette bibliothèque après les changements politiques survenus suite à la disparition de l'Empire Austro-Hongrois, en 1918.

Traduction par Coralia Telea

Eva Mârza – Iacob Mârza †
Université d'Alba Iulia, Roumanie
DOI 10.14755/BARBIER.2017.15

Dans la même série
L'Europe en réseaux
Contributions à l'histoire de la culture écrite 1650–1918.
Vernetztes Europa
Beiträge zur Kulturgeschichte des Buchwesens 1650–1918.
Edité par / Herausgegeben von

Frédéric BARBIER, Marie-Elizabeth DUCREUX, Matthias MIDDELL,
István MONOK, Éva RINGH, Martin SVATOŠ

Volume I.

Libri prohibiti. La censure dans l'espace habsbourgeois 1650–1850. Éd. par Marie-Elizabeth DUCREUX, Martin SVATOŠ. Leipzig, 2005, Universitätsverlag

Volume II.

Est-Ouest : transferts et réceptions dans le monde du livre en Europe (XVII^e–XX^e siècle). Éd. par Frédéric BARBIER. Leipzig, 2005, Universitätsverlag

Volume III.

Les bibliothèques centrales et la construction des identités collectives. Éd. par Frédéric BARBIER, István MONOK. Leipzig, 2005, Universitätsverlag

Volume IV.

Contribution à l'histoire intellectuelle de l'Europe : réseaux du livre, réseaux des lecteurs. Éd. par Frédéric BARBIER, István MONOK. Budapest–Leipzig, 2008, OSZK–Universitätsverlag

Volume V.

Cinquante ans d'histoire du livre de l'Apparition du livre (1958) à 2008. Bilan et projets. Éd. par Frédéric BARBIER, István MONOK. Budapest, 2008, OSZK

Volume VI.

« Ars longa, vita academica brevis » Studien zur Stammbuchpraxis des 16.–18. Jahrhunderts. Hrsg. von Klára BERZEVICZY, Péter LŐKÖS, unter Mitarbeit von Zsófia HORNYÁK. Budapest, 2009, OSZK